LÉGENDES DES ESPRITS & DES DÉ

Collin de Plancy

PARIS
H. PLON, ÉDITEUR,
rue Garancière, 8.

Riordet

Digitized by Google

V 16/26

LÉGENDES

DES

ESPRITS ET DES DÉMONS.

APPROBATION.

Nous, PIERRE-LOUIS PARISIS, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer,

Vu le rapport qui nous a été fait sur les *Légendes des Esprits et des Démons qui circulent autour de nous*, nous n'avons trouvé dans cet ouvrage rien qui pût blesser la foi ou les mœurs.

Arras, le 28 septembre 1863.

† PIERRE-LOUIS,
Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

Paris. Typographie Henri Plon.

LA FÉE AU PIED DE BICHE.

LÉGENDES

DES

ESPRITS ET DES DÉMONS

QUI CIRCULENT AUTOUR DE NOUS,

PAR

J. COLLIN DE PLANCY.

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60500 CHANTILLY

Approuvé par S. G. Mgr l'Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

LÉGENDES

DES

ESPRITS ET DES DÉMONS.

I.

PRÉAMBULE. — LES ESPRITS ET LES DÉMONS.

Croire tout ce qu'on dit des esprits, c'est folie; nier leur existence, c'est témérité.

M. Jules Garinet (*Histoire de la magie en France*).

I.

Personne de nous n'a oublié les années qui ont passé sur nos têtes de 1814 à 1850. La liberté, souvent licence, qui nous a été laissée, a profité surtout aux intelligences matérielles. Les neuf dixièmes des Français et des peuples qui les suivent ne voyaient plus d'autres intérêts que ceux de la terre. On oubliait que ce monde est double, que les créatures visibles sont partout circonvenues d'autres êtres invisibles. Les bons chrétiens mêmes en venaient à ne plus parler des démons et des esprits. On aurait dit des démons que l'archange qui les a chassés des cieux les avait aussi expulsés de la terre. Lorsqu'on lisait, dans

saint Paul, que nous avons à lutter non-seulement contre la chair et le sang, mais aussi « contre les puis-» sances des ténèbres, contre les esprits de malice » qui nous circonviennent dans l'atmosphère où nous » vivons », et lorsqu'on recevait de la bouche de saint Pierre le conseil qu'il nous donne instamment de veiller sans cesse, « parce que le démon, notre » ennemi, tourne autour de nous, cherchant une » proie à dévorer », les pieux fidèles s'endormaient sur ces graves recommandations.

Les efforts de la philosophie rebelle triomphaient. Bayle, un de ses appuis, qui pourtant n'était pas athée, avait dit, dans l'article *Ruggieri* et ailleurs, que, si on pouvait prouver aux incroyants l'existence de mauvais esprits, on les forcerait à recevoir tous les autres dogmes. Il a établi, dans d'autres passages, l'impossibilité de nier les démons. Cependant, les modernes philosophes sont arrivés à cette négation; et, dans une propagande animée d'un assez ardent fanatisme, ils ont inoculé cette négation à la foule.

M. Eudes de Mirville, dans son livre *Des esprits*, cite (1) ce passage du docteur Leuret : « Tout homme » qui s'avise de croire à un esprit doit être immédia-» tement renfermé à Charenton. » Un tribunal, qui eût jugé ainsi, depuis que les hommes ont des lois, eût mis à Charenton tout ce que le genre humain a produit de grand et d'illustre.

A force d'entendre des écrivains défendre si bien les intérêts du diable, l'incroyance, ou, pour parler plus justement, le doute à propos des esprits devenait

(1) Page 6, édition de 1854.

épidémique. Le doute n'est pas ici le mot propre; il exprime plutôt, quoique imparfaitement, le désir des cœurs qui s'émancipent et voudraient qu'il n'y eût pas un autre monde.

Mais, nous le répétons, il y en a deux : le monde de la matière et le monde des esprits et des âmes.

Dieu, qui a pitié de la pauvre espèce humaine lorsqu'elle égare un peu trop sa raison, veut bien, à son heure, dénouer quelques cordons des aumônières aux mystères. Le magnétisme est venu; il a amené le somnambulisme, qui a démontré aux incroyants qu'ils avaient une âme, et que probablement, dans ses excursions et ses découvertes, cette âme est assistée de quelque puissance inconnue. On ferait sur ces deux premiers thèmes un curieux recueil d'histoires inexplicables par le matérialisme. Nous ne pouvons nous en occuper que quelques instants, avant d'arriver aux esprits qui ont recommencé, il y a déjà une douzaine d'années, à se manifester de toutes parts.

On a fait une singulière remarque, et elle est juste : c'est que, depuis que les écarts du dernier siècle ont émancipé les intelligences, les corps savants ou qui se disent tels ont généralement nié, dans leur orgueil, toute découverte qui n'était pas née dans leur sein. Quand Fulton a présenté à Napoléon Ier la vapeur comme une puissance, notre Académie des sciences, qui pouvait douter, ne sachant pas, n'a voulu voir là qu'une illusion. Précédemment, elle avait traité avec autant d'outrecuidance le magnétisme, quoiqu'il produisît des effets que l'on ne

comprenait pas. N'est-ce pas humiliant pour les savants, qui connaissent si peu l'humilité?

Mais comment se fait-il que le magnétisme ait la malice de ne se dévoiler que peu à peu? « Chose sin- » gulière! s'écrie le docteur Teste (1); quoiqu'on » employât au baquet de Mesmer les plus violents » excitateurs du somnambulisme, il ne s'y était » jamais montré. » C'est que « l'homme s'agite et » Dieu le mène », comme l'a si bien dit Bossuet; c'est que les découvertes viennent de Dieu. Le somnambulisme s'est montré à son jour, sans recherche et sans efforts, sous les mains de MM. de Puységur, dont l'honneur et la droiture imposaient aux hostilités.

D'ailleurs les faits étaient évidents; et d'après cet axiome que rien n'est brutal comme un fait, les corps savants se sont vainement épuisés à tordre ceux-là. Ils arrivent forcément, mais peu à peu et d'assez mauvaise grâce, à reconnaître que ce qu'on appelle le fluide nerveux est « le mystérieux agent qui nous » met en communication avec le monde spirituel ».

Il y a donc un monde spirituel. Cependant, à l'exemple de Walter Scott, qui explique toutes les apparitions par l'hallucination, les obstinés dans le doute, parmi nos savants matérialistes, ne voient encore qu'hallucination dans les prodiges du somnambulisme.

Mais l'hallucination, qui signifie une illusion des sens, est de deux sortes: l'une vient des organes du corps, épuisés par des excès que nous ne définissons

(1) *Magnétisme expliqué*, cité par M. de Mirville, page 43.

pas; et les journaux citaient un fait de ce genre, en nous racontant la fin déplorable d'un homme qui, se croyant devenu lièvre et voyant un chien de chasse entrer dans sa chambre, se jeta par sa fenêtre et se tua.

L'autre sorte vient de plus haut. Un homme isolé peut être halluciné; on en cite des exemples. Une réunion d'hommes sains ne l'est pas dans son ensemble. Le savant jurisconsulte Alessandro Alessandri, plus connu dans le monde érudit sous le nom d'*Alexander ab Alexandro*, expose, au chapitre XXIII du livre V de ses *Genialium Dierum*, qu'il fit un jour la partie d'aller coucher avec quelques amis dans une maison de Rome que des fantômes et des démons hantaient, disait-on, depuis longtemps. A une heure déjà avancée de la nuit, comme ces hommes étaient rassemblés tous dans la même chambre, avec plusieurs lumières, ils virent paraître devant eux un grand spectre, qui les épouvanta par sa voix terrible, par sa figure noire et velue et par le bruit qu'il faisait en sautant sur les meubles et en cassant les vases de nuit.

Un des intrépides de la compagnie s'avança, prudemment toutefois, avec un flambeau, au-devant du fantôme. Mais à mesure qu'il s'en approchait, l'apparition reculait devant lui. Elle disparut entièrement, après avoir tout dérangé dans la maison.

Peu de moments après, le même spectre rentra, ou par les fentes de la porte, ou par quelque autre voie qu'un corps matériel ne pouvait franchir. Ceux qui le virent derechef se mirent à crier. Alessandro, qui venait de se jeter sur un lit, ne l'aperçut point

d'abord, parce que le fantôme s'était glissé sous sa couchette. Mais bientôt il vit un grand bras noir, au bout duquel s'emmanchait une longue main qui, s'étendant jusqu'à la table, éteignit les lumières. L'obscurité rendit l'effroi plus violent encore. Les amis d'Alessandro hurlèrent. Pendant qu'on apportait d'autres flambeaux, il remarqua que le fantôme ouvrit la porte et s'échappa, sans être vu des domestiques, sans avoir fait aucun mal à personne.

Cette apparition, prise au sérieux par Alessandro et ses amis, pouvait être une espièglerie; ce n'était pas une hallucination. Le fait ici est explicable pour ceux qui ne veulent pas croire aux apparitions des esprits. Mais il y a des faits semblables qui ne souffrent pas d'explication, et que les savants systématiques appellent toutefois des hallucinations.

M. de Mirville, en combattant les médecins matérialistes qui placent les possessions rapportées dans l'Évangile parmi les maladies nerveuses, cite trois faits (il en pouvait citer mille) : le premier, d'après les docteurs Delpit et Bertrand, est celui d'une pauvre hallucinée « roulant dans les appartements » comme une boule, sans qu'aucun obstacle ou au- » cune force pût jamais l'arrêter, se gonflant à la » plus légère imposition de la main sur le ventre, » lisant avec le bout de ses doigts dans l'obscurité la » plus profonde, et prédisant, au milieu des plus » horribles désordres, sa guérison pour tel jour, » telle heure, telle minute; *ce qui eut lieu ponctuel-* » *lement* ».

Le deuxième cas, appuyé par le baron de Strombeck

et par les docteurs Marcart et Schmidt, est celui de *voix* qui, aux eaux de Pyrmont, annonçaient aux malades leur sortie pour tel jour et pour telle heure; et à l'instant annoncé ces voix, venant de l'épigastre, s'écriaient : *Nous te quittons. Adieu, adieu pour toujours!*

Dans le troisième fait, celui d'Adélaïde Lefèvre (fait communiqué par la Société des sciences physiques d'Orléans), « vous entendrez encore, malgré » l'absence complète de folie, les mêmes voix et les » mêmes colloques; de plus, des *coups frappés à* » *l'intérieur de l'épigastre* par cet être mystérieux, » qui désignait toujours la malade sous son nom » d'Adélaïde, et ne parlait jamais d'elle qu'à la » troisième personne ».

Ces faits sont appuyés de graves attestations médicales. En les méditant, « il vous sera bien difficile, ajoute M. de Mirville, de ne pas vous rappeler les possessions des temps anciens, pendant lesquelles d'innombrables témoins entendaient ces mêmes voix et conversaient avec elles, comme le Christ conversait avec les possédés de l'Évangile, leur demandait leur nom, leur nombre, l'époque et la cause de leur entrée, puis enfin leur enjoignait de sortir (1) ».

Il y a eu, dans tous les temps et dans tous les pays, des manifestations d'esprits, possédants ou obsédants. La nomenclature des possessions serait longue. Nous en parlerons ailleurs (2). Celle des esprits familiers peut seule nous occuper ici. Plu-

(1) *Des esprits*, page 97.

(2) *Légendes infernales ou relations des démons avec les hommes.*

sieurs des hommes illustres ont eu un esprit familier. On connaît celui de Socrate; et Socrate ne s'en cachait pas. Apulée, peut-être à cause de son livre de l'*Ane d'or*, a passé pour avoir un esprit familier qui lui tenait le flambeau pendant qu'il écrivait. Cardan se vantait de ne devoir qu'à son démon ses talents et ses lumières.

Jules-César Scaliger prétendait être doué du même avantage. Agrippa en avait un qui le suivait déguisé en chien noir; il l'appelait Monsieur. On en donne un au docte Averrhoès. Cecco d'Ascoli avait un démon familier qu'il appelait Floron; il était, selon les savants, de l'ordre des chérubins faillis.

On a donné aussi au bon moine Roger Bacon un esprit familier. On a fait le même outrage à d'autres grands hommes, à cause de leur mérite extraordinaire. Les démons ne méritent pas tant d'honneur. Comme tous les révolutionnaires, ils sapent et détruisent et ne produisent rien.

Mais ils circonviennent les âmes qui se détachent de Dieu et ils en font leur butin. Pierre d'Abano ou d'Apono, le médecin renommé du treizième siècle, est représenté par quelques-uns de ses biographes comme ayant eu sept démons familiers; ce qui est d'autant plus possible qu'il était, dit-on, un incrédule, c'est-à-dire un petit esprit.

Quant aux esprits familiers de Zwingle, de Luther, de Carlostad et de quelques autres, c'étaient évidemment des démons de la plus mauvaise espèce (1).

(1) Voyez la légende de Luther et d'autres déserteurs, dans les *Légendes infernales*.

Nous employons cette expression parce que plusieurs légendaires ont parlé de démons plus inoffensifs. Nous en citerons des traits.

L'honnête Césaire, du monastère d'Heisterbach, rapporte plusieurs petits faits singuliers de démons peu malveillants; car il en admettait. En l'an 1221, dit-il, vers le temps des vendanges, le cuisinier d'un monastère chargea deux frères lais de garder la vigne pendant la nuit. Un de ces deux serviteurs, ayant grande envie de dormir, appela quelque démon à son aide; il lui promit un panier de raisin s'il voulait bien veiller à sa place. Le démon appelé accepta l'offre et se conduisit fidèlement, pendant que les deux sentinelles dormaient à leur aise. Quel était ce démon? Était-ce un esprit familier?

Un bon prêtre de l'église de Bonn avait, à ce qu'il paraît, un de ces esprits qui lui faisait des malices. Lorsqu'il lisait son bréviaire, l'ennemi plantait sa patte ou sa griffe sur la leçon qui occupait le curé, moyen de le distraire; une autre fois il lui fermait son livre; il tournait un feuillet à contre-temps; il soufflait la chandelle. Mais voyant que rien ne parvenait à altérer sa vertu de patience, l'esprit le quitta. Que ce fût là une hallucination, nous ne le contesterons pas.

Guillaume de Paris raconte qu'un baladin, qui florissait de son temps, avait un démon familier qui jouait avec lui et lui faisait mille espiègleries. Il le réveillait le matin en tirant les couvertures, et s'il ne se levait pas aussitôt, il l'enlevait du lit, l'emportait et le déposait au milieu de la chambre.

Pline parle d'esprits familiers qui, vêtus de blanc, entraient la nuit dans la chambre de certains jeunes hommes efféminés, leur coupaient les cheveux et disparaissaient après les avoir répandus sur le parquet.

Ce qui suit est plus singulier.

On lit dans les anciennes relations des voyageurs au Japon que les Japonais croyaient (et ils le croient peut-être encore) avoir tous leur démon ou esprit familier. Ils font leurs pèlerinages en grandes troupes, et ils ont soin, avant de se mettre en route, de pendre à leur cou leur nom écrit sur une petite planche. Cette précaution est nécessaire, attendu que dès qu'ils arrivent dans un lieu désert, ils se trouvent entourés d'un grand nombre de spectres, où chacun reconnaît son démon familier qui a tout à coup pris sa forme, son aspect et sa figure, avec une ressemblance si exacte que chaque pèlerin voit son image parfaite dans son démon.

Cette métamorphose subite produit d'abord tant de confusion que les pèlerins ne pourraient plus se reconnaître ni se distinguer de leur esprit familier s'ils n'avaient leur nom au cou.

Après que cette espièglerie a duré une heure, comme les méprises occasionnent des disputes, les pèlerins se mettent à genoux et prient le chef souverain de leurs démons intimes de les rappeler. Toutes les doublures s'évanouissent aussitôt, et la caravane poursuit sa route.

Tous les peuples, sans exception, ont cru à des puissances spirituelles. Toutes les mythologies, tous

les cultes l'attestent. Nous qui avons la grâce d'être dans la vérité, nous faisons offense à notre foi si nous doutons de ce fait, que nous professons dans notre grand symbole où nous reconnaissons en Dieu le créateur de tous les êtres visibles et invisibles, *visibilium et invisibilium*. Les saintes Écritures et les actes des saints nous présentent une multitude de faits qui sont des preuves.

Un malheur qui côtoie la diminution de la foi, c'est, dans ceux qui l'ont conservée ou reconquise entière, la pusillanimité. Les matérialistes nous font peur; et nous tremblons dès qu'il faut affirmer un fait garanti par les plus graves témoignages, parce que nous frémissons devant la raillerie saugrenue.

Or, quoique le naturalisme soit aujourd'hui un des plus malheureux égarements de l'esprit humain, nous ne devons pas nous laisser entraîner dans sa déchéance.

II.

Nous ne pouvons, sans démentir notre foi de chrétiens, refuser de croire aux apparitions. Les saintes Écritures en rapportent un grand nombre; et nous supposons que le lecteur a suffisamment lu l'Ancien et le Nouveau Testament, pour nous dispenser d'énumérer ici les apparitions d'anges, de spectres, d'âmes et de démons qui y sont attestées Les spectres qui apparurent aux Égyptiens, pendant les ténèbres dont Moïse frappa l'Égypte, ne pouvaient être que de mauvais anges, puisqu'ils les remplis-

saient d'épouvante (1). Les apparitions d'anges sont fréquentes dans la Genèse et dans presque tous les livres saints, où l'on voit aussi que les âmes des morts peuvent apparaître; sans quoi Moïse n'aurait pas défendu d'interroger les morts et de chercher auprès d'eux la connaissance de la vérité (2). Il n'aurait pas parlé des hommes qui, possédés de l'esprit malin, cherchent à découvrir ce qui est caché, par la nécromancie (3). Quand le mauvais riche prie Abraham d'envoyer quelqu'un des morts avertir ses frères du péril où ils sont de tomber en enfer comme lui, on peut conclure que les morts, avec la permission de Dieu, peuvent donc se montrer. Au moment terrible où la mort du Sauveur ébranla toute la nature, plusieurs des saints ressuscitèrent et apparurent à Jérusalem. Élie et Moïse, qui n'étaient plus de ce monde, furent vus aux côtés de Notre-Seigneur dans la glorieuse transfiguration du Thabor.

Mais dans ceux des prodiges extranaturels qui ne sont pas constatés par les saintes Écritures ou par l'autorité de l'Église, il est certain qu'il y a souvent des illusions, ou, comme on dit aujourd'hui, des hallucinations. Les apparitions vagues, les sorciers qui se croyaient transformés en loups, et beaucoup des odieux mystères du sabbat peuvent être de ce genre.

Nous sommes entourés d'esprits. Cependant les esprits frappeurs qui nous répondent aujourd'hui ne

(1) *Sapientiæ lib.*, XVII, 4.
(2) *Deuteronom.*, XVIII, 11.
(3) *Levitic.*, XX, 27.

se montrent guère. C'est que, bons ou mauvais, les esprits qui se manifestent aux yeux ne peuvent le faire qu'avec la permission de Dieu.

« Qui pourra expliquer, dit saint Augustin, avec quels corps les anges ont apparu aux hommes, en sorte que non-seulement on les voyait, mais on les touchait..., car les saints anges se sont manifestés, quoiqu'ils n'aient pas de corps palpables... Comment donc les patriarches leur ont-ils lavé les pieds? Comment Jacob a-t-il pu lutter avec un ange?... Ce sont là des questions sur lesquelles il faut demeurer dans les termes d'une recherche modeste, et ne pas se flatter déraisonnablement de savoir ce qu'on ne sait pas. »

» Une preuve, dit à ce sujet dom Calmet, que les apparitions des anges, des démons ou des âmes, ne se faisaient pas dans des corps palpables, grossiers et terrestres, au moins pour l'ordinaire, c'est qu'elles n'étaient généralement vues que de ceux à qui Dieu les adressait. »

Quant aux morts qui apparaissent quelquefois aux vivants, il est constant qu'ils ne sont que des fantômes sans solidité. Celui qui est la Vérité nous l'a dit au dernier chapitre de saint Luc : « Un esprit n'a ni chair, ni os. » On voit en effet dans presque toutes les apparitions que ce qui apparaît n'a rien de palpable.

Tous les peuples ont cru que les morts pouvaient apparaître, et, de plus, que les sciences magiques donnaient, en certains cas, la puissance de les évoquer (1). Nous disons en certains cas, parce que

(1) C'est la science odieuse qu'on appelle nécromancie.

chez les Romains et ailleurs on s'imaginait qu'on ne pouvait faire paraître l'âme ou l'ombre d'un mort dont le corps avait été réduit en cendres, et c'est une des raisons pour lesquelles on brûlait les morts.

Mais, sans plus approfondir le sujet des apparitions, revenons aux esprits, qu'il est impossible de nier. Platon, le plus sage des anciens, disait que, comme la garde des troupeaux n'est pas confiée aux bêtes, mais aux hommes, la garde des hommes a été confiée aux esprits. C'est le dogme de nos anges gardiens.

Apulée dit, après Platon, que chaque homme a auprès de lui un témoin invisible, qui lit dans son cœur les pensées les plus secrètes, et qui, après sa mort, entraîne son âme au tribunal du divin juge.

III.

Disons encore un mot des esprits familiers. Nous en avons cité quelques-uns, attachés à des hommes connus par une plus ou moins grande célébrité. Bodin, au livre premier de sa *Démonomanie,* raconte qu'un de ses amis, qui était vivant lorsqu'il écrivait ce qui va suivre (en 1580), avait depuis trente-sept ans un esprit familier, en qui il ne voyait en quelque sorte qu'un ange gardien, car il le poussait au bien, le détournait du mal et lui évitait des désagréments dans ses propres affaires. Il l'éveillait à quatre heures du matin en frappant à sa porte. Lorsqu'il voulait faire le bien, son esprit le touchait à l'oreille droite. Si ce qu'il se proposait était mal, l'esprit le

touchait à l'oreille gauche. S'il voulait lire un livre dangereux, l'esprit le touchait pour le fermer. Il le détournait des occasions qui pouvaient être dangereuses.

C'est en quelque sorte le pendant du démon de Socrate. Cicéron raconte que, dans la déroute d'une bataille, Socrate, qui s'y trouvait, fuyant avec les autres, et parvenu à un carrefour où aboutissaient plusieurs chemins, prit seul un sentier que tout le monde évitait; et comme la bande en déroute l'engageait vivement à la suivre, il répondit que son démon (1) l'en détournait. L'événement justifia sa confiance. Socrate s'échappa seul; tous les autres furent tués ou pris.

Aristote dit avoir connu un certain Thasius qui était partout accompagné d'un esprit, ayant figure humaine, mais visible pour lui seul; n'était-ce pas peut-être une hallucination chronique?

Les Romains classaient parmi les esprits familiers les lares et les lémures. Les lares étaient les âmes des parents défunts qui avaient bien vécu et qui hantaient leur famille pour la protéger. On voyait en eux des dieux domestiques. C'étaient, comme les klabbers, dont nous parlerons plus loin, les esprits du foyer. Les âmes de ceux qui avaient été mauvais revenaient aussi, mais pour effrayer ou troubler les vivants. On les appelait larves ou lémures. Quand ils infestaient une maison, le maître du logis se levait (la nuit), se lavait trois fois les

(1) Les Grecs entendaient par démon un esprit ou un génie. S'il était mauvais, il le nommaient *cacodémon*.

mains et jetait par-dessus sa tête de grosses fèves noires en disant : Je me rachète par ces fèves, moi et les miens. Il était persuadé que les ombres (lémures ou larves) ramassaient ces fèves; et enfin il les mettait en fuite en frappant sur un chaudron.

Les païens avaient beaucoup d'autres esprits, bons ou mauvais : l'Empuse, qu'on appelle aussi démon du Midi, ne paraissait que pour mal faire, prenait toutes sortes de formes, mais presque toujours cheval, ours ou lion; elle avait un pied d'âne et un pied d'airain. Les eaux étaient peuplées de nymphes et de naïades, que les Allemands ont conservées sous le nom d'ondines ou Water-Elves (fées des eaux). Les bois avaient leurs driades, leurs hamadriades, leurs sylvains, qu'on retrouvera dans l'Ourisk. L'Éphialtes, dont ils faisaient un démon sinistre, est le cauchemar. Les harpies et les lamies des Grecs sont les goules de l'Orient, qui aiment, comme nos ogres, la chair humaine; elles sont aussi les fées qui enlèvent les enfants.

Les démons ou mauvais esprits prennent, dit-on, toutes sortes de formes et de travestissements. Césaire d'Heisterbach raconte qu'on a vu ces esprits se montrer en ours à des moines de Cîteaux (liv. V, ch. XLIX), en pourceaux à des frères convers (liv. IV, ch. XXXV) et un autre jour en chats noirs (liv. IV, ch. XXXIII).

Cédrenus dit qu'un démon gardait la porte de Simon le Magicien, sous la forme d'un grand chien. Saint Benoît le vit qui l'épiait, sous le plumage d'un merle noir. Gaguin, l'historien de Philippe le Bel,

parle d'un voyageur qui fut inquiété par le diable, enfermé d'abord dans l'enveloppe d'un cheval échappé, puis sous les traits d'un soldat maigre; et qu'après d'autres métamorphoses, le démon se transforma en tonneau, roula contre le pèlerin, qu'il renversa, et lui passa sur le ventre.

On le voit apparaître encore, dans les récits du vénérable Césaire, sous la figure d'une queue de veau, qui marchait comme une couleuvre, et plus loin sous la forme d'un œil gros comme le poing, lequel roulait sur lui-même. Il a quelquefois pris l'apparence d'une grosse mouche. Souvent il s'est présenté en femme, parée d'attraits qui n'avaient rien de réel. Outre ce déguisement, il s'est montré à saint Antoine sous l'apparence d'un géant dont la tête touchait les nuages.

Un moine de Cluni le vit en bûcheron armé d'une hache, mais avec une tête de vautour. (Césaire, lib. VI.) Un saint prêtre signala des démons circulant en blaireaux et en singes autour d'une coquette.

Il se montra en truie au sire de Coarrasse (1). Il descendit, sur l'ordre de saint Dominique, avec les traits d'un monstrueux chat noir.

On lit dans les *Lettres édifiantes des missions* qu'il se montre aux Indiens idolâtres sous la figure qu'on l'invite à prendre. Il est resplendissant d'or et de pierreries, monté sur un éléphant richement équipé, et accompagné d'une cour nombreuse de bayadères, qui ne sont comme lui que des démons.

(1) Voyez plus loin la légende d'Orthon.

Mais on a toujours remarqué qu'en homme, en femme, en singe, en ours, en pourceau même, le diable n'a jamais un corps parfait. Il lui manque toujours quelque chose. Il peut singer Dieu; mais il ne peut, en quoi que ce soit, l'imiter complétement.

Ils ont pris souvent, lui et les siens, l'aspect de corbeaux maigres. C'est ainsi qu'ils accompagnèrent les funérailles de Luther.

On peut lire dans les Bollandistes (29 avril) que le diable, voulant jouer un tour au bienheureux Pierre, des frères prêcheurs, qui parlait au peuple sur la grande place de Florence, prit la forme d'un cheval échappé et se mit à courir follement droit à la foule, espérant la disperser. Mais le saint reconnut le diable et lui fit un signe qui dérangea son élan. Il fut obligé de s'élever au-dessus de la foule et de disparaître.

Lorsqu'il a pris des formes humaines, ce n'a été que pour enlever des âmes. Ainsi on a pensé que c'est lui qui, plus d'une fois, s'est présenté aux juifs, comme étant leur Messie.

II. — LES KLABBERS, ESPRITS DU FOYER.

La rancune est une colère fossile.
HARTMAN.

En Allemagne, en Flandre, en Angleterre, dans les pays de langue germanique, on donne à certains esprits du foyer le nom de klabbers. On les appelle aussi kabouters (lutins), kobolds et rodemuts (esprit au bonnet).

Ils descendent la nuit, quand il n'y a pas de clair de lune, par les cheminées, et viennent s'asseoir tranquillement devant le foyer qu'ils rallument, mais qu'on ne peut voir brûler. Souvent, quand la ménagère se lève avant le jour, elle trouve que, de la bûche qu'elle a laissée la veille dans un coin, il ne reste plus qu'un peu de débris autour des chenets, et, chose singulière! ces débris durent autant que toute une bûche et donnent une chaleur plus considérable.

Mais la ménagère doit se garder de maudire le klabber; car dès lors le charme serait rompu, et le bois se consumerait en peu d'instants.

On a plus d'une fois éprouvé la racune de ces esprits, quand on les irrite, soit en les éloignant, soit en les désobligeant.

Un pauvre paysan, dont la femme était malade, se leva pendant la nuit pour battre son lait. En entrant dans l'endroit où les préparatifs avaient été faits la veille, et où le lait avait été mis dans de grands vases auprès du feu, pour l'amener à se cailler doucement, il vit le feu flamber légèrement, et devant le foyer un petit homme assis, qui dormait à demi. Au bruit de ses pas, le petit homme s'éveilla, se mit debout et le regarda fixement, sans prononcer une parole. Le bon paysan ne dit mot non plus, regarda à la dérobée le klabber, tout habillé de rouge, ayant la figure et les mains vertes; il jeta une bûche à côté de lui et retourna se coucher. Le lendemain, son lait était battu et le beurre prêt à être porté au marché; jamais le paysan n'en avait eu autant en deux battues.

Ce fait se renouvela et dura au moins deux ans. La femme se rétablit, et le ménage prospéra à tel point que le paysan doubla le nombre de ses vaches, fit réparer ses étables et eut encore de quoi remplir en bons écus un vieux bas qu'il cacha soigneusement dans une armoire.

Le klabber revenait régulièrement toutes les nuits, battait le beurre, labourait les terrains du paysan, et lui faisait plus de travail que deux bons valets n'auraient pu faire. Mais la prospérité gâta le paysan. Il se mit à fréquenter le cabaret, à jouer aux cartes durant les vêpres, et à rentrer ivre chez lui. Le klabber lui en fit des reproches; d'abord le paysan y prêta l'oreille, mais ensuite il n'en tint plus compte; et, une nuit qu'il trouva le génie devant le foyer, il répondit aux reproches par des invectives, prit la bûche que sa femme avait soigneusement préparée et la jeta dans une citerne. Le klabber disparut aussitôt.

Au matin, la femme du paysan était malade, son bas rempli de charbon, ses vaches mortes, ses étables délabrées et ses champs incultes. Le klabber s'était vengé; et, la nuit suivante, il vint rire à grands éclats autour de la ferme désolée, insensible aux lamentations de la malade et aux prières du malencontreux fermier.

Les klabbers joignent donc à une puissance fantastique une dextérité étonnante et un corps conformé et palpable comme le nôtre. — Leur habillement est rouge de la tête aux pieds; — leur visage et leurs mains, de couleur verte selon les uns, rouge

selon les autres, naturelle, s'il faut en croire les campagnards d'Axel et de Hulst. — Quelquefois ils portent une aigrette sur leur bonnet : elle est de couleurs diverses.

III. — BOLÉGUÉANS OU POULPIQUETS.

Ne soyez pas familier avec le premier venu.
SADI.

Les boléguéans ou poulpiquets sont des lutins familiers qui se montrent, dit-on, en Bretagne. Voici ce que M. Vérusmor écrivait sur les esprits, dans la *Presse bretonne,* il y a quelques années :

« Il existe dans la commune de Saint-Nolf un beau tumulus de quarante pieds d'élévation ; c'est un monticule d'un genre tout particulier; non-seulement son escarpement est plus roide que celui des autres tombeaux celtiques découverts en basse Bretagne, mais il est ceint d'un fossé circulaire, ce qu'on a vu bien rarement ; une levée de terre, en forme de croissant et entourée de douves, se trouve quelques pas plus loin comme une redoute chargée de le défendre. C'est encore, dans les croyances du pays, une retraite de boléguéans, appelés aussi cornadons, corriquets et poulpiquets. On assure même que c'était autrefois leur capitale et qu'ils y vivaient par milliers; mais le malheur des temps a tellement diminué la population de la tribu, que c'est à peine si l'on voit maintenant deux ou trois de ces nains par semaine : les impiétés que commit

la révolution française et les guerres civiles de la Bretagne les firent émigrer avec la noblesse du pays, et l'on croit qu'une fois partis, ces petits esprits ne reviennent plus.

» Cette désertion des boléguéans, me disait sérieusement un habitant de Saint-Nolf, est un malheur pour la commune. Du temps qu'ils vivaient ici, qu'ils nous parlaient (car ils parlent le langage du peuple chez lequel ils habitent), qu'ils nous conseillaient, nous étions heureux, tout nous prospérait. Avions-nous perdu quelque chose, un couteau, une pièce de monnaie, un bouton, il nous suffisait de dire : *Boléguéan, j'ai perdu tel objet;* et le lendemain, au lever du jour, on était sûr de trouver l'objet sur le seuil de sa porte. Nous manquait-il un bœuf pour traîner notre charrue, les boléguéans, toujours bons et obligeants, se faisaient un plaisir de nous en prêter un; seulement il fallait demander en détail les parties principales de l'animal; si l'on oubliait soit la tête, soit les pieds, soit la queue, ils nous le prêtaient sans tête, sans pieds ou sans queue ; mais dans ce cas d'oubli, le bœuf, quoique incomplet, n'en travaillait pas avec moins de courage que les autres. » Mon cicerone avait une foi sincère en ces contes de vieilles femmes.

« On raconte dans les campagnes des environs de Vannes, et surtout à Saint-Nolf, une foule d'anecdotes traditionnelles sur ces marmousets : Un médecin allant, au milieu de la nuit, donner ses soins à un malade, trouva dans son chemin une bande de poulpiquets dansant autour d'un men-

hir (1) : ils se saisirent de lui et le firent tourner avec une telle rapidité que bientôt, perdant la respiration, il tomba évanoui sur la place, où les malins esprits le laissèrent en poussant de longs éclats de rire. — Un poulpiquet, employé comme domestique chez un laboureur de Saint-Nolf, rentrait à toutes les heures de la nuit; ce qui obligeait la servante à se lever pour lui ouvrir la porte : celle-ci finit par s'impatienter et jeta un soir l'importun dans une marmite d'eau bouillante. Le lendemain le poulpiquet l'étrangla. »

Un autre cultivateur avait un boléguéan pour vacher ; ce pâtre, en revenant des champs, ne manquait jamais d'aller s'asseoir sur les cendres de l'âtre de son maître pour s'y chauffer; mais un jour que ces cendres couvraient des charbons ardents, le malheureux nain se brûla le derrière, et dans sa colère cassa la vaisselle, étouffa la cuisinière et fit crouler la cheminée.

Enfin, on raconte l'anecdote d'une boléguéane qui substitua un jour son propre enfant à celui d'une paysanne de Saint-Nolf. La supercherie se fit si adroitement que tout le monde s'y méprit; la mère elle-même ne se douta point de l'échange. Cependant, au bout de quelques années, cette pauvre femme se prit à se désoler de voir que son bambin restait toujours le même et ne grandissait point. Le petit boléguéan, qui savait tout, jouait fort bien son rôle pour qu'on ne pût le reconnaître. Mais un soir, frappé d'un spectacle nouveau, il s'écria, se

(1) Monument druidique, autel ou tombeau.

croyant seul : « J'ai cent ans, et je n'ai jamais vu pareille chose! » Cette exclamation le trahit (1).

On fut outré de tant de fausseté; le voisinage s'assembla, et l'on s'apprêtait à faire subir la mort à l'enfant supposé, lorsque la boléguéane, sa mère, vint réclamer son petit, s'offrant de rendre l'enfant qu'elle avait enlevé. L'échange se fit à l'instant même. La paysanne revit son véritable enfant, qui n'avait mangé que des racines et du charbon pendant quatre années d'absence, et qui pourtant était gros et gras.

« C'est avec ces histoires de poulpiquets ou boléguéans, dit M. Vérusmor, que les bas Bretons alimentent leurs conversations dans les soirées d'hiver. »

IV. — LES ELFES (SCANDINAVIE).

La danse est une invention des follets.
CYRANO DE BERGERAC.

Les peuples du Nord, après avoir abandonné Odin, Thor et leurs autres dieux sauvages, ont toujours conservé la foi aux esprits, qui subsiste partout et dans tous les temps, parce qu'elle est, malgré ses nombreuses altérations, une vérité et un fait incontestable.

Dans chaque climat, le nom et les attributs des divers esprits varient selon les idées et les langues. Dans le Danemark, la Suède et la Norvége, les

(1) On verra de la part des fées d'autres faits de ce genre.

esprits que nous appelons fées, lutins, farfadets, se nomment en général les elfes (ce sont nos fées). Les kobolds, les pucks, les nains sont nos lutins et nos farfadets. Les elfes sont blonds ou noirs; ils ont leur roi, qui tient sa cour souterraine en Norvége. Il a des vice-rois dans les autres contrées.

On assure en Islande que le vice-roi de la population souterraine qui vit dans cette île va tous les deux ans rendre compte de son administration à la cour de Norvége, et qu'il est destitué, s'il a forfait.

Ces génies, qui ont la peau bleue, se laissent voir difficilement. Cependant leurs filles sont jolies; et comme les elfes du Nord n'ont pas d'âme immortelle, circonstance que Paracelse attribue à ses esprits élémentaires (1), elles cherchent volontiers à s'unir par mariage aux enfants des hommes. Alors elles reçoivent le baptême, et ce sacrement, uni au contrat religieux qui les attache à un chrétien, rend leur âme douée d'immortalité. On vous citera en Islande des familles qui sortent de ces unions mystérieuses, comme en France la maison de Lusignan.

Nous verrons d'autres fées qui se sont mariées à des hommes. On a remarqué que presque toujours ces unions ont abouti à mauvaise fin. Un chef de clan écossais, le hardi Espervel, avait épousé une fée. Il remarqua bientôt que, toutes les fois qu'il la conduisait à la messe, elle en sortait au beau milieu. Un jour, comme elle se levait pour s'en aller au *Sanctus,* il la contraignit à demeurer; et quand la

(1) Les sylphes, les gnômes, les ondins et les salamandres.

clochette annonça l'élévation, elle s'enleva, entraînant son mari, et disparut avec lui à travers les voûtes de l'église.

Geoffroi Plantagenet, père du roi d'Angleterre Henri II, avait, dit-on, épousé aussi une fée, par un mariage de la main gauche; et on ajoute que c'est à cause de cette union monstrueuse d'un homme et d'un esprit que l'Angleterre a pris dès lors, dans ses armes, le léopard, qui est le fruit du lion et de la tigresse.

Les elfes aiment les plaisirs. On reconnaît qu'ils ont visité une cave, lorsque le matin on y voit un grand nombre de bouteilles vidées. On sait qu'ils ont fait dans la nuit une grande partie de chasse, lorsque le matin on trouve dans les écuries les chevaux harassés et tout en sueur.

Les elfes sont habillés de gris ou de noir; ils portent généralement un petit chapeau rouge, surmonté de quelques fleurs, à la manière des fées, dont ils font partie.

Les elfes ont des troupeaux qui paissent, confondus, mais invisibles, avec ceux des habitants de la terre.

Ces esprits dansent aux rayons de la lune dans les nuits silencieuses; en plein jour ils s'ébattent au soleil dans les lieux déserts. Si un passant survient, les esprits se transforment aussitôt en arbres, en pierres, en buissons. S'ils n'ont pas eu le temps de se reconnaître, ils jouent quelque tour à celui qui les surprend. Ils chantent des airs ravissants qui ensorcellent.

Quelques habitants de la Norvége ayant entendu un jour un air enchanté, qu'ils appellent le chant du roi des elfes, s'avisèrent de le jouer sur un violon dans une fête. Aussitôt tous les assistants, hommes, femmes, enfants, vieillards, se mirent à danser avec une frénésie qui se communiqua à tout ce qui les entourait; les meubles, les pots, les bouteilles, tout bondissait; rien ne pouvait arrêter cette commotion générale, lorsqu'un vieillard, plus instruit que la foule en ces choses mystérieuses, se glissa derrière le ménétrier et coupa, d'un coup sec, les cordes du violon. Tout se calma au même instant.

Le libérateur de l'assemblée déclara qu'il n'y avait que deux moyens de paralyser l'air du roi des elfes, celui qu'il venait d'employer selon la formule, et un autre qui consistait à jouer le même air à rebours, mais sans se tromper d'une seule note.

V. — L'OURISK.

Sylvanos, Panesque bicornes.
SANNAZAR.

On donne en Écosse le nom d'Ourisk à un être, ou esprit, ou démon, dont la forme est absolument celle des sylvains, des faunes et de Pan : un corps humain, une tête surmontée de deux cornes, et la partie inférieure absolument celle d'une chèvre ou d'un bouc. C'est bien là ce que les anciens appelaient les satyres et les faunes. On représente ce lutin comme tenant de l'homme et du chevreau. On dit

qu'il est peu malin et qu'on l'attrape assez facilement.

Walter Scott cite en partie la légende d'un ourisk écossais qui fréquentait un moulin situé au bas du lac Lomond. Il s'amusait souvent à taquiner le meunier, par exemple en dirigeant le cours de l'eau sur la roue de son moulin quand il n'y avait rien à moudre. Le meunier impatienté veilla un soir jusqu'à minuit et parvint ainsi à avoir une entrevue avec l'ourisk. Il le pria de lui épargner ses petites tracasseries. Le lutin, pour se rappeler la recommandation, demanda au meunier son nom.

— Je m'appelle Moi, répondit le meunier.

— Je m'en souviendrai, répondit l'ourisk; et il s'éloigna.

Quelques jours après les deux chèvres d'une chaumière de la montagne qui domine le lac s'égarèrent, et le meunier les recueillit. La bonne femme qui les recherchait rencontra l'ourisk et lui demanda s'il n'avait pas vu ses chèvres.

— Oui, répondit-il.

— Sauriez-vous où elles se sont retirées?

Il répondit : Chez Moi.

Et la pauvre femme, les croyant perdues, s'en retourna affligée.

La facétie du meunier causa une foule de quiproquo semblables.

L'ourisk, comme le décrivent les montagnards, a inquiété les démonologues. Cependant ces êtres ne sont pas imaginaires. Saint Jérôme, qui n'était pas un faible esprit, raconte ce qui suit, dans la vie de

saint Paul, le premier ermite; et nous ne comprenons pas pourquoi Arnauld d'Andilly, dans ses *Vies des Pères du désert,* a omis ces curieuses circonstances :

« Saint Antoine, allant à la recherche du saint ermite Paul, vit un homme qui avait dans sa partie inférieure le corps d'un cheval; il semblait être de ceux que les poëtes nomment hippocentaures. Aussitôt que le saint l'avait aperçu, il avait armé son front du signe salutaire de la croix. Il lui cria :

» — Holà! en quel lieu demeure le serviteur de Dieu?

» Le monstre, marmottant alors je ne sais quoi de barbare, et entrecoupant ses paroles plutôt qu'il ne les proférait distinctement, s'efforça de faire sortir une voix douce de ses lèvres hérissées; il étendit la main droite, désignant le chemin que demandait saint Antoine; puis s'enfuyant, il traversa avec une incroyable vitesse toute une vaste campagne et s'évanouit aux yeux du saint vieillard, que son aspect avait surpris extrêmement.

» Le diable, pour épouvanter le saint, avait-il pris cette figure? ou les déserts, si fertiles en monstres, avaient-ils produit celui-là? Je ne saurais en rien assurer.

» Antoine, préoccupé de ce qu'il venait de voir, continua son chemin, et peu après il aperçut, dans un vallon pierreux, un très-petit homme, qui avait le nez crochu, des cornes au front et des pieds de chèvre. Ce nouveau spectacle ayant augmenté son admiration, il eut recours de nouveau, en fidèle sol-

dat de Jésus-Christ, aux armes de la foi et de l'espérance. Mais l'être inconnu, comme preuve de bon vouloir, lui offrit des dattes pour ses besoins durant son voyage. Le saint s'arrêta et lui demanda ce qu'il était.

» Il répondit : Je suis mortel, et l'un de ces habitants des déserts que les païens, qui se laissent emporter à diverses erreurs, adorent sous le nom de faunes et de satyres. Js vous suis député par ceux de mon espèce, et nous vous supplions tous de prier pour nous Celui qui est également notre Dieu, que nous savons être venu pour le salut du monde, et dont le nom et l'histoire se sont répandus par toute la terre.

» A ces paroles, le sage vieillard sentit son visage trempé de larmes; l'excès de sa joie les lui faisait répandre, et elles étaient des marques évidentes de ce qui se passait dans son cœur; car il se réjouissait de la gloire de Jésus-Christ et de la ruine des triomphes du diable. Frappant la terre de son bâton, il disait :

» Malheur à toi, Alexandrie, qui adores des monstres comme s'ils étaient tes dieux! Comment t'excuseras-tu maintenant? Les monstres parlent des grandeurs de Jésus-Christ, et tu rends à des bêtes les honneurs et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu seul.

» A peine finissait-il ces paroles que le faune léger s'enfuit avec autant de vitesse que s'il avait eu des ailes. »

Qu'était-ce que cette apparition?

Saint Jérôme ajoute :

« S'il se trouve quelques gens à qui de tels faits paraissent incroyables et qui fassent difficulté d'y ajouter foi, ils en pourront avoir un autre exemple, dont tout le monde a été témoin, et qui eut lieu sous le règne de Constance. Un être ou un homme de cette espèce, ayant été mené vivant à Alexandrie, fut vu avec admiration de tout le peuple. Étant mort bientôt, son corps, après avoir été salé, de peur que la chaleur de l'été ne le corrompît, fut porté à Antioche, devant l'empereur qui voulait le voir... »

VI. — LE KABOUTERMANNEKEN.

On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

Vieux proverbe.

Le kaboutermanneken (ce nom veut dire lutin nain) est un peu de la classe des ourisks. Ce petit lutin paraît s'être particulièrement attaché à la Flandre et à la Hollande.

On l'appelle aussi *halvermanneken* (moitié d'un petit homme), ce qui précise encore mieux sa taille plus que modeste.

Ils habitent les grottes et les cavernes, quand ils en trouvent, et se font des gîtes dans le moindre tertre au milieu des bois, quand le pays n'offre ni montagnes ni collines.

Dans un rapport lu à l'Académie de Bruxelles, le baron de Reiffenberg racontait qu'à la suite des guerres du seizième siècle les kaboutermanneken

s'étaient retirés en grand nombre autour du gros village d'Herselt, dans la Campine (province d'Anvers). Ils n'étaient pas malfaisants; ils demandaient aux bonnes gens ce dont ils avaient besoin et rendaient en retour de petits services.

Auprès de Gelrode, non loin de Louvain, on nomme encore kabouterberg (montagne des lutins) une colline percée de plusieurs petites grottes, qui ont été les demeures des kabouterman neken. On ne les voit presque plus aujourd'hui. Mais on raconte qu'autrefois, lorsqu'un meunier avait besoin de repiquer sa meule, il s'en épargnait la peine, en la plaçant à la porte de son moulin, avec une tartine au beurre, accompagnée d'un verre de bière; au matin, la besogne était faite, le verre de bière bu et la tartine mangée. Un des lutins était venu pendant la nuit; et le même service était rendu à aussi peu de frais, quand on avait du linge sale à laver.

Un meunier des environs de Malines, ayant un soir beaucoup de farine à sasser (1), s'effraya de la masse, remit sa besogne au lendemain et oublia, en se retirant, une tartine de pain beurré qui devait compléter son souper. Le lendemain matin, il trouva sa farine sassée et sa tartine disparue.

Ravi de l'aventure, il répéta son expédient deux jours de suite avec le même succès.

Curieux alors de connaître l'ouvrier qui travaillait si bien et se contentait d'un salaire si modique, il se cacha derrière les sacs de farine; car il savait que les

(1) On blute depuis l'invention du bluteau ou blutoir, qui a remplacé le sas avec avantage.

lutins ne se soucient pas d'être observés. A minuit, heure solennelle pour les esprits, il vit arriver son petit nain, qui se mit sur-le-champ à l'ouvrage. Il remarqua avec peine qu'il était tout nu. Aussi, en homme compatissant, le meunier ajouta, la nuit suivante, un habillement complet à sa farine et à sa tartine au beurre. Depuis lors, le kaboutermanneken, qui continua à le servir, ne se montra plus qu'habillé.

Ces lutins ont des femmes de leur taille; et on dit que, quand elles deviennent vieilles, ils les font entrer, avec un pain mollet à la main, dans un trou qu'ils recouvrent soigneusement. Les habitants de la Campine assurent que ces pauvres petites vieilles sont très-contentes de s'éteindre ainsi.

VII. — LE CLURICAUNE.

C'est dans les petits pots qu'on met les bons onguents.

DUFRESNY.

Le cluricaune est un démon qui fréquente l'Irlande. Il est quelquefois, en apparence, de l'essence des fées; mais quelquefois aussi il se présente en esprit familier, en lutin, et s'il rend des services à quelques-uns, il joue des tours à d'autres. Il est de petite taille, et on le range dans la classe des lutins nains.

Si on ne voit dans le récit abrégé qui va suivre qu'un conte populaire, on reconnaîtra du moins qu'il est assez original. P. A. Dufau l'a traduit de l'irlandais.

Dans les temps où les lutins se montraient plus fréquemment que de nos jours, il y avait en Irlande, à quelques milles de Cork, un pauvre métayer qui se nommait Michel Purcell, et qui avait bien de la peine à vivre, lui, sa femme et ses enfants, de quelques hectares de maigres terres qu'il avait loués. Ses enfants, trop jeunes, ne pouvaient pas encore travailler et sa femme avait assez de besogne dans les soins de son ménage, de son humble basse-cour, et dans les courses qu'il fallait faire pour vendre ses œufs. Ils vivaient donc très-pauvrement, quand vint pour surcroît une mauvaise année. L'humble récolte manqua, et l'infortuné Purcell entendit un soir sa femme Molly lui dire : Nous n'avons pas d'autre ressource que d'aller vendre notre vache à la foire de Cork, qui a lieu demain.

— Et que ferons-nous, quand nous n'aurons plus son lait? dit tristement Michel Purcell.

— Je ne sais pas trop, répondit Molly; mais Dieu certainement ne nous abandonnera pas.

Le lendemain, de bonne heure, Michel se mit en route, menant sa vache devant lui. Il avait fait près de deux lieues, quand les premières lueurs du jour parurent, et il était arrivé au sommet d'une montagne, lorsqu'il fut accosté par un petit homme qui lui souhaita le bonjour.

— Bonjour, répondit poliment Michel, en regardant avec précaution le passant.

C'était un nain, dont la figure vieille et ridée était jaune partout. Il avait le nez pointu, les yeux rouges comme ceux d'un lapin et les cheveux entièrement

blancs. Ses regards avaient une telle mobilité que Michel en eut peur. De plus, son manteau traînant ne laissait pas voir ses jambes. Il marchait sans mettre un pied devant l'autre, mais glissait comme une ombre.

Michel Purcell n'osait faire le signe de la croix, de peur qu'il n'en prît de l'humeur; cependant, croyant bien reconnaître en lui un cluricaune, c'est-à-dire un esprit dangereux, il marmottait tout bas une prière.

Le petit personnage lui demanda tout à coup d'une voix aigre :

— Où vas-tu avec ta vache ?

— Je vais à la foire de Cork.

— Est-ce que tu veux la vendre ?

— J'y suis forcé.

— Eh bien ! vends-la-moi.

Michel, n'osant dire non, recula d'un pas et répondit :

— Combien m'en donnez-vous ?

— Je te donnerai cette bouteille, répondit le nain.

En même temps il tirait de son manteau une bouteille toute ronde. Michel, trouvant l'offre singulière, se mit à rire.

— Ris, si tu veux, dit le lutin; mais ce que je t'offre vaut mieux que tout l'argent qu'on te donnera à Cork.

— Quoi ! répliqua Michel Purcell, vous me croyez assez fou pour échanger ma bonne vache contre une bouteille vide !

— Aie confiance en moi, dit le cluricaune; prends ma bouteille, tu n'en auras pas de regret.

— Mais comment payerai-je mon loyer?

— Prends, te dis-je; elle vaut mille fois ta vache. Je te l'offre pour la dernière fois, Michel Purcell.

— Tiens! il sait mon nom, dit Michel à part soi.

Le cluricaune reprit :

— Prends, et tu seras riche.

Le bonhomme se laissa donc persuader; il donna sa vache et prit la bouteille, en disant :

— Si vous me trompez, que la malédiction du pauvre tombe sur vous!

— Je me soucie de tes malédictions, dit le cluricaune, car je t'ai dit vrai. Quand tu rentreras chez toi, laisse gémir ta femme; prie-la seulement de balayer la maison et de mettre une nappe blanche sur la table. Alors tu poseras la bouteille à terre et tu lui diras : Bouteille, fais ton devoir!

— C'est tout?

— Oui.

Et le petit lutin emmena la vache, pendant que Michel reprenait le chemin de sa maison.

Après avoir marché quelques minutes, il se retourna pour dire un dernier adieu à sa bête. Mais il ne vit plus rien : la vache et le nain avaient disparu.

— Comment? déjà de retour ? lui dit sa femme en le revoyant; tu n'es donc pas allé jusqu'à Cork? As-tu vendu la vache? combien t'en a-t-on donné? où est l'argent?

— Attends un peu, Molly, et tu sauras tout. Quant

à te dire où est la vache, ce n'est pas moi qui en suis capable; car il n'y a sans doute que le diable qui sache ce qu'elle est devenue.

— Enfin, tu l'as vendue. Où est l'argent?

— Attends un peu, Molly, et tu vas apprendre ce qui s'est passé.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette bouteille que tu portes sous ton habit ?

— Sois tranquille, tu le sauras.

Il posa la bouteille sur la table et ajouta :

— Cette bouteille, c'est ce que j'ai pu avoir pour la vache.

La pauvre femme consternée se jeta sur la bouteille pour la briser. Mais Michel la lui enleva et reprit :

— Attends un peu, encore une fois, Molly. Je ne t'ai donc pas dit qu'en chemin j'ai rencontré un petit vieux, ou je ne sais qui. C'est-à-dire que je ne l'ai pas rencontré; mais il s'est trouvé à côté de moi, et, en échange de ma vache, il m'a donné cette bouteille, en me disant que c'était ce qu'il nous fallait.

Ces paroles calmèrent Molly, qui avait foi aux esprits et aux fées. Aussitôt, sur le conseil de son mari, qui n'oubliait pas les paroles du cluricaune, elle balaya le plancher et mit une nappe blanche sur la table.

Michel mit alors la bouteille à terre et lui dit :

— Bouteille, fais ton devoir.

Aussitôt il en sortit deux petites créatures, qui couvrirent la table de plats d'argent chargés de mets bien préparés et tout chauds.

Le mari et la femme se mirent à table, trouvèrent la cuisine excellente et reconnurent que le nain ne les avait pas trompés. Ils se couchèrent avec la joie de se trouver riches; et le lendemain, Michel alla à Cork vendre les plats d'argent. De leur produit, il acheta un cheval et une charrette et s'en revint ainsi tout joyeux.

On vit bientôt que l'opulence était entrée dans sa maison; mais il se garda bien de divulguer son secret.

Cependant le propriétaire de sa ferme, lui voyant toujours de l'argent, le pressa de tant de questions, qu'il finit par tirer de lui le récit de son aventure. Le seigneur, ébloui, lui offrit pour sa bouteille merveilleuse une grosse somme, qu'il refusa. Mais il se laissa séduire par la proposition qui lui fut faite alors de lui céder la propriété absolue de sa ferme, avec tout ce qu'elle contenait. Persuadé qu'étant propriétaire, il n'avait plus besoin de rien, il donna sa bouteille.

Hélas! pendant six mois que le don magique du cluricaune lui avait appartenu, il s'était accoutumé à une vie somptueuse. Il n'eut pas la force de reprendre les modestes habitudes d'autrefois; au bout d'un an, il lui fallut reconnaître qu'il était ruiné, et qu'il devait plus que ne valait sa ferme. Il avait vendu son bétail pour suffire aux dépenses de sa table. Il ne lui restait qu'une vache.

Éclairé par cette détresse, il se dit : — Le petit vieux me veut du bien. Je vais aller vendre ma vache à Cork; peut-être qu'il se rencontrera encore et qu'il me fera le don d'une autre bonne fortune.

Il se mit en chemin comme la première fois; et, sur la même montagne, qui s'appelle encore dans le pays la montagne de la Bouteille, à la pointe du jour, les nuages commençant à peine à se dissiper, il entendit une voix aigre qu'il reconnut, et qui lui disait :

— Michel Purcell, t'avais-je trompé en te disant que ma bouteille était ce qu'il te fallait?

— Non, répondit-il au cluricaune, en le voyant tout à coup auprès de lui. J'étais riche, et vous ne m'avez pas trompé.

Il raconta alors comment il était redevenu pauvre, et il ajouta :

— Voici une autre vache que je suis réduit à vendre. Une autre de vos bouteilles en échange me rendrait un bien grand service.

— La voilà, dit le vieux nain. Tu sais l'usage qu'il en faut faire.

Après ces paroles, le cluricaune emmena la vache, et Michel s'en retourna leste, emportant sa nouvelle bouteille.

Sa femme l'accueillit avec une grande joie. Sans lui faire beaucoup de questions, elle s'empressa de balayer le plancher et d'étendre sur la table une nappe blanche. Alors Michel posa sa bouteille à terre en disant : — Bouteille, fais ton devoir!

Une seconde après qu'il eut prononcé ces mots, deux grands diables s'élancèrent de la bouteille, armés de batons, et, se ruant sur Michel et sur sa femme, ils les rossèrent rudement, jusqu'à ce qu'ils fussent étendus à terre sans remuer. Alors ils rentrèrent dans la bouteille.

Aussitôt que Michel eut repris ses sens, il examina sa situation; et une idée lui vint. Après avoir relevé et rassuré sa femme, il prit sa bouteille et se dirigea vers le manoir du seigneur qui lui avait vendu sa ferme. Il apprit en arrivant qu'on donnait là un grand dîner, et que tout le monde était à table.

— Bon, se dit-il en lui-même, le moment n'en est que plus favorable. Il se fit annoncer au maître de la maison, qui ordonna de le faire entrer.

— Eh bien, Michel, lui dit-il, avons-nous du nouveau?

— Oui, répondit Michel; j'ai du cluricaune une autre bouteille.

— Aussi puissante que la première.

— Certainement, et vous pouvez en faire l'expérience, si vous voulez, ainsi que tous vos convives.

— Voyons cela! nous pourrons nous en arranger encore, mon brave Michel.

Pendant ces paroles, Michel apercevait sur une tablette sa première bouteille, qu'il regrettait bien. Il posa à terre celle qu'il apportait, et lui dit :

— Bouteille, fais ton devoir.

A l'instant les deux grands lutins sortirent de la bouteille, armés de triques, et tombèrent sur le maître de la maison, sur ses convives, cavaliers et dames, sur les domestiques et les servantes, qui tous et toutes roulèrent à terre, en criant, hurlant et demandant grâce. Le propriétaire s'écriait :

— Michel, mon ami, arrête ces deux diables, je t'en prie, et je t'en récompenserai.

— Ils ne s'arrêteront pas, répondit Michel, que

vous ne m'ayez rendu mon autre bouteille, que je vois là-haut.

— Qu'on la lui remette! qu'on la lui donne! criait le pauvre homme, qui était le plus rossé.

Michel la reçut, fit rentrer les deux diables dans l'autre bouteille, s'en retourna chez lui, et redevint bientôt si riche que son fils, quelques années après, épousa la fille de son ancien propriétaire, et devint un des opulents seigneurs du pays.

Quant aux deux bouteilles enchantées, les domestiques de Michel Purcell les cassèrent un soir, dans une dispute violente. Et le récit populaire s'arrête là.

VIII. — LE STALKERS ET LE HENNISSEUR.

Mauvaise rencontre.

VOISENON.

Les follets sont aussi des lutins malicieux, qui, au dire des bonnes gens, jouent un assez grand rôle. Ces clartés vagues, que l'on aperçoit quelquefois jaillir la nuit des tourbières, des prairies marécageuses et de certains cimetières, lueurs dont la physique donne l'explication, sont dans beaucoup de contrées (qui commencent pourtant à s'éclairer) des esprits follets ou vagabonds. Suivant quelques traditions, ce sont des esprits de mauvaise essence, qui cherchent à attirer les voyageurs dans les fondrières. Suivant d'autres versions, surtout en Flandre,

ce sont les âmes des enfants morts sans baptême, qui doivent attendre ainsi le jugement dernier.

On croit qu'il est dangereux de se les montrer du doigt. Car l'âme en peine voit là un appel; elle vient aussitôt s'asseoir sur vos épaules, et vous devez la porter à un prêtre pour lui faire administrer le baptême. Or, les démons vous maltraiteraient tellement dans le chemin, que vous y risqueriez votre vie et votre salut éternel.

Cependant le stalkers, c'est le nom que les Flamands donnent à ce lutin, s'amuse assez souvent aux dépens du voyageur, en l'égarant, lui occasionnant de lourdes chutes dans des ornières, ou lui faisant parcourir longtemps un chemin difficile. Deux hommes qui, pendant une nuit obscure, suivaient le bord d'une rivière, entendirent une voix qui criait au secours! Ils se dirigèrent du côté de la voix, croyant entendre un homme qui se noyait. A leur grand étonnement, ils reconnurent que la voix remontait le courant. Puis il leur sembla qu'elle descendait l'autre pente de la montée qu'ils venaient de gravir. Harassés de fatigue, ils s'arrêtèrent; et aussitôt ils entendirent l'esprit rire aux éclats de sa malice.

Le lutin que les Écossais appellent brag est le hennisseur des Flamands (hoesschaert), dont les tours se terminent d'ordinaire par un hennissement gai et prolongé, qu'il pousse en se jetant à l'eau. Il s'annonce de loin par un bruit de grelots si vif qu'on le prendrait pour un cheval de poste arrivant au grand galop. Son plaisir est de poser sur les épaules

de son patient ses deux pattes de devant, et de se laisser traîner ainsi un bon bout de chemin.

On conte qu'une dame flamande, arrivant un soir à Saint-Nicolas, dans le pays des Waes, se rendit seule, tandis qu'on déchargeait ses bagages, à son hôtel, situé de l'autre côté de l'immense place du Marché. C'était à onze heures du soir; la nuit était sombre et nuageuse. Au milieu de la place, un grand chien se mit à la suivre. Elle crut que c'était le chien de quelque campagnard et hâta le pas. Arrivée à la porte de l'hôtel, elle sonna avec force, car le grand chien noir ne la quittait pas et semblait s'attacher à elle. Tout le monde dormait; elle fut obligée de sonner à plusieurs reprises. Le chien noir restait à ses côtés. Enfin les domestiques descendirent, et l'un d'eux, ouvrant la porte, s'écria :

— Jésus! c'est le lutin!

Cette exclamation fit fuir le chien noir. Mais elle ne causa aucune impression à la dame, qui, voyant la persistance de l'animal ou du fantôme, avait récité l'évangile de saint Jean (1), regardé comme une prière puissante contre les mauvais esprits.

Un vieux jardinier se rendant à Bruges bien avant le jour, un matin d'hiver, vit un lutin venant à lui; il se jeta à droite de la route dans une prairie et se mit à prier. Le lutin le regarda un instant et disparut; mais, lorsqu'il voulut continuer sa marche, il lui fut impossible de trouver une issue; la prairie était environnée de toutes parts d'un large fossé plein d'eau. Impatienté de ces retards, il lâcha un

(1) In principio erat Verbum, etc.

gros juron. Aussitôt le lutin se posa en hennissant sur ses épaules et lui montra le plus large fossé, en lui disant :

— Passe.

Le jardinier fit le signe de la croix et passa. Il se trouva que ce qu'il croyait un fossé n'était autre chose que la route. Reconnaissant de ce service, il porta le lutin la distance d'un quart de lieue; il le vit alors se jeter dans la hotte d'une bonne femme, qui s'étonna de trouver tout d'un coup sa charge si pesante.

Le lutin rend quelquefois des services d'ami à certaines personnes.

Une femme se plaignait un soir à ses voisines de ce que son mari rentrait presque tous les jours ivre, et la battait misérablement. Le lutin, sans doute, entendait ces doléances; et, le même soir, comme l'ivrogne s'en revenait du cabaret, il le saisit et le jeta dans un fossé. La frayeur dissipa l'ivresse du malheureux, qui se releva trempé et grelottant. L'honnête lutin le prévint alors que, chaque fois qu'il reviendrait ivre, la même correction lui serait administrée. L'homme ne s'enivra plus. Il n'y eut pas dès lors de meilleur ménage, et depuis cette aventure, les commères du pays tiennent le hennisseur en grande estime.

« Je fus un jour, moi-même, dit Walter Scott dans sa *Démonologie,* la dupe d'un feu follet.

» Chassant dans les environs de Heyst-op-den-Berg, je m'éloignai beaucoup, entraîné par les contrastes de la riche végétation de la Flandre et des

landes arides de la Campine. J'errais dans cette partie du pays qu'on appelle le Moer, entre Heyst et Arschot, parcourant des sables entassés en collines, coupés de mares et de terrains fangeux, m'arrêtant çà et là pour entamer quelques provisions, ou contempler les pittoresques accidents de la contrée. La nuit vint que j'étais fort loin de ma demeure passagère, ne sachant quel chemin pouvait m'y ramener et n'apercevant personne qui pût me l'indiquer.

» Croyant n'être qu'à une lieue environ d'Arschot, je m'orientai de manière à marcher droit sur cette ville. La nuit s'obscurcissait; pas d'étoiles et un vent très-violent, dont le bruit était superbe dans les forêts de sapins qui chantaient comme des orgues sur les bruyères, où il froissait les maigres végétaux avec un cliquetis semblable à celui des épées.

» Je marchais dans la plus parfaite sécurité; bientôt j'aperçus le clocher d'Arschot, noir sur le ciel noir, et une petite clarté brillante un peu à droite; je la pris pour celle d'une lampe allumée dans quelque chaumière. Le Démer qui arrose Arschot pouvait se trouver sur mon passage; ne me souciant guère de me baigner à l'heure qu'il était, j'avançai avec précaution du côté de la petite lumière afin de demander un guide. Préoccupé de cette pensée, je ne m'aperçus pas que je marchais depuis longtemps dans cette direction, et que la lumière semblait toujours à la même distance. Enfin, elle parut se rapprocher, et je fus bientôt jusqu'à la ceinture dans un terrain mouvant, dont j'eus toutes les peines du monde à me tirer.

» Il est vrai que je n'entendis pas d'éclats de rire; mais en revanche, quand je me retournai, je vis Arschot à une grande distance. J'y arrivai vers l'aube, dans un état de fatigue que je n'ai pas besoin de décrire. Depuis, quand j'étais surpris par la nuit, je me couchais tout bonnement sous un bouleau, et j'attendais pour m'en retourner que le jour me préservât des lutins et des terrains fangeux. »

IX. — LE SCOUMINKE.

Amis inconnus.
HOFFMAN.

Les Allemands croient à une sorte d'esprits familiers qu'ils appellent scouminkes. Ils donnent à leur tribu le nom de Stil-Volk (peuple tranquille, ou, si vous le préférez, peuple mystérieux).

Ces esprits ou génies ne s'attachent qu'aux maisons nobles. C'est du moins l'opinion vulgaire, et le peuple ne leur attribue cette prédilection qu'en raison de son respect pour la noblesse du pays.

Chaque membre d'une famille héraldique a son génie qui naît avec lui et qui l'accompagne jusque dans l'éternité. Si un danger le menace, lui ou quelqu'un des siens, le scouminke emploie tous les moyens possibles pour lui en donner avis, et, s'il est trop tard, pour le préserver. Si le malheur est inévitable, on entend le scouminke sangloter et gémir la nuit autour du château de la famille menacée. Ses gémissements ressemblent aux hurlements d'un chien,

et très-fréquemment ils avertissent le maître, en effrayant ses lévriers, dont les cris ne sont alors entendus que de lui seul.

Le scouminke prend quelquefois une forme fantastique, et vient dans l'appartement de l'individu qu'il veut avertir.

Un noble allemand, qui critiquait sans ménagement aucun les absurdes plans de réforme et l'esprit philosophique de Joseph II, vit un soir une spirale lumineuse qui s'approchait et s'éloignait alternativement de son lit. Il comprit qu'un danger le menaçait; quelques heures après, on frappait à sa porte. Des agents de police venaient l'arrêter pour le conduire dans une prison d'État; mais il était déjà loin; il gagna Rome et ne revint à Vienne qu'après la mort de l'empereur.

Paul Diacre (*Hist. Longob.*) fait ce récit, où il s'agit d'un esprit qui pourrait être un scouminke :

Deux seigneurs lombards, *Aldon* et *Granson*, ayant déplu à Cunibert, roi de Lombardie, ce prince résolut de les faire mourir. Il s'entretenait de ce projet avec son favori, lorsqu'une grosse mouche vint se planter sur son front et le piqua vivement : Cunibert chassa l'insecte, qui revint à la charge et qui l'importuna jusqu'à le mettre dans une grande colère. Le favori, voyant son maître irrité, ferma la fenêtre pour empêcher l'ennemi de sortir, et se mit à poursuivre la mouche pendant que le roi tira son poignard pour la tuer. Après avoir sué bien longtemps, Cunibert joignit l'insecte fugitif, le frappa; mais il ne lui coupa qu'une patte, et la mouche disparut.

Au même instant, Aldon et Granson, qui étaient ensemble, virent apparaître devant eux une espèce d'homme, qui semblait épuisé de fatigue et qui avait une jambe de bois. Cet homme les avertit du projet du roi Cunibert, leur conseilla de fuir, et s'évanouit tout aussitôt. Les deux seigneurs rendirent grâces à l'esprit de ce qu'il faisait pour eux; après quoi ils s'éloignèrent, comme l'exigeaient les circonstances.

X. — KLEUDDE.

C'est du nom de la nuit que vient le verbe nuire.

Poésie inédite.

Si le nom de Kleudde vous paraît barbare, c'est que ce lutin méchant n'est qu'un démon de la nuit. Il vit, dit-on, dans les brouillards de la Flandre.

M. le baron de Saint-Génois a écrit autrefois l'histoire de Kleudde, en prévenant ses lecteurs qu'ils ne doivent pas le confondre avec les lutins ordinaires. Kleudde est un lutin malfaisant, qui a les regards du basilic, la bouche du vampire, l'agilité du follet et la hideur du dragon. Il aime les nuits froides et brumeuses, les champs arides, les arbres desséchés. Il se plaît dans les ruines et fuit les saints lieux où reposent des chrétiens. L'aspect d'une croix l'éblouit et le torture. Il ne se montre qu'aux heures où le hibou gémit dans les masures. Son rire est celui des damnés; son cri déchire les entrailles. Telles sont les traditions.

Au dire des campagnards, Kleudde est un protée qui prend toutes sortes de formes, mais jamais hors du laid et de l'horrible. Quelquefois cependant il s'agite sous la forme d'un arbre à demi rompu, et avant de quitter cette forme, il déracine ou brise les arbres qu'il rencontre.

Assez souvent il se montre sous l'apparence d'un grand chien noir. Alors, dit son historien, il marche sur ses pattes de derrière, en secouant une longue chaîne qu'il porte au cou; il saute à l'improviste sur les épaules du voyageur qu'il aperçoit seul dans un sentier isolé, le renverse et s'enfuit.

Souvent aussi Kleudde est un cheval maigre, efflanqué, dont la joie consiste à effrayer les garçons d'écurie. Il est d'usage, en Flandre, dans les grandes fermes, de laisser les chevaux passer la nuit dans leurs pâturages; et les domestiques racontent que, parfois, lorsqu'ils croient monter sur une de leurs juments, il leur arrive d'enfourcher Kleudde, qui aussitôt s'élance, dans une course désordonnée, jusqu'à un étang, où il se cabre et précipite son cavalier.

Dès qu'il voit sa victime se débattre dans l'eau, il se couche à plat ventre, pousse un infernal éclat de rire et disparaît.

« Selon les circonstances, Kleudde se change en chat, en crapaud, en chauve-souris, en tout autre animal. On le reconnaît à deux petites flammes bleues qui s'avancent en sautillant et toujours en ligne droite. Ces petites flammes sont ses yeux. Le seul moyen d'éviter sa rencontre est de fuir en zigzag.

» Il y a de cela trois mois (ajoutait M. de Saint-

Génois, en 1836), je logeais par hasard dans une ferme, à Ternath, aux environs de Bruxelles; c'était le soir. Je me trouvais en compagnie avec tout le personnel de la ferme, réuni autour d'un large foyer d'hiver. C'était pour moi une nouveauté d'autant plus piquante, que je comptais mettre la soirée à profit pour recueillir quelques renseignements sur Kleudde. J'amenai la causerie sur ce sujet, sur les lutins, sur les kabotermannekens et autres follets dont le nom m'échappe.

» — Monsieur, savez-vous l'origine de Kleudde? me dit un vieux domestique.

» — Non, lui répondis-je, ravi de son interpellation.

» — C'est affreux à entendre, continua le vieillard. Voici comme on la raconte dans notre *endroit*. Il y a *bien cent ans*, on voyait, au bout du bois qui borde la partie nord du village, une petite et chétive maison habitée par une femme si décrépite, si hideuse, qu'on songea plus d'une fois à s'emparer d'elle afin de la brûler comme sorcière; car tout le monde disait qu'elle avait des rapports avec le diable, et que sa baraque servait de lieu de réunion pour le sabbat.

» Un soir qu'un orage, tel qu'on n'en avait entendu de mémoire d'homme, ébranlait toutes les habitations, le feu du ciel tomba sur la masure suspecte et la consuma, ainsi que la vieille femme, dont on aperçut le lendemain le corps noirci gisant dans les cendres. Pendant trois jours, personne n'osa approcher du lieu de l'incendie; mais enfin, comme le

propriétaire du bois voulait utiliser cette portion de son terrain, il prit avec lui quelques-uns de ses plus courageux domestiques, munis de longs crochets, pour retirer la sorcière des décombres. Les valets de ferme se mirent en tremblant à l'ouvrage; à peine eurent-ils touché la sorcière de leurs crocs, qu'ils entendirent un grand bruit et reçurent dans tous les membres une violente commotion; ils virent un petit homme noir sortir du corps de la vieille, grandir tout à coup et s'échapper des ruines; en criant: *Kleudde, Kleudde, Kleudde!* Tous les domestiques perdirent connaissance, et, lorsqu'ils revinrent à eux, ils n'aperçurent plus sur le théâtre de l'incendie qu'un étang rempli d'une eau croupissante dont l'odeur soulevait le cœur.

» L'âme damnée de la sorcière était passée dans le corps de cet homme noir, ou, pour mieux dire, dans le corps de ce démon, qui, depuis, n'ayant plus aucun repos, parcourt les campagnes et les plaines, cherchant à nuire à tout ce qu'il rencontre.

» Les bonnes gens de la Flandre vous diront cependant que, parfois, Kleudde oublie cet instinct qui le pousse à jeter la terreur parmi les villageois; il a un moment de faiblesse, et il rend un service ou du moins il le propose; car on se défie de lui et on n'accepte pas toujours ses bons offices. » On trouvera dans le récit qui va suivre un fait à l'appui de ce que nous avançons.

XI. — KLEUDDE ET LE CUISINIER.

A services rendus par un coquin, faites un signe de croix.

PIERRE MESSIE.

Poperinghe comptait, en 1480, parmi les villes florissantes de la Flandre. Ses vastes fabriques occupaient de nombreux ouvriers; la classe bourgeoise croissait en opulence, et l'amour de la bonne chère, qui se faisait remarquer depuis longtemps chez les riches, gagnait l'ouvrier, à mesure que les salaires montaient.

Or, un jour de foire de ladite année, aux approches de la nuit, c'était grande fête dans l'auberge du *Chapelet d'or;* toute la rue Saint-Jean paraissait y prendre part. Les joueurs de flûte et les joueurs de vielle, qui avaient fait bonne journée, réjouissaient les citadins de leur musique; et, s'arrêtant à toutes les portes où l'on faisait festin, ils ne manquèrent pas d'honorer d'une sérénade la porte du *Chapelet d'or,* où ils burent quelques bons coups de vin du Rhin, en saluant de vivat les bourgeois égayés.

Au son de la cloche du beffroi qui ordonnait la retraite, la foule vagabonde disparut assez vite. Il ne resta dans l'auberge que quelques marchands des environs, qui se mirent à souper, se proposant de partir le lendemain matin de bonne heure.

Tout en soupant, suivant le vieil usage flamand, on contait de curieuses histoires. L'un parlait du loup-garou, qu'il avait écarté par une prière, car en

ces âges de foi la prière était puissante; l'autre avait vu les orgies nocturnes de ces bohèmes du temps, sortes de sociétés secrètes que nous connaissons sous le nom de sorciers, gens qui faisaient le mal plus que nous ne pensons, et dont le sabbat n'a pas toujours été un pur conte : un autre avait vu des fantômes, et ceux qui se moqueront de ce bonhomme en ont peut-être plus de peur que lui; un autre parlait du lutin redouté alors, de Kleudde, que l'on disait avoir un de ses domiciles au mont des Cattes, près de Cassel.

L'hôte du *Chapelet d'or,* maître Pierre Bloch, ayant terminé ses travaux du jour, entra alors dans la salle où les marchands achevaient leur souper. C'était une célébrité que Pierre Bloch : personne mieux que lui en Flandre n'apprêtait la grillade et n'assaisonnait les ragoûts; il faisait des pâtés exquis et des coukkes excellentes; on lui attribue même l'introduction de l'omelette aux rognons dans la cuisine friande; et dans toute la contrée on l'appelait par excellence le cuisinier de Poperinghe. Il était bien accueilli des voyageurs lorsqu'il les abordait, parce qu'il ne les accostait jamais que le pot à la main. Il vint ce jour-là, muni d'un double pot de vin de Rudesheim; et son aspect réjouit les bonnes gens.

— Pierre, dit un vieux mercier, qui portait avec lui tout son commerce en deux vastes paniers traînés par une vieille mule, on vient de conter de belles histoires; mais j'en sais une plus remarquable, que je vous dirai si vous emplissez ma coupe de ce que vous avez là.

Le cuisinier répondit en comblant le verre; le mercier but à trois reprises, et, rajeuni par le bon vin, il commença ainsi :

— Je tiens parole, mais je dois commencer par le commencement :

« J'ai perdu mes parents avant d'être en âge de raison; et, attendu qu'ils ne m'avaient rien laissé, j'ai dû, comme bien d'autres, mendier pour vivre, jusqu'au moment où un berger de Caestre me prit à son service. C'était un homme simple et bon; je gardai trois ans ses brebis, sans avoir ni querelle ni réprimande. Un soir de la dernière année, j'avais mené mon troupeau aux abords des bois de Nieppe; lorsque je le rentrai, on reconnut que trois brebis manquaient. On m'envoya à leur recherche avec mes deux chiens. Les deux bêtes s'égarèrent; et moi-même, qui m'étais enfoncé à l'aventure dans la forêt, je me vis surpris par la nuit sans savoir comment reconnaître mon chemin.

» Je m'accroupis au pied d'un arbre, et la fatigue ne tarda pas à m'endormir. L'un des chiens revint auprès de moi; ce qui me rassura un peu. Mais à minuit l'animal s'agita avec inquiétude, se mit à hurler et se serra contre mes genoux. Je présumai bien que son effroi n'était pas sans cause, et j'eus grande peur à mon tour. La lune était levée depuis une heure. Je vis devant moi, tout subitement, un homme à demi-nu, fauve, velu, portant une barbe très-longue, et armé d'une grande perche. C'était certainement Kleudde, le mauvais lutin.

» Tous mes membres tremblèrent; mon épouvante

redoubla lorsqu'il me fit signe de me lever et de le suivre. Je restai immobile.

» — Peureux ! me dit-il d'une voix creuse, je ne te veux pas de mal; depuis un siècle, tu es le premier des humains qui me revienne. Suis-moi; je te ferai riche.

» Sa voix sifflait en prononçant ces mots.

» Je me reculai contre mon arbre; une sueur froide m'inondait.

» — Retire-toi, Satan, lui criai-je sourdement; je ne veux pas de tes richesses.

» Il ne se retira point et me dit.

» — Je ne suis pas Satan, imbécile; reste donc misérable toute ta vie.

» Il me tourna le dos, puis il revint.

» — Penses-y, me dit-il encore : je puis garnir ta bourse et la rendre plus lourde que celle du premier drapier de Louvain.

» — Je ne veux rien de toi, dis-je encore; va-t'en, mauvais démon.

» — Je ne suis pas un démon, reprit-il; je suis le gardien d'un grand trésor; et je te ferai du bien malgré toi, pourvu qu'un jour la raison te revienne. Sache donc que de riches amas d'or sont cachés sous le mont des Cattes. Ils y ont été déposés dans les guerres de César, par la peuplade antique qui lui donne son nom. Je me souviens de cela comme si c'était d'hier, je garde ces trésors depuis quinze siècles...

» Ces paroles me frappèrent d'un tel saisissement, qu'aucune syllabe ne s'en est échappée de ma mémoire.

» — A présent, continua-t-il, on me décharge de mes fonctions. Eh bien, je t'ai pris en amitié, et je veux t'enrichir malgré toi. Va entre le mont des Cattes et le mont Noir, sur les borbs de la Borrebeek. Arrivé à un champ qui appartient à deux bourgeois d'Eeke, Barthélemi Loones et Thomas Dousinelle, tu remonteras le cours du ruisseau jusqu'à un petit bois de pins rabougris. Parmi ces pins tu verras un orme dont la tête est brisée. A dix pas au levant, près d'un pont de vieilles planches, tu distingueras une grande pierre de roche, couverte de mousse, encaissée dans de gros cailloux. Travaille avec activité à dégager la place en rejetant les pierres; tu découvriras bientôt une large dalle d'une aune (1) dans tous les sens. Si tu peux la soulever, elle couvre une galerie étroite, où l'on ne pénètre qu'en rempant sur le ventre et en portant devant soi une lanterne, pour éviter de se heurter la tête aux saillies de la pierre. Après dix minutes d'efforts et de peines, tu pourras te tenir debout devant la porte de fer qui clôt le caveau du trésor. Elle est si épaisse et depuis si longtemps arrêtée par la rouille, qu'aucun instrument ne peut l'ébranler; mais tu la forceras au moyen de ce qu'on appelle la racine magique; tous les chasseurs la connaissent et tous te l'indiqueront. Dès que tu présenteras cette racine, l'énorme porte s'ouvrira avec un bruit semblable à un coup de tonnerre; tu te trouveras devant un coffre de cuivre, grand comme le maître-autel d'une cathédrale. Ce coffre est plein

(1) L'aune flamande avait alors 70 centimètres.

d'or, et tu seras maître d'en prendre ta charge par trois fois; mais tu n'y puiseras pas sans danger plus que je ne te dis. Garde sur tout cela le secret, si tu es sage.

» Vous voyez que je me rappelle ces détails comme s'ils étaient écrits par un bailli. Lorsque Kleudde en était là, mon chien se mit à aboyer; j'entendis au loin un tumulte de chevaux qui passaient. Je me retournai pour voir d'où venait le bruit; mais quand je ramenai mes regards sur le malin esprit, il avait disparu, et je demeurai seul. »

Le vieux mercier s'arrêta à ces mots.

— C'est un mauvais rêve qu'il a fait là, dirent ses auditeurs.

Mais l'aubergiste, moins incrédule, remplit le verre du conteur, pour l'engager à parler encore, et lui demanda quelle suite il avait donnée à cette aventure.

— Aucune, répondit-il, d'abord parce que j'aime trop ma tête pour la hasarder dans une aventure diabolique comme celle-là, ensuite personne n'a jamais pu me dire ce que c'est que cette prétendue racine magique qui est ici indispensable.

Antoine Blas, le vieux berger, hocha la tête alors.

— C'est fâcheux, brave homme, dit-il, que vous ne m'ayez pas conté cela quand nous étions jeunes et alertes; je connais depuis quarante ans la racine en question, et voici ce que c'est. Peu de nous, à l'âge pesant où nous sommes, pourraient se la procurer et en faire usage. Elle est dans le *Livre singu-*

lier (1). Il s'agit de trouver au printemps, et nous y sommes, quelque arbre creux où une pie noire ait fait son nid. Lorsqu'elle cesse de couver et qu'elle va chercher de la nourriture pour ses petits, on saisit le moment pour boucher l'entrée de son nid avec un fort bouchon de bois. Il faut être muni de quatre aunes de drap rouge écarlate, et se tenir en embuscade derrière l'arbre, de manière à ne pas être aperçu. Dès que la pie, à son retour, voit son nid bouché, elle voltige en poussant des cris perçants, puis bientôt elle s'envole à tire-d'aile. Après une absence assez longue, elle revient, tenant dans son bec la racine magique; c'est le nom qu'on donne à cette plante, que je ne connais pas. Elle en touche le bondon, qui est immédiatement chassé avec violence; aussitôt vous étalez vivement au pied de l'arbre vos quatre aunes de drap rouge, que jusque-là vous aviez tenues cachées; la pie croit voir du feu; elle s'effraye et laisse tomber la racine. Vous la saisissez sur-le-champ; vous l'enveloppez dans des feuilles de nerprun, car elle perd sa vertu en restant à l'air, et vous vous en servez contre tout obstacle.

— Et avez-vous quelquefois conquis cette merveilleuse plante? en avez-vous fait usage? demanda maître Pierre.

— Je n'en ai jamais eu besoin, répondit le berger; mais elle est dans un livre.

— Tout ce qui est dans les livres n'est pas tou-

(1) *Liber singularis in quo arcana arcanorum, tanquam de cœlo elapsa tractantur* (livre singulier contenant des secrets qui semblent tombés du ciel).

jours vrai, riposta un des buveurs. Les autres ricanèrent; et peu après l'assemblée se dispersa.

Pierre Bloch, demeuré seul, tomba dans de profondes réflexions. Le trésor le tentait d'autant plus que, de jour en jour, ses affaires devenaient plus mauvaises. Il avait épousé une femme décriée dans toute la ville pour sa méchante langue. Elle avait, par ses médisances et ses aigres propos, éloigné de lui la plupart de ceux qui pouvaient le faire vivre. Il n'en était pas à son premier repentir; car sa vie s'écoulait dans les tempêtes matrimoniales. Il avait eu plusieurs enfants; mais longtemps il avait soupiré en vain après le bonheur de s'entendre appeler du doux nom de père. Lise, sa femme, était devenue si violente que les colères où elle tombait à chaque heure tournaient son lait, et que ses enfants mouraient avant d'être sevrés. Après en avoir ainsi perdu six, il parvint néanmoins à en élever deux, mais en suivant les sages conseils d'un homme expérimenté qui lui insinua de confier ses nouveaux nés à des nourrices calmes et bien portantes. Il vit donc ainsi croître un garçon. Dès que l'enfant put se tenir debout, son père l'installa dans la cuisine, où il le gâta tellement qu'il en fit bien vite un gourmet. Lorsqu'il s'agissait de servir les habitués ou les voyageurs, le petit Georges était là, guettant et observant les plats et enlevant avec sa fourchette une crête de coq ou un petit rognon. Le pauvre père en était ravi et trouvait tout cela charmant.

Mais lorsqu'au lieu de maître Pierre, c'était Lise qui dressait les portions, le petit Georges, au lieu

du morceau friand qu'il cherchait à saisir, attrapait un soufflet, ou recevait dans sa petite main tendue un coup de cuiller à pot. Les gros chagrins combinés avec les fréquentes indigestions que lui donnait son père emportèrent à sept ans le petit Georges; et, au moment de la scène que nous avons exposée, il ne restait à maître Bloch qu'une fille, si heureusement constituée, que les faiblesses du père et les emportements de la mère n'avaient pu nuire à sa santé, et qu'à l'âge de dix-huit ans elle était belle, robuste, bien portante, et de la meilleure humeur possible. Pierre songeait à la marier et s'en faisait fête.

— J'aurai, pensait-il, un appui dans mon gendre; et quand nous serons ici deux hommes, il faudra bien que Lise en rabatte.

Mais pour marier une fille il faut de l'argent; c'est presque toujours, hélas! le seul mérite qu'on recherche dans une fiancée; et Pierre ne voyait pas moyen de constituer une dot. Peu à peu ses pratiques l'abandonnaient; il fût, dit-on, mort de faim, si sa femme n'eût avisé un petit commerce de farine qui faisait vivre la maison.

Il fallait aller prendre cette farine au moulin; et en attendant qu'on pût acheter un âne, c'était maître Pierre qui en remplissait les fonctions. Sa fille Lucie gémissait de le voir rentrer pliant sous le poids d'un sac pesant; elle s'épuisait à broder des nappes pour soulager un peu son pauvre père.

Les choses en étaient là, quand le récit du berger vint jeter dans le cœur du bonhomme une lueur

d'espérance. Il économisa quelques pièces de monnaie que sa fille lui donnait en cachette, pour les frais de son voyage au mont des Cattes. Il chargea tous les enfants qu'il connaissait de lui trouver un nid de pie noire. Un brave gamin bientôt put lui en indiquer un sur un arbre à demi mort, près du chemin d'Ypres. Il alla constater le fait; et, sûr que l'oiseau qu'il voyait nicher dans l'arbre était bien une pie noire, tout en étudiant sans rien dire le jour favorable, il se creusait la tête par cette question :

— Comment pourrai-je me procurer une grande pièce de drap rouge?

N'ayant pas de quoi l'acheter, maître Pierre n'avait d'autre ressource qu'un honnête emprunt. Il s'en occupa ardemment. Par malheur il reconnut qu'il n'y avait à Poperinghe qu'un seul homme qui pût lui fournir la pièce convenable; et cet homme était de ces gens que surtout alors on ne fréquentait guère : c'était le bourreau.

La pensée que sa tentative amènerait un bon parti à sa fille, car il ne doutait pas du trésor, fit surmonter à Pierre Bloch ses vives répugnances; il alla trouver le bourreau. Honoré de pouvoir obliger un bourgeois en lui prêtant son costume distinctif, l'exécuteur des hautes œuvres, sans se permettre aucune question, présenta gracieusement son manteau rouge.

Le cuisinier de Poperinghe courut à l'arbre sur-le-champ; et, remarquant bien que la pie était absente, il monta jusqu'au nid, muni d'un bondon

qu'il enfonça solidement dans le trou par où passait l'oiseau pour rejoindre sa couvée. Dès que la mère pie vit, en rentrant, sa porte close, elle poussa des cris stridents et prit vivement son vol dans la direction de Furnes. Pierre, caché dans les broussailles, se tint coi et eut soin de ne pas se montrer. Au bout de quelques heures, il entendit le bruit des ailes, et vit sa pie arrivant empressée et portant dans son bec une racine. Ne doutant pas que ce ne fût son talisman, il étendit vivement son manteau rouge; l'oiseau, effrayé, lâcha sa racine, qui avait fait jaillir au loin le bondon, et se réfugia auprès de ses chers petits. Ravi de joie, le bonhomme saisit sa précieuse conquête, l'entoura de branches de nerprun, et s'en retourna chez lui, aussi heureux que s'il eût déjà possédé le trésor.

Il garda le secret de toute cette aventure et ne désira plus que l'occasion de s'échapper pour aller au mont des Cattes. Cette occasion se présenta le lendemain; Lise et sa fille, invitées à la noce d'une de leurs cousines, le laissèrent seul à la maison. Il n'eut garde de négliger une si heureuse circonstance.

Comme il allait sortir, il réfléchit qu'il n'avait pas d'argent pour son voyage; et l'idée lui vint tout à coup d'éprouver la vertu de sa racine sur l'armoire de sa femme. Elle était fermée d'une énorme serrure, dont la clef ne quittait jamais Lise. Dès qu'il la toucha, il entendit un bruit pareil à celui que fait une montre dont on casse la chaîne. La porte s'ouvrit; il y trouva une pile d'écus, qu'il empocha sans

la compter, referma gravement la porte, et s'en alla sans rien dire à personne.

Nous sommes obligé de le laisser marcher d'un pas ardent, mais par de prudents détours, dans la direction du trésor, pour donner un instant à Lise et à sa fille Lucie. En revenant le soir à leur maison, elles furent étonnées de la trouver fermée. Elles sonnèrent et appelèrent, sans recevoir un mot de réponse et sans distinguer le moindre mouvement. Lucie prétendit que son père dormait, Lise qu'il était allé boire chopine; et enfin il fallut faire venir un serrurier. La mère et la fille cherchèrent maître Pierre de la cave au grenier, mais en vain; elles l'attendirent jusqu'à minuit. Lise, qui lui préparait une réception sévère, ne le voyant pas revenir alors, se rappela les scènes qu'elle lui avait faites et s'imagina que le malheureux avait bien pu se désespérer. Mais sa fille, qui connaissait la patience du brave homme et ses sentiments religieux, la rassura si bien que la dame se coucha et s'endormit.

Le lendemain matin, elle songea que probablement son mari, las des mauvais traitements qu'elle lui faisait subir, était allé chercher meilleure chance ailleurs, ne s'en désola pas trop, et se décida, pour le remplacer dans le transport de ses farines, à faire l'acquisition d'un âne. Elle ouvrit son armoire pour prendre de l'argent, et la voyant dévalisée, elle faillit tomber à la renverse. Mais il lui fallut bien se calmer, car ni ce jour-là ni les suivants, elle n'eut de son mari aucune nouvelle.

La digne femme commençait à se croire veuve;

deux semaines s'étaient écoulées depuis la disparition de Pierre Block, lorsqu'elle vit entrer chez elle un jeune homme de bonne mine, qui ne lui paraissait pas inconnu et dont l'arrivée fit rougir Lucie. Il était habillé en chasseur et portait à sa ceinture une petite sacoche assez gonflée. Aux premières paroles qu'il prononça, Lise se rappela qu'il était venu souper plusieurs fois à son auberge. Mais elle ne savait pas son nom.

— Madame, dit-il gaillardement, je suis Gérard, fils du garde-chasse des domaines de Wynendal. Je pourrais vous dire que je viens ici pour des nappes à broder ou pour quelque affaire de farine. J'aime mieux vous aborder avec plus de franchise. Je viens vous demander la main de votre fille.

En disant ces mots, il frappait de son poing gauche sur sa sacoche, qui rendait le son flatteur des pièces d'or ou d'argent.

— Si c'est de l'or, pensa Lise en adoucissant sa mine, c'est là certainement un bon parti.

— Je ne viens si hardiment, reprit-il, que parce que j'ai là de quoi vous rendre heureuse, et payer à ma fiancée de riches joyaux et de belles robes.

— Qu'en dis-tu, ma fille? répliqua la mère en se tournant vers Lucie.

— Maman, répondit Lucie, rougissant de nouveau, je ferai en cela ce que vous me conseillerez.

— Mais, reprit Lise en levant les yeux sur le jeune homme, comment vous marier avec Lucie sans le consentement de son père? Il est absent depuis quinze jours.

— Il reviendra pour la noce et ne vous démentira pas, riposta Gérard.

En disant ces mots, il étalait sur la petite table où Lucie brodait de belles files de pièces d'or.

Lise fit un cri de surprise. — Il reviendra, dit-elle; vous savez donc quelque chose de lui?

— Je sais de lui beaucoup, bonne mère; le digne homme a imaginé un procédé nouveau pour faire des clous, il y a gagné quelque argent, et, je vous le répète, il sera de retour ici pour la noce.

— Ainsi vous semblez d'accord avec lui?

— Tout à fait. Mais l'excellent mari ne veut rien décider sans l'aveu de sa chère femme. Si ma sage et prudente moitié consent à vous prendre pour gendre, m'a-t-il dit, vous avez mon suffrage.

— Au fait, marmotta Lise tout bas, c'est pourtant un bon et brave mari. — Et vous dites, gracieux jeune homme, qu'il a amassé un peu d'argent et qu'il pourra me rendre mes épargnes? Il les a prises un peu malgré moi. Mais enfin si elles ont profité...

— Si bien que je suis chargé de vous les restituer, et les voici. Mais n'attendez guère plus; et du reste, si le beau-père manque d'un peu d'argent, le gendre n'en manque pas.

En disant ces mots, le jeune homme tira de son sein une autre sacoche de pièces d'or. Lise éblouie ne fit plus aucune objection. Elle se mit en frais, au contraire, pour apprêter un grand souper, où elle convia les plus proches parents de sa fille. On publia les bans, et le mariage fut annoncé à toute la ville. En même temps on remit tout à neuf dans la maison.

Deux chariots de meubles et de linge arrivaient à l'adresse du futur, qui, de plus, payait honnêtement toutes les petites dettes de son beau-père. Les jeunes filles de Poperinghe enviaient le bonheur de la fille du cuisinier. Sa mère relevait la tête et goguenardait malignement tous ceux qui l'avaient crue ruinée. Tout allait donc bien; seulement le jour du mariage approchait, et, malgré sa confiance en son gendre, la digne femme ne pouvait s'empêcher d'être inquiète, car son mari n'arrivait pas encore.

Enfin, la veille de la noce, comme elle regardait à sa fenêtre, selon son habitude, tout ce qui se passait dans la rue, elle vit venir, menant une pesante brouette, un bonhomme en qui elle reconnut sur-le-champ son mari. Elle courut avec Lucie à sa rencontre, et sa première question fut celle-ci :

— Qu'est-ce donc que tu rapportes là?

— Un baril de clous, chère femme, répondit le bonhomme.

— Les bras me tombent des mains! s'écria Lise; des clous! Et rien que cela?...

— C'est une fortune, interrompit le gendre. Soyez tranquille, bonne mère.

Lise s'arrêta, stupéfaite de voir que son gendre et son mari se donnaient la main comme de vieilles connaissances. — Il y a là-dessous du mystère, pensa-t-elle; et elle fit bonne mine pour en avoir l'explication.

Mais on lui fit comprendre que ce serait long et qu'elle ne pouvait rien savoir qu'après la célébration du mariage. Tous les parents en effet arrivaient.

On plaça le cuisinier de Poperinghe au centre des convives, à côté de sa chère Lucie. Le souper fut joyeux; et le lendemain, après la messe qui unit les jeunes époux, maître Pierre raconta à sa femme comment un hasard lui avait découvert, moyennant un pot de vin de Rudesheim, le trésor du mont des Cattes; comment, à l'aide de la racine magique qui avait si bien ouvert son armoire, il avait forcé la porte de fer; comment il avait pris dans le coffre d'airain trois fois sa charge d'or, et comment le prétendu baril de clous en était plein; comment le mariage de Lise avec Gérard était depuis longtemps le vœu des deux jeunes gens, et comment l'absence d'argent l'avait seul différé jusque-là.

Lise apprit avec joie ces bonnes nouvelles, en admira tous les détails; et, la richesse atténuant son caractère acariâtre, elle comprit qu'elle devenait grande dame, et ne conserva de ses défauts saillants qu'une langue un peu trop insoumise.

Aussi, malgré les recommandations qu'on lui avait faites de garder la plus grande discrétion sur la merveilleuse origine des splendeurs où elle se trouvait, le public en connut bientôt les circonstances. Vingt amateurs avides allèrent à leur tour au mont des Cattes, où ils ne surent jamais trouver que des pierres. Mais le récit prodigieux resta et devint une légende, que le temps orna de petits épisodes; il se répandit en Allemagne, où Musœus l'admit dans ses contes populaires.

On ne sut que plus tard l'histoire vraie. Un juif d'Ypres, assassiné sur le grand chemin, était venu

rendre le dernier soupir dans la maison de Pierre Bloch. Ce juif n'avait pas d'enfants; reconnaissant des soins du cuisinier de Poperinghe, il l'avait fait héritier de ses trésors et lui en avait révélé la cachette. La peur de réclamations qui pouvaient venir du fisc ou de collatéraux plus ou moins éloignés avait inspiré à maître Bloch la tournure mystérieuse de sa bonne fortune.

Mais les contes réveillent, et la vérité est froide. La Fontaine l'a dit :

> L'homme est de glace aux vérités;
> Il est de feu pour les mensonges.

XII. — LE SPUNKIE.

> Ne vous y fiez pas vite.
> MARMONTEL.

Le spunkie est en Écosse un lutin aussi redouté et plus méchant quelquefois que le Kleudde des Flamands, et bien différent du scouminke.

Nous trouvons dans un feuilleton qui est signé A. M... (peut-être Albert Montémont, de qui nous avons appris tant de choses curieuses de l'Écosse), une aventure qui fait parfaitement connaître et apprécier le spunkie. Nous reproduirons, en l'abrégeant, cette petite légende :

« John Malcolm, de Lochmarsum, était bien le plus hardi maraudeur de tout le pays environnant, et il mettait à dépouiller les fermiers tant de grâce, de promptitude et d'adresse, qu'on l'offrait comme mo-

dèle inimitable à tous ceux qui se sentaient du goût pour cette dangereuse carrière. Chaque fois que sa mère, vieille habitante des montagnes, lui criait du fond de son taudis : « John! John! la marmite se renverse! » John se levait, leste comme un chevreuil, peignait ses cheveux blonds avec un peigne de cuivre qu'il tenait de sa sœur de lait, passait sa jaque de cuir, jetait sur ses épaules le plaid à larges carreaux rouges, et liait sous le menton les cordons de sa toque. Puis il y mettait une belle plume blanche, laçait ses bottines éperonnées, ceignait sa large épée, puis prenant sa dague effilée dans son fourreau de cuir, et ses pistolets chargés à double balle, il amenait devant la porte son cheval noir hennissant, et partait vite, afin que nul ne pût savoir dans quel troupeau il allait choisir des génisses et des béliers, dans quel manoir il allait chercher de l'argent et des habits. »

Un soir, que les jeunes gens attendaient son retour, impatients d'apprendre ses exploits, on vint leur annoncer que John venait d'être pris par un laird puissant qui l'avait garrotté. Il avait commis tant de vols et tué tant de braves gens, que sa mort paraissait inévitable.

— Hélas! s'écria sa vieille mère, digne d'un tel fils, si je perds mon brave John, qui maintenant m'amènera une génisse tous les mois et un cheval tous les ans?

John cependant s'était vu renfermé dans un cachot qui n'avait pour porte qu'une énorme pierre, pour fenêtre qu'un trou de quatre doigts. Il succédait là à

un autre voleur qu'on avait pendu la veille. Il savait qu'on préparait aussi sa potence ; et, ne voyant aucun moyen de se tirer de là, il s'écria :

— Je donnerais ma main au spunkie pour être libre.

Aussitôt une figure laide et bizarre se colla contre l'étroite lucarne et vint intercepter le faible rayon de lumière qui éclairait seul le cachot : c'était le spunkie.

— Tu sais, dit-il, que je protége tout maraudeur. Mais ta main sera-t-elle à ma merci ?

Entre la peur du spunkie et la peur de la mort, John restait muet.

— La potence neuve se dresse, reprit le démon ; la corde est prête. Veux-tu sortir d'ici ?

John n'eut pas encore la force de répondre. Il savait que donner sa main au spunkie c'était lui donner son âme. Il songea à l'enfer ; et l'horreur lui glaça le sang et la voix.

Le démon, impatienté, s'en était allé. Une heure après, les archers du laird vinrent prendre John pour le conduire à la mort. Il s'avançait la tête nue, les mains solidement liées, au milieu d'une forte escorte ; car on le redoutait, quoique garrotté et désarmé.

Arrivé au pied de la potence, il entendit une voix qu'il reconnut et qui lui demandait à l'oreille s'il voulait sortir de là. Le bourreau tenait déjà la corde fatale.

— Oui, répondit-il vivement.

— J'aurai ta main ? dit la voix.

— Tu l'auras.

Une immense exclamation saluait alors le patient, et le bourreau lui passait au cou le nœud qui devait le lancer dans l'éternité. En ce moment, un éclat de rire surnaturel fit trembler le vieux laird qui présidait au supplice; et, à la place du maraudeur, on vit pendu un mannequin de paille, qui se tenait ferme comme un homme...

Le spunkie avait transporté John sur les hauteurs du Lochmarsum. Il était dévoré de soif; après avoir bu, il retroussa sa manche et donna sa main à son libérateur.

— Écoute, dit le spunkie, je te protégerai dans toutes tes rencontres; tu réussiras dans toutes tes courses. Mais tu ne feras jamais quartier; et j'aurai tous les jours, pendant une demi-heure, ta main droite à ma disposition.

— C'est bien, répondit John.

Il descendit la montagne, retrouva chez lui ses armes et son cheval, reprit sa vie de bandit; et, pendant six mois, il fut la terreur de la contrée. Les archers qui le rencontraient se signaient et prenaient la fuite. On ne le voyait passer qu'avec effroi; et son cheval même était regardé comme un démon.

Cependant il voulait épouser la sœur d'un autre maraudeur comme lui, lorsque, saisi d'une crise de jalousie, inspirée par le spunkie à qui il s'était donné, il la tua de sa lourde épée. Aussitôt il entendit le même éclat de rire infernal qui avait effrayé le vieux laird; il sentit en même temps l'aile du

spunkie lui effleurer la face. Il s'enfuit dans un ravin où il tomba sans connaissance; et, quelques jours après, on trouva son corps à moitié mangé par les corbeaux.

XIII. — LES FÉES.

Quel temps que le temps des fées!
MAD. D'AULNOY.

Puisque dans les récits qui vont suivre on rencontrera l'intervention des fées, il est utile que nous donnions ici une notice sommaire de ces êtres populaires.

Dans tout l'Orient on parle des génies. Dans le Nord et l'Occident on s'entretient des fées. C'est à peu près le même genre d'esprits.

On a dit à tort que la Bretagne a le droit de réclamer les fées et les ogres. Toutes les contrées septentrionales ont le même privilége. Les fées ou fades (*fatidicæ*) sont peut-être dans la Gaule les druidesses de nos pères; encore est-ce douteux. Chez les Bretons, il est vrai, de temps immémorial, et dans tout le reste des Gaules, avant l'établissement du Christianisme, on croyait généralement que les druidesses pénétraient les secrets de la nature, et disparaissaient du monde visible. Elles ressemblaient en puissance aux magiciennes des Orientaux; mais ce ne sont pas là précisément les fées. On disait qu'elles habitaient au fond des puits, au bord des torrents, dans

des cavernes sombres; ce n'est qu'une phase de la vie de certaines fées.

Les fées avaient le pouvoir de donner aux hommes des formes d'animaux, et faisaient quelquefois, dans les forêts, les mêmes fonctions que les nymphes du paganisme.

Elles avaient une reine qui les convoquait tous les ans en assemblée générale, pour punir celles qui avaient abusé de leur puissance et récompenser celles qui avaient fait du bien. Ce ne sont pas là les druidesses.

On voit dans les contes et les vieux romans de chevalerie, où les fées jouent un si grand rôle, que, quoique immortelles, elles étaient assujetties à une loi qui les forçait à prendre tous les ans, pendant quelques jours, la forme d'un animal, et les exposait sous cette métamorphose à tous les hasards, même à la mort, qu'elles ne pouvaient recevoir que violente.

On les distinguait en bonnes et méchantes fées. On était persuadé que leur amitié ou leur haine décidait du bonheur ou du malheur des familles.

On trouve des fées chez tous les peuples du Nord, et c'était une opinion partout adoptée, excepté en Bretagne, que la grêle et les tempêtes ne gâtaient pas les fruits dans les lieux qu'elles habitaient. Elles venaient le soir, au clair de la lune, danser dans les prairies écartées.

Elles se transportaient aussi vite que la pensée partout où elles souhaitaient, à cheval sur un griffon, ou sur un chat d'Espagne, ou sur un nuage.

On assurait même que, par un autre caprice de leur destin, les fées étaient aveugles chez elles, et avaient cent yeux dehors.

Les femmes blanches de l'Allemagne sont encore des fées; mais celles-là étaient presque toujours dangereuses.

En Écosse, les fées embellissent les jeunes personnes dont elles sont marraines; elles découvrent au jeune homme qu'elles protégent la sage et vertueuse jeune fille qu'il doit épouser; elles rendent toutes sortes de louables services, et viennent à l'appel du brave qui les attire par le chant ou la musique. Mais une voix fausse les fait fuir, une fausse note les indigne.

Il reste beaucoup de monuments de la croyance aux fées : telles sont les grottes du Chablais, qu'on appelle les grottes des fées.

Auprès de Ganges, en Languedoc, on montre une autre grotte des fées, ou grotte des demoiselles, dont on fait des contes merveilleux. On voit à Merlingen, en Suisse, une citerne noire qu'on appelle le puits de la fée. Non loin de Bort-Saint-Georges, à deux lieues de Chambon, on respecte encore les débris d'un vieux puits qu'on appelle aussi le puits des fées ou fades, et sept bassins qu'on a nommés les creux des fades. On voit près de là, sur la roche de Beaune, deux empreintes de pied humain : l'une est celle du pied de saint Martial; l'autre appartient, suivant la tradition, à la reine des fées, qui, dans un moment de fureur, frappa si fortement le rocher de son pied droit, qu'elle en laissa la marque. On ajoute que, mécontente des habitants du canton, elle

tarit les sources minérales qui remplissaient le creux des fées, et les fit couler à Évaux, où elles sont encore.

On voyait près de Domremy l'arbre des fées : Jeanne d'Arc fut même accusée d'avoir eu des relations avec les fées qui venaient danser sous cet arbre.

On remarque dans la petite île de Courcourie, à une lieue de Saintes, une haute butte de terre qu'on appelle le mont des fées. La Bretagne est pleine de vestiges semblables; plusieurs fontaines y sont encore consacrées à des fées, lesquelles métamorphosent en or, en diamant, la main des indiscrets qui souillent l'eau de leurs sources.

On lit dans la légende de saint Armentaire, écrite en l'an 1300, quelques détails sur la fée Esterelle, qui vivait auprès d'une fontaine où les Provençaux lui apportaient des offrandes. Elle donnait des breuvages enchantés aux femmes. Le monastère de Notre-Dame de l'Esterelle était bâti sur le lieu qu'avait habité cette fée.

Mélusine était encore une fée : il y avait dans son destin cette particularité, qu'elle était obligée tous les samedis de prendre la forme d'un serpent dans la partie inférieure de son corps.

La fée qui épousa le seigneur d'Argouges, — on lira tout à l'heure ce petit récit, — l'avait, dit-on, averti de ne jamais parler de la mort devant elle; mais un jour qu'elle s'était fait longtemps attendre, son mari, impatienté, lui dit qu'elle serait bonne à aller chercher la mort. Aussitôt la fée disparut, en

laissant les traces de ses mains sur les murs, contre lesquels elle frappa plusieurs fois de dépit.

C'est depuis ce temps que la noble maison d'Argouges porte dans ses armes trois mains posées en pal, et une fée pour cimier.

L'époux de Mélusine la vit également disparaître, pour n'avoir pu vaincre la curiosité de la regarder à travers la porte dans sa métamorphose du samedi.

La reine des fées est Titania, épouse du roi Obéron, qui a inspiré à Wieland un poëme célèbre en Allemagne.

En Irlande, on a sur les fées des idées qui se rapprochent de celles de l'Écosse. M. P. A. Dufau a traduit les plus curieuses traditions de ce pays. Nous lui avons emprunté quelques récits qui feront juger de la manière irlandaise.

Les fées sont chez les Occidentaux du moyen âge et des temps modernes ce qu'étaient chez les anciens les nymphes, les dryades et les hamadryades, — esprits des eaux, des prairies et des bois; ce qu'étaient parfois les druidesses de l'ancienne Gaule, les valkyries des Scandinaves, ce que sont encore dans l'Orient les péris et les dives. Dans tous les pays et chez tous les peuples, on a compris l'existence d'êtres spirituels, habituellement invisibles et vivant autour de nous. Les cabalistes leur ont partagé ce que nos pères appelaient, d'une manière absolue, les quatre éléments. Ils ont donné le nom de sylphes aux esprits de l'air, le nom d'ondins aux esprits des eaux, le nom de gnomes à ceux qui vivent dans l'intérieur de

la terre, et le nom de salamandres aux esprits dont l'élément est le feu.

Mais les masses désignent ces esprits sous les noms généraux de fées, de lutins et de follets.

Au moyen âge, les fées étaient réputées de l'essence des démons. Dans l'abbaye de Poissy, fondée par saint Louis, on disait tous les ans, même encore dans le dernier siècle, une messe spéciale pour préserver les religieuses de tomber au pouvoir des fées. On n'accusa Jeanne d'Arc de magie que parce qu'on disait qu'elle avait eu des relations avec les fées, quoique pourtant elle le niât.

On croyait les fées sinon de vrais démons, au moins des esprits en relation habituelle avec les démons, à qui elles devaient un tribut d'âmes humaines.

C'était enfin une opinion générale que les fées perdaient totalement leur puissance le samedi, jour consacré à la sainte Vierge.

XIV. — LA FÉE ANDAINE.

Se confier, c'est parfois se livrer.

CATS.

Au temps de la chevalerie, dans l'opulent manoir de Rasne, au milieu de la forêt d'Andaine, en Normandie, vivait un jeune chevalier, insensible jusqu'alors aux plaisirs pour lesquels ses amis combattaient dans les tournois. Il aimait la chasse et ne quittait que rarement l'enceinte du château, qu'entourait la

majestueuse forêt. Un soir, le beffroi sonnait sept heures. C'était en hiver; Raoul allait se livrer au repos, quand le bruit du cor l'étonne et l'éveille. Il selle son cheval, s'élance dans la forêt et se trouve bientôt au milieu d'une chasse que conduisait une grande dame, accompagnée de vingt autres montées toutes sur des coursiers blancs. Elles poursuivaient un cerf; soudain, la dame suzeraine ou reine, voyant frémir le bel animal à qui les approches de la mort font verser des larmes, le protége de son bras levé et lui sauve la vie. Raoul, cloué à sa place par la surprise, reprend pourtant ses sens, et s'avançant vers Andaine (c'est le nom de la reine des fées), lui dit avec courtoisie qu'elle peut à son gré chasser dans ses domaines, pourvu qu'elle lui permette de courir à ses côtés. Andaine rougit et répond que pour cette fois la chasse est terminée, mais que, dans une année, elle reviendra à la même heure.

Un an se passa; sept heures sonnaient... Raoul se dirige au centre du bois : Andaine l'attendait, Andaine qu'il allait nommer son épouse. Andaine mit à ce contrat une condition : — Si jamais, lui dit-elle, vous parlez de la mort devant moi, je disparais aussitôt.

Sept ans passèrent. Le beffroi de la tour sonnait sept heures. Il y avait fête au château de Rasne; Raoul recevait les invités, car Andaine achevait sa parure. Ses deux enfants jouaient près d'elle; Raoul envoya un page la prier de se hâter. Elle ne se pressa guère plus, la fée malicieuse, et lissa ses tresses noires mêlées de perles blondes.

Enfin Raoul vint lui-même la chercher et s'écria en riant : — En vérité, madame, quand mon heure sera venue, on pourra vous envoyer querir la mort, avec espoir qu'elle m'accordera un long délai.

Pendant que ces derniers mots tombaient de ses lèvres; le bruit de deux ailes le frappe d'épouvante; Andaine a saisi ses deux enfants; elle les enlève et s'envole par la haute fenêtre en jetant un dernier regard à Raoul, qui lui tend vainement les bras.

On ajoute qu'on a vu longtemps sur cette fenêtre l'empreinte du pied de la fée, que Raoul lui survécut peu et que nul depuis n'a osé habiter la chambre d'Andaine.

XV. — LA FÉE D'ANGEWEILLER.

On croit par le merveilleux grandir ses origines.

AUG. LAFONTAINE.

Tallemant des Réaux rapporte cette merveilleuse histoire de fée, qui se rattache à l'origine des maisons de Croy, de Salm et de Bassompierre :

Le comte d'Angeweiller, marié avec la comtesse de Kinspein, allait habituellement à la chasse. Quand il revenait tard, ou qu'il voulait partir de grand matin sans réveiller sa femme, il couchait dans une petite chambre au-dessus de la porte d'entrée de son château. On avait mis là pour lui une couchette de bois, bien travaillée selon le temps.

Or, un lundi, en montant à sa chambre, sur le portail, il y trouva une fée endormie. Il ne la troubla

point; et durant quinze ans elle revint là tous les lundis, jusqu'à un certain jour que la comtesse, étant entrée dans cette chambre, y vit le couvre-chef de la fée et le dérangea. La fée, se voyant découverte, dit au comte qu'elle ne reviendrait plus, et elle lui donna un gobelet, une cuiller et une bague, lui recommandant de partager ces trois dons à trois filles qu'il avait.

— Ces gages, dit-elle, porteront le bonheur dans les maisons où ils entreront tant qu'on les y gardera; et tout malheur arrivera à qui dérobera un de ces objets précieux.

Après ces mots, la fée s'en alla, et le comte d'Angeweiller ne la revit jamais plus. Il maria ses trois filles avec trois seigneurs des maisons de Croy, de Salm et de Bassompierre, et leur donna à chacune une terre et un gage de la fée. Croy eut le gobelet et la terre d'Angeweiller, Salm eut la bague et la terre de Fenestrange, et Bassompierre eut la cuiller et la terre d'Answeiller. Trois abbayes étaient dépositaires de ces gages quand les enfants étaient mineurs : Nivelles pour Croy, Remenecour pour Salm, Épinal pour Bassompierre; et en effet ces trois maisons prospérèrent longtemps.

Quant à l'autre prédiction de la fée, relativement au vol de ces objets, on en reconnut la vérité dans la maison de M. de Pange, seigneur lorrain, qui déroba au prince de Salm la bague qu'il avait au doigt, un jour qu'il le trouva assoupi pour avoir trop bu. Ce M. de Pange avait quarante mille écus de revenu, il avait de belles terres, il était surintendant des

finances du duc de Lorraine. Cependant à son retour d'Espagne, où il ne réussit à rien, quoiqu'il y eût fait pendant longtemps bien de la dépense (il était ambassadeur chargé d'obtenir une fille du roi Philippe II pour son maître), il trouva tout son bien dissipé; il mourut de regret, et ses trois filles, qu'il avait mariées, furent abandonnées de leurs maris.

On ne saurait dire de quelle matière sont ces dons de la fée. Ils sont grossiers.

On raconte que Diane de Dampmartin, marquise d'Havré, de la maison de Croy, ayant laissé tomber le gobelet en le montrant, il se cassa en plusieurs pièces. Elle les ramassa, les remit dans l'étui, en disant :

— Si je ne puis l'avoir entier, je l'aurai au moins par morceaux. Et le lendemain, en ouvrant l'étui, elle trouva le gobelet aussi entier que devant...

Voilà, ajoute Tallemant, une belle petite fable. Mais, dans les histoires des esprits, il y en a souvent; comme il y en a fréquemment aussi dans les histoires des hommes.

XVI. — LA FÉE AU PIED DE BICHE.

— A-t-elle quelque chose de remarquable?
— Elle a un pied qui n'est pas commun.
— Bien, c'est une distinction.

FUSELIER.

La famille de Haro, célèbre en Espagne, a dans ses archives un souvenir presque aussi merveilleux

que ceux des Angeweiller et des Lusignan. Nous ne pourrions en citer l'époque; mais elle est antérieure de plusieurs siècles à l'honorable don Louis de Haro, qui fit avec Louis XIV la paix des Pyrénées.

Aux temps où les Maures occupaient une grande partie de l'Espagne, don Diego Lopez de Haro, puissant seigneur dans la Biscaye, était égaré à la chasse du sanglier, lorsqu'à l'entrée de la nuit il fut arrêté tout à coup par les accords d'une voix mélodieuse, qui enchantait la forêt. Il regarda autour de lui et aperçut la chanteuse debout sur un rocher. Il la trouva si belle qu'il en devint épris; et comme il n'était pas encore engagé dans le mariage, il lui proposa de l'épouser.

C'était un beau et brave seigneur.

— J'accepte votre main, beau chevalier, répondit la jeune dame, car je suis libre aussi et ma naissance est noble. Mais je ne suis pas de votre race; et je ne puis vous accorder ma foi que si vous me jurez de ne prononcer jamais devant moi un nom sacré.

Don Lopez jura ce qu'elle exigeait; et le lendemain, comme elle l'avait promis, la fée (car c'en était une) arriva au château, où le mariage fut célébré aussitôt.

Ce ne fut qu'alors qu'il reconnut que sa brillante épousée avait un pied de chèvre. Comme elle était douée de toutes les perfections possibles, hors ce léger défaut, don Lopez ne l'en aima pas moins. Seulement le pied de chèvre ne fut pour lui qu'un pied de biche; ce qui était plus poétique; et il fit

très-bon ménage avec sa femme, qui lui donna deux enfants, une fille et un fils.

Il y avait quinze ou seize ans que don Lopez était uni à sa fée, et il n'avait pas cessé d'être sous le charme, lorsqu'un jour qu'il était à table avec sa femme et ses enfants, il jeta un os à ses deux chiens favoris, qui se le disputèrent si furieusement que l'épagneul saisit le mâtin à la gorge et l'étrangla.

— Sainte Vierge Marie! qui aurait prévu cela? s'écria don Lopez.

A l'instant même où il prononçait son invocation, la fée prenait les mains de ses enfants et les enlevait. Le chevalier saisit le garçon et le retint, pendant que la mère s'échappait à travers les airs avec sa fille.

Le pauvre époux se désola si vivement de la perte de sa femme que, pour distraire un peu sa douleur, il s'en alla faire la guerre aux Maures. Malheureusement, il fut si bien entouré dans une mêlée qu'on le fit prisonnier. On l'emmena aussitôt à Tolède, qui alors appartenait aux Maures.

Son fils, qui se nommait Iniguez Gerra, et qui regrettait amèrement sa mère, se trouva bien plus délaissé lorsqu'il sut que son père était captif. En le voyant triste et en pleurs, un de ses parents lui dit : « Vous vous affligez avec raison, Iniguez. Mais je crois que si vous alliez implorer l'aide de la fée qui vous a donné le jour, elle vous donnerait les moyens de délivrer votre père. »

Le jeune homme accueillit chaudement ce conseil, et montant à cheval, il se rendit au rocher où son père avait trouvé la fée. Elle y était.

— Venez à moi, mon fils, lui dit-elle. Je sais quel motif généreux vous amène; je vous donnerai aide et appui. Laissez là votre cheval, qui vous serait inutile, je vous prêterai mon coursier Pardalo, qui, en peu d'heures, vous portera à Tolède. Mais vous ne lui mettrez pas de bride; vous ne le ferez pas ferrer; vous ne lui donnerez ni à manger ni à boire.

Iniguez, en promettant d'être fidèle à toutes les prescriptions, s'élança sur le cheval merveilleux; il arriva le soir même à Tolède.

On varie sur les moyens qu'il employa, sans doute par les conseils de sa mère, pour parvenir au prisonnier. Mais il le ramena le lendemain.

Heureux d'être libre, don Lopez gémissait de ne pas retrouver sa fée au pied de biche. Il paraît que le nom sacré qui l'avait mise en fuite lui ôtait le moyen de reprendre la forme sous laquelle elle l'avait charmé; car sur ses instances elle voulut bien enfin se remontrer à lui, mais elle ne put le faire que sous des traits qui caractérisent les démons.

Ce qui prouve, dit en concluant la légende, qu'elle n'était pas autre chose.

XVII. — PIERRE DE STAUFFEN.

L'eau se creuse au-dessous en une large fosse
Et de flots recourbés tout à l'entour se bosse;
Elle bout, elle écume et fuit en mugissant...

ROBERT GARNIER, *Hippolyte*. 1537.

On lit dans les traditions de la Germanie la curieuse légende du seigneur de Stauffen, dans l'Ortenau, qui est un canton de la Souabe. Ce récit, où figure une ondine, ou fée des eaux, comme on en cite fréquemment en Allemagne, nous reporte au septième siècle.

Un jour qu'il revenait de la chasse, épuisé de fatigue et de soif, le seigneur de Stauffen s'arrêta près du village de Nussbach, pour se désaltérer à une fontaine qu'il connaissait en cet endroit. Il fut bien surpris de voir assise à côté de la source que de beaux chênes ombrageaient une ravissante jeune fille, de l'air le plus noble, qui le salua par son nom. Il lui demanda vivement d'où elle le connaissait. — Je demeure près d'ici, lui dit-elle; et plusieurs fois je vous ai vu à cette fontaine avec vos chasseurs.

Le sire de Stauffen, ébloui, se retira fasciné. Il revint le lendemain à la source; ce jour-là elle était déserte; il en fut de même les deux jours suivants.

Comme il se désolait, le quatrième jour, il entendit une voix mélodieuse, qui paraissait sortir du sein des eaux. Mais il ne vit rien. Après avoir attendu assez longtemps, comme il faisait quelques pas pour s'éloigner, il se retourna; et avec une joie ardente,

il revit son inconnue, assise de nouveau auprès de la fontaine, sur la pierre même qu'il venait de quitter. Il courut à elle et lui fit une foule de questions auxquelles elle n'accorda que des réponses vagues. Mais comme il déclarait sa passion, car il était encore sans engagement, il obtint un rendez-vous pour le lendemain.

Il y fut exact. L'inconnue sortit bientôt des taillis et vint à lui. A son éclat, il crut voir une fée. Il lui prit la main et lui exposa les sentiments qu'il éprouvait.

— Je ne suis pas de la race des hommes, lui dit-elle. Vous voyez en moi une ondine, une nymphe, si voulez une fée des eaux. Mais sachez-le bien, nous ne donnons notre cœur qu'avec notre main. Pensez-y, chevalier.

Si vous m'engagez votre foi, reprit-elle, si vous consentez à devenir mon époux, songez que votre fidélité doit être aussi pure que cette eau limpide, aussi ferme que l'acier de votre épée. Inconstant, vous mourriez en me condamnant à d'éternels regrets, car nos attachements sont inaltérables.

Le sire de Stauffen s'épuisa alors en protestations, et il persuada si bien la fée, qu'il fut convenu que leur mariage se ferait le lendemain même.

Le lendemain donc, en s'éveillant, le chevalier Pierre de Stauffen entra dans la salle d'honneur de son manoir pour ordonner ses apprêts. Il vit sur la table trois riches corbeilles tressées de rameaux de corail et pleines d'or et de pierreries. Il jugea que c'était la dot de sa future, qui arriva bientôt, suivie

de plusieurs de ses compagnes, presque aussi brillantes qu'elle; il les reçut avec de grands honneurs.

Avant d'aller à l'autel, la fée rappela avec insistance au jeune seigneur ce qu'elle lui avait dit la veille. Elle appuya surtout avec gravité sur ce point, que son inconstance serait la cause de sa mort à lui-même, et qu'il en serait averti aussitôt, en voyant paraître devant lui le pied droit de sa jeune épouse qu'elle lui fit bien remarquer.

Sans hésiter une seconde et sans se troubler, Pierre de Stauffen renouvela ses serments. Le mariage se fit donc avec solennité; et il fut suivi de grandes et longues fêtes.

Tout alla à merveille dans ce ménage extraordinaire, et l'année n'était pas encore révolue que la fée donna un fils au sire de Stauffen, toujours enchanté.

Mais peu de temps après, une immense clameur qui annonçait la guerre retentit dans les Gaules; et la Souabe alors en faisait partie, comme la Suisse. Les Sarasins envahissaient au midi les contrées où les Francs s'étaient unis aux vieux Gaulois. Charles Martel, dont le renom éclatait partout, était leur chef. Tout chevalier devait marcher, selon son devoir. Pierre de Stauffen était trop avide de gloire et d'un cœur trop vaillant pour décliner l'honneur des combats. Il se prépara en toute hâte. Sa mystérieuse épouse ne s'opposa pas à sa résolution glorieuse. Mais au moment de son départ, elle lui recommanda, avec une certaine dignité, de n'oublier ni sa femme, ni son fils, ni ses graves engagements.

Le chevalier les renouvela d'un ton animé; et il passa le Rhin, suivi d'une troupe d'élite.

Il traversa les Gaules; il rejoignit Charles Martel qui, parvenu aux abords de l'Aquitaine avec une nombreuse armée, venait de s'arrêter entre Tours et Poitiers, devant les Sarasins.

Leur chef Abdérame, après avoir livré aux flammes la basilique vénérée de Saint-Hilaire, dans Poitiers saccagé, se promettait de piller aussi la basilique de Saint-Martin de Tours, dont les trésors l'attiraient. Mais quoique son armée fût de quatre cent mille hommes, comme le rapportent les historiens, il s'était arrêté aussi devant Charles Martel, dont le renom était venu jusqu'à lui. Les deux armées s'observèrent pendant sept jours entiers, s'agaçant par de petites escarmouches, sans que l'un ni l'autre chef donnât le signal de la bataille.

Pierre de Stauffen, accueilli avec honneur par le duc des Francs (c'est le titre qu'on donnait à Charles Martel), voyait là, pour la première fois, les enfants de Mahomet, coiffés du turban, armés du cimeterre recourbé ou de la lance légère, montés presque tous sur l'agile coursier de l'Arabie, tandis que presque tous les guerriers des Gaules combattaient à pied, avec l'épée et la hache d'armes.

Le huitième jour (22 juillet de l'an 732), à quatre heures du matin, Charles Martel fit sonner toutes les trompettes, pendant qu'on déployait la chape de saint Martin, qui était l'étendard national, et que l'évêque d'Auxerre, Hincmar, rappelait aux guerriers chrétiens qu'ils allaient combattre pour l'Évan-

gile. Le prince avait rangé son armée en trois corps; il avait mis toute son infanterie en phalanges profondes au centre, et disposé sa cavalerie et ses troupes légères sur les ailes. L'attaque se fit avec de grandes clameurs. Les Sarasins s'élançaient impétueusement. Mais leurs chevaux s'arrêtaient devant les bataillons de Charles, que la chronique d'Isidore compare à un mur d'acier, contre lequel les infidèles se brisaient sans pouvoir l'entamer. La bataille dura seize heures. Au coucher du soleil, les Sarasins, dont Charles Martel avait de sa main tué le chef, se retirèrent dans leur camp, laissant la vaste plaine jonchée de tant de morts que les vieux historiens en élèvent le nombre à trois cent soixante-quinze mille. Le lendemain, le camp d'Abdérame était vide; les restes de son armée avaient disparu.

Or, Pierre de Stauffen s'était si vaillamment montré dans cette héroïque journée que Charles Martel, qui voulait se l'attacher, l'emmena avec lui à Jupille. Là nous rentrons dans la légende allemande.

Le duc des Francs présenta au chevalier la plus jeune de ses filles, en la lui offrant pour épouse. Elle était si belle, et en même temps Pierre se trouvait si honoré d'être le gendre du grand homme qu'il admirait que son cœur fléchit. Il protesta du bonheur que lui apporterait une alliance aussi illustre. Mais il déclara qu'il ferait une lâcheté s'il ne déclarait pas sa singulière situation.

Et il raconta comment il s'était uni à une fée des eaux.

— C'est là, dit Charles Martel, une illusion de

l'esprit malin; et un chrétien n'est pas tenu de garder sa parole avec des fantômes. Le bien de votre âme exige que vous vous dégagiez d'une si dangereuse liaison.

Des hommes habiles, consultés à ce sujet, déclarèrent que le chapelain qui avait uni Pierre de Stauffen à une fée des eaux avait été certainement abusé par une puissance occulte, et que la bénédiction d'un saint prêtre détruirait cette illusion magique.

Pierre se laissa facilement persuader. On célébra ses fiançailles avec la jeune princesse, et le mariage fut fixé à quinze jours de là.

La veille des noces, un des serviteurs du château de Stauffen arriva à Jupille; il venait annoncer au chevalier que sa femme et son enfant avaient disparu. Lorsqu'il en précisa le jour et l'heure, on reconnut que c'était à l'instant même des fiançailles.

Pierre ne vit là qu'une preuve du fait de magie; et, se félicitant d'être ainsi délivré, il alla recevoir la bénédiction nuptiale.

Pendant le festin des noces, un certain mouvement attira les yeux du chevalier sur le mur de la salle qui était devant lui, tapissé de fleurs; il vit paraître tout à coup, comme sortant de la muraille, un petit pied de femme. Il reconnut le signe dont l'ondine l'avait menacé.

Il pâlit un moment. Mais ayant sablé quelques verres de bon vin, il se rassura bientôt, et personne ne remarqua son trouble passager.

Le soir, il fallait rentrer au château. Il était entouré d'un fossé large et profond, que l'on traversait sur

un pont-levis. Le cheval de Pierre s'effraya, se cabra et jeta son cavalier dans l'eau, qui se mit à tourbillonner. On alla vainement à son secours. Les fossés du château de Jupille étaient alimentés par la Meuse, qui leur donnait et leur reprenait ses eaux. On ne retrouva jamais le corps de l'époux infortuné.

Ce qui prouve, ajoute le récit légendaire, que les fées, qu'elles soient des eaux ou des bois, sont des démons, et rien autre chose.

XVIII. — MÉLUSINE.

Le peuple, qui appelle cette fée la *mère Lusine*, dit son vrai nom, car elle fut la mère des Lusignan.

GEOFFROY.

I.

Jean d'Arras ayant recueilli, vers la fin du quatorzième siècle, tous les récits qu'on faisait sur Mélusine, en composa ce qu'il appelle la chronique de cette princesse. Nous en donnerons le précis.

Mélusine fut l'aînée de trois filles, que sa mère, Pressine, femme d'Élinas, roi d'Albanie, eut d'une seule couche. Pressine avait exigé d'Élinas qu'il n'entrerait point dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle fût relevée. Le désir de voir ses enfants le fit manquer à sa promesse. Pressine, qui était une sylphide ou une fée, ou un démon succube, fut donc forcée de le quitter; ce qu'elle fit, ayant emmené avec elle ses trois filles, auxquelles d'une haute montagne elle

montrait le pays albanais, où elles eussent régné sans la fatale curiosité de leur père. Les trois sœurs, pour s'en venger, enfermèrent leur père dans la montagne de Brundelois.

Pressine toutefois aimait encore son mari; elle fut irritée du trait de ses filles et les punit par différents châtiments; celui de Mélusine fut d'être moitié serpent tous les samedis, et fée jusqu'au jour du jugement, à moins qu'elle ne trouvât un chevalier qui voulût être son mari, et qui ne vît jamais sa forme de serpent.

Raimondin, fils du comte de Forez, ayant, quelque temps après, rencontré Mélusine dans un bois, l'épousa; et ce fut cette princesse qui bâtit le château de Lusignan.

Son premier enfant fut un fils, nommé Vriam, en tout bien formé, excepté qu'il avait le visage court et large en travers; il avait un œil rouge et l'autre bleu, et les oreilles aussi grandes que les manilles d'un van.

Le second fut Odon, qui était beau et bien formé; mais il avait une oreille plus grande que l'autre.

Le troisième fut Guion, qui fut bel enfant; mais il eut un œil plus haut que l'autre.

Le quatrième fut Antoine : nul plus bel enfant ne fut vu; mais il avait apporté en naissant une griffe de lion sur la joue.

Le cinquième fut Renaud; il fut bel enfant aussi; mais il n'eut qu'un œil, dont il voyait si bien, qu'il distinguait tout de vingt et une lieues.

Le sixième fut Geoffroi; il naquit avec une grande

dent qui lui sortait de la bouche de plus d'un pouce, d'où il fut nommé Geoffroi à la Grande Dent.

Le septième fut Froimond, assez beau, qui eut sur le nez une petite tache velue comme la peau d'une taupe.

Le huitième fut grand à merveille; il avait trois yeux; desquels il s'en trouvait un au milieu du front. Ainsi les enfants des fées, ces êtres matériels, ne pouvaient jamais être parfaits.

Il en est ainsi de tout ce que produisent les démons.

Vriam et Guion étant allés avec une armée secourir le roi de Chypre contre les Sarasins, et les ayant taillés en pièces, Guion épousa Hermine, fille et héritière du roi de Chypre, et Vriam, la belle Florine, fille du roi d'Arménie.

Antoine et Renaud étant allés au secours du duc de Luxembourg, Antoine épousa Christine, fille de ce prince, et Renaud, Aiglantine, fille et héritière du roi de Bohême.

Des quatre autres fils de Mélusine, un fut roi de Bretagne; l'autre, seigneur de Lusignan; le troisième, comte de Parthenay; le dernier, qu'on ne nomme pas, se fit religieux.

Raimondin cependant ne tint pas avec constance la promesse qu'il avait faite à Mélusine de ne jamais la voir le samedi. Il fit une ouverture avec son épée dans la porte de la chambre où elle se baignait, et il la vit dans sa forme de serpent. Mélusine ne put dès lors demeurer avec lui davantage; elle s'envola par une fenêtre, sous la forme qu'elle subissait alors, et elle demeurera fée jusqu'au jour du jugement.

Lorsque Lusignan change de seigneur, ou qu'il doit mourir quelqu'un de cette lignée, elle paraît trois jours avant, sur les tours du château, et y pousse de grands cris (1).

Selon quelques démonomanes, Mélusine était un démon de la mer. Paracelse prétend que c'était une nymphe cabalistique; le plus grand nombre en fait une fée puissante.

Le beau château de Lusignan passa dans le domaine royal. Hugues le Brun avait fait à Philippe le Bel des legs considérables; Guy, son frère, irrité, jeta le testament au feu. Le roi le fit accuser de conspiration et confisqua le château de Lusignan. A cett occasion, l'ombre de Mélusine se lamenta sur le plate-forme du château pendant douze nuits consécutives (2).

On dit ailleurs que cette Mélusine, ou Merline, ou encore mère Lusine, comme dit le peuple, était une dame fort absolue, qui commandait avec une telle autorité que lorsqu'elle envoyait des lettres ou patentes scellées de son sceau ou cachet, sur lequel était gravée une sirène, il ne fallait plus songer qu'à obéir aveuglément. C'est de là qu'on prit sujet de dire qu'elle était magicienne, et qu'elle se changeait quelquefois en sirène.

(1) Bullet, *Dissertations sur la mythologie française.*

(2) En Belgique, Mélusine passe pour être la protectrice de la maison de Gavre. On croyait qu'elle ne quittait jamais le château d'Enghien. (M. Jules de Saint-Genois, la *Cour de Jean VI*, t. Ier, p. 82.)

II.

Il y a une seconde partie à la légende de Mélusine dans le livre intitulé *le Roman de Geoffroi à la Grande Dent.* Nous croyons devoir la faire connaître ici très-sommairement.

Raimondin, après avoir vu sa femme traverser les airs en lui reprochant son indiscrétion, quitta son château de Lusignan, se revêtit d'un habit de pèlerin; puis, les pieds nus et le bourdon à la main, il prit le chemin de Rome, capitale du monde chrétien. Prosterné aux pieds du souverain pontife, il s'accusa d'avoir épousé une fée ou un démon et des suites de cette alliance; après quoi il consacra volontiers à la pénitence le reste de ses jours.

Guy ou Guion, l'un de ses fils, était déjà en possession du royaume de Chypre, dont il avait épousé l'héritière. Une seconde alliance devait lui procurer une seconde couronne, celle de Jérusalem. Odon, le second fils de Raimondin, était en possession du comté de la Marche, en France, en vertu des droits de Constance, son épouse. Vriam, le premier, devait à sa valeur le trône d'Arménie, sur lequel il était assis. Antoine, le quatrième, ayant vaincu les païens et les mécréants qui assiégeaient la duchesse de Luxembourg dans sa capitale, avait mérité d'obtenir la main de cette princesse, et était devenu duc. Renaud, ayant poursuivi les ennemis de son frère au travers de l'Allemagne, parvenu jusqu'en Bohême, en avait été couronné roi. Le sixième des enfants de

Raimondin s'appelait Geoffroi, comme on l'a vu : on l'avait surnommé à la *Grande Dent,* parce qu'il en avait une qui descendait de la mâchoire supérieure jusque sur le menton. Ce fut à lui que Raimondin remit le château de Lusignan et ses appartenances, qui étaient considérables.

Raimondin, qui, on le sait, avait encore eu quatre autres fils de Mélusine, avait chargé Geoffroi de leur établissement, et celui-ci avait tenu avec noblesse la promesse qu'il en avait faite à son père. Froimond, premier d'entre eux, avait la Saintonge, et il hérita ensuite du comté de Forez, après la mort de son oncle, frère aîné de Raimondin. Thierry, le second, possédait le comté de Parthenay. Raimond étant né avec une croix bien marquée au bout du nez, on avait jugé qu'il était destiné à offrir au Ciel, pour ses frères, des prières et des sacrifices d'expiation; aussi il avait fait des vœux solennels dans l'abbaye de Maillezais, fondée pour lui par son frère, et qui dans la suite a été érigée en évêché.

Enfin, le dernier des enfants de Mélusine s'appelait Simon. On a remarqué qu'il naquit avec trois yeux, c'est tout ce qu'on sait sur son histoire; selon toute apparence, c'est de lui que descend cette branche encore subsistante de l'illustre maison de Lusignan, qui a été divisée en plusieurs rameaux, dont les uns ont porté le nom de Lezai, les autres d'Archiac et de Saint-Gelais-Lansac.

Revenons à Geoffroi. Il employa plusieurs années à faire des arrangements utiles dans les États de son père, et à rendre heureux ses vassaux. Mélusine,

qui ne pouvait cesser d'aimer ses enfants, quittait quelquefois le château de Sassenage en Dauphiné, où elle avait choisi sa retraite, et venait de temps en temps visiter Geoffroi; elle entrait dans le donjon par la même fenêtre qu'elle avait traversée en s'enfuyant, et qu'on laissait toujours ouverte pour la recevoir.

Un jour que les cinq derniers enfants de Raimondin se trouvaient réunis à Lusignan, la présence de Mélusine s'annonça par une suite de cris aigus, qui ne cessèrent que lorsque ses cinq fils furent réunis auprès d'elle. La fée leur annonça qu'ils venaient de perdre leur père. Il était mort, après avoir expié par des mortifications, dans l'ermitage du Mont-Serrat en Catalogne, où le vicaire de Jésus-Christ, qui avait entendu sa confession, lui avait ordonné de se retirer. Elle prescrivit l'ordre des funérailles qu'il fallait faire au défunt, dont on rapporta le corps à Lusignan.

Après cela, Mélusine ordonna à Geoffroi d'aller délivrer la fée Palatine, sa tante, et recouvrer les trésors de son grand-père Élinas. Il équipa pour cela douze navires, emmena avec lui une armée de chevaliers et débarqua en Albanie. Ici nous tombons complétement dans les romans de chevalerie, si spirituellement démolis par Cervantès.

Geoffroi se fit montrer la montagne où avaient été enfermés son grand-père et la fée Palatine; il y courut. L'inscription qu'il lut au bas de cette montagne lui apprit à quelles difficultés il devait s'attendre pour pénétrer jusqu'au château-fort. Il devait com-

battre plusieurs monstres et un géant. Mais cette crainte ne l'effraya pas. Il s'avança hardiment, suivi de ses braves chevaliers, et ayant reconnu le terrain, il sonna lui-même du cor, comme pour appeler les ennemis contre lesquels il devait se mesurer. Ils accoururent et succombèrent l'un après l'autre sous ses coups. Le géant fut plus difficile à abattre; mais de quoi ne vient pas à boût l'adresse jointe au courage! Il parvint à lui couper la tête; et ce fut en tenant à la main cette preuve de sa victoire, qu'il grimpa seul au haut de la montagne et entra dans le château habité par sa tante, la fée Palatine. Celle-ci reconnut, à sa bonne mine et à ses exploits, ce héros de sa race, qui depuis si longtemps lui était annoncé comme devant être l'auteur de sa délivrance. Le fils de Mélusine, de son côté, reconnut la sœur de sa mère, non à sa vieillesse, mais à son air noble et à la beauté qu'il n'appartenait qu'aux fées de conserver pendant plus d'un siècle. Ils s'embrassèrent, et Palatine fut la première à lui livrer les trésors immenses qu'Élinas et Pressine avaient assemblés dans ce château.

Elle fut charmée d'avoir obtenu la liberté d'en sortir; mais elle protesta qu'elle n'en profiterait que pour voler au secours de ses neveux, quand ils auraient besoin d'elle en Orient, et qu'elle leur rendrait, dans cette partie du monde, les mêmes services et leur donnerait les mêmes conseils que sa sœur Mélusine en Europe. On employa plusieurs jours à faire transporter toutes les richesses d'Élinas dans les vaisseaux de Geoffroi; après quoi la tante

et le neveu se firent les adieux les plus tendres. Palatine fit alors présent à Geoffroi d'un talisman en forme de bague, qui avait la vertu de repousser toutes les armes offensives. Elle mit à un autre de ses doigts un anneau qui, placé dans la bouche de celui qui le portait, avait la vertu de le rendre invisible.

Avec ces auxiliaires magiques, Geoffroi à la Grande Dent alla en Palestine, où il fit de grandes prouesses, mais qui sortent de notre sujet et qui intéresseraient peu les lecteurs de notre temps (1).

XIX. — LÉGENDE DU SOMMELIER.

Ludus enim genuit trepidum certamen et iras.
HORACE.

L'aventure qui suit nous a été conservée par Joseph Glanvill, chanoine de Worcester et chapelain du roi Charles II. Cet homme a été considéré au dix-septième siècle comme un savant remarquable et un habile théologien. Il raconte que, dans le comté de Cork, un gentilhomme irlandais, voisin du comte d'Orréry, à la suite d'un dîner qu'il donnait à

(1) L'histoire de Mélusine est très-obscure. Un certain père Étienne de Lusignan, religieux dominicain, a écrit, en 1613, l'histoire de cette maison. Il dit que les Lusignan descendaient des anciens rois de Bourgogne, que ce ne fut pas Raymondin, mais Hugues, comte de Lusignan, qui épousa la dame de Melle (en latin *Melusum*, ville du département des Deux-Sèvres), et que la réunion des deux noms de Melle et de Lusignan a fait donner à cette dame le nom de Mélusine. Cette supposition est contestée. Il dit, comme la légende, que la dame de Melle donna à son mari un grand nombre d'enfants.

ses amis, envoya son sommelier acheter des cartes au bourg voisin.

C'était aux premières heures de la nuit.

En traversant la plaine qui séparait le manoir de son maître du bourg où il se rendait, le sommelier fut bien surpris de voir une table dressée, chargée de mets et entourée d'une nombreuse société qui faisait bonne chair. Les convives inconnus se levèrent à son approche, le saluèrent et l'invitèrent gracieusement à prendre part au festin qui les réunissait. Mais une voix, qui lui sembla celle d'un ami, lui dit à l'oreille : « Ne faites rien de ce qu'on vous invitera à faire ici. »

Il refusa donc de se mettre à table; la table aussitôt s'évanouit avec tout ce qu'elle portait, et toute la societé qu'elle avait réunie se mit à danser au son de divers instruments de musique.

Le sommelier ne se mêla pas non plus à ce divertissement, et il songeait au moyen de sortir de là, quand le gentilhomme dont il était le serviteur, impatienté de son retard, vint à sa rencontre, avec quelques-uns de ses amis, entre autres le comte d'Orréry et le célèbre docteur Gréatrick.

Ce dernier était un médecin irlandais, dont la méthode de guérir étonnait tout le monde. On racontait de lui qu'il était en commerce avec les esprits. M. Deleuze a trouvé plus juste, en disant, dans son *Histoire du magnétisme*, que le docteur Valentin Gréatrick avait été, au dix-septième siècle, le prédécesseur des magnétiseurs modernes.

Les mystérieux personnages qui valsaient autour

du sommelier, voyant que des hommes importants venaient le retirer de leur compagnie, ces personnages, en qui le récit légendaire ne voit que des fées, l'enlevèrent en l'air, le regardant comme leur dévoué. Les seigneurs, témoins de cet enlèvement, ne purent que courir au-dessous de lui, pour amortir sa chute, quand les mains qui le tenaient se décideraient à le lâcher, ce qui eut lieu enfin. Alors l'esprit qui lui avait conseillé de s'abstenir lui découvrit qu'il était l'âme d'un de ses amis, mort depuis sept ans.

— Vous savez, ajouta-t-il, que j'ai mené une vie de désordres. Pour cela, j'ai été condamné à être ballotté dans les airs jusqu'au jugement dernier, par les êtres au milieu desquels vous m'avez vu.

» Et vous, continua-t-il, si vous n'aviez pas assez fréquemment oublié Dieu, que vous n'avez pas prié ce matin, vous n'auriez pas été secoué comme vous venez de l'être, quoique en faisant une commission qui n'est pas chrétienne. »

Le lord d'Orréry et le docteur Gréatrick ont confirmé ces faits de leur témoignage, et ils ont attesté qu'ils avaient exactement vu le sommelier soutenu en l'air par des mains invisibles.

Était-ce une réalité? était-ce une illusion magnétique ou une phase d'hallucination? Nous racontons et ne décidons pas. Toutefois, en passant, on pourra remarquer que les esprits ne regardent pas le jeu de cartes comme un jeu innocent.

XX. — THOMAS D'ERCELDOUNE.

Prodigieux!
WALTER SCOTT, *l'Antiquaire*.

Le rimeur Thomas d'Erceldoune, dans le Lauderdale, était un joyeux trouvère qui florissait sous le règne d'Alexandre III en Écosse; comme tous les poëtes un peu échevelés de ce temps-là, on le croyait prophète et magicien. Il s'étudiait en effet à communiquer avec les esprits; et un jour qu'il était couché dans les collines d'Huntley, petites montagnes qui dominaient alors le monastère de Melrose, il vit paraître devant lui une femme merveilleusement belle. Sa mise et sa tournure étaient celles d'une amazone ou d'une fée des bois; son coursier, de la plus grande beauté, portait suspendues à sa crinière trente-neuf sonnettes d'argent que le vent faisait retentir; la selle était d'ivoire, ornée d'orfévrerie. Tout correspondait à la magnificence de cet équipement. La chasseresse avait à la main un arc et des flèches. Elle conduisait trois lévriers en laisse, et trois bassets la suivaient fidèlement.

Thomas, la prenant au moins pour une reine, ou pour une impératrice, si elle n'était pas d'une nature supérieure à la nôtre, voulut lui rendre l'hommage féodal. Mais elle répondit qu'elle n'y avait aucun droit.

Le rimeur n'était pas timide.

— Qui sait, se dit-il, si elle ne cherche pas un homme de la gaie science?

Et hardiment il lui proposa de l'épouser.

— Vous ne pouvez être mon époux, répondit la dame, sans devenir mon esclave.

Thomas, émerveillé de se voir si vite accueilli, s'écria qu'il acceptait la condition.

A peine eut-il dit ces mots que l'extérieur de la belle inconnue se changea aussitôt en celui de la plus hideuse sorcière. Tout un côté de son visage était flétri et comme attaqué de paralysie; son teint si brillant était maintenant de la couleur du plomb.

Tout affreuse qu'elle était, la passion qui venait de saisir Thomas l'avait mis sous sa puissance.

Il songea assez finement que ce ne devait être là qu'une épreuve. Il ne recula donc pas.

Mais quand l'affreuse vieille lui annonça qu'il fallait prendre congé du soleil et de la nature animée, il n'obéit que le cœur serré. Cependant il obéit. Il pénétra avec la sorcière dans une caverne où il voyagea trois jours au milieu de l'obscurité, tantôt entendant le mugissement d'une mer éloignée, tantôt marchant à travers des ruisseaux de sang qui coupaient la route souterraine.

Enfin il revit la lumière du jour et se trouva dans un beau verger. Épuisé par la fatigue et la faim, il avance la main vers les fruits magnifiques qui pendent de toutes parts autour de lui. Mais sa maîtresse, toujours hideuse, lui défend d'y toucher, en lui disant que ces fruits sont les pommes fatales qui ont occasionné la chute de l'homme.

Il remarque bientôt que la sorcière, en avançant dans ce mystérieux jardin, en respire avidement

l'air magique et reprend sa beauté, son riche équipage et toute sa splendeur, aussi belle, et même plus belle que lorsqu'il l'avait vue pour la première fois sur la montagne. Elle veut bien alors, après lui avoir ordonné de mettre sa tête sur son genou, lui expliquer la nature du pays.

Ce chemin à droite, dit-elle, mène les esprits des justes au paradis; cet autre à gauche, si bien battu, conduit les âmes pécheresses au lieu de leur éternel châtiment; la troisième route, par le noir souterrain, aboutit à un séjour de souffrances plus douces, d'où les prières peuvent retirer les pécheurs. Mais voyez-vous encore une quatrième voie qui serpente dans la plaine autour de ce château? C'est la route d'Elfland (le pays des elfes ou des fées), dont je suis la reine; et c'est là que nous allons. Quand vous mettrez le pied dans le château que vous apercevez, observez le plus strict silence; ne répondez à aucune des questions qui vous seront adressées : j'expliquerai votre mutisme en disant que je vous ai retiré le don de la parole lorsque je vous ai arraché au monde des humains.

Après ces instructions, qui charmèrent Thomas, orgueilleux d'avoir conquis l'affection d'une si puissante reine, il se dirigea à sa suite vers le château. En entrant dans les cuisines, il se trouva devant un spectacle qui n'eût pas été mal placé dans la demeure d'un prince. Trente cerfs étaient étendus sur la lourde table; de nombreux cuisiniers travaillaient à les découper et à les apprêter. Malgré son admiration, il retint fidèlement sa langue.

De là Thomas et la dame passèrent dans le salon royal; des chevaliers et des dames, dansant par trois, occupaient ce lieu. Le rimeur, oubliant ses fatigues, prit part aux amusements. Un temps, qui lui sembla court, se passa ainsi dans les fêtes, après quoi la reine, le prenant à l'écart, lui ordonna de se préparer à retourner dans son pays.

— Maintenant, ajouta-t-elle en le voyant surpris; combien de jours croyez-vous être resté ici?

— Assurément, belle dame, répondit Thomas, pas plus de sept jours.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit-elle; vous y êtes demeuré sept années, et il est temps que vous en sortiez. Sachez, Thomas, que le maître de l'enfer viendra demain demander son tribut (1), et un homme comme vous attirerait ses regards. Ainsi, levons-nous et partons.

La peur réconcilia Thomas avec l'idée de son départ hors de la terre des fées. La reine ne fut pas longue à le replacer sur la colline d'Huntley, où chantaient les oiseaux. Elle lui fit ses adieux; et pour lui assurer une réputation, elle le gratifia de *la langue qui ne peut mentir.*

Thomas, dès lors, toutes les fois que la conversation roulait sur l'avenir, acquit plus que jamais une réputation de prophète; il ne pouvait rien dire qui ne dût infailliblement arriver; et s'il eût été

(1) C'était une opinion très-répandue que les fées devaient à l'enfer un tribut périodique, et on croyait qu'elles n'enlevaient les enfants des bonnes femmes que pour n'être pas réduites à livrer les leurs.

législateur au lieu d'être poëte, il eût fait le pendant de Numa avec Égérie.

Il demeura plusieurs années dans sa tour, auprès d'Erceldoune, recherché pour ses prédictions que citent encore aujourd'hui les gens de la campagne. Un jour qu'il avait reçu le comte de Marsch, un cri d'étonnement se fit entendre dans le village, à l'apparition d'un cerf et d'une biche, qui, sortant de la forêt, continuèrent tranquillement leur chemin à la vue de tout le monde, et se dirigèrent vers la demeure de Thomas. Le prophète se leva aussitôt, reconduisit le cerf et la biche dans la forêt, et depuis, quoiqu'il ait été revu accidentellement par quelques individus, il a rompu toute liaison avec l'espèce humaine.....

Walter Scott, qui a rapporté plus au long cette tradition, dans sa *Démonologie*, ajoute que, de temps en temps, et surtout lorsque l'Écosse était en guerre, on a prétendu que Thomas d'Erceldoune reparaissait pour lever des troupes. On conte à ce propos qu'un jockey vendit un jour un beau cheval à un vieillard de vénérable aspect, qui le pria d'amener le coursier à minuit, pour en recevoir le prix, à la colline de Lucken-Hare, dans les montagnes d'Eildon. Il s'y rendit à l'heure précise, fut payé en vieilles monnaies d'or et vit, dans la résidence du vieillard, plusieurs longues rangées de stalles, dans chacune desquelles se tenait un cheval ayant à ses pieds un soldat couché tout armé. — Tous ces hommes s'éveilleront à la bataille de Shériffmoor, lui dit le vieillard. — Au bout de la dernière galerie il vit

suspendus une épée et un cor, que son acheteur lui dit être là pour rompre le charme qui tenait endormis tous ces chevaux et tous ces hommes. L'audacieux jockey prit le cor et se mit à en donner. Mais il lui échappa des mains en voyant tous les chevaux piaffer, tous les soldats se lever, en même temps qu'un vent violent l'éloignait de la caverne, dont il ne put jamais retrouver l'entrée.

A la suite de cette aventure, l'auteur de la *Démonologie* en rapporte une autre qui lui ressemble un peu, et qu'il tire de Reginald Scott, écrivain du seizième siècle, lequel s'est occupé des esprits et des démons. Reginald Scott, bien que n'ayant pas foi à ce qu'on disait des sorciers, croyait que les âmes des morts pouvaient revenir sur la terre ou du moins quelque spectre ou esprit sous leur nom; il en cite des exemples. Le récit de la rencontre qui va suivre a été fait à l'auteur par un homme de bonne foi; et il le laisse parler.

« J'étais allé à la ville, dit cet homme, pour vendre un cheval au marché; mais n'en ayant pas trouvé mon prix, je m'en revenais, lorsque je rencontrai un personnage qui a passé dans sa vie pour un habile prophète, mais qui a, depuis cent ans et plus, disparu de ce monde. Il m'aborda, lia conversation avec moi; et apprenant que je voulais vendre mon cheval, il le marchanda. Dès que nous fûmes tombés d'accord sur le prix, il me dit que, si je voulais aller avec lui, je recevrais mon argent. Je le suivis donc, moi sur mon cheval, lui sur une bête blanche comme le lait. Après avoir longtemps mar-

ché au clair de la lune, comme je lui demandais où donc il demeurait, il m'indiqua un lieu dont nous n'étions plus éloignés que d'un mille, et qu'il appela Fattar. Je n'avais jamais entendu ce nom, quoique je connaisse parfaitement le pays; et je commençais à m'effrayer lorsque, je ne sais comment, nous nous trouvâmes dans un chemin souterrain et bientôt en présence d'une belle femme, qui me conta mon argent sans dire un mot. Je fus reconduit alors par une large galerie, où je vis couchés à terre et endormis environ six cents hommes tout armés. Au sortir de là, je me retrouvai au lieu même où j'avais été accosté par mon mystérieux acheteur; et en rentrant chez moi, je reconnus qu'on m'avait compté le double du prix convenu..... »

Il paraît que l'acheteur était Thomas d'Erceldoune, et la belle dame la reine des fées, qui ne l'avait pas tout à fait abandonné.

XXI. — LA FEMME DES BOIS.

LÉGENDE DES ARDENNES.

La coquetterie est la sœur détestable de la fatuité.
BACHAUMONT.

Si Peau-d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême, disait le bon la Fontaine; et que de gens en disent autant, malgré le spleen qui nous envahit. Les révolutions ne nous ont pas complétement transformés. Si la gaieté française, autrefois si fêtée, recule, quoiqu'en disent les feuilles volantes,

devant les flots d'écumes immondes dont la presse nous circonvient, la naïveté gauloise et le goût charmant du monde merveilleux ne demeurent pas pour tous bouches clôses, malgré les immoralités qui s'efforcent de poivrer nos sensations intellectuelles; et la faveur des tables tournantes, des ésprits frappeurs et d'autres prodiges qui ont certainement quelque chose d'excentrique, nous prouve qu'on peut réveiller encore quelques bonnes légendes merveilleuses, toujours vivaces dans les régions éloignées de ces grands centres, où les chaires de la philosophie humanitaire aplatissent les imaginations devant cet axiome, contesté cependant, de *deux et deux font quatre.*

Je faisais ces réflexions, bien loin de Paris, à Prague, s'il vous plaît, dans la boutique d'un vieux barbier à qui j'avais livré ma tête, que la neige des années envahissait de jour en jour. Ami de vieilles histoires, j'aime beaucoup moins les vieilles barbes; et pendant que la main du frater s'occupait lentement de me rajeunir, j'écoutais trois bonnes femmes, occupées d'une légende plus âgée qu'elles. A mesure qu'elles avançaient dans leur récit, je reconnaissais une histoire conservée dans les Ardennes, importée, depuis longtemps sans doute, en Germanie, transcrite, il y a près d'un siècle, par Musœus, et presque inconnue chez nous.

Les détails de cette tradition m'engagent à la restituer ici, comme on me l'a contée autrefois dans un vieux manoir du Rethelois.

Il y avait, au treizième siècle, dans le pays de

Rethel, un seigneur châtelain redouté, nommé Jean de Matougues. Il était né dans le diocèse de Châlons. Jamais il n'avait voulu prendre la croix pour les guerres saintes. Mais pendant que les preux s'en allaient combattre pour reconquérir le tombeau de Jésus-Christ, il faisait dans sa contrée la guerre des grandes routes, pillant ses voisins, détroussant les voyageurs et les marchands, saccageant les châteaux. Il s'était bâti, du fruit de ses rapines, trois forts redoutés, distants d'une lieue l'un de l'autre, et disposés de manière à se porter secours, au moyen des bandes solides qu'il entretenait.

Ces excès depuis deux ans épouvantaient le pays, que l'on n'osait plus traverser, lorsque les seigneurs du Rethelois se réunirent un soir au nombre de vingt-deux et, par une sorte de confédération, s'engagèrent à réunir tous toutes leurs forces, et à diriger leurs attaques contre Jean de Matougues, dans ses trois châteaux à la fois.

Quoiqu'il eût beaucoup d'espions, le projet des confédérés fut tenu si secret, et les dispositions si promptement faites, qu'il n'eut vent de rien, qu'au moment où son repaire fut investi. Il sut en même temps, par des pigeons qu'il entretenait dans ses trois forts, à la manière orientale, que ses trois forts étaient bloqués simultanément. Ses brigands et lui avaient commis trop de crimes pour songer à proposer une composition. Ils se défendirent en désespérés.

Mais le soleil n'était qu'à moitié de sa course, quand les trois forts, atteints de fascines résineuses enflammées, que lançaient des catapultes, prirent

feu de toutes parts. Jean de Matougues, ne voulant pas mourir brûlé, comme ses compagnons des autres forts, sortit du sien avec les hommes intrépides qui lui restaient, comptant faire une trouée dans les rangs des assiégeants et gagner la forêt des Ardennes, dont il n'était guère séparé que d'une lieue.

Il avait une vaillante femme; on ne dit pas si elle approuvait ou désapprouvait les déportements de son mari; il la confia, avant de partir, à son plus solide écuyer, en lui disant de la conduire en un lieu qu'il lui désigna près de Semuy; et il ajouta : « Si vous êtes poursuivis et qu'elle soit en danger d'être prise, tue-la, et ne songe plus qu'à toi-même. Si tu apprends que je sois mort, tue-la pareillement, et gagne au large. »

L'écuyer fit monter sa dame sur un agile palefroi, enfourcha lui-même un bon coursier et sortit par la poterne, au moment même où son maître, s'élançant avec tumulte par le pont-levis, attirait autour de lui tous les assiégeants.

L'écuyer s'échappa donc avec la dame, et l'ayant mise dans la grotte reculée que Jean de Matougues lui avait assignée pour retraite, il changea de costume, au moyen de vêtements qu'il avait emportés en trousse, et, disant à sa maîtresse qu'il allait chercher des vivres, il s'en fut dans le voisinage quêter des nouvelles, qui lui apprirent que Jean de Matougues avait été tué et que son corps était pendu au grand chêne de son manoir.

Ayant réfléchi à l'ordre qu'il avait reçu et promis d'exécuter, il lui vint une idée...

En rentrant dans la grotte, il mit devant sa dame du pain frais et un jambon; puis, considérant que cette dame pouvait lui convenir, il lui dit:

— Maîtresse, votre mari, qui n'est plus, m'a fait jurer de vous tuer aussitôt que j'apprendrais sa mort. Je viens de l'apprendre.

— Ah! Gontran, s'écria la dame, vous auriez cette cruauté?

— Je le dois, répliqua l'écuyer. Néanmoins il dépend de vous de m'épargner ce meurtre. Épousez-moi.

Le bandit n'hésitait pas, comme on voit. La dame, terrassée par la ruine de sa maison, la mort de son mari, l'ordre affreux qu'il avait donné et la proposition effrontée de son valet, baissa la tête, pleurant de colère autant que de douleur, et prenant en elle-même la résolution de rester veuve toute sa vie. Mais devant la contenance de l'écuyer, qui avait tiré comme argument sa large épée, elle sentit qu'elle ne pouvait s'échapper qu'en dissimulant. Elle ramena un peu de calme dans ses traits et répondit à l'écuyer:

— Après l'ordre infâme que mon mari vous a donné, je ne puis porter son deuil; et je suis prête à m'unir au brave qui m'a sauvée. Je ne demande que deux choses, c'est de pleurer cette nuit sur ma misère, et de partir demain pour Namur, où la comtesse souveraine se souviendra de mon père, qui a combattu avec le sien pour la conquête de Constantinople.

L'écuyer, enchanté, répliqua que les désirs de sa

dame étaient des lois pour lui. Il lui fit un lit de mousse et de feuillage au fond de la grotte; et comme la nuit était déjà venue, il se coucha en travers de l'entrée, après avoir posé son épée nue sous sa main droite.

On s'imagine aisément que la dame de Matougues ne dormit point. Au milieu de la nuit, comme l'écuyer, que la fatigue avait profondément endormi, ronflait à faire trembler la grotte, elle s'approcha de lui, prit résolûment sa lourde épée et d'un coup lui trancha la tête, action qui explique l'épithète de vaillante donnée à cette dame.

Alors, ne craignant plus d'être poursuivie, elle s'élança dans la forêt, marchant toujours vers le nord, et toute cette nuit, comme le jour qui lui succéda, ne rencontrant personne et ne trouvant d'autres aliments que quelques fruits sauvages. On était en septembre.

Nous avons oublié de dire que la veuve du bandit était enceinte et même près de son terme. Soit que ce terme fût arrivé ou que les secousses du jour précédent l'eussent accéléré un peu, vers le soir elle tomba épuisée, sentant qu'elle allait être mère. Au même moment, elle vit paraître devant elle une petite vieille, qui lui demanda le sujet de ses larmes.

— Hélas! répondit la dame, en considérant cette frêle figure appuyée sur un bâton, et cette tête tremblotante, vous ne pouvez me soulager, bonne mère; car vous-même avez besoin de secours. Mais au moins votre présence me fait espérer qu'il y a ici

près quelque habitation où je pourrai implorer l'hospitalité.

— Vous êtes à ma porte, dit la vieille, et je ferai de mon mieux; au surplus, l'état où je vous vois ne vous permettra pas d'aller au plus prochain village, qui est à trois lieues d'ici.

La veuve se laissa donc conduire dans une chétive cabane, où elle accoucha d'une fille, qu'elle se hâta de baptiser elle-même, en lui donnant le nom de la vieille, qui déclarait s'appeler Marcie.

Mais, habituée à l'abondance, la dame de Matougues se trouva bien réduite, avec l'ordinaire de sa pauvre hôtesse, qui ne pouvait lui donner que du pain noir et de la soupe aux herbes. Dans sa situation, elle avait grand appétit et soupirait après quelques aliments plus substantiels. Elle entendait tous les matins chanter une poule. Après avoir attendu dix jours que la vieille se décidât à varier un peu son maigre ordinaire, elle s'enhardit, et lui dit :

— Bonne dame, si vous pouviez me procurer un bouillon, je vous le payerais largement. Si vous n'avez pas d'autres ressources dans ce désert, tuez la poule que j'entends chanter dans la maison; elle me rendra un peu de force; et, avant de vous quitter, je vous donnerai cette chaîne d'or.

— Belle dame, reprit la vieille, c'est mal à vous de critiquer ma cuisine; il y a longtemps que je sais la faire, et j'ai été renommée pour mes potages. Je ne tuerai pas ma poule, qui est mon unique compagnie et qui mange dans ma main.

— Au moins, reprit la veuve, donnez-moi un de ses œufs.

— Oh! ses œufs sont à vous, si vous pouvez les trouver; car elle les cache. Mais je ne veux point de récompense pour l'humble service que je vous ai rendu; votre chaîne d'or n'a pour moi aucun prix, et elle pourra vous être utile. En attendant, je m'en vais chez le boulanger, car le pain nous manquera bientôt. Je serai absente trois jours. Vous garderez donc la maison, et vous aurez bien soin de ne pas tuer ma poule. Autrement vous vous en repentiriez.

Dès que la pauvre châtelaine se vit seule, elle se mit à chercher les œufs. Mais elle eut beau fouiller et fureter partout, elle ne trouva rien. Dans cette désolation, elle prit la poule et l'enferma dans un panier, persuadée qu'ainsi les œufs ne lui échapperaient pas. Le lendemain matin la poule annonça, d'une voix éclatante, qu'elle venait de pondre. La dame se hâta de prendre l'œuf et le mit dans la marmite où l'eau commençait à bouillir. Lorsqu'elle le retira de l'eau, elle le trouva aussi lourd que du plomb; elle brisa la coque; le jaune était une masse d'or pur.

Dans la joie que lui causa cette merveille, elle s'empressa de donner à manger à la poule, dont elle comprenait l'importance; elle la caressa, la choya, et jugeant bien que la petite vieille n'était pas une pauvre mendiante, comme elle l'avait cru, mais une fée tout au moins, elle l'attendit pour la remercier.

Or, la bonne vieille ne revint pas.

Au bout de quinze jours, passés à espérer son retour, riche de quinze œufs d'or, la veuve de Jean de Matougues se résolut à gagner le village, où peut-être elle aurait de ses nouvelles. Elle enferma la poule dans son panier, et enveloppant son enfant sur ses épaules, elle partit chargée de ces deux trésors.

Arrivée au village, elle se dirigea vers la boutique du boulanger et lui demanda ce qu'était devenue la bonne vieille, dont elle indiquait la cabane et qui était venue lui acheter du pain.

Le boulanger surpris, répondit qu'il ne savait pas de qui on lui parlait; et les voisines, attirées par la tournure de l'étrangère, s'écrièrent qu'en allant faire du bois dans la forêt, elles n'avaient jamais vu la cabane qu'on leur dépeignait, ni la vieille qui y faisait sa demeure.

Cependant une bonne femme de grand âge se souvint d'avoir entendu sa grand'mère parler quelquefois de la *femme des bois,* qui paraissait tous les cent ans, cherchant à faire une bonne action, et disparaissant aussitôt qu'elle y était parvenue.

La veuve de Jean de Matougues se persuada qu'elle avait traversé les Ardennes juste au moment où la *femme des bois* y arrivait; et sans chercher d'autres explications, elle se fit conduire à Namur, où régnait Marie de Brienne.

Marie de Brienne était l'épouse illustre du vaillant Bauduin de Courtenay, comte de Namur et empereur de Constantinople. Mais Bauduin était dans la capitale de son empire; et la comtesse de Namur, quoique impératrice, avait à Namur une cour peu bril-

lante. Inquiétée par ses voisins, qui, au lieu de seconder l'héroïque Bauduin dans ses efforts pour conserver à l'Église romaine l'empire de Constantinople, ne s'occupaient que de lâches menées qui tendaient à lui enlever son patrimoine, Marie de Brienne n'était pas assez heureuse pour chercher les joies mondaines et s'occuper de fêtes, ainsi que le pensait la dame de Matougues. Cependant elle fut bien reçue à la cour de Namur; et comme ses œufs d'or lui permettaient une certaine splendeur, elle eût pu vivre dignement dans cette ville. Mais les troubles et les tumultes qui agitaient continuellement ce pays l'engagèrent à en partir; elle gagna Bamberg, où le prince électeur l'accueillit fort bien. Elle s'y fixa; et sa poule pondant tous les jours, elle acheta successivement un hôtel, un château, des prés et des bois.

Sa fille Marcie grandit; elle devint fort belle. Elle avait seize ans, et tout le monde l'admirait, lorsque l'empereur (c'était Frédéric II ou Conrad IV) vint à Bamberg. On fit à l'impératrice un tel éloge de Marcie, qu'elle emmena cette jeune beauté avec elle. La jeune fille parut à la cour avec un grand éclat. Grâce aux œufs d'or, elle effaça bientôt par sa parure toutes ses compagnes. Les margraves, les burgraves, les chevaliers et les barons l'enchantaient de compliments. Elle se montra donc rapidement coquette, chercha à s'attirer tous les hommages, quoiqu'elle ne sentît rien dans son cœur que des mouvements de vanité. Lorsqu'elle portait la queue du manteau de l'impératrice, elle distribuait autour

d'elle les œillades et les sourires à ses admirateurs; mais elle était en même temps si fière, et passait pour si riche, que peu de seigneurs osaient lui déclarer leur entraînement. Elle recevait les bijoux que lui offrait la galanterie, avec autant de froideur que s'ils lui eussent été dus.

Cependant deux jeunes chevaliers, possesseurs de grands domaines et bien en cour, se flattèrent d'épouser Marcie. L'un était Robert de Kefern et l'autre Ulrich de Klettenburg. Elle savait leur opulence; elle feignit de les accueillir, mais avec le dessein de les jouer tous les deux. Un jour, Ulrich, voyant Robert de Kefern qui lui baisait la main, fut surpris de cette espèce d'intimité, et il résolut d'aller confier ses projets à l'impératrice. Il ne perdit pas un instant; il pria l'auguste princesse, qui s'intéressait à lui, de vouloir bien s'occuper de son mariage. L'impératrice le lui promit. Mais avant qu'elle eût trouvé l'occasion de parler à sa jeune dame d'honneur, Robert vint se recommander à son appui tout-puissant. Il exposa que Marcie lui avait donné de sérieuses espérances, en recevant ses présents avec ses hommages. Ulrich avait exposé les mêmes faits.

Indignée d'apprendre qu'une de ses dames d'honneur menait de front deux intrigues, ce qui pouvait amener entre les deux rivaux un combat à outrance, dans les mœurs du temps, l'impératrice fit appeler Marcie :

— Pourquoi, lui dit-elle sévèrement, apportez-vous le scandale dans ma cour? Parmi ceux dont je

sais les plaintes, deux chevaliers à la fois me demandent votre main; car grâce à votre coquetterie, l'un et l'autre ne savent si vous ne vous jouez pas d'eux. Vous allez sur-le-champ vous décider à épouser Ulrich de Klettenburg ou Robert de Kefern.

Marcie, en pâlissant, se jeta aux genoux de l'impératrice.

— Auguste souveraine, lui dit-elle, ce n'est pas ma faute si les courtisans me recherchent. Je n'ai rien promis à personne. Veuillez donc ne pas m'imposer un époux.

— Votre présence à ma cour a semé le trouble, répliqua l'impératrice. Vos manières sont perfides et vous vous marierez.

Voyant une résolution sérieuse et ferme, la jeune fille usa d'adresse, et tombant à genoux :

— Gracieuse princesse, dit-elle, je vous dois obéissance. Mais entre deux rivaux que j'estime également, que Votre Majesté me permette, avant de fixer mon choix, de proposer à chacun d'eux une condition. Je donnerai ma main à celui qui la remplira. Que votre parole impériale me dégage donc, si ni l'un ni l'autre ne s'y soumettent.

L'impératrice engagea sa parole, croyant à la bonne foi de Marcie. Mais ensuite, par réflexion, elle lui demanda quelles conditions elle allait imposer aux deux concurrents.

— Madame, reprit la coquette rassurée, elles seront, pour Ulrich, de faire redresser son épaule droite, et pour Robert, de se délivrer d'une protubérance qui défigure son épaule gauche.

— Vous êtes un serpent! s'écria l'impératrice, regrettant de s'être liée. Sortez de ma présence.

L'impératrice fit savoir aux deux rivaux le résultat de son intervention. Le comte Robert renonça sur-le-champ à la coquette. Mais Ulrich se désola; et quittant la cour sans bruit, il s'en alla à l'aventure, comme faisaient encore en ce temps-là ceux que le moyen âge a appelés les chevaliers errants.

Un soir qu'il traversait une forêt du Tyrol, il se sentit tellement abattu par les soucis et la fatigue, qu'il attacha son cheval à un arbre et se coucha sur l'herbe, où, malgré ses chagrins, il ne tarda pas à s'endormir. La nuit s'avançait, et le sommeil réparateur le tenait immobile, lorsqu'il se sentit réveillé par une main froide qui le secouait. Il ouvrit les yeux, et il vit, accroupie devant lui, une vieille femme maigre qui, avec sa lanterne allumée, avait l'air de rechercher s'il était mort ou vivant.

— Qui êtes-vous? dit-il.

— Je suis, répondit la vieille, au service de la signora Dottorena; elle m'a envoyée chercher des herbes qui n'ont de vertu que si elles sont cueillies à minuit. En vous voyant, j'ai voulu savoir si vous n'étiez pas un voyageur assassiné, comme il y en a quelquefois dans cette forêt.

— Le séjour de votre maîtresse, reprit Ulrich, n'est donc pas loin d'ici?

— Il est là, dans cette vallée, et si vous voulez y passer la nuit, vous le pourrez facilement; vous serez même bien traité, pourvu que vous respectiez les lois de l'hospitalité. Autrement, la signora jet-

tera un sort sur vous; car c'est une femme puissante à qui les esprits obéissent.

Le pauvre Ulrich, qui ne désirait qu'un bon lit, se leva, monta à cheval, et conduit par la vieille, il arriva au gracieux château de la signora Dottorena, à qui la vieille s'empressa de le présenter, car elle se promenait encore dans ses jardins, jouissant des beautés de la nuit avec quelques-unes de ses suivantes.

En reconnaissant un chevalier à son armure, la dame reçut Ulrich avec bienveillance; elle le conduisit dans un appartement honorable et lui fit servir à souper. Il se vit entouré et servi par des dames si gracieuses, qu'il eût vivement remercié, si elle eût encore été là, la bonne vieille herboriste qui lui procurait si bon gîte.

Il se conduisit convenablement et si bien, que le lendemain matin, quand il voulut partir, la maîtresse de la maison l'engagea à rester encore. On le fêta; il oublia un peu ses peines et demeura quelques jours dans ce manoir.

La signora Dottorena était une femme de grande sagesse.

Ayant remarqué dans le chevalier une certaine teinte de mélancolie, elle lui demanda, avec les formes les plus polies, si elle ne pouvait pas savoir qui il était et quels chagrins le poussaient à courir le monde. Ulrich raconta naïvement son histoire, ses aventures et ses peines.

La signora, charmée de sa confidence, raconta elle-même sa propre histoire. Elle était veuve d'un

médecin célèbre de Padoue, qui l'avait initiée à toute sa science. Elle y avait fait tant de progrès, que l'université de Padoue lui avait décerné le bonnet de docteur et confié une chaire publique. Elle professait l'hiver, et venait passer tous les étés dans son château du Tyrol, où elle étudiait les sciences occultes.

Après ce récit, elle offrit à Ulrich de lui donner des philtres puissants qui le vengeraient des mépris de Marcie. Le chevalier répondit :

— Je ressens les outrages qu'elle m'a faits; mais je ne puis la haïr; je la fuirai, mais je ne me vengerai jamais.

Dottorena, surprise de ces nobles sentiments, garda le silence. Mais le soir, après souper, elle le pria de danser une sarabande; ce qu'il faisait avec beaucoup de grâce et d'ardeur. Lorsqu'elle le vit inondé de sueur, elle le conduisit dans un salon voisin, dont elle ferma la porte. Puis, sans proférer une parole, elle mit sa main sur son épaule déjetée, la frotta en divers sens, lui fit boire une liqueur préparée; ensuite, le plaçant devant une glace, elle lui dit, d'un air riant :

— Voyez, comte, la condition que Marcie vous a imposée est remplie. Demain donc retournez à la cour; votre persévérance triomphera.

Ulrich, au comble de la joie, tomba aux genoux de la signora. Il partit le lendemain, dévorant l'espace.

Dès que Marcie le vit paraître, elle rougit, lui tendit la main et lui dit :

— Vous êtes mon époux; et je vous serai aussi dévouée comme épouse que j'ai été frivole comme jeune fille.

XXII. — LES FÉES IRLANDAISES.

Tout conte populaire s'appuie sur un fait altéré.

SCHREBER.

Tandis que les Bretons, les Écossais et quelques autres peuples ne voient dans les fées en général que de laides sorcières, en Irlande, les bonnes gens se les représentent petites, légères et gracieuses. Ils vous diront que les fées sont de petits anges qui, moins coupables que les démons, n'ont été que chassés du ciel.

Cependant ces petits anges font des malices; et dans ce même pays, toutes les fées ne sont ni si mignonnes, ni si peu redoutables; on le voit dans la légende du sommelier, comme on le verra dans le jeune cornemuseur. On accuse même en Irlande certaines fées du penchant à enlever les enfants. Or, l'opinion commune nous apprend que quand les fées enlèvent une créature humaine, c'est pour la livrer aux démons, auxquels, dit-on, elles payent un tribut pour le droit qu'elles ont de venir danser et folâtrer sur la terre. Beaucoup de traditions le confirment; ce qui n'est pas une recommandation; et le plus sage est de voir dans les fées des esprits dont il faut se garder.

Voici toutefois quelques récits irlandais. Ce sont,

si vous voulez, des contes populaires; mais ils ont du succès au delà de la Manche.

Une troupe immense de petites fées, coiffées toutes de leur petit bonnet rouge, dansait un soir, dans le comté de Cork, sur un gazon, dont leurs pieds légers ne courbaient pas le moindre brin, lorsque la principale d'entre elles, entendant les pas d'un cheval, épia qui pouvait venir les troubler, et cria à ses compagnes : Cachez-vous vite; un prêtre va passer ici.

C'était au bord d'une rivière. Toutes les petites fées disparurent en une seconde, réfugiées sous les buissons, derrière les pierres et dans les trous du rivage. Le bon père Horigan passa sans soupçonner quels êtres il troublait. Comme il avait encore du chemin à faire, il entra pour se reposer un moment, lui et son cheval, dans une maisonnette qui se trouvait près de là, et dont il connaissait le maître, l'honnête Leary. Le digne homme fut consterné de l'arrivée du prêtre; car il n'avait rien à lui offrir que des pommes de terre qui cuisaient dans la marmite. Cependant il se ravisa; et comme il avait tendu son filet dans la rivière, pendant que sa femme mettait les pommes de terre sur la table, il annonça qu'il allait voir s'il n'y avait pas à son service quelque honnête poisson.

En touchant son filet, il y vit un beau saumon et se réjouit; mais comme il tirait la corde, elle lui fut arraché des mains, et le poisson s'échappa. Effarouché du tour qu'on lui jouait, il se dépitait quand une petite fée se planta devant lui, et lui dit : Nous étions dix-huit à tirer contre toi. Mais nous savons ce

qui t'inquiète. Si tu veux aller faire au prêtre une question de notre part, il trouvera sur la table le plus beau souper qu'il ait jamais vu.

— Je n'ai rien à démêler avec vous, reprit Leary, et je n'engagerais mon âme pour rien au monde.

— La question que je te demande de faire, reprit le petit être, est innocente et ne t'engage en rien. Va demander au P. Horigan si nous serons sauvées au jugement dernier, comme les bons chrétiens; et apporte-nous sa réponse.

Leary regagna sa cabane et fit sa commission.

— Qui vous a chargé de cela? demanda le prêtre.

— Les petits esprits eux-mêmes. Il y en a un millier sur le rivage.

— Retourne à eux, et dis-leur qu'ils viennent ici; je répondrai à toute question qu'il leur plaira de me faire.

Mais aussitôt qu'elles comprirent qu'il leur fallait paraître devant le prêtre, elles disparurent comme un tourbillon; et le pauvre Leary s'en alla manger ses pommes de terre avec son hôte modeste.

On raconte en Danemark, que quelques duergars ou doerghes, lutins nains de l'espèce des fées avec lesquelles ils vivent, arrêtèrent une nuit la voiture d'un prêtre qui passait, et lui demandèrent où il allait.

— Au chapitre, répondit le prêtre.

— Croyez-vous, reprit l'orateur, que nous et les fées qui folâtrent ici, nous puissions sauver nos âmes?

Le prêtre remit à un an la réponse; et quand au

bout de l'an il leur dit qu'ils étaient damnés, la colline où ils s'étaient rassemblés parut tout en feu.

De plusieurs faits de ce genre on a conclu qu'évidemment les lutins et les fées avaient part au lot de Satan.

M. Dufau, qui a traduit deux curieux volumes de ces récits irlandais (1), nous fournira l'histoire du jeune cornemuseur.

« Sur les confins du comté de Typperary vivait, il n'y a pas longtemps, un couple honnête dont les noms étaient Mick Flanigan et Judy Muldoon (2). Ils avaient quatre enfants mâles; trois d'entre eux étaient les plus beaux, les plus braves et les plus vigoureux garçons qui jamais virent la lumière du soleil; et il eût suffi, pour s'enorgueillir d'être Irlandais, de les voir réunis à une heure, par un beau jour d'été, devant la maison de leur père, et d'admirer leurs cheveux blonds tombant en boucles sur leurs épaules. Mick et Judy étaient fiers de pareils enfants, et ils avaient raison. Quant à l'autre, qui était le dernier, c'était bien le marmot le plus laid, le plus chétif et le plus mauvais qui jamais eût reçu le jour; la nature l'avait si maltraité qu'il n'était pas en état de se tenir debout ou de quitter son berceau. Il avait les cheveux longs, plats, huileux et aussi noirs que la suie; sa figure était d'un jaune verdâtre, et ses yeux ressemblaient à deux charbons

(1) Paris, 1828, chez Moutardier.

(2) On ne doit point s'étonner de la différence de noms des deux époux; selon un usage ancien en Écosse et en Irlande, les femmes conservent après leur mariage leur nom de demoiselle.

ardents, roulant continuellement dans leur orbite comme animés d'un mouvement perpétuel. A peine atteignait-il un an, que sa bouche était armée de grandes dents, ses mains semblaient les griffes d'un milan, ses jambes n'étaient pas plus grosses que le manche d'un fouet, et se tenaient à peu près aussi droite qu'une serpette. Pour achever de le peindre, il avait l'aspect d'un cormoran, et ne cessait jamais de crier et de brailler. »

Les voisins prétendaient que cet enfant-monstre avait été substitué par les fées au fils véritable de Judy Muldoon; et la pauvre mère en était inquiète. On croit en Irlande que ces échanges d'enfants se font toujours avant le baptême; les fées n'ayant plus de pouvoir sur les enfants baptisés. On prévient ce malheur en faisant une croix à la porte de l'accouchée et une autre sur le berceau du nouveau-né. On a soin de conserver aussi auprès de l'enfant jusqu'au baptême un flambeau allumé, et de mettre sur les langes un morceau de fer; toutes précautions que Judy avait négligées. Celles des voisines qui avaient de l'expérience lui conseillaient d'employer les procédés qui obligent les fées à venir reprendre l'enfant substitué et à rapporter l'autre. Ces procédés consistaient à chauffer le four et à mettre l'enfant sur la pelle comme si on voulait le faire cuire, ou à le fouetter avec des verges, ou à le jeter à la rivière, ou enfin à l'exposer sur une pelle hors de la maison. Mais Judy reculait devant ces moyens cruels; elle n'accueillit pas mieux les conseils d'une vieille qui lui prescrivait de faire rougir les pincettes et

d'en serrer le nez du petit monstre, pour l'obliger à déclarer ce qu'il était et d'où il venait. Cependant l'enfant mangeait à lui seul plus que ses trois frères et répandait le trouble partout.

Un cornemuseur aveugle, qui parcourait la contrée, entra un jour dans la maison et se mit à jouer de son instrument. A peine eut-il joué quelques instants, que le petit bonhomme fit des grimaces extraordinaires mêlées de gambades, et il s'agita avec toutes les marques de la plus grande joie. Comme il étendait ses longs bras vers la cornemuse, sa mère, pour le satisfaire, porta l'instrument sur son berceau et voulut le lui mettre au cou. Mais le petit homme, comme s'il y eût été habitué, saisit la cornemuse, plaça les soufflets sous l'un de ses bras, le sac sous l'autre, et joua les airs nationaux comme s'il les eût appris vingt ans. La pauvre mère et tous les assistants pâlissaient de surprise. Le maître aveugle de la cornemuse était ravi. Il le fut bien autrement quand il sut que les sons qu'il entendait étaient produits par un marmot qui n'avait pas cinq ans, et qui touchait une cornemuse pour la première fois. Il pria Judy de lui donner cet enfant, en qui il voyait pour lui une fortune. Mais Judy ne voulait pas plus le donner que l'exposer sur une pelle. Elle le garda donc et lui acheta une cornemuse.

Le bruit de son talent se répandit bientôt; et on reconnut généralement qu'il n'y avait pas en Irlande un joueur de cornemuse qui pût l'égaler. Comme il n'était pas chiche de sa musique, les jeunes garçons

et les jeunes filles du voisinage venaient dans la maison de Judy; ils prétendaient que dès qu'il jouait, il leur semblait qu'ils avaient du vif-argent dans les pieds.—Jamais, disaient-ils, aucun cornemuseur ne nous a fait danser aussi légèrement.

Quelquefois, excités par ses airs, les danseurs, comme s'ils eussent été ensorcelés, se heurtaient aux meubles, aux pots et aux murs sans pouvoir s'arrêter; ce qui causa plusieurs accidents, dont le petit monstre se réjouissait toujours.

Or, un jour que ses parents voyageaient avec lui, entassés dans une charrette, il leur fallut traverser, sur un pont de pierres, une rivière rapide et tumultueuse; dès qu'il entendit le bruit des eaux qui se brisaient contre les arches, le petit cornemuseur poussa un cri immense; et son père lui imposant silence avec le fouet, le monstre prit sa cornemuse, sauta sur son berceau et se précipita dans la rivière par-dessus le parapet, en faisant une grimace effroyable.

— Hélas! s'écria Judy, voilà mon fils perdu!

« On le vit descendre l'eau, les jambes croisées sur une vague blanche d'écume, et jouant de la cornemuse aussi gaiement que si rien ne lui fût arrivé. La rivière coulait avec rapidité, il fut bientôt emporté loin par le courant; mais il jouait aussi vite et même plus vite que la rivière ne coulait, et comme elle se détournait pour passer autour d'une colline, à environ deux cents mètres du pont, ils le perdirent de vue. On pensa qu'il était allé jouer de la cornemuse chez les fées, ses parentes. »

La tradition d'un enfant substitué par les fées

existe dans la famille Sullivan. En des temps un peu reculés, la dame Sullivan vit un matin, à la place de son fils âgé à peine de deux ans, qu'elle avait couché la veille frais, dodu, charmant, un enfant qui avait pourtant les mêmes traits, mais qui était extrêmement maigre, jaune et rachitique. Elle s'écria :

— On m'a changé mon enfant!

Ses femmes accoururent et pleurèrent avec elle. La plus âgée lui dit, après un moment de silence :

— Si vous voulez faire ce que je vais vous dire, je crois que vous pourrez recouvrer votre enfant; car c'est un tour des fées.

Comme la dame écoutait avidement, la vieille reprit :

— Faites bouillir à grands bouillons deux douzaines de coquilles d'œufs. Faites rougir en même temps un fer; et pendant que les coquilles d'œufs bouilliront, si vous reconnaissez que l'enfant qui est dans le berceau est un lutin, enfoncez-lui le fer rouge dans le gosier. Madame Sullivan se mit à l'œuvre; et pendant que les coquilles d'œufs bouillaient, l'enfant dans son berceau demanda, d'une voix cassée :

— Que faites-vous là, maman?

La pauvre mère frissonna en entendant cette voix, qui n'était pas celle de son fils. Mais elle n'en témoigna rien, et répondit :

— Je prépare une potion de coquilles d'œufs.

— Oh! s'écria le lutin, il y a quinze cents ans que je suis au monde, et je n'ai jamais entendu parler d'une potion de coquilles d'œufs.

Le fer était alors tout rouge. Madame Sullivan le

saisit, court comme une furieuse au berceau; son pied glisse, elle tombe, le fer lui échappe et roule au loin. Elle se relève pour jeter dans l'eau bouillante le petit monstre qui occupe la place de son fils. Mais à cette place elle retrouve son joli enfant qui dort d'un sommeil paisible.

L'archevêque d'Upsal Olaüs Magnus raconte, dans ses histoires des peuples du Nord, que la montagne de Knoksogowna, en Irlande, était de son temps infestée d'apparitions qui forçaient les bergers à déserter cette contrée. Et les Irlandais vous conteront qu'en ce temps-là les fées, qui hantaient ces lieux, se plaisaient à effrayer les bergers, pour n'y pas être troublées dans leurs jeux folâtres. La principale de ces dames se montra un jour à un berger, au sommet du Knoksogowna. Elle avait la forme d'un grand cheval avec des ailes et une queue de dragon; puis elle parut sous l'aspect d'un nain boiteux, portant une tête de taureau; à quoi succéda un grand singe, ayant des pattes de canard et une queue de dindon.

Elle faisait fuir et mettait en déroute les troupeaux, en même temps que leur gardien, dès que la nuit était venue; et le maître du terrain en était arrivé au point de ne plus trouver personne qui voulût garder ses vaches la nuit, lorsqu'il rencontra Holahan, le joueur de flûte, mauvais sujet renommé pour son intrépidité, qui lui faisait braver tout. Il lui proposa d'être son gardien de nuit, à des conditions flatteuses, en ne lui dissimulant pas les tours que lui feraient les fées. Holahan répondit que les

fées, quand elles seraient toutes autour de lui, ne le troubleraient aucunement. Alors il l'emmena, le fit bien souper et bien boire. Après cela, le nouveau garde, satisfait, alla s'asseoir au sommet de la montagne. Les fées arrivèrent, étonnées de sa hardiesse, et voltigèrent autour de lui, aussi nombreuses qu'un essaim d'abeilles. Comme il ne se troublait pas, la maîtresse de la bande se mit entre lui et la lune sous la figure d'un grand chat noir miaulant avec le bruit d'un moulin. Puis elle se gonfla, grossit, grandit énormément, pirouetta, s'abattit et, changeant de costume, reparut sous la forme d'un saumon, ayant une cravate autour du cou et marchant dans une paire de bottes à revers.

— Danse, bijou, lui dit le gardien, je vais te jouer un air avec ma flûte. Il jouait avec tant de fermeté que la fée en fut interdite un moment.

Elle se travestit en un veau blanc comme la neige, et s'approcha de lui avec des yeux doux et un air caressant. Holahan, la trouvant à sa portée, posa sa flûte et lui sauta sur le dos. Le veau s'élança aussitôt et jeta l'intrépide sur l'herbe aux bords du Shannon. Elle admira son courage imperturbable, le reporta où elle l'avait pris et lui dit qu'à cause de sa bravoure, ni elle ni aucune de ses fées ne le troubleraient jamais.

Il passa donc sa vie en paix, gardien bien choyé.

Nous ne pouvons omettre ici l'aventure de Lusmore. Les Anglais, les Espagnols, les Italiens s'en sont emparés. Mais elle est d'origine irlandaise. Le personnage ainsi nommé, parce qu'il portait tou-

jours une branche de lusmore sur son chapeau, était un bon petit homme qui avait le malheur de se voir chargé d'une bosse énorme. Un soir qu'il s'en revenait, fatigué d'une longue course, il s'arrêta à l'entrée d'une caverne, qui paraissait s'avancer profondément dans la montagne. La lune venait de se lever, et il songeait tristement au long chemin qu'il avait encore à faire pour rentrer à Cappagh, où il demeurait. Tout à coup il entend des chants si ravissants que jamais, pensait-il, rien d'aussi harmonieux n'avait frappé ses oreilles. Cette merveille le ranima. Il chercha d'où pouvaient venir les voix, et il reconnut qu'elles sortaient de la caverne.

Dans un intervalle qui se fit parmi les chanteurs, comme il était musicien, malgré sa bosse, il lança, sur le mode et dans le ton de ce qu'il venait d'entendre, quelques paroles qui s'accordaient à celles que l'on chantait. Aussitôt les fées, car c'étaient des fées qui l'avaient charmé, le firent entrer dans leur demeure; et la dame du lieu, qui le vit inquiet, lui dit :

— Ne crains rien, Lusmore, ton chant nous a plu; et la bosse qui déshonore ton dos va disparaître.

Au bout d'un instant, le petit homme se redresse et se sent léger à sauter au plafond. Il se retourne et voit sa bosse à terre. La légende espagnole dit que les fées l'avaient sciée avec une scie de beurre, de sorte qu'il n'en avait rien senti.

Lusmore rentra chez lui si svelte, qu'on ne le reconnaissait pas, d'autant plus que les fées l'avaient revêtu d'un habit neuf, propre à sa taille actuelle.

Son aventure fit grand bruit. Une bonne femme qui avait un fils bossu vint lui demander comment il avait été délivré de son fardeau; et quand elle eut appris son aventure, elle mena son fils à l'entrée de la grotte des fées. Mais c'était un lourdaud. Quand les fées chantèrent, il se mêla à leurs mélodies avec une voix discordante, un ton faux et d'inconvenantes paroles. Elles le firent entrer aussi. Choquées de sa hardiesse, au lieu de lui ôter sa bosse, elles lui mirent par-dessus la bosse qu'elles avaient enlevée à Lusmore, et que leur prévoyance avait conservée.

XXIII. — LES ESPRITS FRAPPEURS.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi...
RACINE, *Iphigénie*, acte IV.

Laissons les fées un instant; nous rapporterons tout à l'heure quelques récits d'esprits frappeurs dans le passé. Nous devons d'abord nous occuper des esprits frappeurs qui, depuis quinze ans, font impression, dans le monde chrétien surtout.

Nous emprunterons en débutant sur cette matière un passage d'un écrivain sérieux qui, dans un recueil intitulé *la Table parlante* (1), expose les premières phases des manifestations que nous ont données les esprits frappeurs, au moyen des tables tournantes et parlantes.

Tertullien nous apprend que cette manière d'évo-

(1) Janvier 1854, in-8°, édité par M. H. Plon.

quer les esprits était en usage au deuxième siècle; et divers rapports nous attestent que ceux qui s'occupent de magie dans l'Inde emploient de temps immémorial ce procédé.

« Depuis quelques années, dit le savant que nous citons, on est vivement préoccupé en France de certains phénomènes qui paraissent étrangers aux lois connues de la nature. Des personnes réunies autour d'une table, qu'elles touchent avec leurs doigts, en même temps qu'elles font une chaîne avec leurs mains, communiquent bientôt à ce meuble un mouvement de rotation, lent ou rapide, sans qu'on puisse l'attribuer à aucune impulsion volontaire donnée par les assistants. Ces tables tournent parfois avec une grande vitesse; et quelques-unes sont d'un tel poids qu'il serait impossible aux auteurs de l'expérience de les mouvoir par le seul contact des doigts qu'ils emploient pour produire le phénomène.

» Pendant plusieurs mois, on s'est borné à faire tourner les tables sans pouvoir s'expliquer leur mouvement. Mais bientôt on est sorti de cet ordre de faits. Les milliers d'hommes importants que cette nouveauté préoccupait aux États-Unis ont compris qu'il y avait là du surnaturel. Ils se sont mis à interroger les tables, et, chose merveilleuse! les tables ont répondu. Ces tables, questionnées par les assistants, ont levé un pied et frappé des coups en nombre égal à l'ordre numérique qu'occupe la lettre qu'elles voulaient désigner (1), de manière à former

(1) Un coup pour l'*a*, deux pour le *b*, trois pour le *c*, quatre pour le *d*, etc.

des mots et des phrases. D'autres fois, leur langage a été plus prompt encore et plus évident : elles (ou l'esprit qui les anime) ont écrit elles-mêmes les réponses aux questions, à l'aide d'un crayon enfoncé dans un panier d'osier qu'on avait placé sur la table, couverte d'une feuille de papier blanc. On cite même des faits où les réponses ont été tracées sur un papier posé à terre, par un crayon attaché à l'un des pieds de la table.

» Parmi les innombrables témoins de ces merveilles figurent des médecins marquants, des membres de l'Institut, des professeurs de facultés, des ecclésiastiques du plus haut mérite. Ces phénomènes sont si sérieux que le P. Ventura les regarde comme *un des plus grands événements de notre siècle*, et que le P. Lacordaire les appelle *un demi-jour effrayant sur le monde invisible*. C'est dire assez que ces pratiques peuvent avoir du danger pour la paix des familles, pour la santé, la raison et le salut de ceux qui s'en occupent. » Aussi l'Église romaine les a-t-elle interdites à ses fidèles.

Or, les tables ne peuvent comprendre et parler que par un moyen surnaturel; et les Américains des États-Unis, qui ont une douzaine de journaux consacrés à ces merveilles, ne cherchent pas d'autre explication. Ils appellent les agents invisibles *esprits, démons, lutins* ou *âmes errantes*, et plus généralement *esprits frappeurs*, à cause des premiers symptômes de leur manifestation.

L'Église romaine a des exorcismes pour cette sorte d'esprits, connus antérieurement à leur éclat con-

temporain, et qu'elle appelle, comme nous, esprits frappeurs, *spiritus percutientes* (1).

Pour mieux faire comprendre l'importance du sujet qui nous arrête ici, nous extrairons quelques fragments d'une brochure publiée en 1853 (2), par un savant ecclésiastique, alors une des lumières du clergé de Paris :

« J'ai vu, dit-il, des tables tourner sous l'application de la main de l'homme, sans aucun effort musculaire de sa part, et même avec la volonté bien arrêtée de n'en pas faire. Je les ai entendues parler à leur manière, par des coups frappés distinctement et au commandement de l'homme, en sorte qu'une correspondance intelligente s'établissait entre elles et ceux qui les touchaient ou se trouvaient en rapport avec elles. J'ai vu, j'ai entendu, j'ai touché, palpé, et me suis assuré, par tous les moyens possibles, qu'il n'y avait ni tromperie ni illusion; je ne puis donc plus douter de la réalité de ces phénomènes.....

» Une table, un guéridon, un chapeau, une corbeille, ou tout objet de ce genre fait de main d'homme, et qui ne semble avoir aucune vie en lui, s'anime, tressaille, s'agite sous la main humaine qui lui est appliquée, au point d'exécuter des mouvements de rotation, de translation, et, ce qui est plus fort, des mouvements commandés, et, ce qui est plus fort encore, des mouvements intelligents,

(1) Voyez, dans les *Légendes de l'autre monde*, la légende d'Alice de Télieux, où l'esprit frappeur est une âme du purgatoire.

(2) *Avis aux chrétiens sur les tables tournantes.* Chez Périsse.

comme, par exemple, ceux d'un télégraphe, qui, au moyen de signes convenus, transmet des demandes et des réponses; en sorte qu'un échange de pensées, d'idées, de sentiments et de volontés s'opère entre ces objets, inertes par eux-mêmes, mais momentanément animés par la main humaine, et ceux qui les interrogent et les provoquent à parler.

» Je laisse de côté la valeur de leurs réponses, qui me semblent le plus souvent très-suspectes ou fort peu instructives; je ne veux considérer que le seul fait de cette correspondance intelligente s'établissant, par ces moyens, entre les hommes et les êtres qui, dans un état naturel, ne peuvent ni se mouvoir ni parler, et sans le presser beaucoup, il me semble qu'on en peut tirer plusieurs conséquences graves et des inductions très-légitimes.....

» En certaines circonstances, les tables se meuvent au commandement de l'homme et parlent en frappant des coups distincts et qui ont une signification convenue; elles répondent à des questions énoncées dans les langues humaines. Donc elles comprennent ces langues et les pensées qu'elles expriment; et puisqu'elles répondent d'une manière quelconque, elles pensent de leur côté, et transmettent une pensée par un signe matériel. Donc il y a des phénomènes de pensée, d'intelligence et de raison.

» Les tables consentent à parler ou refusent; il y a des choses sur lesquelles elles ne veulent pas répondre, et il faut toujours commencer par demander

leur consentement : donc il y a des phénomènes de volonté, de liberté.

» Elles s'agitent, se jettent en arrière même quand on veut les forcer à dire ce qu'elles ne veulent pas dire : donc il y a en elles des apparences de sensibilité, autant qu'il en peut paraître dans des êtres inorganiques.

» Or, d'après la saine philosophie, on ne peut attribuer à la matière inerte de tels effets. La logique nous contraint de les rapporter à des causes capables de les produire; et ces causes, capables de sentiment, de pensée et de volonté, les philosophes les ont toujours appelées des *esprits* ou des *âmes*. Mais quels esprits?.....

» Les esprits qui parlent par les tables sont-ils bons ou mauvais? D'après ce que j'ai vu et entendu, je réponds avec assurance que ce ne sont pas de bons esprits, c'est-à-dire des ministres de la volonté et de la parole de Dieu. Je n'en veux qu'une preuve, et pour moi elle est décisive : c'est qu'ils refusent de répondre nettement en ce qui concerne Notre-Seigneur Jésus-Christ; et quand on veut les y contraindre en insistant avec une parole impérieuse, les tables résistent, se dressent, s'agitent, se renversent quelquefois et se jettent à terre en échappant aux mains qui les touchent.

» J'ai vu ces choses plusieurs fois, et toujours les tables m'ont paru hésitantes, embarrassées et de mauvaise volonté quand on leur faisait des questions de ce genre ou devant les objets sacrés. J'en conclus que ce n'est point l'Esprit saint, l'esprit de Dieu

qui parle par de tels organes. C'est donc un autre esprit, et tout esprit qui refuse de confesser Jésus-Christ et de lui rendre témoignage ne peut être qu'un ennemi de Jésus-Christ et contraire à sa divine parole, à sa sainte religion et à son Église. En un mot, s'il y a un esprit qui agite ces choses inanimées et qui parle par elles, et je ne comprends pas qu'il en soit autrement, à coup sûr ce n'est pas l'esprit de Dieu, l'esprit de vérité; ce ne peut être qu'un esprit de Satan, un esprit de mensonge, un démon, comme les tables l'ont avoué quelquefois..... (1). »

Nous devons citer quelques exemples, et nous ne pouvons mieux faire que de mettre sous les yeux du lecteur le procès-verbal d'une séance où l'esprit qui occupait une table tournante a été obligé de se dévoiler. Cette séance avait quatre ecclésiastiques et plusieurs hommes éminents pour témoins. M. Gougenot des Mousseaux, l'un d'eux, l'a rapportée dans son remarquable livre des *Mœurs et pratiques des démons :*

« — Es-tu esprit? — Oui. — Mauvais esprit? — Oui. — Ton nom? — La table reste immobile.

» A une séance antérieure, elle nous avait dit Diable, et pour nom particulier Rabba.

» — Aimez-vous le Christ? — Non.

» — Quand tu ne nous réponds point (car notre table a des caprices de silence), agis-tu d'après un

(1) L'auteur n'admet pour esprits frappeurs que les démons. Cependant plusieurs fois les esprits se sont donnés pour des âmes de morts célèbres ou connus. Un d'eux, interrogé sur son nom, répondit qu'il s'appelait Voltaire.

mouvement de ta volonté? N'est-ce, au contraire, qu'impuissance? — Je ne le veux pas.

» — Y a-t-il dans le magnétisme animal de bons effets où les démons ne soient pour rien? — Elle reste immobile.

» — Aimez-vous la sainte Vierge? — Immobile. — Aimez-vous les hommes? — Oui.

» — Combien M. l'aumônier a-t-il de frères? — Deux (ce qui est vrai). — Dis son nom de baptême? — Elle dit André. — Une personne présente faisant observer que c'est Aimé, M. l'aumônier reprend: Oui, mais André est l'un de mes noms. (*On n'y pensait point.*)

» — Ce que tu fais est-il magie? — Non. — Qu'est-ce que c'est? — *Betymmo.* — Ce mot a-t-il du sens? — Immobile.

» L'âge de M. X...? — Trente-deux ans. — C'est juste; et les mois? — Immobile.

» — Lorsque tu tournes, est-ce sous l'action d'un fluide? — Oui. — Es-tu soumise à notre volonté? — Non. — Si tu n'es pas soumise au diable, frappe deux coups. — Immobile. — Quelle est la puissance à qui tu es subordonnée? — Aiku.

» — Aimes-tu ce que j'ai dans la main? — Non. (C'étaient des médailles de la sainte Vierge.) — Aimes-tu la société de Saint-Vincent de Paul? — Non.

» — Où résides-tu? — Dans l'air. — Vos manifestations sont-elles pour notre bien ou pour notre mal? — Mal. — Te faut-il une permission pour répondre? — Oui. — Est-ce d'Aiku? — Oui. — Est-il un démon? — Oui. — De quel ordre? — Immobile.

» Comme depuis quelques instants la table répond avec une vivacité croissante et presque fiévreuse, nous lui demandons : — Es-tu le premier esprit qui nous ait répondu? en est-il survenu quelque autre? — Oui, je suis un autre. — Est-ce Aiku? — Oui. — Comment se dit chêne en latin? — *Quercus.*

» — Où étais-tu lorsque tout à l'heure l'esprit qui se disait habitant de l'air répondait si lentement? — *Infimo.* — Entends-tu par là les lieux inférieurs? — Oui. — L'enfer? — Oui. — Souffres-tu? — Deux énormes coups répondent oui.

» — N'as-tu pas habité la terre? Tu n'as pas toujours été esprit? — Toujours esprit. — Es-tu l'esprit qui faisait tourner la table, il y a quelques jours, devant moi, chez M. X...? — Oui. — Tu mentais donc en t'appelant Rabba? — Oui. — Si ta réponse à nos questions fut véridique, frappe deux coups; si tu as dit faux, trois coups. — Elle frappe trois coups.

» — L'aveu d'être menteur te coûte-t-il? — Oui. — Est-ce le pouvoir des prêtres qui te force à répondre? — Oui. — Tu es soumis au Christ? — Oui. — Connais-tu l'évêque de Samos? — Oui. — Son nom? — Forcade. — Y a-t-il un enfer éternel, comme le disent les chrétiens? — Un grand coup dit non. — Le Christ est-il fils de Dieu? — Un grand coup dit encore non.—Le Christ est donc un homme comme nous? — Immobile.

» *Autre séance, huit heures du soir.* — La table interpellée se lève. — Un esprit est-il dans la table? — Oui — Ton nom? — Immobile. — Quelque puis-

sance t'empêche donc de le dire? — Oui. — Va chercher ton maître; peut-il venir? — Oui. — Quand? — Dans trois minutes. Elles s'écoulent. — Ton maître est-il là? — Oui. — Est-ce par évocation que tu viens? — Oui. — D'où? — De l'enfer.

» — Souffres-tu? — Avec force et lenteur : Oui! La table est levée sur deux pieds. On lui dit : Résiste à qui veut t'abaisser à terre... Le propre poids du guéridon devait l'y ramener tout naturellement; j'essaye de le faire, et je ne puis. Le pied fait entendre un craquement; il se brisera si je persiste. Elle s'abaisse. Quelqu'un lui dit alors : Adhère au sol. Ayant un genou en terre, et de mes deux bras prenant mon point d'appui sur l'autre genou, je ne la soulève que fort médiocrement au-dessus du parquet, et avec grand effort.

» — Aimes-tu le Christ? — Non. — La sainte Vierge? — Non. — Est-ce pour notre bien ou notre mal que tu viens? — Mal. — Que signifie *Betymmo* que nous a dit l'esprit à la dernière séance? — Lucifer. — Est-ce donc une langue des hommes? — Oui, hébraïque. — Lucifer est-il ton chef? — Oui. — Es-tu soumis au Christ? — Oui. — Que signifie Aiku? — *Efomedeh.* — Tu mens? — Oui.

» — Aiku est-il le petit ou le grand esprit? — Le grand. — Tu es éternel? — Non. — Dans combien de siècles cesseras-tu d'être? Frappe un coup par siècle. — Elle frappe toujours; on l'arrête au trente-cinquième coup. — Tu mens? — Oui. — Le Christ est-il fils de Dieu? — Non. — Je t'ordonne de dire si effectivement tu le reconnais. — Oui. — Est-ce

sincèrement? — Oui. — Es-tu forcé de l'avouer? — Oui. — Par puissance divine ou diabolique? — Divine.

» — Le Saint-Esprit est-il Dieu? — Oui. — Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont-ils trois? — Un. — Une des trois personnes s'est-elle faite homme? — Oui. — Laquelle? — Le Fils. — Reconnais-tu sa présence réelle dans l'Eucharistie? — Oui. — Reconnais-tu l'éternité des peines de l'enfer? — Oui. — Tu as donc menti en disant que tu n'étais pas éternel? — Oui. Et à ce coup la table se renverse presque.

» — Tu es condamné pour orgueil? — Oui. — Pour révolte contre Dieu. — Oui. — Est-ce toi qui as tenté la première femme? — Oui. — Toi ou ta race? — Moi. — Est-ce sous la forme du serpent? — Oui.

» — Tout meurt-il avec l'animal? — Oui. — Dans l'homme, tout meurt-il? — Non. — L'âme est-elle immortelle? — Oui. — Reconnais-tu le purgatoire? — Oui. — Le paradis? — Oui. — Parles-tu pour notre bien ou notre mal? — Mal. — Mens-tu en t'exprimant de la sorte? — Non.

» — Le centre de la terre est-il feu ou eau? — Feu. — L'enfer est-il dans la terre? — Oui. — Change de pied pour frapper. — Elle en change.

» — As-tu souffert au moment de la mort du Christ? — Non. — Sa mort a-t-elle augmenté tes souffrances? — Oui. — La table est agitée; elle se lève sans commandement. — Tiens-toi tranquille. — Elle s'arrête.

» — Est-ce par hasard que nous faisons le signe

de l'évocation? — Non. — La vertu est donc dans ce signe? — Oui. — Es-tu donc irrésistiblement obligé d'obéir à ce signe? — Oui. — Est-ce par orgueil que tu frappes si bas? Frappe fort pour t'humilier. — Elle frappe le *oui* très-fort.

» — Y a-t-il des gens qui, par eux-mêmes, empêchent la table de tourner? — Oui. — Les prêtres? — Non. — La présence de M. l'archiprêtre t'est-elle désagréable? — Oui. — Lève-toi sur un seul pied. — Elle essaye, et, semblant d'abord ne le pouvoir, elle se prend à tourner avec rage; par suite de ces manœuvres, elle se trouve enfin posée sur un seul pied. M. l'archiprêtre lui ordonne purement et simplement de rester tranquille et de ne plus répondre; mais c'est en vain. Quelqu'un place sur la table un chapelet.

» — Ce chapelet te fait-il mal. — Oui. — Un scapulaire, un objet bénit est-il un gage de protection contre toi? — Oui. — Mens-tu? — Non. — Quelle est la meilleure heure pour t'interroger? — Elle frappe douze coups. — Une seule personne peut-elle t'évoquer? — Oui. »

Nous pourrions citer par milliers des faits de ce genre, qui démontrent, aussi évidemment qu'un fait peut être démontré, l'existence des esprits, palpable pour ainsi dire, et leur facilité à se manifester. Pourtant des hommes que l'on croit sensés hésitent, parce qu'ils ont peur. « Pour commencer par vos » savants, dit le P. Ventura dans sa lettre à M. le » marquis de Mirville, il m'est impossible de ne pas » être effrayé devant cette opiniâtreté d'ignorance » qui ne leur permet pas encore, à l'heure qu'il est,

» de regarder ce dont tout le monde peut s'assurer.
» *Oculos habent et non vident.* »

Il y a eu dans le passé des esprits frappeurs, comme il y a eu des tables tournantes. Mais nous ignorons assez généralement les procédés ou les causes qui ont évoqué ces esprits. Les magiciens de l'Inde, si nous en croyons les voyageurs, se servent de tables pour leurs divinations. Il paraît même que lorsqu'elles sont spiritualisées chez eux, elles sont à tout instant prêtes à répondre.

Nous allons rapporter quelques récits des frappeurs d'autrefois, en faisant remarquer que leurs manifestations étaient assez variées, et qu'ils venaient sans être appelés.

XXIV. — HUMBERT BIRCK ET MALLEBRANCHE.

C'est assez singulier!
PICARD.

Il s'agit ici d'un esprit frappeur, que l'on présume n'avoir été que l'âme d'un défunt. Un notable bourgeois d'Oppenheim, nommé Humbert Birck, maître de pension et homme estimé, mourut en novembre 1620, peu de jours avant la Saint-Martin. Le samedi qui suivit ses obsèques, on entendit certains bruits dans la maison où il avait demeuré avec sa première femme; car, étant devenu veuf, il s'était remarié; ce qui ne l'avait pas empêché de mourir, assez jeune encore. Au bruit insolite qui se faisait et qu'on ne s'expliquait pas, le beau-frère d'Humbert soupçonna que c'était lui qui revenait, et il lui dit :

— Si c'est vous, Humbert, frappez trois coups contre le mur.

Aussitôt, on entendit trois coups seulement.

D'ordinaire il en frappait plusieurs, et il s'annonçait par là. Il se faisait entendre aussi à la fontaine où l'on allait puiser de l'eau, frappait violemment et troublait le voisinage, se manifestant de tous côtés par des coups redoublés, par un gémissement, un coup de sifflet ou un cri lamentable. Cette singulière façon de faire dura environ six mois; et, comme on ne prit aucune mesure pour mettre un terme au bruit, l'esprit finit par se lasser et se taire.

Mais au bout de l'an, et peu d'heures après son service anniversaire, Humbert Birck se fit entendre de nouveau, plus fort qu'auparavant. On lui demanda ce qu'il souhaitait; il ne répondit plus en frappant le plancher ou les murailles; mais il articula ces mots, d'une voix rauque et basse :

— Faites venir, samedi prochain, le curé et mes enfants.

Le curé, étant malade, ne put venir que le lundi suivant, accompagné de bon nombre de personnes. On demanda au mort s'il désirait des messes. Il exprima, en frappant trois coups, qu'il en désirait trois.

On le pria de dire si on pouvait le soulager par des aumônes. Il reprit sa voix rauque et ténébreuse, que tout le monde entendait sans rien voir, et dit :

— Je souhaite qu'on donne aux pauvres huit mesures de grain; que ma veuve fasse des cadeaux à tous mes enfants, et qu'on réforme ce qui a été

mal distribué dans ma succession. (Somme qui montait à vingt florins.)

Sur la demande qu'on lui fit, pourquoi il infestait plutôt sa maison qu'une autre, il répondit qu'il y était forcé.

S'il avait reçu les sacrements de l'Église? — Je les ai reçus, dit-il, du curé votre prédécesseur.

On lui fit dire avec peine le *Pater* et l'*Ave*. Il en était empêché, à ce qu'il assurait, par le mauvais esprit qui l'accompagnait, et qui ne lui permettait pas de dire au curé beaucoup d'autres choses.

Le curé, qui était un prémontré de l'abbaye de Toussaints, se rendit à son couvent, afin de prendre l'avis du supérieur. On lui donna trois religieux pour l'aider de leurs conseils. Ils se transportèrent à la maison et dirent à Humbert de frapper la muraille, il frappa assez doucement.

— Prenez, s'il le faut, une pierre, lui dit-on alors, et frappez plus fort. — Ce qu'il fit.

Quelqu'un souffla à l'oreille de son voisin, le plus bas possible : — Je souhaite qu'il frappe sept fois. — Et aussitôt l'esprit frappa sept fois.

On dit le lendemain les trois messes que l'âme avait demandées; on fit un pèlerinage qu'il avait indiqué dans le dernier entretien qu'on avait eu avec lui; on distribua les aumônes recommandées; et dès lors Humbert ne revint plus.

Voici une autre histoire, qui a fait assez de bruit au commencement du dix-septième siècle :

Un marqueur de jeu de paume, qui se nommait Mallebranche, et qui demeurait à Paris, rue Sainte-

Geneviève, au faubourg Saint-Marcel, eut, le 11 décembre 1618, la visite d'un esprit qui s'attacha à lui assez longtemps. C'était l'âme de sa première femme, morte depuis cinq ans, laquelle agissant et parlant sans se montrer, lui donna d'assez bons conseils. Nous pourrions orner un peu ce naïf récit, mais il nous semble que le lecteur sera plus curieux d'en lire la relation textuelle, qui est fort rare, et que nous reproduisons ici (1) :

« Le mardi 11 décembre 1618, en la rue Sainte-Geneviève de Paris, hors la porte Saint-Marceau, un nommé Mallebranche, marqueur de jeu de paume, ayant le matin, environ les quatre ou cinq heures, entendu quelque bruit, et ne sachant qui heurtait à sa porte, demanda qui c'était. Une voix faible et débile lui répondit que c'était sa femme, décédée depuis cinq ans, qui désirait parler à lui, et lui dire chose qui le touchait, tant pour le salut de son âme, que pour le bien de son ménage; dont cet homme, tout étonné, et ne sachant que répondre, demeura sans repartie. La voix reprit et lui dit :

» — Eh quoi! ne connais-tu pas que je suis ta femme, qui parle à toi, et qui t'avertis que tu aies à faire pénitence; autrement tu périras?

» Comme ces choses sont extraordinaires et ne peuvent guère arriver sans que l'esprit se trouble, aussi celui-ci ne sut ce qu'il devint pour l'heure, et demeura

(1) Histoire nouvelle et remarquable de l'esprit d'une femme qui est apparue au faubourg Saint-Marcel, après qu'elle a demeuré cinq ans entiers ensevelie : elle a parlé à son mari, lui a commandé de faire prier pour elle, ayant commencé de parler le 11 décembre. Paris, in-12, 1618.

fort étonné. Néanmoins, après quelque intervalle, il entendit une voix qui lui parlait en cette sorte :

» — Il ne faut point t'étonner pour cela; c'est ta femme qui te parle, qui est décédée depuis cinq ans trois mois six jours, qui t'avertit qu'elle est en quelque peine dont tu as moyen de la tirer, si tu l'as jamais aimée, car elle est en grande peine. Mais si tu vas à Saint-Cloud et si là tu fais prière pour elle en offrant cinq chandelles pour le salut de son âme, tu l'allégeras de beaucoup.

» L'étonnement fut si grand à cet homme qu'il ne faut pas le demander; néanmoins, après quelques contrastes qu'il en eut en son âme, comme un homme qui est bien né et qui ne tâche en toutes choses qu'à procurer le repos de l'âme de sa femme, il se porta à Saint-Cloud, où il fit les offrandes que sa défunte femme lui avait recommandées. Étant de retour le soir, et pensant être en repos pour avoir satisfait à ce qui lui avait été ordonné pour la satisfaction de cette âme, il entendit frapper à sa porte; et au même instant, ayant demandé qui c'était, il entendit la même voix qui lui dit qu'à la vérité elle avait reconnu qu'il l'aimait et faisait état d'elle, puisqu'il avait été à Saint-Cloud à son intention, mais que ce n'était pas assez, et qu'il y fallait retourner encore une autre fois, et puis qu'elle serait en repos.

» Le bruit de cette affaire s'écoula par la ville, et de telle façon que le vendredi on y fit venir deux bons capucins. Eux voient, considèrent, regardent de près ce qui pouvait en être; mais n'ayant autre certitude pour ce fait, ils conseillèrent à cet homme de ne plus

retourner à Saint-Cloud, s'il n'avait d'autres avertissements plus grands, ajoutant que les âmes faibles pouvaient être trompées là-dessus.

» Cela ne laissa pas de continuer pourtant, et tous les matins cet homme ne manquait pas d'entendre frapper à sa porte, jusqu'à ce qu'enfin, le dimanche suivant, faisant le sourd, il ouit une voix qui appelait et qui demandait qui était au logis. Lui ne veut point répondre; mais le bruit ne cessant pas d'importuner à la porte, la femme de ce marqueur (qui était marié en secondes noces) demanda : — Qui est là?

» La voix répondit : — C'est moi qui veux parler à mon mari; je sais bien que vous êtes sa femme de présent, mais je l'ai été avant vous et ne suis pas marrie qu'après ma mort il vous ait prise; mais, au reste, je veux lui dire qu'il ait à se châtier et à se reconnaître, et surtout à corriger ses mauvaises habitudes, s'empêcher de jurer le nom saint et sacré de Dieu, comme il a coutume de le faire; qu'il vive en bon ménage avec toute sa famille et tous ses bons voisins, mais surtout qu'il ne tourmente point ses enfants, et ne batte point sa femme, puisque Dieu a permis qu'il en ait une autre après moi; et outre ce, je lui recommande une chose, c'est qu'avant le jour des Rois, qui sera bientôt, il fasse faire un gâteau, et qu'il assemble tous les voisins pour en venir avoir leur part, et qu'on me laisse la mienne, parce que j'avais promis à mes voisins et voisines, avant ma mort, de faire les Rois avec eux, mais je ne pus, étant morte. Je désire qu'il le fasse maintenant, et

après tout cela, je serai en repos. Enfin, que mon mari prie pour moi, et je prierai pour lui, car je suis en grande peine.

» Le dimanche suivant, le soir, un de MM. les aumôniers du cardinal-évêque de Paris y voulut aller pour considérer l'affaire et prendre garde qu'il n'y eût point d'imposture. Mais quoi! comme la curiosité porte coutumièrement les hommes et surtout les Français à courir aux choses nouvelles, la maison se trouva toute pleine de gens qui y vinrent et n'entendirent rien, parce que la voix se tut cette nuit-là, soit à cause de l'affluence des curieux, soit pour autres raisons; sinon que, le matin on entendit battre le tambour à la biscaïenne; et depuis on n'a plus rien entendu... »

XXV. — THOMAS REID.

C'étaient des hommes forts.
VICTOR HUGO.

Nous emprunterons à la *Démonologie* de Walter Scott, et en l'exposant avec un peu plus de clarté, la singulière histoire de Bessie Dunlop et de ses relations avec Thomas Reid, parvenu à l'état d'esprit. Mais nous entrons avec cette légende dans une autre série encore.

Élisabeth ou Bessie Dunlop, femme d'André Jack, demeurait à Lyne, au comté d'Ayr, en Écosse, lorsqu'elle fut accusée, le 8 novembre 1576, d'avoir employé la magie dans diverses cures et guérisons. Elle se mêlait un peu de médecine, en sa qualité de

sage-femme; et la médecine, en ce temps-là et dans ces contrées, avait fréquemment recours aux charmes. C'était sous le règne de la sanguinaire Élisabeth. On sait que la prétendue réforme, qui devait abattre toutes les superstitions, multiplia tellement les plus sombres qu'on ne vit jamais plus de sorciers que lors du débordement des réformateurs.

Bessie savait dire où se trouvaient certains objets perdus et annoncer d'avance les résultats d'une maladie. On lui demanda par quel art elle pouvait posséder ces rares talents; à quoi elle répondit que, par elle-même, elle n'avait sur de telles matières ni science aucune, ni connaissances positives, mais qu'elle avait coutume de s'adresser, dans tous ses embarras, à un certain Thomas Reid, mort depuis vingt-neuf ans. C'est-à-dire à un esprit.

Thomas Reid avait été tué à la bataille de Pinkie, le 10 septembre 1547 (le peuple a donné à cette bataille le nom de bataille du samedi noir). C'était l'esprit de cet homme qui résolvait pour elle toutes les questions. Il lui apparaissait sous la forme d'un homme respectable, ayant la barbe grise, justaucorps gris à larges manches suivant la vieille mode, la culotte grise et les bas blancs attachés au-desssus du genou, le bonnet noir fermé par derrière, ouvert par devant. Il portait toujours un bâton blanc à la main.

On demanda à Bessie Dunlop l'historique de ses rapports avec cet esprit : — La première fois que je le vis, dit-elle, je conduisais mes vaches au pâturage; et j'avais alors de grands chagrins. Mon mari

et mon fils étaient fort malades; moi-même je ne me portais pas bien, et je relevais de couches. Je rencontrai donc Thomas Reid, que j'avais connu vivant. Sachant où et comment il était mort, je fus assez troublée. Il me demanda ce que j'avais à gémir si amèrement. Je lui exposai mes peines.

— Bessie, me dit-il, comment pouvez-vous ainsi vous affliger pour les misères de ce monde?

— N'en ai-je pas sujet? répondis-je; mon mari est mourant, mon nouveau-né va très-mal, nos biens dépérissent, nos deux brebis ont la clavelée, et moi je puis à peine me soutenir.

— Bessie, reprit le défunt, ou l'esprit, ou le démon, si vous voulez, Bessie, vous avez offensé Dieu en lui demandant des choses que vous ne deviez pas demander. Vous allez expier votre faute. Vous trouverez en rentrant chez vous votre enfant mort; vos brebis mourront demain; mais votre mari guérira et sera mieux portant que jamais.

A travers la désolation que me causèrent ces paroles, je fus pourtant soutenue en apprenant qu'au moins mon mari serait épargné. Mais l'épouvante me saisit quand je vis Thomas Reid passer devant moi et disparaître dans le mur de l'enclos par un trou de souris.

Une autre fois, poursuivit-elle, je le rencontrai à l'épine de Dawnstarnik; il me tint alors un autre langage. Il m'offrit l'abondance de tous les biens, si je voulais abjurer le christianisme et renier mon baptême. Je répondis que j'aimerais mieux être écartelée que de commettre un pareil crime; mais que,

s'il me voulait du bien, je suivrais volontiers ses avis dans les choses indifférentes.

Je reconnaissais pourtant qu'il était ou devenu démon, ou passé au pays des démons. Je sus bientôt qu'il vivait avec ces êtres qu'on appelle les fées ou les lutins, ce qui doit être de l'espèce.

Il m'avait quittée en grommelant sur mon refus d'apostasier. Mais il ne garda pas rancune; car il m'apparut peu après dans notre maison, à l'heure de midi. Mon mari était là avec trois matelots. Ni ces hommes ni mon mari ne virent le mort tué à Pinkie, de manière qu'il m'emmena près du four sans que personne se doutât de rien. Là, il me fit voir, à moi seule, une réunion de huit femmes et de quatre hommes. Les femmes, enveloppées de longs manteaux, avaient bonne mine. Elles me dirent : Bonjour, Bessie; veux-tu venir avec nous. Je gardai le silence, comme Thomas Reid me l'avait recommandé; je vis alors leurs lèvres remuer; mais je ne compris pas ce qu'elles disaient; et au bout d'un instant ces mystérieux personnages s'en allèrent par la cheminée, avec le bruit d'une tempête, tellement que mon mari, qui n'avait rien vu, crut que la maison s'écroulait.

Thomas m'expliqua alors que ces dames étaient des fées; et il me demanda si je ne voulais donc pas aller avec elles? Je répondis qu'avant de prendre un parti si extrême, j'avais besoin de réfléchir.

— Tu vois, sotte, me répliqua-t-il, que je suis bien vêtu, bien nourri, et que je n'ai pas mauvaise mine. Tu jouiras de l'aisance en toutes choses.

— J'appartiens à mon mari, répondis-je, et avant lui encore à ma religion. Je ne veux pas m'en détacher.

Il s'en alla mécontent; et néanmoins il ne cessa pas de me voir souvent. Lorsqu'on me consultait sur les maladies des hommes ou des bestiaux, sur les moyens de retrouver les objets perdus ou de découvrir les voleurs, je demandais avis à Thomas Reid, qui me mettait toujours en état de résoudre ces difficultés. C'est lui qui m'a remis, de sa propre main, les herbes qui ont guéri les enfants de John Jack et de Wilson. C'est lui qui a fait le remède au moyen duquel j'ai sauvé la femme de chambre de lady Stanlie; remède qui se composait d'ale bouillie avec des épices et du sucre, et qui détourna le sang trop chaud qui se portait sur le cœur de cette brave fille. J'eus pour cette cure une mesure de farine et un fromage. Mais je ne pus guérir la jambe torse de la pauvre vieille lady Kilbovie, Thomas Reid m'ayant dit que la moelle de l'os de cette jambe avait péri.

On interrogea alors Bessie Dunlop sur les indications qu'elle avait données pour retrouver les objets perdus ou volés. On lui demanda comment il se faisait qu'on n'avait pu recouvrer le manteau de Hugues Scott. Elle répondit :

— Parce que les voleurs avaient eu le temps d'en faire un justaucorps.

Elle donnait ainsi à toutes choses d'assez bonnes raisons. Elle déclarait que Thomas Reid s'était toujours conduit devant elle avec la plus grande décence; que jamais il ne s'était permis aucune liberté, sinon de la tirer quelquefois par son tablier, lorsqu'il vou-

lait l'emmener chez les fées. Elle disait l'avoir vu, bien des fois, dans des lieux publics, par exemple dans le cimetière de Dalry, souvent aussi dans les rues d'Édimbourg, où il se promenait et prenait ce qui lui convenait aux étalages des marchands, sans que personne s'en aperçût. Elle ne lui parlait pas alors; car il lui avait défendu de le faire, à moins qu'il ne lui adressât la parole le premier.

On lui demanda pourquoi cet esprit ou démon s'était attaché à elle plutôt qu'à une autre. Elle répondit qu'un matin, comme elle était au lit, attendant ses couches, une grande femme était entrée dans sa chambre, s'était assise au bord de son lit et lui avait demandé à boire; qu'elle s'était levée aussitôt et avait rendu gracieusement à la grande dame ce léger service; que peu après ses couches Thomas Reid était venu à elle pour la première fois, comme elle l'avait raconté; qu'à une autre recontre, il lui avait appris que la grande dame altérée était la reine des fées et que c'était par son ordre qu'il s'attachait à lui rendre service.

Ces relations duraient depuis quatre ans, lorsque le mauvais œil de la loi anglaise tomba sur la pauvre femme.

« Hélas, dit le narrateur de cette singulière histoire, l'intervention de Thomas Reid dans le métier de sorcière de Bessie Dunlop ne lui servit de rien. » Dans un pays catholique, on l'eût condamnée à faire pénitence et à prier un peu plus le bon Dieu, ses saints et ses anges. En pays de réforme, elle fut *convaincue* de sorcellerie, et brûlée.....

XXVI. — LES ÉCUYERS DE ROLAND.

Dans les fées il y a du bon et du mauvais;
c'est comme chez nous.
DUFRESNY, *les Contes de ma mère l'Oie.*

Figurez-vous, par une nuit sombre et désolée, sur l'un des sommets couverts de neiges éternelles qui séparent l'Espagne de la France, trois hommes d'armes fuyant en grand désarroi; ils semblent redouter jusqu'au craquement de leurs pas sur le sol glacé; car ils aperçoivent encore des feux lointains dans les vallées espagnoles. Cependant aucun bruit, aucun indice ne leur annonce qu'on soit à leur poursuite; car ils n'entendent que le sifflement des vents parmi les vieux arbres, les cris des vautours et les grondements des loups, qui, sans s'arrêter à eux, descendent rapidement la montagne, pour gagner un champ de bataille ou les démons de la guerre viennent de leur faire une large proie.

Ces trois guerriers en désordre étaient les écuyers de Roland.

La vitesse de leur course les avait empêchés jusque-là de sentir trop vivement le froid dur qui les entourait, quand l'extrême fatigue les obligea à s'arrêter tous trois au pied d'un arbre.

Après les noms immenses de Charlemagne et de Napoléon, il est peu de noms qui soient aussi largement populaires que celui de Roland, l'héroïque paladin. Les trouvères et les poëtes, les chroniques et les légendes, la chanson et le conte se sont occupés de ce preux, de ses faits d'armes inouïs, de sa force

surhumaine, de sa vaillance invincible; et de grandes merveilles ont orné son histoire.

On sait qu'il était fils de Milon d'Anglante, comte d'Anjou, et de Berthe, sœur de Charlemagne. Nous renvoyons, pour le détail de ses prouesses sans nombre, aux livres de chevalerie. Nous n'avons ici à nous occuper que de sa dernière heure, qui eut lieu dans les Pyrénées, après la cruelle déroute de Roncevaux, désastre qu'une infâme trahison avait amené, en livrant aux Sarasins la courageuse arrière-garde de Charlemagne. Tout le corps que commandait Roland succombait sous le nombre, un contre dix. En vain il avait trois fois sonné de son cor d'ivoire pour avertir l'empereur; Charles, dit-on, était de seize lieues en avant. Navré de blessures et sentant qu'il allait être pris avec ses trois écuyers demeurés seuls autour de lui, Roland, dans son désespoir, voulut briser sa bonne épée *Durandal,* à qui rien jusque-là n'avait résisté, et qui ne devait pas tomber aux mains des mécréants. Il frappa le roc d'un bras si puissant, et la bonne épée *Durandal* était d'un trempe si parfaite, qu'il fendit le rocher, en un lieu qu'on montre toujours et qu'on appelle la *Brèche de Roland.*

Il jeta ensuite si loin sa chère *Durandal,* qu'on ne la sut retrouver jamais; et s'étant confessé à Sarron, le plus sage de ses écuyers, il sonna du cor une dernière fois avec tant de force, qu'on raconte que Charlemagne l'entendit. Mais les veines du cou du héros s'étaient rompues dans cet effort; Roland avait cessé de vivre.

Les Sarasins, qui avaient reculé d'effroi aux derniers sons du cor, laissèrent aux trois varlets le temps d'emporter leur maître. Embarrassés dans leur pénible marche par un tel fardeau, ils le laissèrent au pied d'un chêne, où Milon d'Anglante, son père, le retrouva un mois après, tenant d'une main son cor, et, de l'autre, non sa *Durandal*, mais une épée redoutable aussi, qu'un de ses écuyers lui avait laissée par honneur.

Après avoir mis leur maître en sûreté, les trois varlets s'éloignèrent vivement, franchissant les rochers sans regarder derrière eux. Ils pensaient que des écuyers n'étaient pas tenus à être aussi intrépides que des chevaliers, et qu'il y avait peu de sagesse à affronter une mort inévitable.

Ces trois écuyers se nommaient Sarron le Sage, Olivier le Défiant et Martel le Rusé. Leurs surnoms les caractérisent. Ils étaient jeunes tous trois.

Assis sur la neige, après leur course pénible, ils ne tardèrent pas à sentir que le froid qui les engourdissait allait bientôt leur amener une autre mort triste et prompte. Ils se levèrent, effrayés de reconnaître que leurs jambes, déjà glacées, les soutenaient à peine, et se mirent à chercher des yeux, dans toutes les directions, l'indice de quelque abri.

Ils aperçurent, à travers les broussailles desséchées, une petite lumière. Après avoir reconnu que ce n'était ni l'œil du hibou, ni l'œil ardent du chat sauvage, ils se dirigèrent vers la lueur; et en s'approchant, ils s'assurèrent que la lumière sortait, par une ouverture large comme la main, d'une

grotte qui devait être habitée. Ils en trouvèrent l'entrée fermée par une porte de chêne grossière, mais solide. Ils ne se demandèrent pas quels hôtes pouvaient occuper ce repaire. Ils mouraient de faim et de froid, et ils étaient bien armés.

Sarron, après avoir recommandé à ses compagnons la prudence, sonna du cor; et aussitôt on entendit des pas qui s'approchaient de la porte et une voix chevrotante qui demandait aigrement :

— Qui est là ?

Olivier se chargea de répondre :

— Trois chevaliers égarés, et qui ne seront pas ingrats de l'hospitalité qu'ils espèrent, car la faim et le froid les ont exténués. Ouvrez-nous, noble dame.

L'écuyer avait discerné, dans la voix chevrotante, une voix de femme. Aussitôt la vieille alla prendre une lanterne de corne et vint entr'ouvrir la porte. Comme elle paraissait hésiter, Olivier entra violemment, et prenant la vieille à la gorge :

— Un gîte et un souper ! dit-il.

La vieille, sans s'émouvoir, inspecta les trois étrangers, qui s'épanouissaient déjà au fumet d'une marmite assez ronde, où bouillait une olla-podrida. Elle jeta sur eux quelques gouttes d'eau, avec un bouquet de verveine; et, pendant cela, une bête noire se glissa entre leurs jambes et s'échappa.

— C'est mon chat qui fuit encore, dit la vieille. Chevaliers, je veux bien vous recevoir ici; mais vous ne toucherez à mon souper qu'après que vous aurez rattrapé mon chat.

— Permettez-nous, dit Sarron, d'attendre le jour pour le chercher dans cette forêt.

— Je le veux bien, dit la vieille. Mais vous ne souperez qu'après que vous m'aurez rendu mon chat. C'est vous qui l'avez fait fuir. J'ajouterai que si vous me le ramenez à l'instant, je vous fêterai en princes, et je ne vous renverrai pas demain sans vous faire à chacun un don.

— C'est une fée ou une sorcière, dit tout bas Olivier.

Martel, comprenant que la violence serait inutile, se décida vite.

— Préparez le souper, dit-il, je me charge du chat.

Il sortit aussitôt, et les deux autres, s'approchant du feu avec joie, considérèrent leur hôtesse. C'était une vieille qui paraissait avoir cent ans, et dont la maigreur, enveloppée d'une peau cuivrée, accusait une origine égyptienne ou mauresque. Des chauves-souris étaient clouées aux parois de la grotte tapissée de verveine, où s'encadraient des signes hiéroglyphiques taillés dans la pierre.

— C'est assurément une magicienne, se disaient-ils.

Pendant ce temps, ils entendaient au dehors des miaulements énergiques, dans lesquels ils reconnurent le dévouement de leur ami Martel, qui avait cultivé avec succès le talent d'imiter les cris de quelques animaux; il miaulait avec tant de naturel, que le chat de la vieille ne tarda pas à lui répondre. Il s'approcha donc de l'arbre où la bête noire s'était élancée; et continuant ses modulations, il attira l'animal, qui, à petits pas et avec prudence, des-

cendit peu à peu, roucoulant et entraîné, et vint se caresser les oreilles et le nez à la joue de Martel. L'écuyer le saisit, rentra triomphant dans la grotte, en disant : — Nous souperons, — et ne lâcha sa proie que quand on eut bien fermé la porte.

— Certainement que vous souperez, dit la vieille, heureuse de retenir son chat, et vous ne partirez pas demain sans que je vous aie fait un don.

— C'est une fée, dit Sarron.

— Elle est bien vieille, ajouta Olivier.

— Elle n'en est que plus puissante, poursuivit Martel.

Ces paroles se disaient pendant que la vieille étendait sur la table massive une nappe jaune ornée de franges vertes un peu saccagées par le temps, qu'elle apportait une amphore de l'époque des belles poteries étrusques, pleine d'un vin dont le bouquet embaumait la grotte, qu'elle l'entourait de quatre gobelets d'étain, et que dans un plat amplement arrondi elle versait le contenu de la marmite. Une vapeur excellente s'en exhalait, et les écuyers remarquaient aussi avec satisfaction que les portions seraient abondantes.

— C'est du gibier, dit Sarron : et qui donc, bonne mère, est votre pourvoyeur?

— Mon chat, dit la vieille.

— Il méritait en ce cas la peine qu'il m'a donnée, ajouta Martel en se mettant à table.

Ses camarades l'imitèrent ; et la vieille les servit.

Après qu'ils eurent retrouvé leur énergie au

moyen d'un repas substantiel, ils se couchèrent dans un compartiment de la grotte où, sur une couche de feuilles sèches, étaient étendues des peaux de loups; et ils dormirent parfaitement jusqu'au matin. — Le soleil avait même achevé le quart de sa course, lorsqu'ils se réveillèrent. La vieille était occupée de leur déjeuner; ils virent sur la table un énorme pâté et à côté un broc de vin de Xérès.

— C'est prodigieux! dit Sarron, nous n'eussions jamais prévu si bonne fortune dans un pareil trou.

— Chevaliers, dit la vieille, car vous le serez un jour.....

A ces mots les écuyers rougirent, comprenant qu'ils n'avaient pu tromper leur hôtesse.

— Chevaliers, vous êtes, de tous les égarés sans nombre qui ont réclamé ici un asile, les premiers hommes de cœur. Aussi les autres n'ont eu pour souper qu'une olla-prodrida mal cuite et de l'eau de neige. Ils ont déjeuné avec des châtaignes, parce qu'aucun d'eux ne m'a ramené mon chat. Je vous ai traités en princes, et je n'oublie pas le don que je vous ai promis.

Ayant dit ces mots, la vieille se pencha sur un vieux bahut, remua toutes sortes de guenilles en désordre, et en tira d'abord un liard, ou plutôt une pièce de cuivre rouillée, de la forme d'un liard; elle le donna gravement à Sarron.

Le sage Sarron, interdit d'un pareil cadeau, faillit perdre contenance et fit le remercîment peu expressif où se retranche un mendiant à qui de nos jours on allonge un centime.

La vieille démêla ensuite dans un fouillis un vieux doigt de gant, qu'elle présenta dignement à Olivier. Celui-ci, non moins ébahi que son camarade, retourna son lot, hésita à le mettre dans sa gibecière, et s'y décida pourtant.

Martel, qui avait reconquis le chat, s'attendait à une part plus distinguée; il reçut une loque carrée de vieille toile râpée, que la bonne mère lui présenta, comme une serviette dont il bénirait l'usage à l'occasion, ainsi que feraient ses amis de ce qu'elle leur donnait en souvenir de la grotte.

— Mais il faut, dit-elle, pour jouir de la vertu de mes dons, que vous en deviniez l'usage.

Martel comprit qu'il y avait du mystère dans ces friperies. Il plia proprement sa loque, remercia chaudement; — et les trois écuyers dirent adieu à la vieille.

Ils se dirigèrent vers la France, en s'entretenant de leur aventure.

Après avoir marché quelques heures, Sarron se prit à dire :

— Si cette vieille sorcière ne nous avait pas donné si bonne chère et si bon vin, je croirais qu'elle s'est jouée de nous.

— C'est tout juste en fêtant les gens qu'on leur tend des piéges, dit Olivier; et je suis sûr qu'il y en a un dans ce vieux pouce de gant sale.

— Et à moi ce liard! reprit Sarron. Décidément, c'est une moquerie abominable. Nous ferions bien de retourner à la grotte pour faire voir à la vieille sorcière que nous ne sommes pas ses dupes.

En grommelant ces mots, il jeta son liard loin de lui.

— Avant de retourner à la grotte, dit Martel, nous avons besoin de prendre un peu de repos, car dans ces rochers le chemin est rude. Arrêtons-nous donc sur le petit plateau que je vois à cent pas, et avisons où nous trouverons à dîner; car les quelques olives que la vieille a mises dans nos gibecières nous restaureront peu; et, en même temps que la faim, je sens que l'air vif de ces montagnes me donne une soif qui ferait bon accueil au broc de ce matin.

Arrivés au plateau, les trois écuyers s'arrêtèrent; Martel s'assit sur la mousse.

— Voyons ici, dit-il, si nous ne pouvons rien faire des dons de l'Égyptienne. J'ai reçu une loque en qualité de serviette. Elle pourrait faire aussi une nappe en petit. Si pourtant elle se couvrait d'une bonne oie farcie, avec une miche et une cruche de vin passable, nous ne serions plus si fâchés contre notre hôtesse.

En disant ces mots, il déployait sa loque, et il n'avait pas achevé de parler, qu'une superbe oie fumante, rebondie de chair à saucisse et de marrons, s'étala devant lui, accompagnée d'un broc de vin de France et d'un pain frais.

Les trois compagnons, se levant, ouvraient des yeux énormes.

— Voilà ce que c'est que de juger comme des fous, s'écria Sarron en se levant; et moi, stupide, j'ai jeté mon talisman. Ce maudit liard, assurément, a aussi quelque puissance.

Pendant cette exclamation, les trois écuyers rebroussaient chemin. Olivier essayait à chaque doigt son pouce de gant. Comme il venait d'en coiffer le pouce de sa main gauche, Martel s'écria :

— Mais Olivier a disparu !

— Je gage, dit Sarron, qu'il court à la recherche de mon liard. J'y serai avant lui.

Il s'élançait, lorsqu'un éclat de rire d'Olivier l'arrêta. L'écuyer retira son talisman, et il fut reconnu que le pouce de gant rendait invisible son fortuné possesseur.

Sarron était arrivé au lieu où il avait jeté son liard. Pendant une demi-heure, il désespéra de le retrouver dans les mousses. Enfin il l'aperçut et fit un bond d'allégresse. D'un côté de ce morceau de cuivre usé, il y avait une figure qui avait pu, avant d'être presque effacée par un long frottement, ressembler à un crapaud; de l'autre côté on distinguait encore un peu la gravure grossière d'un marteau. Sarron le retourna machinalement dans sa main, et il sentit qu'il se doublait; il se hâta de regarder, et trouva un sequin d'or. Cette merveille se renouvela chaque fois que le côté du marteau posait à plat sur la paume de sa main. En revenant à l'étape de l'oie, il jeta sur la nappe une poignée de sequins, serra précieusement son liard merveilleux et se mit à dévorer sa part du déjeuner donné par la serviette enchantée.

— A présent, dit-il, que les trois dons de la vieille nous mettent pour toujours hors de peine, et nous permettent d'aspirer à tout si nous restons unis, notre devoir est d'aller remercier l'Égyp-

tienne. Fée, juive ou sorcière, nous profitons de ses dons, sans avoir rien compromis du salut de notre âme.

— Pourvu, dit Martel, que le diable ne soit pas dans tout cela, et que tant de puissance qui nous est donnée ne nous entraîne pas dans de mauvaises tentations!

— Nous sommes de sages et honnêtes chrétiens, répliqua Sarron. Pour mon compte, je réponds de ne pas abuser de mes trésors.

Martel ne répliqua rien; mais, en repliant avec soin sa serviette, il se disait :

— Si c'est séduisant, c'est aussi un peu dangereux!

Il fit le signe de la croix, dit ses grâces, et suivit ses camarades à la recherche de la grotte.

Ils eurent beau parcourir les environs, ils ne purent jamais retrouver ni la vieille, ni sa retraite; ce qui leur parut mettre le comble à tant de merveilles. Ils reprirent donc le chemin de la France, et, la nuit venant, ils avisèrent la cabane d'un bûcheron où ils résolurent de passer la nuit. Ne voulant faire connaître à personne leurs trésors, ils demandèrent à la serviette un pâté comme celui de la grotte et une cruche de vin comme celle du déjeuner.

— Loin d'être à charge aux bonnes gens, dit Olivier, nous les allons fêter un peu, puisque nous apportons notre souper.

— Et puis, ajouta Sarron, nous aurons meilleure cuisine.

Ils entrèrent et furent bien reçus par le bûcheron, sa femme et ses trois fils. En partant le lendemain

matin, Sarron donna dix sequins d'or à la pauvre femme, qui n'avait jamais vu si grande fortune, qui combla ses hôtes d'ardentes bénédictions, et demanda à Sarron s'il n'était pas le roi de Navarre. Cette question préoccupa Sarron, qui, en cheminant, se disait :

— Je pourrais être roi, en effet; je suis plus riche que pas un prince; je remettrais à mes sujets tout impôt et toute redevance....

L'idée devint insensiblement une tentation, qui, dissimulant ses aspects coupables, grandit assez vite, s'empara du cœur de l'écuyer et l'occupa bientôt tout entier. Il marchait donc, silencieux à côté de ses compagnons, qui, taciturnes comme lui, faisaient sans doute aussi de grands projets.

Après deux jours de courses pénibles, ils entrèrent dans le Béarn et se rendirent à la cour d'un brave roi, que la tradition ne nomme pas. Ils s'étaient équipés convenablement et montaient d'élégants palefrois. Lorsqu'on annonça que les trois écuyers de Roland, venus en bel équipage, sollicitaient l'honneur de lui être présentés, il les reçut avec grand honneur, donna une fête à leur occasion, et leur demanda, devant toute sa cour, en quoi il pouvait les obliger.

— En chose de très-haut prix, répondit Sarron. S'il plaisait à Votre Altesse de donner pour nous une joute ou un tournoi, nous ferions de notre mieux pour gagner les éperons de chevalier, que notre illustre maître et seigneur nous avait promis, et que nous serions fiers de recevoir de Votre Altesse.

Le sage Sarron mentait un peu en prêtant à Roland

une bonne volonté très-gratuite. Mais on ne pouvait plus vérifier le fait.

Le roi béarnais, à cette requête, devint sérieux. Il la trouvait un peu hardie, car un tournoi nécessitait de grandes dépenses, et les caisses royales étaient vides. Olivier, le devinant, se hâta d'ajouter:

— Nous savons qu'en demandant cette joute, il sera fait un grand emploi de finances, Mais nous ne voulons aucunement faire brèche au trésor royal, dont le noble emploi ne doit en rien être détourné. Tous les frais seront à notre charge, sire, et nous sommes en mesure de faire en ce cas de grandes largesses.

— Dix mille sequins d'or sont à la disposition du seigneur roi, poursuivit Sarron en remarquant que la figure du prince s'était singulièrement éclaircie.

— Hérauts, dit le monarque, annoncez donc la joute publique, qui aura lieu dans huit jours; faites dresser les lices et les estrades; et, s'il plaît à Dieu, à saint Michel et à saint Georges, le soir de ce jour-là nous saluerons trois chevaliers.

Le lendemain matin, Sarron remettait au roi les dix mille sequins d'or, dont le prince trouva moyen d'économiser la moitié. Le tournoi n'en fut pas moins brillant et animé. Les trois écuyers firent des prouesses, et à la fin des joutes ils reçurent l'accolade et les éperons de chevalier.

Pendant les huit jours qui avaient précédé cette fête, ils avaient eu le temps d'étudier la situation du pays. On leur avait appris que le comte de Bigorre avait une fille belle et gracieuse autant que pieuse et

aimable, qui devait hériter de sa principauté et de ses biens. L'envie de l'épouser vint à la fois à Sarron et à Olivier, qui n'eurent garde de se communiquer leurs projets.

— Avec mon or, se disait Sarron, je pourrai à l'occasion conquérir.

— Avec mon talisman, se disait Olivier, je saurai tous les secrets des alentours.

Martel, meilleur chrétien, faisait des rêves moins ambitieux. Mais, si Olivier et Sarron ne s'ouvrirent pas l'un à l'autre, ils se confièrent à Martel, de qui, pour leurs festins, ils implorèrent l'appui.

— Si j'épouse la princesse, dit Sarron, je veux m'agrandir par des conquêtes. Mais il me faut l'aide de ta serviette pour assurer à mes troupes leur subsistance. Je les nourrirai comme des princes, et nous ferons merveilles.

— Si j'épouse la jeune fille, dit Olivier, je veux donner de splendides festins, et j'ai besoin de tes services.

— A charge de revanche, répondit Martel à l'un et à l'autre, sans révéler les confidences de Sarron à Olivier, ni les secrets d'Olivier à Sarron.

Jugeant bien que l'ambition de ses deux amis l'entraînerait en quelque péril, il disparut deux jours après sans dire à personne où il dirigeait ses pas. Les deux écuyers furent bien surpris de cette fuite soudaine; mais ils ne s'en déconcertèrent pas trop. Le plus nécessaire, à leur point de vue, leur restait. Sarron et Olivier, décidés à s'entamer discrètement l'un l'autre, s'abordèrent donc.

— Pour un projet particulier, et qui nous élèvera tous deux, il me faudrait, dit Sarron, le don que t'a fait la vieille.

— Tu veux épier ici quelque chose?

— Pas ici précisément, mais dans le voisinage.

— Eh bien, à charge de revanche, comme disait Martel, dont je ne comprends pas l'absence, il me faudrait ta mine d'or pendant quelques jours.

— Quelle somme veux-tu?

— Vingt mille sequins.

— Tu médites quelque chose de bien grand?

— C'est vrai; mais la somme ne te coûtera guère. Prête-moi le talisman, je la ferai moi-même.

— Je puis en avoir besoin à tout instant. J'aime mieux frapper tes vingt mille florins, et plus, s'il te faut plus.

Olivier le défiant comprit que le vieux liard n'était important que par ses résultats; mais, avant de se prononcer pour l'échange de services, il demanda à Sarron pour quel espace de temps il avait besoin du pouce de gant.

— Un seul jour, répondit Sarron.

Il mentait pour ne pas se laisser deviner, et il se disait:

— Quand je l'aurai, je ne serai pas embarrassé de disparaître.

L'échange se fit donc. En recevant les vingt mille sequins d'or, Olivier donna le vieux doigt de gant. Sarron l'ayant mis au pouce de sa main gauche, son compagnon ne le vit plus; et subitement il se crut éclairé.

— Si comme moi, se dit-il, il prétendait à la princesse de Bigorre, je serais dupe de ma confiance.

Aussitôt qu'il eut serré ses sequins dans sa valise, il courut aux écuries du roi, et, n'y voyant plus le cheval de son ami, il demanda aux gardes si le chevalier Sarron était donc sorti en course.

— Il vient de partir il y a peu d'instants, répondirent les gardes, et il a pris cette route.

Ils désignaient précisément le chemin du Bigorre.

Olivier se hâta d'équiper lui-même son bon cheval, et l'ayant chargé de sa valise, il prit sa lance, monta vivement le palefroi, et partit aussi, une demi-heure à peine après son rival.

Il courut deux grandes lieues sans rien rencontrer. Mais enfin, au détour d'un bouquet de bois, il aperçut Sarron, et pressant la course de son cheval, il le rejoignit bientôt. Sarron, qui s'était retourné au bruit, mit vivement le pouce de gant et crut faire pièce à Olivier en disparaissant; mais le privilége n'atteignait pas le cheval, qui fuyait toujours, évidemment dirigé par la main de son maître.

— Chevalier! cria Olivier, vous allez en Bigorre?

— Et vous aussi sans doute?

— Vous m'avez trompé.

— Non, car je ne vous ai pas dit où j'allais.

— Vous marchez sur mes brisées.

— Je ne le savais pas; à présent que je le sais, j'ai les devants.

— Vous ne les aurez pas longtemps.

Ces vives apostrophes amenèrent entre les deux amis des injures et des menaces.

— Montre-toi et combattons, hurla enfin Olivier.

— J'aurais tort de perdre mes avantages.

— Je t'y forcerai bien.

En disant ces mots, Olivier poussa sa lance au-dessus de la selle de Sarron. Mais Sarron s'était jeté à terre, et, comme il voyait sans être vu, il évita tous les coups de son rival furieux.

Lassé à la fin, Olivier s'écria encore :

— Si tu ne parais pas, je saurai te devancer en tuant ton cheval.

— Lâcheté pour lâcheté, répliqua Sarron, plongeant sa lance dans le poitrail du palefroi d'Olivier.

Celui-ci sauta à terre, et, guidé par la blessure palpitante de son coursier, dont Sarron retirait sa lance, il frappa si juste sans voir, qu'il traversa la poitrine du fourbe.

En tombant, Sarron reparut, car, se sentant mourir, il venait d'arracher de son pouce le talisman et l'avait jeté loin de lui. Mais Olivier l'avait vu; il le ramassa précieusement, et fouillant Sarron, qui rendait le dernier soupir, il lui enleva le liard magique.

Après quoi, laissant son compagnon et son cheval morts, il monta le destrier de son camarade et poursuivit sa route.

Il entra dans Tarbes avec splendeur, et se montra si généreux à l'égard des huissiers ou portiers, que le comte de Tarbes, seigneur et prince de tout le Bigorre, en eut nouvelle et le fit venir. La splendeur de ses vêtements relevait sa mine un peu commune; et le comte crut devoir lui donner ses entrées. Il lui

assigna dans son palais un appartement et l'invita à sa table.

— Quel dommage, se disait-il, que je n'aie pas la nappe de Martel !

Olivier reconnut que la fille du comte de Tarbes était une perfection, comme on le lui avait dit en Béarn. Mais si elle était gracieuse et belle, on admirait encore plus en elle sa solide piété, sa charité généreuse et sa grande vertu ; elle brillait aussi par son esprit plein de sagesse.

L'ancien écuyer de Roland ne tarda pas à apprendre qu'elle était fiancée au jeune comte de Foix, pays très-fier alors, qui se disait fondé par une colonie de Phocéens, et qui se croyait assez riche parce que ses rivières, entre autres l'Ariége, roulaient leurs flots sur un sable mêlé d'un peu d'or.

— Je suis plus riche que cela, se dit Olivier ; et je supplanterai aisément le comte de Foix.

Quand on est engagé dans de telles voies et conduit par l'ambition, la présomption et l'orgueil, inspirations de Satan, on va loin : mais le diable n'est pas adroit et souffle quelquefois des idées cornues. Une de ces idées germa dans la tête du chevalier. Il s'imagina de corrompre la nourrice de la jeune princesse, pour obtenir par son moyen une entrevue avec l'héritière de Bigorre : il lui mit dans la main une bourse de cent sequins.

— Ceci est à vous, bonne mère, et mille autres sequins seront votre récompense, si vous me faites avoir un quart d'heure d'entretien avec la jeune Marie, à la main de laquelle j'ose prétendre. Vous

pouvez lui dire que plus riche que moi n'est pas au pays des Francs.

— Je ferai votre commission, répondit simplement la nourrice.

Et, comme elle se retirait, Olivier feignit de se retirer aussi; mais, armant son pouce de son talisman, il suivit la bonne femme, sans être ni vu, ni soupçonné, jusque dans l'appartement de la princesse. Il entendit la nourrice exposer naïvement ce qui venait de se passer, et la gracieuse Marie répondre :

— Dites à ce chevalier que ma foi est donnée, que j'espère avec l'aide de Dieu n'être jamais parjure, et que les richesses de ce monde ne me tentent pas. Quant à ces sequins qu'il vous a donnés, ne les gardez pas, ma bonne mère, vous n'en avez pas plus besoin que moi. Mais allez en faire un convenable usage.

Quoique séduit plus que jamais par ce qu'il voyait et ce qu'il entendait, le chevalier suivit la nourrice, curieux de savoir ce qu'elle allait faire et avide d'apprendre s'il pourrait la gagner. Il vit la bonne femme entrer dans vingt pauvres maisons et distribuer ses sequins, cinq par cinq, au nom du chevalier inconnu. Les bénédictions que lui donnaient les pauvres, auxquels il n'avait pas songé, auraient pu toucher son cœur, si un autre que son ange gardien ne l'eût circonvenu. Il ne se retira de cette scène qu'en maudissant la vertu.

Livré à ses ambitieuses convoitises, et prenant son parti sur le meurtre qu'il venait de commettre, Oli-

vier s'arrêta à une résolution infernale. C'était, au moyen qui l'avait déjà servi, de pénétrer le soir dans la chambre de Marie, et de l'enlever, s'il pouvait la gagner, ou de la perdre par le scandale, s'il n'y parvenait pas, et de s'échapper ensuite sans crainte d'être arrêté, puisqu'il pouvait se rendre invisible. Il s'était donné un valet et deux palefrois nouveaux. Dans l'espoir de réussir, il laissa son serviteur et ses trois chevaux dans un bois voisin, et entra dans le palais, où le Comte qui ne soupçonnait rien, l'attendait à souper. — Au lieu de se retirer après le repas, il se glissa dans la chambre de Marie, dont il connaissait le chemin, et il s'y tint caché par son talisman.

La princesse ne tarda pas à y entrer, accompagnée de sa nourrice; et, après qu'elles eurent dit ensemble la prière du soir, la bonne femme s'étant retirée, la jeune fille poussa le verrou qui fermait sa porte. Aussitôt l'impatient chevalier se découvrit et, courant à elle, lui mit la main sur la bouche en disant :

— Si vous appelez, si vous criez, vous êtes perdue : car que dira-t-on de voir, à cette heure de la nuit, un homme enfermé avec vous ?

La jeune fille se tut; mais elle recula d'un pas et fit le signe de la croix. A ce mouvement, le chevalier frémit, comme s'il se fût fait en lui une commotion pénible.

En même temps qu'elle se recommandait à Dieu, à la sainte Vierge, à son bon ange, la jeune Marie considérait, à la lueur de sa lampe, la figure de l'homme qui la menaçait. Elle crut voir dans ses

yeux quelque chose d'étrange. — Si c'est un magicien, pensa-t-elle, je dois être prudente.

— Je ne vous connais pas, lui dit-elle, je vous ai à peine vu : et vous prétendez à ma main, qui est engagée. Vous ne pouvez m'obtenir que si vous avez une puissance qui surmonte tous les obstacles.

— Vous savez, répondit-il, que je suis riche assez pour acheter le Béarn, le comté de Foix et tous les domaines des Aquitains. Vous avez dit que les richesses temporelles vous tentaient peu. Mais j'ai un autre pouvoir, c'est que vous ne pouvez m'échapper : je vois tout ce que vous faites, j'entends tout ce que vous dites, je suis à côté de vous sans que vous le soupçonniez.

— S'il en est ainsi, dit-elle en comprimant son effroi, donnez-m'en des preuves, et je réfléchirai à des propositions qui surpassent tout ce que j'ai ouï dire de plus brillant.

Olivier mit le doigt de gant à son pouce et disparut. La princesse se contint encore, sentant bien qu'elle devait user de finesse.

— Mais, reprit-elle quand il se remontra, avec ce pouvoir prodigieux, qui me dit que vous ne disparaîtrez pas quand je serai devenue votre femme.

— Oh ! si vous ne me repoussez pas, je vous donnerai des sûretés, et le talisman qui me couvre sera remis en votre garde.

— Eh bien ! faites-moi voir les preuves de votre richesse et de votre mystérieux talisman; et, si je

puis faire consentir mon père à notre union, je serai à vous.

— Bon! reprit orgueilleusement le chevalier ravi, votre père n'hésitera pas un instant, quand je lui donnerai assez d'or pour acheter dix souverainetés comme la sienne. Mais c'est de vous que je veux tenir votre cœur. Et, si je ne vous parais pas odieux, je vous dévoilerai tout.

Il tira de sa gibecière le liard rouillé, le tourna dix fois dans sa main, et fit tomber dix sequins.

— C'est un escamotage, dit finement la princesse : ce vilain jeton de cuivre ne peut produire ce que voient mes yeux fascinés.

— Essayez, dit Olivier, charmé du progrès qu'il croyait faire dans ce cœur innocent. Il lui mit le liard dans la main, et la jeune fille sentit avec terreur les sequins s'y multiplier.

Elle continua de se maintenir :

— C'est le prodige le plus inouï, dit-elle. Avec ce liard on peut conquérir le monde, et la merveille qui vous rend invisible est plus surprenante encore. Riche de tels apanages, je me demande comment, au lieu de la simple fille du prince de Bigorre, vous ne recherchez pas l'alliance de Charlemagne.

— Vous seule m'avez charmé, et nous deviendrons les plus puissants princes de la terre. Car voici l'autre secret : il montra à la jeune fille le vieux doigt de gant et lui en expliqua les prérogatives.

— Je ne puis croire cette merveille, dit-elle.

— Essayez vous-même, devant votre miroir.

La princesse, ayant mis le doigt de gant au pouce de sa main droite, et voyant sa figure et toute sa personne s'évanouir dans le miroir fidèle, se jeta hors de l'atteinte d'Olivier, renversa la lampe, qui s'éteignit; et, poussant une porte cachée qui donnait dans la chambre de sa mère, elle s'y jeta en criant au secours. Son père, qui était encore debout, accourut et sentit sa fille dans ses bras avant de la voir, car elle avait emporté les deux talismans.

Au cri d'effroi qu'il poussa, les gardes accoururent. Marie ôtait le pouce de gant qui la rendait invisible.

— Un magicien est entré dans ma chambre pour m'ensorceler, dit-elle. Mais je tiens ses sortiléges.

Pendant qu'elle racontait à sa mère, d'une voix palpitante, ce qui venait de se passer, le comte et ses gardes cherchaient Olivier, qui, s'enfuyant par les corridors, était tombé dans une trappe que la nourrice avait ouverte en se retirant. Il s'y était rompu les deux jambes.

On le tira de là, on le coucha sur des peaux dans la salle d'armes, on le garda en attendant le jour; et, le lendemain matin, le comte, entouré de ses prud'hommes, le condamna, comme coupable de tentative de rapt, et convaincu de sortiléges et maléfices, à être brûlé devant la porte du château. Ce qui eut lieu deux heures après.

La tradition populaire ne dit pas s'il se repentit, ni s'il se confessa. Mais le comte fit brûler avant lui le liard magique et le pouce de gant, ne voulant pas user de ces moyens pour s'agrandir iniquement. Le

domestique du chevalier, au bruit de ce dénoûment, avait ramené ses chevaux au château; on distribua les sequins d'or à tous les pauvres du domaine, et Marie épousa le jeune comte de Foix.

Quant à la nappe de Martel, elle fut plus heureuse. Son maître, qui n'aimait pas trop à jouer avec le diable, se retira dans un couvent de l'Alsace (on ne dit pas lequel), où il se confia au prieur, qui était son parent. La maison vivait dans une extrême détresse. Le prieur trouva de bonne guerre l'idée de nourrir ses moines et tous les pauvres des environs avec la nappe enchantée.

Mais, au bout d'un an, il lui vint un scrupule, et il voulut bénir la nappe, qui, au contact de l'eau bénite, disparut.

Ce sacrifice fut récompensé. Charlemagne, instruit de la charité du bon prieur, lui donna de riches domaines qui lui permirent de continuer à nourrir les pauvres, — y compris ses moines.

XXVII. — LES ESPRITS ET LES DÉMONS CHEZ LES RABBINS.

Je conçois votre étonnement.
MAD. DE SOUSA.

Si les idées des Bretons, des Irlandais, des Espagnols sur les esprits et les démons nous paraissent extravaguer un peu trop, que diriez-vous des récits orientaux, dus aux rabbins ou aux disciples de Mahomet? Ils vont bien plus loin que les hommes

du Nord; et pourtant leurs récits sont admis. Nos lecteurs ne verront en tout cela que des contes. Nous n'en donnons aussi quelques notes que comme échantillon d'excentricités curieuses et comme délassement.

M. Éliacin Carmoly, qui a publié de si curieuses traductions des légendes rabbiniques, nous fournit ce qu'on va lire dans le *Voyage de Barbad par terre*, récit des temps anciens :

« Convaincu que la vie ici-bas n'est qu'un pèlerinage, je résolus de quitter mon pays, ma famille, mes amis. Cependant je n'avais déterminé aucune contrée pour le voyage que j'entreprenais. Mais comme il y a des routes partout, toutes les régions me parurent égales. Je partis par le premier chemin qui se présenta à moi, et qui me conduisit directement dans un vaste désert. Je le parcourus longtemps avec des peines infinies : la chaleur, la fatigue et la mauvaise nourriture me firent beaucoup souffrir. Enfin au bout de plusieurs jours je rencontrai un vieillard vénérable qui me reçut avec bonté. Il voulut savoir qui j'étais, je lui contai toute mon aventure.

» — Viens, me dit-il, je veux te montrer l'endroit où le ciel et la terre se rencontrent.

» Je pris ma pannetière et la suspendis à une croisée du firmament. Puis, je récitai ma prière, et je m'empressai de me rendre en temps convenable au lieu désigné. Mais cherchant des yeux ma pannetière, je ne la trouvai plus.

» — Y a-t-il ici des voleurs? dis-je au vieillard.

» — Non, me répondit-il, cela vient de la sphère céleste, elle s'enfuit et l'a emportée avec elle; attends jusqu'à demain, et tu la reverras.

» Je retrouvai, en effet, le lendemain, ma panetière, à la même heure, à l'endroit où je l'avais suspendue la veille. Ayant quitté cet endroit, nous arrivâmes sur le bord d'un fleuve. Il y avait dans ce fleuve une foule d'êtres monstrueux, et un arbre d'une hauteur et d'une force prodigieuses. Une grenouille, aussi grande qu'un village, sortit du fleuve, lorsqu'une couleuvre se précipita sur elle et l'avala tout d'un coup. Vint ensuite un oiseau qui engloutit la couleuvre et s'envola sur l'arbre où il se percha tranquillement. Maintenant jugez quelles devaient être la grandeur et la force immense de cet arbre.

» A partir de là, nous rencontrâmes une foule de monstres, tels que des femmes-oiseaux, des hommes à tête de bouc, des bêtes farouches ayant cent coudées de hauteur. La vue de pareils êtres m'effrayait; mon conducteur se fâcha en disant : Celui qui croit en Dieu ne doit rien craindre. En achevant ces mots, il me fit signe de continuer mon chemin et disparut.

» Bientôt après je fis la rencontre d'une grande quantité d'oies, dont les plumes tombaient à raison de leur épaisseur, et sous elles coulaient des torrents de graisse. Je leur dis : Mes sœurs, je sais que vous êtes destinées au festin des justes dans le monde futur, en aurai-je aussi ma part? Alors les unes ont élevé leurs ailes et les autres leurs pieds.

» J'avais à peine perdu de vue ces bonnes oies, que je rencontrai un autre vieillard. Je le saluai profon-

dément; je lui demandai s'il voulait m'accompagner. Il me répondit que oui, et aussitôt il me suivit. Nous traversâmes des lieux difficiles, et nous arrivâmes dans une plaine immense, au milieu de laquelle nous aperçûmes un jeune écureuil, qui n'avait encore qu'un jour d'existence et qui était cependant aussi grand que le mont Mispeh. Et de quelle grandeur croyez-vous qu'est cette montagne? Elle a quarante milles de circuit. La longueur seule du cou de cet animal était de trois milles, et sa tête occupait un espace d'un mille et demi. Il vomissait assez de boue pour obstruer l'Euphrate.

» Je fus frappé de la grandeur de cet animal et plus encore du nom du mont Mispeh, dont j'ai souvent ouï parler. Je priai mon nouveau guide de m'apprendre où était cette montagne. Il me répondit : Viens, je veux te la faire voir. — Y étant arrivé, j'aperçus le mont Mispeh environné de tous côtés de scorpions qui ressemblaient à des ânes blancs, et j'entendis une voix comme venant du ciel, et qui disait : Malheur à moi, qui ai juré! oui, malheur à moi! mais maintenant que j'ai juré, qui me dégagera?

» — Quelle est cette voix? demandai-je au vieillard.

» — C'est la voix d'Adam, me répondit le vieillard; il maudit le fatal serment qu'il fit aux démons de les reconnaître comme ses enfants.

» — Ses enfants?

» — Oui, comme ses enfants; et ils le sont en effet, car lorsque le père du genre humain eut mangé le fruit défendu, il devint l'auteur de quatre sortes de

démons. Les premiers sont semblables aux anges, ils connaissent l'avenir et volent d'un bout du monde à l'autre; les seconds sont semblables aux diables, ils dévorent les enfants et tourmentent les femmes; les troisièmes sont semblables aux hommes, ils mangent et boivent comme eux; les quatrièmes sont semblables aux animaux, ils agissent et font comme les bêtes.

» Ces démons ont quatre mères, qui s'appellent Libeth, Naama, Ighereth et Mahaloth. Chacune d'elles domine pendant quatre ans sur la terre; au bout de ce temps-là, elle se démet de sa domination. Alors toutes les quatre se rassemblent sur cette montagne, accompagnées d'une multitude innombrable d'esprits impurs. Là, elles proclament celle d'entre elles qui doit exercer, pendant quatre autres années, sa puissance depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Jamais mortel n'a pu dompter ces mères des démons, excepté Salomon, le grand roi, qui exerça sur elles un pouvoir absolu par la puissance de son anneau céleste. Elles se nommaient ses servantes, et il les envoyait partout où il voulait.

» Une fois Salomon leur demanda où était Asmodée, leur maître et leur époux depuis la mort d'Adam. Elles lui répondirent qu'il est placé entre le ciel et la terre, sur le grand Bar-Yochaï. C'est un oiseau monstrueux, dont la tête touche au firmament. Un œuf de Bar-Yochaï, tombant un jour par terre, renversa dans sa chute trois cents cèdres et inonda soixante villes de son moyeu.

» Lorsque Salomon voulut construire le temple

du Très-Haut, il interrogea ces diablesses pour savoir où se trouvait le Shamir, qui taille et polit les pierres. Elles lui déclarèrent qu'il était gardé par un coq sauvage et le lui cherchèrent.

» Ce coq sauvage, continua le vieillard, n'est autre chose que le père de ces démons qui visitent les hommes pendant leur sommeil. Si quelque mortel veut savoir si l'un de ces démons a été chez lui, il n'a qu'à prendre de la cendre criblée et à la répandre sous son lit; le matin, il verra comme des traces de coqs imprimées dessus.

» — Y a-t-il encore d'autres pères de démons?

» — Oui, il y a encore le prince des mouches, qui a une armée composée d'une foule d'insectes ailés. Si quelqu'un désire le voir, il faut qu'il se procure d'abord le cœur d'une chatte noire première-née, puis d'une autre chatte noire aussi première-née, et après les avoir réduits en cendres bien fines, il en remplira ses yeux et se lèvera.

» Charmé d'entendre ces merveilles, j'eus la curiosité de lui demander ce qu'il y avait au-dessous du mont Mispeh. On y trouve, me répondit-il, une race d'ânes sauvages, intraitables, mais qui sont grands, légers, beaux et les premiers ânes du monde. Ayant dit cela, il me quitta. Je marchai seul sept jours et sept nuits sans autre nourriture que celle des racines que je trouvais avec beaucoup de peine. Enfin, j'aperçus la retraite d'un solitaire, auquel je demandai du soulagement. Il me fit asseoir à une table bien servie. Je mangeai et je bus en abondance; puis je lui demandai qui il était, il me répondit qu'il était

un des disciples de Hihi, le plus grand magicien que la terre ait nourri.

» — Hihi! m'écriai-je avec étonnement.

» — Oui, Hihi, reprit-il avec vénération, le connais-tu?

» — Certainement je le connais. Je le vis une fois dans notre ville; il souleva une pierre, la jeta en l'air et la transforma en veau. Je partis et racontai la chose à mon père, qui me dit : Mon fils, si tu avais été à côté du magicien, tu aurais pu voir la vérité; mais comme tu n'étais pas près de lui, tu n'en dois être que plus certain que c'était tout simplement par la puissance du diable qu'une illusion fascinait tes yeux.

» A ces mots, le solitaire me dit en colère : — Ton père n'a pas connu mon maître, et toi, tu ne l'as pas vu. Laisse-moi, le droit de l'hospitalité me défend de te faire du mal, sans cela je te montrerais la puissance de Hihi.

» Je fus au désespoir quand je vis l'emportement de mon hôte; je lui demandai avec douceur de me pardonner mon ignorance, n'ayant jamais eu l'occasion de m'instruire dans les mystères de la magie.

» — Eh bien, je vais examiner ce que je puis faire pour t'initier dans cette haute science.

» En effet, après avoir lu quelque temps dans un petit livre qu'il tira de son sein, il me dit : O étranger, écoute les paroles de mon maître, les préceptes de Hihi touchant l'interrogatoire des démons. On ne les interroge pas les jours de pluie. Mais pareille chose est aussi défendue les jours de soleil, observe

un disciple. Un autre disciple disait que la sentence du maître n'était pas conforme à celle du magicien Vasi : celui-ci, en émettant son opinion à ce sujet, n'a considéré que le danger dont on doit se préserver de la part des diables, quand on les interroge, quel que soit le jour. En effet, ces conjurations sont fort dangereuses. Car les démons rendent souvent malheureux ceux qui ont l'imprudence de les invoquer, sans être maîtres dans l'art. C'est ce qui est arrivé à un certain disciple qui fut englouti d'abord dans un cèdre, puis on vit le cèdre se fendre et faire sortir de son sein l'audacieux, qui fut jeté dans l'air, d'où il tomba mort.

» On ne doit pas boire de l'eau sans en jeter un peu par terre, de crainte qu'une formule magique n'ait été prononcée sur cette eau. On rapporte qu'un grand magicien, descendu dans une auberge, dit à l'hôte : Donnez-moi de l'eau. Ayant remarqué que les lèvres de la vieille femme qui lui avait apporté de l'eau se remuaient singulièment, il en versa un peu et en vit sortir des scorpions et des serpents.

» — J'ai bu de votre boisson, dit-il à la vieille en lui présentant le reste de l'eau, buvez aussi de la mienne.

» La sorcière fit d'abord des difficultés pour boire l'eau qu'il lui présentait, mais à la fin elle but et fut changée aussitôt en âne. Le magicien se mit dessus et partit comme un éclair. Mais arrivé au milieu du marché, la compagne du magicien rompit le charme pendant que celui-ci ne se doutait de rien. Alors on vit le fameux chevalier monté sur une sorcière quand il se croyait sur un âne... »

XXVIII. — LES DÉMONS MINEURS.

Dieu a fait la terre riche.
PLATON.

La légende qu'on va lire bientôt tient aux démons mineurs que l'on classe parmi les lutins. Voici un document sur eux.

Il y a au pays de Galles une espèce d'esprits ou d'êtres surnaturels qu'on appelle esprits frappeurs. Ils n'ont d'analogie que dans leur nom déterminatif avec les esprits frappeurs de notre temps.

Les ouvriers des mines, au pays de Galles, affirment depuis longtemps qu'on entend ces esprits sous terre, dans les mines, et que, par leurs coups, ils indiquent aux ouvriers une riche veine de minerai. Dans le troisième volume du *Gentlemen's Magazine* (année 1764), on trouve une lettre de Louis Merris, homme estimé alors, autant pour son savoir et sa bienfaisance que pour son bon sens et sa sincérité. Voici cette lettre :

« Des personnes qui ne connaissent pas les arts et les sciences, ou le pouvoir secret de la nature, se moqueront de nous autres, et des mineurs de Cardigan, qui soutiennent l'existence des *frappeurs*. C'est pourtant une espèce de génies bons, utiles, mais insaisissables. On ne les voit pas, mais on les entend travailler dans les mines. Le frappeur est une sorte d'aviseur qui révèle aux mineurs les lieux qu'ils doivent fouiller, comme les rêves sont quelquefois les messagers de certains accidents qui nous

arrivent. Avant la découverte de la mine de *Esgair y myn,* les frappeurs y travaillèrent vigoureusement nuit et jour, et un grand nombre de personnes les ont entendus. Mais, après qu'elle fut ouverte, on ne les entendit plus. Lorsque je commençai à fouiller les mines de *Elwyn Elwyd,* les frappeurs travaillèrent si fort, pendant un temps considérable, qu'ils effrayèrent de jeunes ouvriers au point de les mettre en fuite. Mais quand nous atteignîmes le minerai, ils cessèrent, et on ne les entendit plus.

» Ce sont là d'étranges assertions; cependant des faits bien réels, quoique nous ne puissions ni ne prétendions les expliquer. Nous avons maintenant (octobre 1764) de très-beau minerai à *Elwyn Elwyd,* au lieu précis où l'on entendit travailler les frappeurs. Seulement ils ont cédé leur place, et on ne les entend plus. On peut rire si l'on veut de ce que j'avance. Pour nous, il me semble que nous avons tout sujet de nous réjouir et de remercier les frappeurs, ou plutôt le bon Dieu, qui nous envoie ces avertissements... »

Taillepied, dans son *Traité de l'apparition des esprits,* parle aussi des démons mineurs, qu'il appelle montagnards, parce qu'ils habitent des montagnes. Il raconte qu'un de ces démons nains tordit le cou à un mineur qui l'avait insulté. Mais il ne le fit pas mourir; seulement il lui retourna la tête de manière qu'il ne pouvait plus voir que derrière lui.

Paris. Typographie Henri Plon.

LES DÉMONS DES MINES.

XXIX. — LA MONTAGNE DU GÉANT.

Si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible, cela se fera.

LE DUC DE BUCKINGHAM.

Il est fâcheux que les hommes ne sachent garder aucune mesure dans leurs opinions et leurs croyances. Autrefois on croyait tout; maintenant on ne croit plus rien. Personne chez nos pères ne doutait des géants, que vous regardez à tort aujourd'hui comme une chimère. Il y a eu des géants, et même de très-grands géants.

Madeleine de Niquezza, pauvre Espagnole de Carthagène, prise par les Chiquitos, tomba successivement des mains de diverses peuplades sauvages dans une tribu de géants qui avaient neuf pieds de haut. Le doute s'est emparé de cette aventure; cependant l'empereur Maximin avait huit pieds. Guillaume de Malmesbury dit qu'Odorwpa, fils du comte de Devon, dont il mesura le tombeau, faisait des enjambées de cinq aunes. Lecat découvrit en 1754, dans un cimetière de Bordeaux, des os de géants qui avaient plus de neuf pieds; et il est constant qu'on a trouvé en Sicile des squelettes d'hommes qui ont eu douze coudées; c'est la mesure que donnent au géant Ferragus les chroniques de Charlemagne.

Nous ne prétendons pas dire qu'il y ait eu, depuis le déluge, des géants beaucoup plus hauts que ceux-là. Nous ne pensons pas avec les musulmans que notre premier père ait porté une lieue de hauteur;

nous serions trop dégénérés. Nous trouvons de l'exagération dans le peuple de Douai qui donne à Gayant, l'un de ses aïeux, une taille de vingt mètres; mais nous admettons les géants, et nos pères étaient plus grands que nous.

Dans les cavalcades de fêtes que les provinces du Nord ont toujours aimées, on voit partout des géants. A Douai, c'est donc le brave Gayant, avec sa famille colossale; à Lille, c'était Lyderick et sa femme, fondateurs de cette ville, hauts de soixante pieds. A Bruges, à Anvers, à Liége, à Malines, à Mons, à Bruxelles, on promène ainsi des géants populaires. Charles-Quint trouvait du grandiose dans ces usages qu'il favorisait; comme lui, la plupart des souverains les encouragèrent.

Mais abordons notre chronique, qui s'appuie sur un géant, et qui nous reporte à des jours un peu éloignés.

Il y avait, en 860, auprès de Bruxelles, une sorte de petit château bâti en bois, situé à l'endroit même que l'on gravit encore par les ruelles escarpées, qui se nomment toujours la Montagne du Géant; il occupait les lieux où le dernier siècle a encore vu la *Steenpoort*, et s'étendait de la rue des Alexiens à l'allée des Trois-Perdrix, tout en haut de la voie rapide dite rue de l'Escalier. Ce petit château était occupé par un géant dont le vrai nom n'a pas été conservé, mais que l'on appelait l'Ommeganck, d'un mot du pays qui voulait dire alors protecteur des chemins, et qui signifie aujourd'hui quelque chose comme procession par les rues. Les langues ont

aussi leurs changements. Il n'avait que neuf pieds de haut.

Son manoir, bâti sur une colline plus élevée de quatre-vingts pieds que le sol environnant, était alors inabordable; la montagne était de tous côtés abrupte, taillée à pic; le géant n'y remontait qu'à l'aide d'un rude escalier tourné vers la rue à laquelle il a donné son nom. Il s'y plaisait néanmoins. Il y était respecté. On conte qu'il était bizarre, sauvage, ne parlant point, brusque en ses manières, mais ne faisant de mal à personne, comme c'est l'ordinaire des gens forts et braves. Il n'employait sa puissance et sa bonne armure qu'à redresser les torts dans le pays, pourchassant les voleurs, défendant les marchands et purgeant la contrée des brigands vagabonds qui infestaient les routes.

Or, ce géant n'avait plus de femme, mais il avait une fille qui lui ressemblait peu, car elle était petite et gracieuse. Il la tenait enfermée pendant ses excursions, et jamais elle n'était descendue dans la vallée de Rollebeck (aujourd'hui comblée).

Un vaillant chevalier, qui s'était couvert de gloire en repoussant les Normands, était revenu depuis peu dans le pays. Il avait trente ans. Il succédait à son père, qui avait occupé de nombreux ouvriers dans ses mines de cuivre de la forêt de Soigne. On le nommait Hans de Huysteen.

Un jour que le géant, sorti pour ses courses, avait laissé seule au manoir sa fille Hélène, elle mit la tête à une petite fenêtre qui donnait sur Bruxelles alors naissant. Le chevalier de Huysteen passait en ce

moment au pied de la montagne; il aperçut la jeune fille; un éclair n'est pas plus rapide que le trait qui se jeta dans son cœur. Il monta l'escalier du géant; mais au moment où il allait entrer dans le château, l'Ommeganck parut. Sa fille courut au-devant de lui; après quoi elle salua l'étranger. Le géant fronça le sourcil :

— Qui t'a rendu assez téméraire pour mettre les pieds dans ce manoir? dit-il.

— Seigneur, répondit Huysteen, excusez-moi. J'ai vu votre fille, et l'admiration m'amenait à vos genoux.

Hélène tremblait.

— Qui es-tu? dit le géant.

Son ton brusque et mécontent fit frémir la demoiselle.

— Je suis Hans de Huysteen, répondit le jeune homme. Lothaire m'a fait chevalier.

— Tu n'es pas indigne de nous, reprit le géant avec un sourire qui annonçait quelque chose de bizarre. Mais j'ai fait un vœu : Tu ne seras l'époux de ma fille que si tu peux, demain, à la première heure du jour, venir ici la chercher à cheval, à travers un portique de pierres, pour la conduire à l'église de Saint-Géry.

Là-dessus le géant rentra, ferma sa porte et laissa le pauvre jeune homme sur le plateau de la petite montagne. Un regard compatissant qu'Hélène ne lui avait pu refuser en s'éloignant lui mettait au cœur un peu de courage. Mais lorsqu'en considérant l'escalier il vit ce qu'on lui avait prescrit, quand il y

songea, quand il réfléchit qu'on lui donnait la nuit seulement pour une entreprise immense, quand il eut mesuré les quatre-vingts pieds d'escarpement sur lesquels il fallait faire une route, et l'impossibilité de monter des pierres pour bâtir là un portique, il vit bien que le géant l'avait raillé. Or, tout le monde savait qu'il ne revenait jamais sur une parole dite.

Cependant le cœur touché voit rarement un obstacle insurmontable. Hans courut à ses mines, où travaillaient six cents ouvriers. Il appela leurs chefs et leur demanda s'ils ne pourraient pas, en une nuit, construire un chemin qui, de Bruxelles, dont la limite était alors vers la Grande-Place, conduisît à la montagne du Géant. Les maîtres mineurs lui répondirent qu'il fallait plus d'une année pour de si vastes travaux.

Hans n'ajouta rien, et se mit à soupirer. Comme il errait, pensif et attristé, dans les sombres galeries, il vit un petit homme à cheveux blancs, haut de quatre pieds, qui le regardait d'un œil fixe et ardent :

— Vous êtes dans la douleur, dit-il; si vous le voulez, je vous tirerai de peine.

— Oh! je ferai tout au monde, dit le chevalier. Mais qui êtes-vous?

— Vos gens, dit le petit homme, m'appellent le lutin. Mais moi et les miens, quels que nous soyons, nous habitons ces demeures souterraines que vos fouilles viennent troubler. Si vous me jurez de fermer cette mine et de nous y laisser, sire de Huysteen,

nous ferons cette nuit le chemin; nous bâtirons la porte de pierre; et demain, au point du jour, vous serez l'époux d'Hélène.

Pour ne pas nuire à votre fortune, poursuivit le nain, je vous indiquerai ailleurs une autre mine plus abondante, et je vous donnerai le secret d'étamer le cuivre.

Le chevalier promit tout, bondissant d'allégresse.

Pendant ce temps-là, le géant, voyant venir la nuit, s'entretenait avec sa fille. Il riait de toutes ses forces, aux dépens de sire Huysteen. Hélène se taisait.

Vers minuit, il se fit une grande tempête. Les vents ébranlaient le manoir; les arbres voisins se rompaient en criant; des tonnerres lointains faisaient entendre sans relâche leur grondement formidable. Hélène eut peur; le géant ouvrit la fenêtre :

— C'est sans doute, dit-il, le démon de la chasse qui sort de la forêt de Soigne.

Mais la nuit était si noire qu'il ne vit rien; seulement il entendait le bruit des marteaux, le cliquetis des pioches, le roulement des brouettes et les voix confuses des travailleurs. C'était un vacarme sourd et un immense bourdonnement, comme si cent mille hommes actifs, pressés, haletants, eussent été rassemblés là.

Il poussa un nouvel éclat de rire : — Huysteen est fou, s'écria-t-il; il a entrepris le chemin.

Il referma la fenêtre, car le vent venait d'éteindre la lampe. Hélène ne put prendre aucun repos. Aux premiers rayons de l'aurore, elle courut à la verrière. Quelles furent sa surprise et sa joie en voyant

devant le manoir une magnifique porte de pierre (*Steenpoort*)! elle poussa un cri si retentissant que le géant accourut.

En ce moment, le chevalier Hans de Huysteen parut à cheval sous le portique, conduisant à la main un élégant palefroi pour Hélène. Tout ce que le géant avait demandé était fait.

Il embrassa le chevalier, qui, ce jour-là même, heureux époux d'Hélène, tint fidèlement parole au petit homme à cheveux blancs. Il devint puissamment riche. Cent ans plus tard, un de ses descendants, sire Rodolphe de Huysteen, qui fut chef des deux grandes familles patriciennes de Huysteen et de Steenhuys, établit pour la première fois, en l'honneur du commerce, la cavalcade de l'Ommeganck, que Jean I^er^, duc de Brabant, remit en vogue au treizième siècle (1).

XXX. — LA LÉGENDE DU HOUILLEUR.

Vous attribuez les découvertes au hasard; mais établissez donc ce que c'est que le hasard!

CHAUFEPIÉ.

Il y avait cinquante-cinq ans que le pieux Ansfride, dernier comte de Huy, avait donné ses domaines à l'évêque de Liége, lorsque le pauvre Tiel, son petit-fils et son dernier descendant, parvint à sa vingt-deuxième année, vers la fin de l'été de l'an-

(1) Dans cette procession, on promène, comme dans les autres villes de Flandre, un énorme géant, entouré de sa famille colossale.

née 1040. Il se fêta tout seul d'un petit esturgeon qu'il avait pêché dans la Meuse. Le brave garçon, se trouvant sans fortune, habitait solitairement dans le village de Plénevaux une petite cabane, où il ne possédait qu'un arc, une coignée, une pioche et quelques instruments de pêche. Il gagnait sa vie au métier de maréchal ferrant, qu'un vieux forgeron du village avait eu la compassion de lui apprendre. Il était si sage et si doux que tout le monde l'aimait et qu'on ne l'appelait pas autrement que Tiel le Prud'homme. Les vieillards l'estimaient pour sa bonne conduite; toutes les jeunes filles du village, des hameaux voisins et de tout le Condros l'eussent volontiers pris pour mari, malgré sa pauvreté. Mais Tiel ne se pressait pas de donner son cœur.

Un beau soir du 17 septembre 1042, qu'il revenait de faire ses dévotions à Seraing, devant la sainte châsse de l'abbaye du Val-Saint-Lambert, il s'égara dans les bois de Plénevaux et de Brion. La nuit était belle; il chercha longtemps son chemin avec patience. Il éprouva enfin une singulière émotion de joie, en apercevant une lumière assez vive à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui le champ de Bœur. Il s'en approcha, et peu à peu il découvrit que cette lumière, qui s'élevait par une petite cheminée, comme une gerbe de flamme au-dessus de la cime des vieux chênes, partait d'une cabane isolée, laquelle paraissait construite à peine depuis quelques jours. Il n'y trouva point de porte; mais la vaste baie qui servait de fenêtre et qui descendait fort bas n'étant fermée ni par vitrail, ni par rideaux,

il put voir tout à son aise ce qui se passait dans l'intérieur.

L'ameublement n'était pas considérable. Il consistait en deux tabourets noirs, une petite table d'ardoise et deux lits de feuillage. La lumière que Tiel avait aperçue était produite par un grand feu qui flambait et petillait joyeusement dans le foyer, mais dont le jeune Prud'homme ne put reconnaître l'aliment; car il n'y avait dans l'âtre bois, paille, ni rameaux. C'était une masse de feu de nature inconnue, qui lançait une vive lumière et jetait jusqu'au dehors une chaleur suave et confortante.

Les reflets de ce feu surnaturel (alors on ne connaissait pas l'usage du charbon de terre) éclairaient assez pour laisser voir parfaitement les deux seuls habitants de la cabane : c'étaient un vieillard et sa fille. Le vieillard n'avait pas quatre pieds de haut; ses jambes étaient contournées, sa tête profondément enfoncée dans ses solides épaules, ses yeux étincelants, sa figure extrêmement grave. Ses cheveux épais devenaient gris. Il était vêtu d'un hoqueton rouge bariolé de bandes noires. Tiel le vit tout entier d'un seul coup d'œil; et cet aspect lui inspira un tel sentiment d'embarras ou de crainte, qu'il n'osait avancer, lorsque ses regards distinguèrent la jeune fille.

Elle paraissait avoir dix-huit ans. Un instant Tiel se crut en présence d'un ange. Il n'avait d'abord remarqué qu'une petite main, blanche comme la neige, sortant d'une robe de soie noire; bientôt elle se tourna vers la baie; et Tiel le Prud'homme contem-

pla, émerveillé, une jeune tête éblouissante de fraîcheur, une longue chevelure noire relevée en nattes par derrière, un sourire plein d'innocence, des yeux grands et doux. Son cœur s'ébranla de ce singulier spectacle; mais la sorte de gêne que lui inspirait le vieillard, le tumulte de ses idées et peut-être la pensée de sa misère, pensée qui rend si timide, ne lui laissèrent pas la force d'entrer dans la cabane.

Le nain et sa fille ne parlaient point.

Tiel le Prud'homme était depuis longtemps contre un arbre dans une sorte d'extase, quand le vieillard, se levant, prit par le bras la jeune fille, qui le dépassait de la tête, et s'avança vers la baie comme pour sortir.

Tiel effrayé s'enfonça rapidement dans un taillis. Pour tout au monde, par une de ces inexplicables faiblesses de l'esprit humain, il n'eût voulu être vu en ce moment.

Après avoir couru quelques minutes, il se retourna, n'entendant et ne voyant plus rien; il écouta un moment, il hésita, et ne distinguant, dans le silence qui l'entourait, que les palpitations de son cœur, il se hasarda à revenir sur ses pas; mais il s'égara de nouveau; et il eut beau marcher jusqu'au jour, il ne put retrouver ni la cabane, ni sa lumière, ni ses hôtes.

Il revint à Plénevaux harassé de fatigue et gonflé d'une préoccupation qui devait désormais le dominer. Le soir venu, à demi reposé, il retourna dans le bois. Il y alla tous les jours suivants. Jamais il ne put revoir la chaumière; et personne ne sut lui en

apprendre aucune nouvelle. Car lui seul sans doute l'avait vue.

De vieilles femmes et de pauvres bûcherons lui dirent pourtant que parfois, en traversant les bois de Brion, ils avaient entendu des chants sauvages, aperçu des lueurs et cru voir des follets; mais qu'ils n'avaient eu garde de s'en approcher, parce que le bruit courait que des lutins et des démons faisaient leur sabbat dans les bruyères de ces bois.

Tiel ne se rebuta point. Il ne vivait plus que pour songer à la cabane mystérieuse.

Cependant les seigneurs du pays se faisaient alors de ces guerres de destruction, si fréquentes au moyen âge. En 1044, presque tous les villages qui n'étaient pas fortifiés furent détruits, et beaucoup de forêts brûlées. La désolation était grande sur les bords de la Meuse. Un hiver s'avançait, que l'on présumait devoir être rigoureux; les bonnes gens se voyaient forcés d'aller chercher le bois, alors seul moyen de chauffage, jusqu'à la forêt des Ardennes. Tiel le Prud'homme ne méritait plus guère ce surnom; il paraissait vivre isolé au milieu de ses voisins, ne rêvant qu'à sa vision, oubliant tout le reste, et ne voulant pas se persuader que ce qu'il avait vu fût une hallucination. Le 17 septembre 1044, jour de la fête du saint prélat de Maëstricht, il se souvint que c'était à pareil jour, en revenant d'honorer la châsse miraculeuse du Val-Saint-Lambert, qu'il avait fait son heureuse rencontre. Il partit donc pour Seraing, s'agenouilla humblement devant l'autel de l'abbaye et pria jusqu'à la nuit.

Il s'en revint, comme la première fois, prenant son chemin à l'aventure, dans la direction des bois de Brion, qui avaient été brûlés. Ceux qui ont ressenti de ces angoisses que d'épaisses ténèbres environnent comprendront seuls le battement de cœur qui l'assaillit, lorsqu'en traversant cette campagne de cendres il aperçut, de l'autre côté d'une masse sombre qui était devant lui, une lueur vive qui s'allongeait sur le champ de Bœur. Cette masse était la cabane. Il la tourna, en prenant le large, dans un tremblement extrême. Dès qu'il fut en face de la baie, il revit le même feu que la première fois, le même vieillard un peu plus gris, la même jeune fille un peu plus grande. Il se mit à genoux, leva les mains au ciel et rendit grâces à saint Lambert.

Après qu'il eut prié, il se leva; il s'acheminait, la main sur le cœur, — décidé à franchir la baie de la cabane, à se jeter aux genoux du vieillard, et à lui demander la main de sa fille.

Il n'était plus qu'à quelques pas, lorsqu'il entendit le nain commencer une chanson, tout en remuant la braise petillante avec un crochet de fer; la jeune fille, de sa voix pure et fraîche, accompagnait les accents bizarres de son père. Ils chantaient, en vieux langage wallon, ces couplets, que nous avons cru devoir traduire.

LE CHANT DES HOUILLEURS.

Avec ardeur vous cherchez la fortune,
Disait la Terre aux manants du bassin.
Mais cherchez mieux, car son poids m'importune;
Cherchez toujours, car elle est dans mon sein.

Pour vous je me dépouille
De mes feux les plus chers;
Tirez, tirez la houille,
Réchauffez l'univers.

La Terre seule est mère de largesse,
Disait la Houille en prenant son essor.
Venez à moi, car je suis la richesse,
Et mon teint noir cache un vaste trésor.
Que le pic se dérouille,
Frappez, lancez vos fers;
Tirez, tirez la houille,
Ranimez l'univers.

Triomphez donc, peuples de la vallée,
Houilleurs constants, votre travail est bon,
Dit la Fortune, au grand jour étalée,
En se montrant sur la fosse au charbon.
Houilleur, fouille et refouille,
Et répète ces vers :
Tirons, tirons la houille,
Éclairons l'univers.

Dès que les chants eurent cessé, et que la cabane fut retombée dans le silence, Tiel le Prud'homme, qui n'avait rien compris à la chanson, s'élança vers la baie. Mais il s'arrêta encore au moment de la franchir :

— Seigneur et noble demoiselle, dit-il d'une voix émue, m'accorderez-vous de m'arrêter un instant à votre foyer?

La jeune fille sourit et rougit avec bienveillance : elle indiqua du doigt au pauvre Tiel un troisième siége, qu'il n'avait pas aperçu, pendant que le nain disait doucement :

— Soyez le bienvenu, si vous nous aimez.

Tiel sentit son cœur se relever à ces paroles.

— Si je vous aime, dit-il...

La jeune fille reposait sur lui un regard si bon, qu'il s'affermit; il osa se lancer tout d'un coup; et se jetant à genoux entre le nain et sa fille :

— Si je vous aime! reprit-il. Il y a deux ans que j'eus le bonheur de vous voir, ici même. Depuis deux ans je ne vis que de ce souvenir. Je suis venu ici pour y mourir, si je ne puis obtenir la main de l'ange dont sans doute vous êtes le père.

Le cœur du jeune homme bondit; car en finissant ces mots, il ne vit pas le front de la jeune fille se rembrunir. Le nain leva la tête en disant :

— Asseyez-vous. Ce que vous demandez est possible...

Peut-être faut-il ici nous arrêter un instant; car vous devez éprouver de la surprise. En effet, les mœurs que nous essayons de décrire ne sont pas habituelles. On procède avec moins d'abandon parmi les hommes. Mais la naïveté du nain et de sa fille, leur empressement à accueillir Tiel ont fait soupçonner aux savants que ce mystérieux personnage était de l'espèce, aujourd'hui peu connue, que les anciens appelaient gnomes, ou habitants de l'intérieur de la terre et gardiens de ses mines, petits êtres qui tenaient à grand honneur d'être recherchés par les hommes.

Quoi qu'il en soit, Tiel baisa avec transport la main du vieillard.

— C'est possible, reprit le nain, car je vois que Florine vous aimera.

La jeune fille rougit de nouveau, comme pour ne

pas démentir son père. Le pauvre garçon, s'il l'eût osé, eût extravagué de joie.

— Mais qui êtes-vous? dit le nain.

— Je suis le petit-fils du comte Ansfride. On m'appelle Tiel le Prud'homme.

— C'était un digne et noble seigneur que le comte Ansfride. Mais ma fille aura de moi une riche dot. Et n'est-il pas vrai, Florine, que lorsqu'il sera votre époux, il faudra qu'il s'appelle Tiel le Houilleur?

Florine répondit par un signe de tête. Tiel ne s'était pas attendu à un tel accueil. Mais ces mots : « Ma fille aura une riche dot » vinrent le troubler. Le nain s'en aperçut :

— Ce nom de Tiel le Houilleur vous déplairait-il, mon fils? dit le vieillard.

Alors, comme nous l'avons dit, la houille n'était pas connue. Tiel ne comprenait pas ce nom, qui lui devenait cher s'il plaisait à Florine. Il lui expliqua la cause de son embarras, qui était sa pauvreté.

— L'homme est fait de chair et d'os, dit le vieillard; tous naissent également pauvres, et aucun n'a dans lui-même la mine d'or. Mais la fortune est là (il frappa la terre du pied) dans le sein de leur mère commune. Il faut la conquérir. Voici l'immense trésor qui sera votre présent de noces, ajouta-t-il en remuant avec son crochet un gros morceau de houille, que Tiel n'avait pas remarqué dans un coin de la cheminée, et dont il était loin de soupçonner les propriétés.

Tiel ouvrait de grands yeux sans oser faire de questions. Le vieillard reprit :

— Ceci, mon fils, vous enrichira, vous, vos enfants et les enfants de vos enfants, vos parents, vos amis et vos concitoyens; c'est une fortune inépuisable, qui doublera un jour la prospérité de ces contrées; elle répandra ses bienfaits sur le reste du monde. Quand la civilisation aura détruit les forêts, dans les cruels hivers, on demandera à la terre la houille bienfaisante.

— Mais qu'est-ce que ce trésor? demanda en tremblant Tiel le Prud'homme.

— C'est le feu et la lumière, dit le nain. En même temps il brisa le morceau de houille qui était devant lui, il en jeta une partie dans la flamme; elle devint plus petillante et plus vive. Tiel comprit que la houille pouvait remplacer le bois, et qu'elle avait bien plus de chaleur.

Après cela, le nain mit l'autre morceau enflammé dans un alambic; il l'arrosa d'un peu d'eau, qui rendit son ardeur plus active; il le distilla, il en tira une sorte de bitume babylonien, un coak ou charbon qui pouvait brûler longtemps encore, et dans un tube il recueillit un léger gaz, auquel il mit le feu.

Une lumière immense éclaira la cabane. Tiel se croyait dans un pays de prestiges.

— Cette lumière, dit le nain, viendra plus tard. Ne vous occupez maintenant que de tirer la houille et de remplacer le bois qui manque. Je vais vous conduire à la mine.

Le nain, portant à la main le tube enflammé, se mit en marche. Tiel, au comble du bonheur, donna

le bras à la belle Florine et le suivit. Arrivés au bord de la Meuse, le vieillard siffla; une barque descendit, conduite par six hommes trapus, hauts de quatre pieds, qui ramèrent en silence et déposèrent nos trois personnages à un endroit que le nain leur indiquait. La lumière et le vieillard marchaient devant; Tiel suivait toujours avec Florine. Quand le nain s'arrêta, il s'aperçut que les six petits hommes du bateau, dont il n'avait point entendu les pas, étaient avec eux. La terre en cet endroit était couverte de quelques grès tachetés de noir. Les six hommes de quatre pieds se mirent à piocher avec une vitesse surhumaine, la terre semblait s'ouvrir d'elle-même, et on les y voyait descendre comme des masses pesantes qui s'enfonceraient dans la neige. Bientôt ils découvrirent la houille.

— Voici, dit le nain, ce que je vous ai promis : amenez ici demain des hommes et devenez heureux. Vous n'aurez à redouter dans l'exploitation de la houille que deux sortes d'ennemis formidables. D'abord la Mehaigne, le Hoyoux, la Meuse et plusieurs autres fluents, qui, sans doute irrités de vous voir au-dessous de leur lit, chercheront à s'infiltrer dans vos galeries, à détruire vos mines, à étouffer vos ouvriers. Prévoyez ces affreux désastres. Craignez ensuite le Grisou, démon mauvais, rapide comme l'éclair, irritable et funeste, que l'on dit gardien de certains métaux, et qui dès qu'il croit qu'on en approche, vomit la flamme dans les gaz, produit d'épouvantables détonations, ébranle les conduits souterrains et tue les mineurs. Veillez à ce

que la lumière qui éclairera vos travaux ne soit pas en contact avec le gaz inflammable. Adieu, que le Très-Haut vous protége! Et vous, ma fille, maintenant que vous avez un époux, embrassez votre père et faites-moi vos adieux.

La jolie fille du nain se mit alors à pleurer. Tiel la consolait encore, lorsqu'il s'aperçut que tout avait disparu autour de lui. Le nain et ses compagnons étaient partis.

Tiel emmena à sa chaumière la fille du mystérieux vieillard, qu'il ne revit plus. Il épousa Florine le lendemain à l'abbaye du Val-Saint-Lambert, et le même jour il mit des ouvriers à la fosse. Il devint bientôt riche. Il établit des usines et des hauts fourneaux. Il laissa des enfants dans la splendeur.

Le commerce de la houille devint si considérable qu'au quatorzième siècle les houilleurs formaient une très-grande partie de la puissante armée liégeoise.

Il serait inutile d'énumérer tout ce qu'on doit aujourd'hui à cette grande et précieuse découverte. Tiel le Houilleur fut avec Florine le plus heureux, et avec sa dot le plus opulent des hommes de son siècle. Son bonheur le préserva, tant qu'il vécut, des inondations et du feu grisou. Fasse le bon saint Lambert que ces deux fléaux horribles épargnent toujours désormais les braves mineurs!

XXXI. — FINESSES DES DÉMONS.

Finesse est souvent malhabileté.
LE PRÉSIDENT JEANNIN.

Dion Cassius raconte, dans ses histoires romaines, que l'empereur Trajan, se trouvant à Antioche, dans ce terrible tremblement de terre qui renversa une grande partie de la ville et fit périr tant d'habitants, fut sauvé par un démon qui se présenta subitement devant lui, le prit entre ses bras, sortit avec lui par une fenêtre et l'emporta dans la campagne. Mais l'historien ne dit pas la suite de cette aventure, et c'est fâcheux; car les démons ne font jamais rien sans intérêt.

Ou bien l'officieux sauveteur n'était pas un démon.

La jeune Agnès du Montpolitien, inscrite depuis parmi les saintes, passait un jour devant une maison mal famée. Elle vit sur le toit une bande de corbeaux, qui la huèrent et la poursuivirent. On a cru que ces corbeaux étaient des démons qui prétendaient, en l'effrayant, obliger la jeune fille pieuse à se réfugier dans cette maison de désordre, mais elle passa; et s'étant informée à propos de cette maison, elle apprit que la débauche l'habitait. Elle se proposait d'adopter la vie religieuse des vierges chrétiennes. Aussitôt qu'elle eut pris l'habit, d'une part de sa dot elle acheta cette maison diffamée et en fit un monastère, qui devint pour les pauvres jeunes filles tombées un saint refuge.

Voilà comment les ruses de Satan ne lui réussissent pas toujours.

Un démon qui se croyait habile (ils ont tous cette vanité, et bien des hommes leur ressemblent) effraya un prêtre de Cologne en lui annonçant le jour prochain de sa mort. On croyait fermement alors à l'astrologie et aux horoscopes. Le prêtre, troublé, quitta sa cure, dont la responsabilité lui semblait lourde, et se retira dans un monastère de Cîteaux pour se préparer à la mort.

Mais de cette mort prédite rien n'annonçait les approches. Le réfugié se portait si bien que l'abbé du couvent lui fit faire son noviciat. Il le fit, sans que sa santé reçût la moindre atteinte. Alors le démon qui l'avait dérangé se montra :

— Homme juste, lui dit-il, je suis votre ange gardien. Ne vous étonnez pas de vivre encore, quoique je vous aie prédit le contraire. Dieu, que vous servez si bien, a différé votre dernière heure, parce que vous devez édifier ceux avec qui vous vivez désormais. Il m'envoie à vous pour vous aider dans vos peines, pour vous instruire et vous garder contre vos ennemis. Révéler la faveur qu'il vous fait, ce serait orgueil. Vivez donc en paix.

Le pauvre homme, flatté, crut tout cela; et dès lors il vit tous les jours son démon, qui, sous de belles apparences, lui donnait de perfides conseils. Lorsqu'il priait longtemps ou qu'il prolongeait ses méditations ou ses veilles, son ange lui disait : — La discrétion est la règle suprême des vertus; ne faites donc rien au-dessus de vos forces; ménagez-vous pour le service de Dieu.

Lorsqu'il voulait se charger d'un fardeau pesant,

son officieux ami lui disait : — Cette pénitence est trop rude; prenez celle-ci qui est plus légère.

Une certaine nuit, le démon, espérant tirer enfin bon parti de ses complaisances, éveilla à minuit le prêtre devenu moine et lui dit :

— Levez-vous, homme saint. Dieu veut récompenser dès ce moment vos pieux travaux et votre constance. Il ouvre pour vous les portes de l'éternité. Sortez donc de la vie. En même temps que la couronne de béatitude, vous aurez la palme du martyre.

En même temps, il présentait une corde à nœud coulant et montrait à sa proie un énorme clou où l'on pouvait se pendre.

Le pieux moine, épouvanté, reconnut alors qu'il était en plein commerce avec le diable. Il s'écria :

— Retire-toi, méchant esprit. Je reconnais qui tu es, et tu ne me tromperas plus.

Il fit, de tout son cœur, pendant ces paroles, un signe de croix qui emporta le démon, comme le vent des tempêtes emporte la feuille desséchée.

Il se leva aussitôt, courut éveiller le prieur du couvent et le supplia d'entendre sa confession. Le prieur, stupéfait, lui donna une pénitence modérée, parce qu'il avait marché de bonne foi. Comme il s'en retournait très-agité à sa cellule, le démon eut l'audace de se montrer à sa rencontre, non plus avec l'aspect d'un ange, mais dans sa propre forme; il tenait un arc bandé et menaçait le moine d'une flèche dirigée contre lui.

— Misérable, lui cria-t-il, je te tiens ici, et tu ne mourras que de ma main.

— Retire-toi, maudit, répliqua le pénitent. Je suis hors de tes atteintes.

Et, par un autre signe de croix, il s'en débarrassa à jamais (1).

Le petit fait qui suit montre encore que les démons sont quelquefois attrapés dans leurs démarches. On sait que, dans les campagnes, les propriétés sont ordinairement séparées par des bornes de pierre. Un paysan qui, cédant à une tentation, avait reculé les limites de son champ dans celui de son voisin, vit, dans sa dernière maladie, au-dessus de sa tête un démon tenant une grande pierre dont il menaçait de l'écraser. Le malade reconnut la borne qu'il avait criminellement dérangée; et cette manœuvre, par laquelle l'esprit mauvais comptait le jeter dans le désespoir, lui amena au contraire, par la grâce de Dieu, un repentir tel qu'il se hâta de réparer dignement sa fraude, et qu'il mourut en paix.

XXXII. — L'ABBÉ DE MORIMOND.

Ne forçons point notre talent.
LAFONTAINE.

L'histoire de l'abbé de Morimond est encore tirée de Césaire d'Heisterbach. Un jeune homme, dont nous ne savons pas le nom, faisait ses études à Paris, au commencement du treizième siècle. Un esprit lent, une mémoire à peu près nulle, une grande

(1) Césaire d'Heisterbach, liv. III, ch. XIV.

incapacité le rendaient le jouet de ses camarades, qui l'appelaient l'idiot. Le jeune homme se désolait, non peut-être de sa lourdeur, mais du surnom qu'elle lui attirait. Il en devint malade.

Un démon, qui avait vu sans doute la sainte Vierge débrouiller à un degré prodigieux l'intelligence du jeune Albert de Groott (1), voulut singer ce miracle, et trouvant dans l'idiot un sujet assez disposé, il se présenta devant lui, non pas dans un aspect infernal, mais sous les traits d'un philosophe (car il en poussait déjà en ce temps-là), et il lui dit :

— Si tu veux te mettre à genoux devant moi et me rendre hommage, je te donnerai plus de science à toi seul que n'en possèdent ensemble tes camarades et tes maîtres.

L'étudiant, malgré son faible esprit, comprit que, lui offrir toutes les sciences sans étude, c'était une proposition sentant la magie, et il répondit :

— Tu ne peux être qu'un démon. Je ne veux ni te rendre hommage, ni t'appartenir.

Au lieu de se retirer, le démon sourit. Il avait ses vues. Il comprenait que ce jeune homme humilié ferait son chemin vers le ciel; et il savait que les sciences gonflent le cœur et la tête, où elles font germer et croître l'orgueil. Or, où est l'orgueil, Satan aura pied.

Il prit donc la main du malade, en se composant une mine aussi gracieuse que possible; et, sans mettre aucune condition à sa bienveillance, il glissa

(1) Albert le Grand. Voyez, dans les *Légendes de la sainte Vierge*, la *Vision de l'écolier*.

dans la main qu'il tenait une petite pierre d'espèce inconnue, en disant :

— Tant que vous tiendrez cette pierre très-rare dans votre main, l'une ou l'autre, vous saurez tout ce qu'un homme peut savoir.

Après ce peu de mots, il s'en alla brusquement.

Le jeune homme serra la pierre entre ses doigts, et tout surpris de sentir ses facultés intellectuelles s'éveiller, il se leva, entra dans la classe, répondit avec une convenance parfaite à toutes les questions qu'on lui fit, soutint des discussions importantes sur divers sujets et terrassa tous ses compagnons, qui se persuadèrent que jusqu'alors il avait fait le niais et qu'il prenait sa revanche.

Pendant quelques mois, il déploya avec le même succès une éloquence, une logique, un jugement, une finesse d'esprit qui jetèrent tous ses auditeurs dans l'admiration. Il devint la grande nouvelle de Paris. Personne ne sachant le secret de la pierre merveilleuse, on se demandait par quel miracle il était devenu le plus éclatant des élèves de l'école, après en avoir été le plus méprisé.

On ne nous dit pas si son trop grand esprit lui avait donné de l'orgueil. Mais on sait qu'il lui amena une maladie si sérieuse que les médecins la jugèrent mortelle. Lorsqu'on lui révéla l'état où il se trouvait, la peur du jugement de Dieu le fit trembler. Il fit appeler son confesseur, à qui il avoua qu'il avait reçu d'un inconnu, qui pouvait bien être un démon, une pierre merveilleuse à laquelle il devait sa science.

— Ah! mon enfant, lui dit le prêtre, c'est un

appât; et si vous ne renoncez à la connaissance du démon, vous n'aurez jamais la connaissance de Dieu.

La pierre savante n'avait jamais jusque-là quitté sa main gauche où il la cachait. Il la jeta avec effroi, et elle disparut. Mais en même temps il redevint aussi simple qu'auparavant.

Cependant le malade était tombé si bas que le lendemain il mourut, ou du moins parut mourir. Si ce n'était qu'une apparence, concession que nous devons faire aux lecteurs de notre temps, elle était si complète qu'on mit le mort au cercueil. On le porta à l'église; et, le lendemain, ses camarades vinrent chanter sur lui les psaumes des morts.

Or, la veille, comme on le transportait à l'église, les démons avaient enlevé son âme, ainsi qu'on l'apprit un peu plus tard, et l'avaient emmenée dans une vallée profonde, noire, épouvantable, remplie de soufre, de flamme et de fumée. Là ils s'étaient partagés en deux bandes et s'étaient mis à jouer à la balle avec cette pauvre âme, la faisant voler à de grandes hauteurs et la recevant dans leurs griffes aiguës et brûlantes.

Pendant que les esprits d'en bas jouaient ainsi avec cette âme, un messager du ciel descendit et dit aux démons : — Écoutez ce que vous ordonne le Très-Haut : Laissez aller cette âme que vous avez cru escamoter et qui n'est pas à vous (1).

(1) *Misertus illius Dominus misit virum magnæ reverentiæ, qui dæmonibus tale nuncium deferebat,* etc. On lit dans le récit du ressuscité qu'il lui fut donné de voir son âme, qui ressemblait, dit-il, à un globe lumineux et couvert d'yeux de tous les côtés.

Les démons s'enfuirent, écrasés par la lumière qui entourait l'envoyé céleste; l'âme retourna dans son corps, et le corps s'agita aussitôt. C'était au moment où l'on se disposait à le mettre en terre. Les assistants épouvantés reculaient. Mais quand ils entendirent le récit que leur fit le ressuscité, et que nous avons résumé sommairement, ils rendirent grâces à Dieu.

Plus pénétré qu'eux tous, l'écolier, revenu à la vie et à la santé, se réfugia à Cîteaux. S'il n'avait plus les oripeaux de la science que le démon lui avait offerts, il avait reçu de la bonté de Dieu, dans la crise qu'il venait de subir, le bon sens et la sagesse chrétienne, qui valent mieux que nos vains talents d'éclat. On lui reconnut, quelques années plus tard, assez de mérite vrai pour l'admettre aux saints ordres, et il devint abbé de l'abbaye de Morimond, en Champagne. Il la gouverna parfaitement.

XXXIII. — LES DÉMONS HONNÊTES.

Défiez-vous néanmoins de certains empressements.
AUGUSTE LAFONTAINE.

Si le bon et pieux moine Césaire d'Heisterbach, qui nous a fourni quelques récits, nous étonne dans les petits traits qui vont suivre, nous rappellerons qu'au douzième et au treizième siècle, où la charité était si grande, on n'admettait pas égalité de malice, ni par conséquent égalité de peines, dans la multitude immense des démons. On ne pensait pas que les anges *entraînés* fussent tombés aussi bas que les chefs de la révolte. On s'imaginait que peut-être cer-

tains démons, comparés aux niais de nos émeutes, pouvaient expier de manière, non pas sans doute à regagner le ciel, mais de façon à ne pas brûler éternellement dans les enfers. Cette opinion, que nous n'osons pas juger, s'appuyait de quelques faits que nous allons rapporter, sans les garantir, mais comme nous les avons trouvés.

I.

Un certain Karle de Luzzen, jeune seigneur allemand, cherchait autour de lui un bon serviteur et n'avait pu encore le rencontrer à son gré, lorsque se présenta devant lui un adolescent assez bien fait, qui lui offrait ses services. Il avait les traits harmonieux et la voix si douce que Karle le retint, sans soupçonner que c'était un démon. Il en fut servi avec tant de soins, tant de complaisances, tant de fidélité, qu'il en était ravi. Jamais il ne montait à cheval, jamais il ne mettait pied à terre sans trouver son serviteur à son poste, ayant un genou en terre et lui tenant l'étrier. Il était discret, prévoyant et toujours de bonne humeur.

Un jour que le chevalier et son valet voyageaient ensemble, comme ils côtoyaient les rives du Taunus, Karle, tournant la tête, aperçut à quelque distance un groupe de ses ennemis mortels qui s'élançaient à sa poursuite :

— Nous sommes perdus, dit-il, voici mes ennemis qui m'ont découvert; et le fleuve ne me permet pas de les éviter. Ou je périrai sous leurs coups, ou je serai leur prisonnier.

— Ne craignez point, répondit le serviteur, je connais les gués de ce fleuve; suivez-moi seulement, nous le traverserons sans danger.

— Personne n'a osé jamais se hasarder là, répliqua le jeune seigneur.

Mais déjà le démon y poussait son cheval et le traversait heureusement. Le maître suit l'exemple de son valet, et tous deux parviennent à l'autre bord.

La bande ennemie, qui était à leur poursuite, arriva un instant après.

— Il n'y a que le diable qui puisse traverser une onde si rapide, s'écria le chef de la troupe, surpris de ce qu'il venait de voir.

Il se retira, sans imiter l'imprudence de Pharaon.

Quelque temps se passa, et la femme du chevalier, qui était frêle et délicate, tomba malade. Son état empira si vite et si grièvement qu'on la dit atteinte d'une maladie mortelle. C'était un épuisement complet, auquel les médecins déclaraient qu'ils ne connaissaient aucun remède. Le démon, entendant ces paroles et remarquant qu'elles désolaient amèrement son jeune maître, lui dit :

— Si pourtant ma maîtresse buvait du lait de lionne, elle serait guérie bientôt.

— Hélas! répondit le chevalier, comment avoir de ce lait?

— Si vous voulez me donner un congé de quelques heures, je crois que je vous en apporterai.

Le jeune seigneur ne répondant pas, et tout à fait à sa douleur, le démon sortit, prit un grand vase

dans le buffet, et disparut si bien que, lorsqu'on l'appela, personne ne sut dire où il était.

Mais il rentra au bout d'une heure dans la chambre de la malade, portant doucement son grand vase plein de lait de lionne. On en fit boire à la dame, qui se ranima aussitôt. On lui en lava tout le corps, ce qui lui rendit ses forces, et quelques jours après elle était sur pied.

Le chevalier, qui renaissait aussi, et qui n'avait cessé de remercier son valet, lui demanda enfin comment il avait pu trouver si vite un remède si rare. Le démon éluda un peu une réponse précise; mais il ne put résister longtemps aux instances de son maître, et il lui répondit enfin qu'il avait trait son lait de lionne dans les montagnes de l'Arabie.

— Mais, répliqua le jeune seigneur consterné, nous en sommes éloignés de quelques mois de chemin.

— N'importe, en vous quittant, j'ai volé en Arabie; j'ai pénétré dans l'antre d'une lionne, j'ai écarté ses petits, j'ai tiré le lait de ses mamelles, et je suis revenu en toute hâte.

— Qui es-tu donc? s'écria Karle stupéfait.

— Seigneur, ne vous embarrassez pas de ce que je suis; je suis votre serviteur.

— Tu me deviens de jour en jour si cher que je veux te connaître.

— Eh bien, seigneur, je suis un de ces anges qui sont exclus du ciel.....

— Un démon! dit le chevalier en reculant. Mais si cela est vrai, reprit-il, comment sers-tu si fidèlement un chrétien?

— Seigneur, répondit le démon, je me suis trouvé parmi les anges rebelles; je ne prévoyais pas les conséquences de ma faute; je n'ai été qu'entraîné. C'est pourquoi il m'est permis de rester parmi les hommes; et le plaisir de leur être utile me console un peu de ma disgrâce.

— Cependant, reprit encore le chevalier, je n'ose plus profiter de tes services.

— N'ayez point de vaines frayeurs, et comptez que, si vous me laissez près de vous, il ne vous arrivera jamais mal, ni de ma part, ni de la part des miens....

— Je ne puis m'y résoudre. Mais exige ce que tu voudras pour ta récompense. Fût-ce la moitié de mes biens, je la donnerai de bon cœur à celui qui m'a sauvé de la mort près du Taunus, et qui a rendu la vie à ma chère femme.

— Puisque je ne peux plus être avec vous, dit le démon attristé, je vous demande seulement cinq sous d'or que je vous prie d'employer à l'achat d'une cloche pour le pauvre village où sont vos sujets.

Ayant dit ces mots, il disparut.

Quelques-uns des pieux écrivains du treizième siècle, qui est le siècle de la charité indulgente, croyaient assez volontiers, nous le répétons, qu'il y avait des démons moins coupables et conséquemment moins dominés de l'infernale malice que les meneurs de la révolte.

II.

Voici d'autres faits qui peuvent s'interpréter diversement.

Un chevalier lombard, nommé Évrard, étant tombé dangereusement malade, on fut obligé de lui ouvrir le crâne, parce qu'on plaçait dans le cerveau la cause de sa maladie. Mais les chirurgiens opérèrent si mal que le chevalier ne guérit point, et que des accès de démence vinrent encore se joindre aux souffrances qu'il endurait.

Il avait une jeune épouse, qu'il chérissait tendrement avant la malheureuse opération; depuis qu'il était devenu fou, ses sentiments d'affection avaient fait place à une haine si prononcée qu'il ne pouvait plus voir sa femme ni l'entendre.

Pendant que la jeune dame se désolait, un démon se présenta, sous une forme humaine, au pied du lit où gisait le malade.

Évrard, lui dit-il, voulez-vous donc vous séparer de votre épouse?

— Rien ne me ferait plus de plaisir, répondit le chevalier.

— Eh bien, ajouta l'apparition, levez-vous, je vous conduirai à Rome, nous parlerons au Pape, et peut-être vous pourrez divorcer en bonnes formes.

Là-dessus, le démon conduisit Évrard à Rome; il le présenta au Pape, qui se trouvait alors au milieu de ses cardinaux; il parla si éloquemment pour son protégé et sut exposer des motifs si convenables qu'il

obtint pour le chevalier le plein pouvoir de se séparer de sa femme.

Évrard s'abandonna à des transports de joie, en recevant l'écrit qu'il regardait comme l'instrument de sa liberté et de son bonheur.

— A présent que vos désirs sont satisfaits, lui dit le démon, voulez-vous que je vous transporte à Jérusalem, où votre Sauveur a été crucifié? Je vous ferai voir son sépulcre et tous les saints lieux que les chrétiens souhaitent si ardemment de visiter.

Le chevalier, que les grandes complaisances de son protecteur jetaient dans l'embarras, reconnut alors qu'il avait affaire avec un démon, ce qui lui remonta le cerveau; mais il ne s'en effraya point, et il accepta la proposition qui lui était faite.

Le démon l'enleva de nouveau, franchit les airs d'un vol rapide, et après avoir traversé la mer en peu d'instants, il le déposa dans la basilique du Saint-Sépulcre, le conduisit à tous les saints lieux, où il fit ses oraisons, et lui demanda ensuite s'il voulait voir le sultan Saladin.

Évrard répondit que ce serait pour lui un grand plaisir; aussitôt son conducteur le porta au milieu du camp des Sarasins. Là il vit à son aise, et sans être vu, le sultan, les princes de sa famille, ses généraux et ses armées.

— Voulez-vous maintenant, lui dit le démon, retourner dans votre pays?

— Volontiers, répondit Évrard, je ne dois pas vous empêcher de vaquer plus longtemps à vos affaires....

Au même instant, les deux voyageurs se trouvèrent en Lombardie.

Ils s'étaient arrêtés au coin d'un bois.

— Levez les yeux, dit le démon à son protégé; vous apercevez à deux cents pas de nous un bonhomme monté sur un âne, qui entre déjà dans la forêt. C'est un paysan de vos terres; il vient de recevoir quelque argent qu'il croit porter dans sa famille; mais des voleurs l'attendent dans l'épaisseur du taillis et vont l'assassiner..... Voulez-vous que je coure à son aide?

— Ah! je vous en supplie, s'écria Évrard.

Le diable était déjà dans la forêt, tordant le cou aux brigands, qui étaient son butin, et mettant le bonhomme dans un chemin plus sûr.....

Après cette généreuse expédition, le chevalier fut reporté chez lui, jouissant dès lors d'une parfaite santé, tant dans le corps que dans l'esprit. Le paysan, qui s'était vu si miraculeusement tiré des griffes des voleurs, arriva aussi sur l'entrefaite. Le démon leur fit ses adieux et s'arracha à leur reconnaissance, ne demandant pour prix de ses services que d'occuper quelquefois leurs bons souvenirs.

Il n'est pas besoin de dire que le chevalier Évrard reprit, avec son bon sens, toute la tendresse qu'il avait pour sa femme avant sa folie, et qu'il ne songea pas à profiter de l'écrit qui lui permettait la séparation, d'autant plus qu'il ne le retrouva pas, et que ses pérégrinations n'étaient probablement qu'un effet de son délire.

III.

Les démons ont rendu d'autres services qui n'étaient que des appâts ou des piéges. Aujourd'hui même, ils tendent encore leurs filets. Heureux ceux qui n'y tombent pas!

Torquemada raconte, dans la troisième journée de son *Hexaméron*, qu'un jeune Espagnol, qui fut depuis médecin de Charles-Quint, ayant fini ses études à Guadalupé, s'en retournait à pied chez ses parents, qui demeuraient à Grenade; comme il était encore éloigné de plusieurs journées de cette ville, il rencontra sur son chemin un cavalier vêtu d'un froc, monté sur un cheval maigre qui paraissait extrêmement harassé. Le hasard voulut que ce jeune écolier rendît à cet inconnu un petit service qu'on ne désigne pas; le cavalier reconnaissant l'invita à monter en croupe sur son cheval. Celui-ci s'en excusa d'abord, en prétextant le mauvais état de la monture; mais le cavalier insistant, il ne se fit pas prier davantage.

— Ne vous endormez point, lui dit l'inconnu quand il se fut placé sur la croupe; nous devons marcher toute la nuit, et vous serez content de la diligence de mon cheval.

Ils marchèrent en effet avec une grande vitesse, sans que le jeune homme s'en aperçût, sans qu'il se fatiguât le moins du monde; et le lendemain, au point du jour, ils se trouvèrent sous les murs de Grenade.

Or, ce cavalier était un démon. Comme il ne

voulut point s'arrêter dans la ville, le jeune homme le quitta et rentra dans sa famille, aussi content que surpris de s'y trouver si heureusement et sitôt.

Mais il avait compris de qui lui venait ce service, et il n'avait pas donné au faux moine le temps de se faire payer.

Surius rapporte, dans la vie de saint Celse, qu'un enfant demandant à boire sans que personne lui en donnât, le diable saisit l'occasion et présenta un verre d'eau à cet enfant, qui négligea de faire le signe de la croix. Aussitôt, probablement pour d'autres griefs encore que pour cet oubli; l'esprit malin entra dans cet enfant. Et si de nos jours, où le diable est si joyeux du silence qu'on garde sur son compte, on s'étonne de voir un enfant possédé, on peut consulter la *Mystique* de Goërres; on y lira plusieurs faits authentiques de ce genre. Les parents de l'enfant que nous citons le conduisirent à saint Euchaire, qui bénit un autre verre d'eau, le lui fit boire et le délivra.

Le cardinal Jacques de Vitry raconte qu'un pauvre chartreux, mourant de faim, vit entrer dans sa cellule une grande femme, qui lui fricassa une assiette de petits pois et se retira après les avoir mis devant lui dans son écuelle.

Avant de tâter à la cuisine du diable, le chartreux alla consulter son supérieur, qui lui permit de manger ses pois; et il avoua qu'il n'avait jamais rien mangé de mieux accommodé.

Mais un autre moine, que Césaire d'Heisterbach appelle le moine Herman, s'ennuyait de la rigou-

reuse abstinence de son ordre, et s'affligeait intérieurement de ne plus manger ni chair ni poisson. Un jour qu'il pensait aux bons ragoûts dont on se régale dans le monde, et qu'il aurait donné tout ce qu'il possédait pour un petit repas composé d'autres mets que les navets et les épinards à l'huile, il vit entrer dans sa cellule un inconnu de bonne mine qui lui offrit un plat de beau poisson. Le moine reçut ce présent avec reconnaissance; mais lorsqu'il voulut accommoder son poisson et le faire cuire, il ne trouva plus sous sa main qu'un plat de fiente de cheval.

Il avait cédé à la tentation, et c'est ce que cherchait le diable; tandis que le premier avait eu l'autorisation de son supérieur et paralysé le charme.

XXXIV. — ORTHON LE FARFADET.

Qu'en dis-tu?

LAFOSSE, *Manlias*.

Froissart, qui vivait au quatorzième siècle, a recueilli dans ses voyages, où il était partout bien reçu, une foule de petits faits qui donnent à ses mémoires un intérêt impérissable. Il nous a laissé, entre autres, la curieuse histoire d'un lutin qui réclame sa place dans cette série. Il la tenait d'un personnage de la cour du très-célèbre Gaston-Phœbus, comte de Foix et vicomte de Béarn. Il la donne comme on la lui a contée :

« Il peut y avoir vingt ans qu'il régnait en ce pays

un baron qui s'appelait de son nom Raymond. Il était seigneur de Coarasse, petite ville, aujourd'hui village, à sept lieues d'Orthez. Le sire de Coarasse avait un procès à Avignon, devant le Pape, contre un clerc de Catalogne, au sujet des dîmes de l'église de Coarasse. Ces dîmes valaient bien cent florins de revenu par an, et le clerc disait qu'il y avait droit. Or, comme il était bien appuyé dans le clergé, il montra et prouva son droit, et le pape Urbain V, séant en consistoire général, condamna le chevalier à payer. Lorsque le clerc eut levé les bulles du Pape, il chevaucha à grandes journées vers le Béarn, pour venir prendre possession de son dîmage. Mais la décision du Pape avait grandement irrité le sire de Coarasse; il s'avança vers le clerc et lui dit :

» — Or çà, maître Pierre ou maître Martin, suivant son nom, pensez-vous que, par vos lettres, je doive perdre mon héritage? Ne soyez pas assez hardi pour toucher à ce qui m'appartient; car, si vous le faites, c'est votre vie que vous y laisserez. Allez ailleurs obtenir bénéfice, car vous n'aurez rien de mon héritage; et une fois pour toutes, je vous le défends.

» Le chevalier était cruel; le clerc eut peur et n'osa poursuivre. Il se décida donc à retourner à Avignon. Mais avant de partir, il voulut protester contre cette violence. Il vint trouver le sire de Coarasse et lui parla ainsi :

» — Sire, c'est votre force et non le droit qui m'enlève les biens de mon église; vous méfaites grandement en conscience : je ne suis pas aussi

puissant que vous ici; mais sachez que je vous enverrai tel champion que vous redouterez plus que moi.

» Raymond ne tint aucun compte de ses menaces.

» — Va, lui dit-il, fais ce que tu pourras; je ne te crains pas plus mort que vif. Tes paroles ne me feront rien abandonner de mon héritage.

» Le clerc partit donc. Retourna-t-il en Catalogne ou en Avignon? point ne le sais-je; toujours est-il qu'il n'oublia pas ses menaces. Trois mois après, alors que le chevalier y pensait le moins, des messagers invisibles vinrent le trouver. Ils commencèrent à heurter et à bouleverser tout ce qu'il y avait dans le château, de telle façon qu'on eût dit qu'ils allaient l'abattre. La porte de la chambre de monseigneur en était tout ébranlée, et la dame, qui se couchait, se mourait de frayeur. Quant au chevalier, il entendait bien tout ce tapage, mais il ne disait mot, car il ne voulait pas montrer un cœur susceptible de faiblesse; d'ailleurs il était assez brave pour attendre l'issue de toutes sortes d'aventures. Ce tapage dura toute la nuit. Au matin, les serviteurs du château se réunirent et vinrent trouver le baron, qui était encore couché.

» — Monseigneur, lui dirent-ils, n'avez-vous rien ouï cette nuit comme nous?

» Le sire de Coarasse fit l'étonné.

» — Et qu'avez-vous ouï? leur répondit-il.

» Alors les serviteurs lui racontèrent comment on avait bouleversé le château et cassé toute la vaisselle de la cuisine. Le chevalier se mit à rire, en disant qu'ils l'avaient songé et que ce n'avait été que vent.

» — Mon Dieu, dit la dame à demi-voix, je l'ai bien entendu.

» La nuit suivante, le même vacarme se renouvela, mais cette fois plus violent encore; les portes et les fenêtres tremblaient sous les coups, les chaises dansaient dans la chambre. Le chevalier n'y put tenir; il se leva sur son séant.

» — Or çà, s'écria-t-il, qu'est-ce qui heurte ainsi à ma chambre à cette heure?

» — C'est moi, lui fut-il répondu, c'est moi.

» — Qui t'envoie? reprit le seigneur.

» — Le clerc de Catalogne, à qui tu fais grand tort, car tu lui ravis les droits de son bénéfice. Aussi ne te laisserai-je en paix que quand tu lui auras rendu justice et qu'il sera content.

» — Et comment te nomme-t-on, toi, si bon messager?

» — On me nomme Orthon.

» — Eh bien, Orthon, le service d'un clerc ne te vaut rien, il te donnera trop de peine. Abandonne-le, je te prie, pour me servir, je t'en saurai gré.

» Cette proposition tenta Orthon; le courage du chevalier lui plut.

» — Le veux-tu? lui dit-il.

» — Oui, et pourvu que tu ne fasses mal à personne céans, je m'attacherai à toi et nous serons bien d'accord.

» — Sois tranquille, je n'ai d'autre puissance que celle de t'empêcher de dormir, toi et les autres.

» — Eh bien donc laisse ce méchant clerc, et viens me servir.

» Lors Orthon s'éprit tellement du seigneur de Coarasse, qu'il le visitait souvent pendant la nuit, et quand il le trouvait endormi, il soulevait son oreiller et heurtait de grands coups aux portes et aux fenêtres. Le chevalier avait beau dire :

» — Orthon, laisse-moi dormir, je t'en prie.

» — Je n'en ferai rien, reprenait l'autre, avant de t'avoir conté des nouvelles.

» Cependant la femme du sire de Coarasse avait une telle frayeur que les cheveux lui dressaient sur la tête et qu'elle s'enfonçait bien avant sous sa couverture. Une fois réveillé, le châtelain demandait au messager quelles nouvelles il avait à lui dire et de quel pays il venait. Celui-ci répondait :

» — Je viens d'Angleterre, ou d'Allemagne, ou de Hongrie; j'en suis parti hier, et telles et telles choses y sont advenues.

» Ainsi, le sire de Coarasse savait à merveille tout ce qui se passait de par le monde. Cela dura environ cinq ans. Mais comme le comte de Foix s'émerveillait de ce que le sire de Coarasse était toujours si bien informé, le chevalier, après beaucoup d'instances, lui parla de son gentil messager.

» — Sire de Coarasse, dit le Comte, je voudrais bien en avoir un semblable; il ne vous coûte rien, et vous savez véritablement tout ce qu'il advient de par le monde. Vous plairait-il, messire, me communiquer les nouvelles d'Orthon?

» — Monseigneur, répondit le chevalier, ainsi ferai-je pour l'amour de vous.

» Donc, toutes les fois qu'Orthon avait apporté

des nouvelles, Raymond en écrivait au comte de Foix. Un jour celui-ci lui demanda s'il n'avait jamais vu son messager.

» — Par ma foi, monseigneur, je n'y ai jamais pensé.

» — Eh bien, à votre place, point n'y aurais manqué; je l'aurais prié de se montrer à moi. Veuillez vous en mettre en peine, et me direz de quelle forme et de quelle façon il est. Vous m'avez dit qu'il parle le gascon comme vous et moi?

» — C'est vérité, répondit le sire, et puisque vous me le conseillez, je me mettrai en peine de le voir.

» Quelques jours après arrive Orthon, lequel, selon sa coutume, se met à secouer l'oreiller du sire de Coarâsse, qui fort dormait. Quant à sa femme, elle y était accoutumée et n'en avait plus peur.

» — Qui est là? dit le chevalier en se réveillant.

» — C'est moi, Orthon.

» — Et d'où viens-tu?

» — Je viens de Prague, en Bohême; l'Empereur est mort.

» — Et quand est-il mort?

» — Avant-hier.

» — Combien y a-t-il d'ici à Prague?

» — Il y a soixante journées.

» — Et tu es déjà revenu?

» — Oui vraiment; je vais plus vite que le vent.

» — Tu as donc des ailes?

» — Nenni, point.

» — Et comment donc peux-tu aller si vite?

» — Vous n'avez que faire de le savoir.

» — Il est vrai; mais je te verrais volontiers pour savoir de quelle forme tu es.

» — Que vous importe, pourvu que je vous dise des nouvelles véritables?

» — C'est que, Orthon, je t'aimerais mieux si je t'avais vu.

» — Puisque vous avez ce désir, la première chose que vous verrez demain matin en quittant votre lit, ce sera moi.

» — Il suffit. Or, va, je te donne congé pour cette nuit.

» Le lendemain matin, voilà le sire qui se lève. La dame avait une telle frayeur qu'elle fit la malade, disant qu'elle ne se lèverait point ce jour-là. Et comme son seigneur insistait :

» — Vraiment, dit-elle, je verrais Orthon; et je ne veux ni le voir, ni le rencontrer, s'il plaît à Dieu.

» — Eh bien, dit le chevalier, je veux le voir, moi.

» Et aussitôt il sauta résolûment hors de son lit et s'assit sur le bord; il croyait se trouver face à face avec Orthon, mais il ne vit rien. Il courut ouvrir les fenêtres pour y voir plus clair, mais il n'aperçut rien qui pût lui faire dire :

» — Voici Orthon.

» Le jour se passe, la nuit vient. A peine est-il couché, voici Orthon qui se met à causer avec lui comme à l'ordinaire.

» — Va, lui dit le chevalier, tu n'es qu'un trompeur; tu te devais hier montrer à moi, et tu n'en as rien fait.

» — Mais si, je me suis montré.

» — Mais non.

» — Comment? n'avez-vous rien vu quand vous avez sauté hors de votre lit?

» Le sire de Coarasse réfléchit un instant.

» — Ma foi, dit-il, comme je pensais à toi, j'ai aperçu sur le pavé deux longs fétus qui tournoyaient et jouaient ensemble.

» — C'était moi, dit l'esprit; j'avais pris cette forme.

» — Cela ne me suffit point; prends une forme à laquelle je puisse clairement te reconnaître.

» — Vous ferez tant, reprit Orthon, que vous me perdrez et que je me lasserai de vous; car vous êtes trop exigeant.

» — Tu ne te lasseras point de moi, car si je te vois une seule fois, cela me suffira.

» — Eh bien, vous me verrez demain. Prenez bien garde à la première chose que vous apercevrez en sortant de votre chambre, ce sera moi.

» — C'est bien, dit le sire, va-t'en donc, car je veux dormir.

» Le lendemain, à l'heure de tierce, le sire de Coarasse se lève et s'apprête comme il convient à son rang. Il sort de sa chambre et vient dans une galerie qui avait vue sur le milieu de la cour du château. Il jette les yeux autour de lui, et la première chose qui frappe ses regards, c'est une énorme truie, la plus grande qu'on eût jamais vue; elle était si maigre, qu'elle ne montrait que les os et la peau; son museau était aigu et affamé. Le sire de Coarasse ne vit point volontiers cet affreux animal; il appela ses gens.

» — Or, tôt, leur dit-il, faites sortir les chiens; je veux que cette truie soit pillée.

» Les valets obéirent et lâchèrent les chiens sur la truie. Elle poussa un grand cri, jeta un long regard sur le sire de Coarasse et s'évanouit comme une fumée, sans qu'on pût savoir ce qu'elle était devenue.

» Comme le sire rentrait tout pensif dans sa chambre, il vint à se souvenir d'Orthon.

» — Las! dit-il, je crois que j'ai vu mon messager; combien je me repens d'avoir lancé mes chiens sur lui! Ce sera un grand hasard si je le revois; car il m'a dit que dès que je l'irriterais il ne reviendrait plus.

» Ce fut la vérité : Orthon ne revint plus, et le sire de Coarasse mourut l'année suivante.

» On dit que ce messager est passé au service du comte de Foix, car on ne fait rien ici ou ailleurs qu'il n'en soit très-bien informé, même quand on s'en défie le plus. Et c'est la ferme croyance de presque tous les habitants du Béarn. »

XXXV. — ORTHON CHEZ LE COMTE DE FOIX.

Dis-moi qui tu hantes...

Fragment d'un proverbe.

Ce comte de Foix était Gaston III, connu sous le nom de Gaston-Phœbus, parce qu'il était poëte. En même temps que comte de Foix, il était vicomte de Béarn. Il avait épousé la sœur de Charles le Mauvais,

roi de Navarre; et il la traitait fort mal. Il se signala par ses débauches, un peu plus que par le passé, lorsqu'il eut Orthon à son service; et voici la fin de son histoire :

Dans ses guerres de voisinage, ayant fait prisonnier un riche seigneur du côté des Pyrénées, celui-ci offrit pour sa rançon cinquante mille francs, et comme il ne les avait pas comptant, il présenta au comte de Foix pour pleige, c'est-à-dire pour caution, le roi de Navarre.

Le Comte, qui connaissait bien son beau-frère, lequel, tout roi qu'il était, ne méritait ni estime, ni confiance, demandait au prisonnier un autre répondant. La Comtesse parut très-affligée de ce que son mari doutait de la bonne foi de son frère; elle lui en fit des reproches, et, dans un bon moment, elle l'engagea à relâcher son prisonnier. Ce seigneur retourna dans ses domaines et ramassa la somme convenue; mais il la remit au roi de Navarre, et ce méchant prince la garda.

On juge bien que le comte de Foix, qui était violent, s'irrita; il envoya sa femme demander cette rançon à son frère, en lui intimant l'ordre de ne revenir qu'avec les cinquante mille francs. Mais Charles le Mauvais ne voulut jamais les rendre. La Comtesse, désespérée, n'osa retourner auprès de son mari et resta en Navarre. Quelque temps après, le Comte permit à son fils d'aller voir sa mère. Le jeune prince passa quelque temps auprès d'elle, dans le château où elle s'était retirée; puis il alla faire sa cour à son oncle, à Pampelune. Charles le Mauvais,

après lui avoir exagéré les procédés que le comte de Foix avait, disait-il, pour sa sœur, abusant de la jeunesse de son neveu, lui donna une poudre qu'il lui conseilla de faire prendre en secret à son père, l'assurant que c'était le moyen de le réconcilier avec la Comtesse. Le jeune prince prit cette poudre et retourna à Orthez, en Béarn, résidence ordinaire du comte de Foix. Il garda le plus grand secret sur le présent que lui avait fait son oncle; il le portait toujours sur lui dans une petite boîte d'ivoire, enveloppée d'une bourse, et n'en faisait cependant aucun usage, soit qu'il se défiât de l'effet de cette poudre, soit qu'il attendît l'occasion favorable de s'en servir.

Avant que cette occasion se fût trouvée, la boîte qu'il cachait avec soin fut aperçue par un bâtard du Comte, qui était à peu près de l'âge du jeune prince, et qu'on avait élevé avec lui; le fils légitime n'ayant pas voulu donner d'explication sur cette boîte, il s'éleva entre eux une dispute, et ils finirent par se battre.

Le Comte, informé de cette querelle, se saisit de la boîte, et la poudre qu'elle contenait lui paraissant suspecte, il en fit avaler à un chien, qui mourut. Gaston entra alors dans la plus grande fureur; il traita son fils d'empoisonneur et de parricide; il le fit mettre dans une étroite prison et voulut lui faire son procès. Tous les vassaux du Comte intercédèrent en vain pour lui; Gaston le condamna à avoir la tête tranchée. Enfin le Pape, les rois et les princes voisins s'étant tous intéressés au prince de Béarn, le père promit sa grâce; mais il apprit en même

temps que son fils, désolé dans sa prison, ne voulait absolument rien manger. Il s'y transporte lui-même et le presse avec dureté de soutenir ses jours. Il tenait à la main un couteau, avec lequel il voulait couper un morceau de pain et le faire avaler à son fils. L'enfant le refuse; et le père, troublé par la colère, frappe le malheureux enfant à la gorge, lui coupe une veine et le laisse baigné dans son sang. Sa faiblesse et sa blessure lui donnèrent presque aussitôt la mort.

Le Comte finit par retourner à ses amusements ordinaires, qui étaient la chasse, la poésie et la musique. Peu d'années après (en 1391) il mourut subitement à Orthez, pendant qu'au retour de la chasse on lui versait de l'eau sur les mains pour le souper.

Ces faits ne prouvent pas que la présence d'Orthon à la cour de ce prince y ait rendu de trop bons services.

XXXVI. — LA BANSHÉE.

L'esprit qu'on nomme la banshée
Est un spectre, et non une fée.
Recueil de chants d'Écosse.

La banshée est, en Irlande, comme la dame blanche en Écosse et en Allemagne, une fée ou un esprit qui protége certaines maisons, et qui leur donne des témoignages d'affliction lorsqu'un membre de ces familles doit quitter la vie. Ainsi faisait chez nous Mélusine. Dans le pays de Galles, qui, comme

les Bretons; voit les fées laides et redoutables, la banshée, que les Gallois appellent Dorach y Rhibyn, est un esprit repoussant, qui vient la nuit frotter ses ailes de cuir aux croisées pour annoncer la mort des personnes auxquelles il porte intérêt, tandis que la banshée d'Irlande n'est qu'un esprit, non disgracieux, qui, dans ces circonstances, vient gémir en frappant ses mains avec douleur.

Suivant les traditions irlandaises, la mort de M. Bunwoth, recteur très-estimé dans le comté de Corck, fut annoncée aussi par la banshée qui s'occupe de cette famille. Les Mac-Carthy, qui portent un nom illustre en Irlande, ont, comme la plupart des familles nobles, leur banshée; et nous devons, à ce propos, raconter ici l'histoire singulière de Charles Mac-Carthy. Elle est très-populaire en Irlande, et M. Dufau l'a publiée dans ses contes ou récits irlandais. Nous la dirons rapidement.

Le nom des Mac-Carthy est très-honoré surtout dans le comté de Tipperary, où cette noble famille a eu de vastes domaines et une grande autorité. Elle est toujours restée solidement fidèle au catholicisme. Or, elle a sa banshée, et ce qui appuie cette opinion, c'est l'histoire de Charles Mac-Carthy, l'un des rejetons de cette noble tige. Le récit que nous allons extraire des légendes irlandaises a été confirmé par des personnages honorables.

Charles Mac-Carthy, au milieu du dernier siècle, possédait le domaine dont il portait le nom. Il était dans la fleur de la jeunesse, et, quoique catholique, il menait une vie peu régulière. Il vivait avec quel-

ques jeunes gens de grandes familles dont les excès l'entraînèrent. C'était l'usage, alors plus que jamais, des intempérances qui ruinent la santé; et l'ivrognerie ou l'amour dégradant du vin et des liqueurs était à cette époque aussi déplorable en Irlande qu'en Angleterre.

Charles Mac-Carthy avait vingt-quatre ans, lorsqu'à la suite d'une semaine d'orgies (en 1749) il fut pris d'une fièvre si violente que son état bientôt le fit condamner par les médecins. Sa mère, qui avait fait tout au monde pour le retirer des sociétés perdues où il s'égarait, et qui depuis quelques mois le voyait tomber si bas, ne quitta plus son chevet. Le mal s'aggrava au point que le malade s'abîma dans un délire effrayant. La pauvre mère alors frémit et se désola. Elle avait élevé son fils jusqu'à vingt ans dans la pratique des devoirs religieux; elle redoutait par-dessus tout l'affreux malheur de le voir mourir sans avoir pu se réconcilier avec Dieu. Elle savait combien la généreuse patience de Dieu est grande pour les pécheurs. Mais elle savait aussi qu'il y a des bornes à sa miséricorde. Elle frémissait en songeant que son fils pouvait être perdu à jamais. Elle se bornait, dans ses prières, à demander quelques heures de calme à travers le délire de son fils, afin qu'il pût reconnaître ses fautes et se repentir. Cette grâce ne put lui être accordée, et, comme elle s'était retirée quelques instants dans sa chambre, épuisée elle-même, les cris des serviteurs et des parents qui entouraient le jeune malade la firent accourir. Elle trouva son fils inanimé, froid comme le marbre,

la figure contractée, les lèvres noires, tout le corps roide, et portant tout l'aspect effrayant de la mort d'un damné.

Quand il n'y eut plus lieu à aucun espoir et que les médecins eurent déclaré que tout était fini, les lamentations et les pleurs entourèrent la pauvre mère, à demi morte elle-même. Mais les violentes douleurs ne tuent pas toujours; il fallut que madame Mac-Carthy se relevât de son angoisse pour s'occuper des funérailles. Lorsque ses ordres furent donnés et qu'on lui eut promis de les exécuter fidèlement, ses bons parents l'obligèrent à se renfermer dans sa chambre; ce qu'elle fit. Cependant, à toute heure, elle revenait auprès de son fils et ne s'en séparait que quand on la contraignait à se retirer pour prendre un peu de repos. La nuit se passa dans ces douloureuses alternatives. La matinée du lendemain fut également pénible pour tout le monde. Mais vers midi, comme on avait éloigné la pauvre mère, pour ensevelir le mort, elle entendit de grands cris et un mouvement extraordinaire; on montait en tumulte l'escalier qui conduit à sa chambre. Elle demanda ce qui arrivait.

— Venez et voyez, lui dit-on d'une voix consternée.

Elle descendit en tremblant, et dès qu'elle mit le pied dans la chambre où était son fils, elle le vit assis sur son lit, jetant autour de lui des yeux égarés et pâle comme un mort qui, après vingt-quatre heures d'anéantissement, sortirait de la tombe.

Épouvantée, elle se jeta à genoux devant le lit et

pria tout haut, dans un désordre inexprimable. Les lèvres du mort s'agitaient; mais il n'avait pu encore parler; enfin il prononça d'une voix sourde : Ma mère!... Et il retomba dans le silence.

La dame se leva aussitôt; prenant le bras de son fils, elle lui dit avec un sanglot : — Parlez, mon fils, au nom de Dieu et de ses saints! êtes-vous vivant?

Alors il tourna lentement les yeux sur elle et lui dit doucement :

— Oui, ma mère; oui, je suis vivant. Mais asseyez-vous. Ce que j'ai à vous dire est plus surprenant que ce que vous voyez.

Il s'arrêta un instant et reprit ensuite :

— Ne m'interrompez pas, ma mère, dans ce que j'ai à vous dire. J'ai présentement le peu de force que donne la crise du retour à la vie. Mais dans un moment je sens qu'il me faudra un long repos. Je ne me rappelle rien de ma maladie. Dans les heures qui viennent de s'écouler, j'ai comparu devant Dieu. Je l'ai vu dans l'appareil terrible du juge suprême irrité, et il me semble que je le vois encore. Ma vie a été pesée, et le poids de mes péchés me condamnait éternellement, lorsque je remarquai le saint patron que je priais avec vous quand j'étais enfant. Il me regardait avec compassion. Je tendis les mains vers lui, et je le suppliai de m'obtenir la grâce de passer encore un an sur la terre pour expier mes fautes. Aussitôt il intercéda pour moi; et la miséricorde divine m'accorda de revenir ici, en me donnant trois ans pour faire pénitence et réparer.

Après avoir dit ces mots, il retomba épuisé. Sa mère, hésitant à croire ce qu'elle venait d'entendre, se persuada tout d'abord que la mort n'avait été qu'apparente, et qu'en sortant de cette longue léthargie, son fils reprenait son délire. Mais après quelques heures de sommeil, il s'éveilla de nouveau; il retrouva rapidement sa santé et ses forces; et, rentré dans toute sa raison, il persista dans le récit qu'il avait fait.

Il mena dès lors la conduite la plus chrétienne et fit avec assiduité tout ce qui pouvait réparer son passé. La vie tempérante à laquelle sa pénitence l'avait astreint le rendit plus robuste que jamais; et, en admirant sa bonne conduite et sa santé florissante, on bénissait la crise qui l'avait si heureusement changé, car, tout en évitant de le contredire, on ne croyait pas qu'il eût été mort.

Comme la dernière des trois années qu'il avait dit lui être données pour son expiation approchait de sa fin, et qu'on le voyait mieux portant que jamais, on se disait : Il verra bientôt que ce qu'il a cru réel n'était qu'un songe, amené par le délire et la fièvre.

Cependant sa mère, qui redoutait l'instant auquel il se préparait, écrivit à une de ses amies et parentes, avec qui elle était très-liée, de venir passer chez elle la semaine où son fils Charles s'attendait à quitter ce monde. Elle lui demandait, sans lui faire part de ce qui la préoccupait, d'amener avec elle ses filles, car elle voulait, après que le moment redouté serait passé, donner une petite fête.

Elle avait écrit le lundi 15 octobre 1752; le jour

fatal attendu était le dimanche 21. Les invitées étaient pressées d'arriver au plus tard le samedi. Mais les routes étaient si mauvaises qu'elles ne purent arriver que le dimanche, au moment où Charles Mac-Carthy, qui se portait si bien, se mourait.

Or, dans leur voiture, ces dames avaient vu la banshée courir échevelée autour d'elles, avec sa longue robe flottante, frapper ses mains et pousser des cris extraordinaires. Après les avoir suivies et précédées tour à tour quelques instants, elle avait disparu; et les voyageuses s'attendaient à une mort dans la famille Mac-Carthy. Mais elles ne prévoyaient pas que ce serait Charles. Elles entrèrent pour le voir mourir avec calme et résignation; et sa mort frappa vivement ceux qui avaient douté de sa vision. On remarqua aussi qu'à sa première mort la banshée s'était abstenue.

A propos de la banshée, de Mélusine et de la dame blanche, Walter Scott rapporte, dans une note de sa légende de *la Dame du lac*, un fait remarquable qu'il a trouvé dans les mémoires manuscrits de lady Franshaw : « Son mari, sir Richard, alla un » jour avec elle, dit-il, visiter un de leurs amis qui » habitait un vieux château féodal en Irlande. Ce » château était entouré de fossés. A minuit lady » Franshaw fut réveillée par un cri affreux; elle » regarda autour d'elle et aperçut, à la clarté de la » lune, la figure et le haut du corps d'une femme » penchée sur la croisée.

» L'élévation du bâtiment et la profondeur des » fossés lui firent juger que l'être qu'elle apercevait

» ne pouvait pas appartenir à ce monde. Ses traits » étaient ceux d'une jeune femme, belle mais très- » pâle, avec des cheveux d'un beau roux. Ils étaient » en désordre et ses vêtements lui semblèrent anti- » ques. Au bout de quelques instants, le fantôme » disparut en poussant deux cris semblables au » premier.

» Le lendemain matin, lady Fanshaw, encore » tremblante, raconta à son hôte ce qu'elle avait vu; » elle le trouva plus disposé à la croire qu'elle n'eût » pu s'y attendre. Un proche parent de ma famille, » lui dit-il, est mort cette nuit dans ce château. Nous » vous avions caché cet événement, pour ne pas » troubler la bonne réception que nous voulions » vous faire. Toutes les fois qu'un pareil accident » doit arriver dans notre famille ou dans ce château, » l'esprit que vous avez aperçu se montre et fait » retentir la maison de ses lugubres clameurs. On » croit que c'est le spectre ou le fantôme d'une jeune » fille, de condition humble, qu'un de nos ancêtres » épousa et qu'il fit précipiter ensuite dans les fossés » de ce château, voulant effacer ainsi ce qu'on lui » reprochait comme un déshonneur pour la famille. »

La croyance à la banshée est très-répandue en Écosse et en Irlande, et beaucoup de maisons se persuadent qu'elles en ont une.

XXXVII. — LE SPECTRE AU RASOIR.

Est-ce que tu as peur?
P. DE COCK, *la Bataille de Veillane.*

C'est ici, dans un autre genre, une historiette que sans doute vous avez pu lire autre part, mais qui revient un peu trop à notre sujet pour que nous puissions l'omettre. Si on y voit un conte, nous ne soutiendrons pas le contraire, quoique tout soit possible.

Un vieux château de la Saxe, disent les mystérieux récits, était hanté par des esprits et des fantômes. On variait beaucoup dans la narration de leurs méfaits; mais en quoi tout le monde était d'accord, c'est qu'il y avait là un spectre ou un démon qui ne renvoyait que solidement rossés ceux qui osaient le visiter dans sa solitude. Le manoir était donc depuis longtemps inhabité; et des années se passaient sans qu'il se présentât un homme qui osât s'y aventurer.

Cependant un jour on vit arriver dans le village voisin un jeune officier passablement intrépide, qui annonça la résolution sérieuse de passer la nuit dans le château infesté.

Ne se troublant pas des terreurs de la contrée, il emporta des provisions, des lumières et des armes, décidé à faire tête au prétendu fantôme; car il croyait peu aux revenants et soupçonnait quelque friponnerie.

A minuit, comme après trois longues heures de

calme il s'apprêtait à dormir, il entend au loin un bruit de chaînes; le fantôme circule longtemps dans les corridors; enfin il remue des clefs et ouvre la porte de la chambre où était le jeune homme.

Celui-ci voit paraître alors une grande figure pâle, décharnée, ayant une très-longue barbe et portant une trousse de barbier. L'aspect du fantôme confondit un peu les idées du hardi jeune homme. C'était un spectre.

Il fit pourtant bonne contenance; le spectre avait refermé la porte, et s'étant approché du lit, il faisait signe à son hôte de se lever; il lui mit alors un peignoir sur les épaules, et lui indiqua du doigt une chaise sur laquelle il l'invita à s'asseoir.

L'Allemand tremblait un peu; son effroi augmenta quand il vit le fantôme tirer de sa trousse un antique plat à barbe et un grand rasoir. Cependant il se rassura et se laissa faire. Le spectre, qui procédait très-gravement, lui savonna le menton, lui coupa proprement la barbe et les cheveux, puis ôta le peignoir.

Jusque-là, rien de bien extraordinaire; on savait que l'esprit rasait ainsi tous ceux qui passaient la nuit dans le château; mais on contait aussi qu'après les avoir rasés, il les assommait avec son gros poing de squelette.

Le jeune homme, rasé, se leva de la chaise sans pouvoir maîtriser un redoublement d'effroi. Il fixa les yeux sur le spectre, comme pour juger s'il ne fallait pas qu'il prît ses armes; mais, comme il avait gardé quelque présence d'esprit, il se rassura en voyant le

fantôme se mettre à sa place sur la chaise et lui indiquer la trousse qu'il avait déposée sur la table.

Tous ceux qui étaient venus avant lui dans ce château avaient eu si grande peur, qu'ils s'étaient sans doute évanouis pendant qu'on les rasait, ce qui leur avait attiré des coups de poing. Le jeune homme remarqua la longue barbe du spectre et comprit tout de suite qu'il demandait le même service qu'il venait de lui rendre ; il le savonna et lui rasa courageusement la barbe et la tête.

Sitôt qu'il eut fini, le fantôme, muet jusqu'alors, se mit à parler comme une personne naturelle. Il appela le jeune officier son libérateur. Il lui conta qu'autrefois il était seigneur du pays et que, par une manie singulière, il avait l'usage inhospitalier de raser impitoyablement tous les pèlerins qui venaient réclamer la couchée dans son manoir; que, pour l'en punir, un pieux moine, revenant de la terre sainte, l'avait condamné à raser après sa mort tous ses hôtes, jusqu'à ce qu'il s'en présentât un assez hardi pour le raser lui-même.

— Il y a trois cents ans que ma pénitence dure, ajouta le fantôme.

Et après de nouveaux remercîments, il se retira.

Le jeune homme, rassuré, se félicita de son aventure. Il ne dormit pourtant pas trop. Mais le lendemain il acheta le château à très-bas prix, et il y coula des jours heureux, à la grande surprise des bonnes gens, qui le regardaient comme un habile enchanteur.

XXXVIII.

DÉMONS S'ATTAQUANT A DES SAINTS.

Ces faits pourront vous apprendre
Et vous prouver, beaux esprits,
Que souvent tel qui croit prendre
Lui-même se trouve pris.

PATIN.

I.

Le petit trait de la vie de saint Dominique qui va passer devant vous a été mis en vers latins par le P. Angelin Gazée, dans ses *Pia hilaria*. Nous lui prendrons quelques détails.

Un jour que saint Dominique préparait dans le recueillement un de ces sermons qui ont produit des conversions si nombreuses, il entendit tout à coup un léger bruit et vit tomber, de sa cheminée dans sa chambre, un petit démon noir comme un ramoneur.

Les savants ont péniblement cherché la raison qui pousse les démons à faire de préférence leur entrée par la cheminée; c'est, dit le P. Angelin Gazée, qu'ils prennent un chemin ténébreux parce qu'ils sont noirs, et que *nigros nigra decent ostia*.

Dès qu'il eut aperçu saint Dominique, le petit démon prit vivement la figure d'un singe. Son espoir était de distraire le saint prédicateur. Or, il était si laid que saint Dominique n'eût pu s'empêcher d'en rire s'il eût pris la peine de l'examiner. Il avait les

yeux petits, jaunes, louches, enfoncés, le nez retroussé, les lèvres festonnées comme la croûte d'un pâté, et il entrait en bouffon de comédie, en grimaçant, gambadant, tournant sur lui-même et faisant de grandes cabrioles.

Puis il se mit à quatre pattes, imitant les jeunes chats; il frappa de la tête les murailles, comme font les béliers; il s'assit par terre comme les écureuils, s'accroupit comme les enfants et varia toutes ces simagrées par des sauts périlleux.

Voyant que le saint ne levait pas la tête, il passa derrière lui, avec le dessein de le tirer par sa robe, de déranger sa chaise, de renverser son encrier. Il n'osa rien. Toutes les fois qu'il avançait la patte, une peur qu'il ne s'expliquait pas la retirait.

Il se replaça devant le saint, fit de son ventre un tambour, de son nez un flageolet, et entama une musique infernale. Le saint cependant demeurait impassible et continuait son travail avec autant de placidité que s'il eût été seul.

Enfin, le démon se persuada que le saint pouvait bien avoir peur aussi, et se hasardant davantage, il sauta sur la table où Dominique écrivait. Alors le saint leva les yeux, et les fixant sur le démon :

— Reste là sans bouger, lui dit-il, et tiens-moi le flambeau.

Forcé d'obéir, le démon ôte humblement son bonnet et prend la chandelle dans le chandelier; elle était près de finir. Immobile comme un terme, il ne peut plus remuer que la tête. Il tire la langue, fait mille grimaces, soupire comme un vieux corps de

chasse, fait craquer ses dents. Dominique ne cesse d'écrire en silence.

Cependant le bout de chandelle se consume et tire à sa fin. Le démon cherche à s'en débarrasser; vains efforts, il est devenu inséparable de sa main, et bientôt ses ongles brûlent. Enfin, le saint prend pitié de lui; il lui allonge un coup de houssine et le renvoie, honteux et confus,

Jurant qu'avec les saints on ne l'y prendrait plus.

II.

Un autre démon eut une aventure non moins fâcheuse avec saint Dunstan, l'un des patrons de l'Angleterre catholique. C'était au dixième siècle, bien avant saint Dominique. Et son accident eût pu servir de leçon à celui dont nous venons de raconter la mésaventure; mais les démons ne se vantent pas de leurs déboires.

Saint Dunstan, parent du roi Adelstan, avait quitté la cour, dont les mœurs et les frivolités ne convenaient pas à son âme chrétienne. Il s'était retiré dans la solitude, où la sainteté de sa vie attira plusieurs jeunes hommes qui se consacrèrent avec lui à la vie monastique.

Comme il savait que l'inaction est dangereuse, il alternait ses prières et ses pieux exercices par le travail des mains; il s'occupait spécialement d'orfévrerie, faisant des châsses, des vases sacrés, des candélabres. Mais sa charité le poussait à rajuster et refaire les joyaux brisés des chrétiens d'alentour.

Un démon, remarquant sa bienveillance, espéra en tirer parti. Un jour que le saint venait d'allumer son fourneau, le démon se mit à l'œuvre; il se présenta sous vingt figures différentes, dans une seule matinée, à la lucarne de la cellule où l'on parlait au saint; il lui apporta une foule d'objets d'or et d'argent, en le priant de les réparer au plus vite. Il était venu en brillant gentilhomme, en vieillard cassé, en femme édentée, en laboureur, en jeune homme coquet, en boiteux, en bossu. Le saint, surpris de tant de visites si rapidement successives, parmi lesquelles il ne reconnaissait personne, et qui cherchaient évidemment à le mettre hors de patience, soupçonna un piége.

Enfin, le démon infatigable s'avança sous les apparences d'une coquette radieuse, à la figure éclatante, au regard effronté; elle lui présentait un collier rompu. Le saint, en le prenant, baissa les yeux sur les pieds de la dame et reconnut à leur forme, que dissimulaient pourtant une robe traînante et une chaussure de velours, qu'il avait affaire à l'un des êtres qu'il soupçonnait.

La fausse dame lançait des œillades qu'elle croyait faites pour élever quelque tumulte dans le cœur de Dunstan; elle s'imaginait un triomphe, lorsque le saint la pria d'attendre un instant. Il alla à son fourneau, en tira ses pinces rougies au blanc pour une soudure, et revenant au démon, il le saisit par le nez dans cet étau portatif.

Il paraît que les esprits, lorsqu'ils prennent un corps matériel, n'échappent pas à sa passibilité aussi

vite qu'ils le voudraient; car le démon, serré par les tenailles du saint, reprit son horrible figure, en poussant des cris effroyables; mais toute sa force ne put le délivrer. Il appela en vain tous les démons à son aide. Dunstan fustigea rudement le misérable et ne le lâcha qu'après l'avoir soumis, couvert de honte, à ses moines, qui eurent là une leçon.

III.

Mais les démons n'ont pas toujours été aussi maltraités. Notre-Seigneur se contenta de renvoyer leur chef, qui avait osé s'adresser à lui.

Un jour que saint Bernard, seul dans sa cellule, graissait lui-même ses souliers, un démon, vexé de cette humilité, prit sur-le-champ la tournure d'un voyageur, et entrant dans la cellule, demanda l'abbé.

— C'est moi, dit Bernard.

— Singulier abbé! s'écria le démon; ne feriez-vous pas mieux de recevoir les étrangers que de nettoyer vous-même vos chausses?

Ces paroles d'orgueil décelaient l'ennemi. Bernard fit le signe de la croix en se remettant à sa besogne. Le prétendu voyageur avait disparu.

On sait les assauts que les démons livrèrent à saint Antoine. Il ne les repoussa jamais que par la prière, qui est aussi pour eux un supplice.

Les moyens sévères pourtant sont bons quelquefois, et si le bon saint François de Sales nous dit qu'on fait fuir les anges déchus par des humiliations, il faut davantage lorsqu'ils insistent. Ainsi

saint Apelle, dans les déserts de la Thébaïde, fut investi par des travestissements comme saint Dunstan, et il jeta un morceau de fer rouge au visage d'un tentateur qui venait à lui sous les traits d'une femme déhontée.

Saint Thomas d'Aquin repoussa avec un tison enflammé une tentation pareille. Nous pourrions citer bien des exemples qui appuient le conseil de saint Pierre : *Vigilate.*

IV.

Un pauvre prêtre, partant de bon matin pour un pèlerinage, aperçut, à travers les premières lueurs du crépuscule, un bœuf noir, et il entendit une voix qui lui criait :

— Montez là-dessus.

C'était dans l'une de ces contrées de l'Allemagne où les bœufs servent aux transports. Il se plaça donc sur le dos du bœuf, qui, s'élevant tout à coup dans l'espace, le transporta sur une tour abandonnée du château d'Isemburg.

— As-tu peur? dit alors le bœuf noir.

— Non, répondit le curé, je suis sous la garde de Dieu, et il ne peut m'arriver aucun mal.

— Rends-moi quelque hommage, reprit le bœuf, je te reconduirai dans ton presbytère et je te donnerai de grands biens.

Le prêtre rejeta cette proposition.

— Eh bien, repartit le bœuf, je te laisse sur cette tour; tu y mourras de faim, ou, si tu aimes mieux te désespérer, tu te casseras le cou.

— Arrête, dit froidement le curé; je t'adjure, au nom de Jésus-Christ, de me reporter sans péril en pleine campagne où tu m'as pris.

Le bœuf alors, n'osant répliquer, prit son homme comme la première fois, le déposa dans un champ et le laissa seul.

Il se peut toutefois que le transport n'ait été qu'une vision, comme il y en a eu tant, et comme le diable en a tant employé, pour tenter dans le sommeil ceux qu'il ne pouvait séduire éveillés.

V.

On lit dans les dialogues de Sulpice Sévère, qui a écrit la vie de saint Martin, qu'un démon voulant troubler la foule chrétienne qui escortait le saint revenant de Trèves s'empara d'une vache et s'amusa à la faire bondir avec fureur dans la direction des bonnes gens qu'il voulait disperser. Saint Martin reconnut le piége ; il éleva la main et la vache se tint immobile. Il gourmanda rudement le démon, lui ordonna de sortir et de cesser d'occuper un animal innocent, et le démon s'enfuit.

Un autre jour que saint Martin disait, dans son église de Tours, la messe solennelle, car c'était grande fête, un démon osa entrer dans l'église et s'avancer, sans être vu, jusque parmi les enfants de chœur. Il savait bien que, s'il était invisible à la multitude, il serait vu par le saint évêque, et il espérait le distraire assez pour lui faire perdre le mérite de son sacrifice. Il se tint donc sur ses gardes, et

lorsque le saint évêque se tourna vers les fidèles pour donner le *pax vobis*, il heurta sa tête contre un pilier et fit la plus singulière grimace qui jamais ait pu être imaginée; mais, contre son attente, le saint le regarda si froidement et si sévèrement à la fois, qu'il décampa vif comme l'éclair.

XXXIX. — SAINT JOUIN.

Et le diable s'en fut penaud.

SAINT-GELAIS.

Saint Jouin n'est guère connu que dans le Poitou. — Humble disciple de ce grand saint Hilaire, qui est à jamais la splendeur de l'Église de Poitiers, il patronnait pourtant autrefois une sainte abbaye de bénédictins. Ces bons moines, sous l'appui de saint Jouin, défrichaient les terres, instruisaient les peuples, répandaient la lumière et conservaient la science. Hélas! lorsqu'on crut n'avoir plus besoin de ces *hommes utiles* qui avaient tant fait, on les oublia, on les dédaigna, on les repoussa, on les expulsa enfin, pour tomber dans les étreintes des philanthropes...

La légende de saint Jouin est cependant belle et intéressante. Le diable, qui recommence de nos jours à montrer qu'il n'est pas loin de nous, y joue son rôle. On lit en effet, dans le vieux récit, que saint Jouin, élève assidu de l'école ouverte à Poitiers par saint Hilaire, la fréquentait régulièrement, et ne s'en retournait jamais de Poitiers à Loudun, où demeu-

raient ses parents, sans avoir augmenté, en science et en vertu, son mérite devant Dieu. Mais, chaque fois qu'il revenait de Loudun à Poitiers, il s'arrêtait près du village de Maveaux, et s'endormait sous un orme au vaste ombrage. Sans doute que le diable, avant que saint Hilaire eût détruit le culte des mauvais esprits, recevait en ce lieu-là quelques honneurs, car il y rôdait souvent. Aussitôt donc qu'il voyait le jeune homme endormi, il s'approchait sans bruit; et, n'ayant pas accès dans son cœur, il entrait dans sa poche et lui enlevait sa bourse : manœuvre par laquelle il espérait empêcher le saint enfant de continuer sa route vers le maître de la science chrétienne.

Mais sa ruse n'avait pas encore eu de succès. Jouin savait que l'homme ne vit pas seulement de pain; il savait aussi que le chrétien qui cherche avant tout le royaume de Dieu obtient le reste par surcroît; il allait donc. Or, saint Hilaire fut instruit du fait, et pour le vérifier il alla un jour au-devant de son disciple. Il arriva à l'orme au moment même où le démon dépouillait le jeune saint endormi; et la légende ajoute que la mule qui portait le bon évêque fut tellement effrayée à l'aspect du diable, qu'en se cabrant elle frappa de son pied une pierre qui se trouvait là et qui garda toujours la vive empreinte de ce coup. Cette pierre, conservée jusqu'à la fin du dernier siècle, gisait devant une croix plantée en ce lieu comme souvenir; et ce lieu s'appelle encore aujourd'hui le *Pas-de-la-Mule*.

L'orme avait été abattu; et grâce à la croix qui le

remplaçait, le diable ne vint plus par là qu'à distance.

Saint Jouin profita dignement des leçons de saint Hilaire. Lorsqu'il se vit maître de ses biens, il fit bâtir un monastère (cinquième siècle), dont le nom *Enixio* ou *Ensio* se changea, on ne sait comment, en celui de Marnes. Après les invasions normandes, ce monastère devint une abbaye de bénédictins, qui, pendant plus de huit siècles, prospéra sous le regard de Dieu. Autour de cette abbaye s'était établi un bourg, qui a décrû depuis la suppression des moines et ne compte plus guère que six cents habitants (1).

XL. — L'AIDE DE DIEU ET DE SES SAINTS.

Adjutorium nostrum in nomine Domini.
Psaume CXXIII.

Nous tirerons de la *Légende d'or* le récit singulier du stratagème d'un démon et de ses suites.

Un pieux évêque du moyen âge avait grande

(1) L'abbaye de Saint-Jouin de Marnes a eu toutefois ses peines dans le passé. Sans parler des dévastations normandes, elle s'est vue, aux temps affreux de la réforme, saccagée et pillée par son propre abbé Arthur de Cossé, qui s'était fait calviniste... Cette grande plaie fut néanmoins fermée au retour de l'ordre. Mais les hommes de 93 ont fait pis. Non contents de dépouiller et de chasser les moines, ils ont détruit, comme partout, leurs asiles. Les bâtiments de l'abbaye ne sont plus. L'église seule, par un bonheur singulier, a été conservée. Œuvre des bénédictins, elle rappelle encore leur science, leur amour des arts et leur piété. La façade, quoique altérée dans quelques détails par des réparateurs sans goût, est en son entier un bas-relief immense, dont certaines parties datent du onzième siècle, et que les archéologues qui visitent le département des Deux-Sèvres étudient toujours avec grand intérêt.

dévotion au bienheureux saint André, qui était son patron, et il menait une vie exemplaire dans son diocèse. Un démon, que sa vertu frappa, eut envie de s'essayer avec lui, et il le fit assez habilement.

Ayant pris la figure d'une jeune femme douée d'une rare beauté, il se rendit, en habit de pèlerinage, à la porte de l'évêque et demanda à lui faire la confession de ses fautes. L'évêque fit répondre à la jeune dame qu'elle pouvait s'adresser à son pénitencier, qui avait tous ses pouvoirs. Mais elle répliqua que, pour des raisons particulières, elle ne pouvait ouvrir qu'au saint évêque les secrets de sa conscience.

Le prélat fut obligé de se rendre, et la belle dame fut introduite en sa présence.

— Seigneur, dit-elle en s'avançant avec modestie, daignez accueillir en compassion une infortunée qui vient à vous de bien loin, attirée par le bruit de votre sainteté. Jeune comme je suis, issue du sang royal, élevée avec délicatesse, je suis venue ici en habit de pèlerinage dans l'espoir de trouver sous votre protection un refuge. Mon père est un roi puissant, qui m'a promise en mariage à un prince. Mais ne pouvant consentir à une telle union, puisque je me suis consacrée à Jésus-Christ, j'ai répondu que cette proposition ne m'inspirait que de l'horreur. Alors on m'enferma pour me contraindre à céder. Je pris donc secrètement la fuite, et je ne veux que vivre dans la retraite, pour attendre en paix les douceurs du ciel, loin des orages de ce monde.

Le prélat, admirant, dans une si belle personne,

tant de piété, tant de force d'âme et un si doux langage, lui répondit :

— Vivez ici, ma fille, dans la sécurité et l'espérance. Celui pour l'amour de qui vous avez méprisé les splendeurs et les vanités du monde vous donnera ses consolations. En attendant que je trouve à vous loger décemment, vous voudrez bien partager notre repas, dont l'heure est venue.

— Mon père, répondit la pénitente, je n'ose accepter votre invitation; car on pourrait médire de voir Votre Sainteté à table avec moi seule, qui suis une jeune femme; et je ne voudrais pour rien au monde ternir votre renommée.

Rôle bien joué, comme on le voit.

— Aussi nous ne serons pas seuls à table, mon enfant, dit l'évêque; et c'est ce qui me permet de vous engager.

En ce moment les conviés entrèrent. C'étaient de vénérables prêtres. On se mit à table, et la belle pèlerine fut placée en face du prélat. On fut bientôt charmé de sa tenue décente et noble à la fois, de son esprit, de ses grâces. Mais tout en simulant une grande piété, elle lançait des regards pénétrants, qui commençaient à remuer les cœurs. Elle comprenait déjà, à la manière dont le bon évêque la contemplait, qu'elle arriverait à le troubler, lorsqu'on heurta vivement à la porte.

Un serviteur vint annoncer qu'un étranger demandait à paraître devant le prélat. Les convives, voulant faire politesse à leur princesse, lui demandèrent si elle trouvait bon qu'on admît en si haute compa-

gnie le personnage que le serviteur croyait être un pèlerin. Comme l'évêque témoignait qu'il approuvait cette déférence à l'égard de sa protégée, elle répondit gracieusement :

— Proposons-lui une énigme. S'il la résout, nous le laisserons entrer.

Elle disait *nous*, parce qu'elle sentait ses progrès.

L'idée fut trouvée merveilleuse; et la belle dame, qui montrait tant d'esprit, fut priée de formuler elle-même la question qu'on devait faire au pèlerin. Elle se tourna aussitôt, avec un sourire bienveillant, vers le serviteur, qu'elle éblouit :

— Demandez à l'étranger, lui dit-elle : « Quel est » le plus admirable des ouvrages de Dieu, dans le » plus petit espace? »

L'étranger, à qui fut transmise cette question, répondit : « C'est la variété et l'excellence du visage » de l'homme. Parmi tant de millions de créatures » qui ont paru et qui paraîtront sur la terre, il ne s'en » est jamais trouvé et ne s'en trouvera jamais deux » qui se ressemblent complétement. En second lieu, » dans la plus petite figure Dieu a placé l'expression » de tous les sens du corps. »

— Cette réponse est bonne, dit l'étrangère. Proposez donc à cet homme une seconde question plus haute. Qu'on lui demande en quel lieu la terre est plus élevée que le ciel?

L'étranger répondit que ce lieu était celui où se trouve le corps divin de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel vient de la terre et siége au plus haut des cieux.

Cette seconde solution fut vivement admirée; et, sur l'avis de la princesse, on fit proposer au savant inconnu une énigme plus obscure, à savoir : quelle distance il y a de la terre au ciel?

Le pèlerin répliqua : « Priez la personne qui a dicté » cette demande de la résoudre elle-même; elle le » peut; car cette distance elle l'a parcourue lors- » qu'elle a été précipitée du ciel dans l'abîme... »

A ces mots, qui tombèrent comme un coup de foudre de la bouche du serviteur messager, la dame, qui n'était qu'un démon, disparut tout à coup. Le bon évêque épouvanté courut à la porte pour recevoir l'étranger. Mais il ne le trouva plus; et, la nuit suivante, il apprit par une révélation que c'était son cher patron saint André. Il redoubla de zèle pour lui, et rassemblant son peuple dans l'église, il raconta toute cette aventure à la foule des fidèles, qui rendit grâces à Dieu et à ses saints.

XLI. — QUELQUES PEURS EXPLIQUÉES.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.
VIRGILE.

Les anecdotes qu'on va lire, en exposant la cause naturelle de quelques épouvantes, sont du nombre de celles où s'appuient les fortes têtes, qui nient toute apparition des esprits. Nous pourrions citer un grand nombre de ces surprises; mais on en a fait des recueils. Les faits que voici nous suffiront, parce qu'ils sont réels, et que dans les compilations de ce genre il y a aussi beaucoup de petits traits imaginés.

Le comte d'Espilly, qui mourut avec le grade de maréchal de camp de l'empereur Charles VI, n'était encore que capitaine de cuirassiers; lorsque, pendant qu'il se trouvait en quartier d'hiver à Hornu, près de Mons, dans le Hainaut, un de ses cavaliers vint un jour le prier de le changer de logement, attendu que toutes les nuits, il revenait, dans la chambre qu'il occupait au-dessus des écuries du château, un esprit qui ne le laissait pas dormir. Le comte d'Espilly se moqua de sa simplicité et le renvoya.

Le militaire revint au bout de quelques jours et répéta sa prière; il fut encore raillé.

Il revint une troisième fois, assurant à son capitaine qu'il serait obligé de déserter, si on ne le changeait pas de logis.

Le comte, qui connaissait cet homme pour un bon soldat, prit des informations; on lui dit qu'en effet un revenant paraissait toutes les nuits dans cette chambre.

— C'est bon, dit le capitaine. Je veux y aller coucher cette nuit, et voir ce qui en est.

Le soldat ne demandait pas mieux.

A dix heures du soir, le comte d'Espilly se rend à la chambre de son cavalier. Il ferme la porte avec soin, met ses pistolets armés sur la table, laisse une bougie allumée, se glisse tout vêtu sous la couverture et cache son épée à côté de lui.

Il combattit un peu le sommeil et finit par s'endormir.

Mais, à minuit, il est éveillé en sursaut par une

main vigoureuse, qui enlève la couverture et renverse la bougie. Il n'aperçoit qu'une ombre qui s'évanouit, relève la lumière qui par hasard n'était pas éteinte, cherche partout et ne trouve rien.

— J'aurai eu un mauvais rêve, dit-il; ces idées de revenants me dérangent; et certainement c'est moi-même qui ai fait tout cela, dans un mouvement machinal.

Il se rassure, se recouche, se rendort.

A une heure du matin, il est réveillé de nouveau. La même main le découvre, éteint tout à fait la bougie; l'esprit saute par la chambre, secoue la paillasse du lit et enterre le brave capitaine sous le matelas.

Le capitaine, bien éveillé, commençait à prendre peur. Il saisit pourtant son épée, frappe partout devant lui, sans rencontrer autre chose que les murs; et son épouvante s'accroît. Il gagne la porte, appelle la sentinelle qui est à cent pas et la prie d'éveiller l'aumônier, pendant qu'il va se réchauffer à la cuisine, dont le feu n'était pas éteint.

Là, à mesure qu'il réfléchissait davantage, il se frappait l'esprit de plus en plus, car son aventure était singulière.

L'aumônier parut bientôt avec deux soldats, dont l'un portait un bassin d'eau bénite, et l'autre deux flambeaux; le comte d'Espilly conduisit ce renfort à la chambre que hantait l'esprit. Avant d'y entrer, l'aumônier trempa son goupillon dans l'eau bénite et aspergea la porte, qu'il ouvrit ensuite avec plus de confiance.

A la clarté des deux flambeaux, on vit la chambre en désordre, mais personne.

— Aucune trace visible, dit l'aumônier, c'est véritablement un esprit.

Et il se mit à parcourir la chambre dans tous les sens, en agitant son goupillon.

Lorsqu'il se disposait à sortir, croyant en avoir fait assez, quelque chose de bizarre, comme une grande patte noire, s'élança, saisit le goupillon dans les mains de l'aumônier, éteignit les deux flambeaux et disparut, laissant tout le monde dans la consternation et dans l'obscurité.

Le jour vint, que le comte, l'aumônier et les deux soldats n'étaient pas remis encore de leur agitation. Le prêtre se montrait le moins abattu.

— Ce n'est pas un démon, disait-il; car il ne craint pas l'eau bénite. Mais que sera devenu mon goupillon?

Comme il disait ces mots, le comte d'Espilly, qui était sombre et pensif, tourna la tête d'un air impatienté pour imposer silence à quelques soldats qui poussaient des éclats de rire dans la cour. Mais ses yeux s'animèrent en reconnaissant ce qui causait leur joie bruyante. C'était un grand singe qui, perché sur la gouttière des écuries, trempait un goupillon dans la chanlatte et aspergeait autour de lui; c'était le goupillon de l'aumônier; c'était l'esprit.

Tout s'expliqua alors; et comme on boucha la cheminée par où le singe descendait, il n'y eut plus d'esprit dans la chambre.

On conte, dans la vie de madame Deshoulières,

que se trouvant dans un château dont on disait qu'une chambre était infestée, elle fit la bravade d'y passer la nuit. Or, cette chambre était depuis longtemps abandonnée, et les portes n'avaient pas de serrures. Elle y coucha pourtant; elle souffla même sa bougie, pour témoigner plus de courage.

A deux heures du matin, elle fut éveillée par un bruit que fit une porte en s'ouvrant. Elle entendit marcher à pas lents et lourds, ouvrit ses rideaux et ne vit qu'une ombre qui lui parut très-courbée. Mais bientôt l'ombre se leva et appuya ses mains sur le lit. Madame Deshoulières saisit ces mains, qui étaient velues, et comme l'esprit ne faisait aucun mouvement, elle les tint dans les siennes, intriguée de les sentir couvertes de poil. Deux heures après, le point du jour éclaira la scène, car c'était en avril. Les mains qu'elle tenait n'étaient que des pattes, et l'esprit un gros chien caniche très-vieux et très-doux, qui avait l'habitude de venir toutes les nuits se reposer dans cette chambre, où il profitait du lit.

Une autre anecdote, connue aussi, eut lieu dans une ville d'Italie, que la relation ne nomme pas, quoique le récit paraisse sincère. Un aubergiste de la ville en question venait de perdre sa mère. Le lendemain de l'enterrement, étant monté à l'entrée de la nuit dans la chambre de la défunte, il en sortit bientôt, hors d'haleine, en criant à tous ceux qui logeaient chez lui, que sa mère était revenue et couchée dans son lit; qu'il l'avait vue, mais qu'il n'avait pas eu le courage de lui parler.

Un ecclésiastique qui se trouvait là voulut y mon-

ter. Toute la maison se mit de la partie. On entra dans la chambre, on tira les rideaux du lit et on aperçut la figure d'une vieille femme noire et ridée, coiffée d'un bonnet de nuit et qui faisait des grimaces ridicules.

On demanda au maître de la maison si c'était bien là sa mère?

— Oui, s'écria-t-il, oui, c'est elle. Ah! ma pauvre mère!

Les valets la reconnurent de même.

Alors le prêtre lui jeta de l'eau bénite sur le visage. L'esprit, se sentant mouillé, sauta hors du lit. Tout le monde s'enfuit en poussant des cris.

Mais la coiffe tomba; et on reconnut que la vieille femme n'était encore qu'un singe. Cet animal avait vu sa maîtresse se coiffer et se mettre au lit, il l'avait imitée.

Et c'est à des aventures pareilles qu'on doit quelques-unes des histoires de revenants. Mais elles ne prouvent pas que les faits surnaturels soient impossibles, puisqu'il y a de ces faits avérés et inexplicables.

L'histoire qui va suivre entre dans le même ordre, quoique d'un autre genre.

XLII. — LE LUTIN DE CHINY.

Surprise flatteuse!
MARIVAUX.

Marthe Kœlberg était une bonne femme, qui aimait Dieu et son prochain. Quoiqu'elle ne fût pas

riche, elle ne manquait jamais d'assister les pauvres; et sur les petits profits de son mari, honnête marchand forain qui trafiquait en Allemagne, en Flandre et en Champagne, elle mettait toujours de côté la dîme des malheureux. Aussi sa maison prospérait. Guy, son époux, déjà un peu vieux, avait acheté son affranchissement du seigneur de Chiny; car ils demeuraient dans cette bourgade arrosée par la Semoi. Ils n'avaient qu'une fille, qui était un parti d'autant meilleur, qu'avec un peu d'argent Berthe avait le cœur le plus doux, l'âme la plus belle, l'esprit le mieux fait de tout le pays de Luxembourg. Elle comptait dix-huit ans. Sans être très-jolie, elle avait cette grâce et cette fraîcheur que donnent la vertu et la sérénité de l'âme.

Or, un beau jour du mois de novembre de l'année 1296, Berthe et sa mère se trouvaient en proie à une surprise dont elles ne pouvaient se rendre compte. Il avait fait un temps sombre tout le jour; elles en avaient passé la plus grande partie à rentrer leur lessive, qui séchait dans la grange; et se croyant très-attardées, elles allaient, selon leur usage, soigner la vache et les chèvres, rentrer les poules et mettre tout en ordre dans la cour. Mais leur besogne se trouvait faite; le râtelier de la vache était garni, ainsi que la mangeoire des chèvres; une main empressée avait mis de la litière fraîche; les poules étaient rentrées et le huchoir fermé.

Marthe et sa fille, n'ayant vu passer personne, ne savaient à qui attribuer tant de complaisance. Elles visitèrent tous les réduits, tous les greniers,

sans rien découvrir. Après avoir fait le signe de la croix, elles rentrèrent au logis, où leur étonnement redoubla; tout le linge était plié, et le modeste souper qu'elles avaient mis dans le four du poêle était servi avec une propreté recherchée. Berthe commença à trembler, en songeant qu'il y avait là du prodige. Marthe ne se montrait pas plus rassurée.

Sur ces entrefaites, et fort heureusement pour les calmer, on frappa à la porte, dont le verrou de bois était poussé. La jeune fille reconnut la voix de son père; elle courut ouvrir. C'était Guy, en effet, qui revenait de l'autre côté du Rhin, avec son petit cheval, le fidèle compagnon de ses courses; car Tik, c'est le nom qu'on donnait à l'animal, portait toujours dans deux caisses de bois blanc les marchandises de son maître, et quelquefois le bourgeois de Chiny au milieu.

Dès que le marchand forain l'eut déchargé, Tik, qui connaissait sa maison, se rendit tout droit à l'auge du puits, où il trouva l'eau préparée; après quoi il entra dans l'écurie, se mit au râtelier, et mangea d'un air très-empressé une rasière d'avoine qu'il rencontra sous sa dent.

La nuit s'épaississait; Berthe et sa mère, ayant embrassé le bon marchand, lui contèrent leur aventure, et comme Guy paraissait s'en réjouir, la jeune fille, un peu rassurée, alluma un éclat de sapin résineux dans une grosse lanterne de fer à petits trous; elle alla avec son père à l'écurie pour soigner le cheval. Tout encore était fait; Tik proprement étrillé, enfoncé dans la litière, hennissait de plaisir en ex-

pédiant son avoine. A son tour, Guy fut stupéfait.

— Voilà qui est particulier, dit-il; et il retourna auprès de sa femme, précédé de Berthe, qui de nouveau avait peur.

— Nous avons ici un lutin, dit-il, en s'asseyant gravement sur une escabelle.

— Un lutin! s'écria Marthe; je m'en doutais.

— Mais, est-ce qu'il y a vraiment des lutins, mon père? demanda Berthe.

— Assurément, répondit le marchand avec confiance; et celui qui nous visite ne me paraît pas méchant.

— Oh! mon Dieu, s'écria la jeune fille, je ne vais plus pouvoir dormir.

— Au contraire, reprit le bonhomme, c'est un gardien et un bon serviteur qui nous vient en aide, si nous ne l'offensons pas.

— Mais, dit encore Berthe, comment peut-on offenser un être qu'on ne voit point?

— C'est égal, les lutins demandent des soins. Et puis d'ailleurs il se montrera.

— Et comment est-ce fait, mon père, un lutin?

— C'est très-bien fait, mon enfant. Ordinairement ils sont petits. Ils ont trois pieds de haut; ils portent un petit bonnet pointu et une jaquette verte. Mais voilà le souper, j'ai faim, mettons-nous à table joyeusement, et tout en buvant un coup de bière, je vais vous conter l'histoire d'un lutin qui hantait, il n'y a pas longtemps, le palais de monseigneur l'évêque prince d'Hildesheim, en basse Saxe.

La bonne famille se mit à table; Berthe se rap-

procha de sa mère, qui, comme elle, se disposait à écouter; et bientôt le marchand reprit :

— Le lutin se nommait Hecdekin, comme qui dirait l'esprit au bonnet, à cause de son bonnet pointu, ainsi que je vous disais.

— Il se montrait donc, mon père?

— Certainement! sachant que monseigneur l'évêque d'Hildesheim était un homme utile et charitable, il résolut de s'attacher à lui.

— Mais les lutins ne sont donc pas des démons? interrompit Marthe.

— Ceux-là ne sont peut-être pas des démons. Il y a des savants qui disent que ce sont les âmes des enfants qui ont été tués ou noyés, ou qui sont morts par accident funeste. Hecdekin était beau à voir; quand il se montrait il portait un pourpoint de couleurs diverses. Il était très-poli; seulement les domestiques du prince-évêque lui reprochaient de ne pas saluer. Ils ignoraient que les lutins ne le peuvent pas.

— Et pourquoi donc? demanda vivement Berthe.

— Parce qu'ils ont presque tous une barre d'acier dans le dos, répliqua Guy. (Il exprimait les croyances du temps.)

— Comme on apprend de belles choses dans les voyages! s'écria Marthe.

— Dans le commencement, poursuivit le narrateur, le lutin d'Hildesheim se montra complaisant à l'excès. Il portait de l'eau dans la cuisine, il allait chercher de la bière, il nettoyait l'écurie, soignait les chevaux, tournait la broche sans se laisser voir,

et quand il paraissait, c'était pour donner de sages avis aux conseillers de l'évêque, ou pour faire connaître au prince ce qu'on méditait contre lui dans les pays les plus éloignés. Tout allait bien, on l'avait deviné dès le premier jour; on le soignait, et tout prospérait autour de lui; car le bétail se porte bien et la maison s'enrichit partout où se plaît le bon lutin.

— Mais, mon père, que faut-il faire pour le contenter?

— Oh! c'est bien simple, mon enfant. Ces bons serviteurs n'exigent pas trop. Il suffit de leur mettre tous les jours, à la même heure et à la même place, un petit ragoût bien apprêté. Avec cela, on est sûr que tout l'ouvrage de la maison sera fait. Mais ils n'aiment pas la curiosité. Si on n'a pas l'attention de s'éloigner du lieu où ils viennent prendre leur repas, si on cherche à les voir, on court le risque de les perdre. C'est ce qui arriva chez monseigneur le prince-évêque d'Hildesheim. On avait chargé un marmiton de porter tous les soirs le petit plat du lutin dans un office où personne n'allait la nuit; le marmiton se cacha sous la table et voulut voir manger Hecdekin. Le lutin ne vint pas; il ne parut point le lendemain, et tous les domestiques, qui avaient pris l'habitude de ne plus rien faire, furent obligés de se remettre au travail.

— Est-ce que le lutin resta fâché?

— Non pas; on gronda sévèrement le marmiton, et le cuisinier se chargea lui-même de porter désormais tous les jours le plat de l'esprit au retrait. Hec-

dekin revint, oubliant tout, pendant encore une année.

— Et après?

— Oh! il y a des fautes qu'ils pardonnent moins que la curiosité. Ils sont très-susceptibles et très-réguliers. Ainsi ils se fâchent quand on les néglige. Un jour le cuisinier fut de noce; il ne pensa pas au lutin et ne lui porta point son ragoût. Le lendemain, au lieu de trouver sa cuisine parée, ses fourneaux allumés, ses casseroles brillantes, tout était en désordre. Il lui fallut se mettre à la besogne sans assistance, et pour surcroît, toutes sortes d'accidents semblèrent se conjurer contre lui. A chaque instant il se brûlait les doigts, il laissait tomber un plat, il cassait une assiette, il répandait les sauces; il gâta son dîner et fut grondé. Sa mauvaise humeur s'augmenta encore lorsqu'il entendit autour de lui des éclats de rire moqueurs; c'était le lutin qui se vengeait.

— Ah! quelle histoire, mon père.

— Le cuisinier prit mal la leçon; il se fâcha; il porta au lutin un mauvais ragoût. Le lendemain matin, comme il venait reprendre son plat, le lutin, qui n'avait pu le manger, le lui jeta au visage; et depuis ce jour on ne le revit plus à Hildesheim.

— Mon Dieu! si c'était ce lutin qui vient ici?

— Ce n'est pas impossible.

— Oh! j'en prendrai soin et je ne l'oublierai pas.

— Je croirais plutôt, dit Marthe, en paraissant sortir d'une profonde rêverie, que le lutin qui nous assiste est le vrai lutin de Chiny, dont on n'a plus de

nouvelles depuis plus de cent ans. Mais mon père m'en a parlé. C'était un très-bon lutin : c'est lui qui prévint la comtesse de Hainaut, lorsqu'elle revenait du pèlerinage de la terre sainte, que le mauvais seigneur de Chiny voulait l'arrêter et l'enfermer dans son château; il la conduisit par des chemins inconnus jusqu'à l'abbaye de Saint-Hubert, où elle se trouva en sûreté.

— Tant mieux, si c'est celui-là, reprit le marchand.

— D'ailleurs, mon père, il y a si loin d'ici jusqu'à Hildesheim!

— Les distances ne sont rien pour les esprits, mon enfant. Nous le verrons peut-être un jour, et s'il nous prend en affection, nous le connaîtrons. Mais n'oublions pas son souper.

Berthe monta dans le grenier une petite table qu'elle couvrit d'une serviette; elle y plaça entre deux assiettes un morceau de gâteau aux œufs, une tranche de jambon cuit au four, une tartine au beurre; elle mit à côté une tasse de lait et un grand verre de bière. Le lendemain matin, tout était mangé et le verre de bière était bu. Toute la famille fut ravie, et pendant un an, les merveilles du premier jour se répétèrent sans qu'on vît l'esprit.

Guy faisait tous les mois un voyage. A chaque retour il s'affligeait davantage de ne pouvoir pas connaître son bon serviteur. Un jour qu'il voulait aller acheter à Gand quelques pièces de drap pour la foire de Cologne, il gémissait de n'être pas assez riche pour agrandir son commerce.

— Si j'avais seulement six marcs d'or, disait-il, je chargerais un bateau; je ferais d'un seul coup suffisante fortune; nous te marierions, mon enfant.

Berthe rougit; l'innocente fille n'y avait pas encore songé.

Le lendemain, entre les deux plats du lutin, elle trouva les six marcs d'or. La surprise de Guy fut extrême.

— Eh! mon Dieu, dit Berthe, si je demandais une chaîne d'or, le bon lutin me la donnerait donc?

Elle l'eut quelques jours après. Elle en fut si émerveillée qu'elle n'osait plus, de peur d'être indiscrète, exprimer un désir tout haut.

Quand le marchand revint, il avait effectivement gagné une grande somme. Comme il était modeste, il mit des bornes à son ambition et résolut de se reposer dans sa douce aisance.

Deux jours après qu'il eut formé cette résolution, Berthe trouva entre les deux plats un parchemin écrit. Personne dans la maison ne savait lire, pas même son père; car en ce temps-là les transactions de commerce se faisaient encore généralement par témoins. Guy porta le parchemin au curé de Chiny. Il contenait ces mots :

« Je me ferai connaître, si Berthe consent à m'épouser. »

Ce fut pour le bon curé lui-même un grand étonnement qu'une telle proposition. Alors, pas plus qu'aujourd'hui, on n'avait des idées bien nettes sur les lutins. Il écrivit une série de questions qu'on proposa à l'esprit :

— Êtes-vous chrétien? avez-vous reçu le baptême? comment êtes-vous fait? êtes-vous méchant? etc.

Le lutin répondit qu'il était chrétien, qu'il avait reçu le baptême, qu'il était laid, mais bon, riche, et qu'il aimait Berthe. La perplexité augmenta.

Un seul mot effrayait Berthe. Le lutin disait qu'il était laid; il fallait qu'il le fût beaucoup. A part cette disgrâce, elle s'était sentie touchée; elle l'aimait. Après huit jours d'hésitations et de combats, elle répondit qu'elle consentait à épouser le lutin si son salut ne courait en cela aucun danger; et le lutin parut.

C'était le jeune seigneur de Chiny, qui n'était pas plus lutin que vous, mais qui était adroit. Maître d'une fortune considérable, aimable et bien fait, il avait fait le vœu de n'épouser qu'une femme chrétienne qui l'aimerait pour lui-même, sans ambition et sans entraînement matériel.

Cette tradition du Luxembourg se termine, comme toutes les bonnes vieilles histoires de nos pères, par un mariage où tout le monde fut heureux.

XLIII. — L'ESPRIT DANS LE GRENIER.

C'est cela et ce n'est pas cela.
LE CUISINIER DE BUFFON.

La belle église de Notre-Dame du Finisterre n'a pas toujours été, comme aujourd'hui, un monument dans Bruxelles. Ce n'est qu'en 1618 que l'on commença la construction de cet édifice, où l'on re-

marque des traces de la renaissance. Jusque-là, Notre-Dame du Finisterre n'était qu'une grande chapelle de faubourg, ornée avec naïveté, grossièrement bâtie, avec des voûtes en bois et des piliers en charpente. Elle était desservie par un digne prêtre, dont Bruxelles a longuement honoré le caractère. C'était un de ces anges que Dieu oublie de temps en temps ici-bas, pour nous donner une idée de la charité, de la force, du courage, de toutes ces vertus divines qui ne peuvent complétement habiter un cœur d'homme, que si cet homme est chrétien.

Il était tout aux pauvres, recherchant les malheureux, consolant toutes les douleurs, affermissant les faibles, humain à la plainte, affable aux pécheurs. Il soutenait dans leurs peines ses pauvres paroissiens, les aidait de ses conseils dans leurs embarras, les éclairait de ses lumières, et s'efforçait à la fois d'exalter les enseignements religieux et de combattre les idées superstitieuses qui s'accrochent quelquefois aux bonnes doctrines. Il était l'appui de ceux qui chancelaient; il relevait celui qui était tombé; il accordait avant la prière, il pardonnait avant le repentir. Il n'avait cœur à ses repas que lorsqu'il savait qu'aucun de ses paroissiens ne manquait de pain. Il partageait ses vêtements avec ceux qui étaient nus. Il ne possédait jamais rien dans sa maison toujours dépouillée, et sa main ne cessait de faire des aumônes. C'est que Dieu était là. Ce bon et saint prêtre habitait une petite rue qu'on a nommée depuis la rue du Curé-du-Finisterre; nous ne le connaissons lui-même que sous ce nom.

On conte de lui beaucoup d'anecdotes singulières, que peut-être il ne faut pas admettre toutes. Nous en citerons une. Un soir du mois de janvier, vers l'année 1614, un religieux allemand, venu en quête à Bruxelles, alla demander l'hospitalité au curé du Finisterre. Le saint homme l'accueillit gaiement, partagea avec lui son frugal souper; et, comme il n'avait qu'un lit, il en céda la moitié à son hôte. Le lendemain matin, à la pointe du jour, il se leva pour aller dire sa messe dans sa modeste église. Il trouva à la porte, presque ensevelie sous la neige, une pauvre vieille mendiante qui se ranima à son aspect, et, d'une voix que le froid avait brisée, lui demanda l'aumône.

— Hélas! dit-il, je n'ai rien à vous donner, ma bonne femme, sinon un morceau de pain et un verre de bière que vous viendrez prendre dans ma maison.

Et, quoiqu'il sût bien que sa poche était vide, soit par regret, soit par habitude, il y porta machinalement la main. Quelle fut sa surprise de trouver dans son gousset un petit paquet qu'il était sûr de n'y avoir pas mis! Il le tira tout ému : c'étaient six escalins de Brabant, soigneusement enveloppés avec une petite image de la sainte Vierge. Le cœur du bon curé, que tout à l'heure la pitié déchirait, palpita d'allégresse. Ne doutant pas que cette modeste somme ne fût un secours du Ciel, il la donna toute à la vieille femme qui lui baisait les mains; puis, s'arrachant aux témoignages de sa reconnaissance, il s'enfuit au pied de l'autel et remercia avec effusion

la Mère de miséricorde. Mais à peine finissait-il sa prière que le religieux allemand vint le joindre. Le bon curé, en s'habillant dans les ténèbres, s'était trompé de haut-de-chausses; c'était dans la poche de son hôte qu'il avait trouvé la petite aumône qu'il venait de faire.

— Homme vain que je suis! s'écria-t-il, je me croyais déjà digne d'un miracle. Dieu vous le rendra, mon frère, ajouta-t-il après un moment de silence; car la bonne femme avait disparu (1).

Cet homme charitable était doux et gai, comme tous ceux qui ont le cœur pur. Mais, dans l'exercice de ses fonctions sacrées, il comprenait toute la hauteur de son ministère. On en jugera au trait qui va suivre, et qui se rattache à un accident par suite duquel on rebâtit en 1618 l'église du Finisterre.

Quelque temps avant cette date, à une époque qui est très-mal précisée, notre bon curé disait la messe dans son église tremblante. Un orage épouvantable survint; le tonnerre tomba sur la flèche, couverte de planches peintes, et bientôt un vaste incendie se communiqua aux voûtes, faites, comme on l'a dit, de menuiserie et de charpente, depuis deux cents ans desséchées. La flamme marchait si rapide, que tous les paroissiens s'enfuirent épouvantés; le curé, qui venait de prononcer les saintes paroles de la consécration, et qui sentait qu'en ce moment il se trouvait face à face avec Dieu, ne quitta point l'autel, et continua dans un recueillement impassible

(1) Une anecdote à peu près semblable est attribuée à l'excellent et illustre père Bridaine.

les prières sacrées. Les cris de ses paroissiens, l'horreur du danger, les flammes qui l'entouraient, le craquement des poutres qui tombaient embrasées autour de lui, rien ne put le distraire. Comme un être qui n'est plus de ce monde, et que les choses de la terre ne peuvent émouvoir, il acheva le saint sacrifice, seul au milieu de cette fournaise ardente; et, quand il eut fini, calme et sans peur, il traversa les flammes, qui ne l'offensèrent point, emportant avec lui les vases sacrés. Le feu s'éteignit au pied de l'autel, soit que les secours des habitants eussent obtenu ce résultat, soit plutôt que Dieu, par un regard, eût voulu montrer sa prédilection; et pas un cheveu du saint homme ne lui tomba de la tête.

A côté de ce qu'on vient de lire, la petite histoire que nous allons conter paraîtra sans doute disparate. La voici pourtant, sans longues circonlocutions.

Quelques mois après l'incendie que nous venons de rappeler, un bon homme d'Etterbeek, devenu rentier de Bruxelles, habitait dans la rue du Curé-du-Finisterre, la maison qui fait le coin de la rue de la Fiancée, du côté de l'eau. Il se nommait Philippe Ghallot. Il avait épousé une bonne villageoise, qui, treize ans après les noces, mourut sans laisser d'enfants. Il lui fit rendre de son mieux les devoirs funèbres; et le treizième jour qui suivit l'enterrement il la pleurait encore, lorsque s'étant couché à l'angélus du soir (on était au mois de mars), il entendit tout à coup dans le grenier, au-dessus de sa tête, un roulement subit accompagné d'un bruit sourd, et interrompu de temps en temps par des cris lointains,

grêles, extraordinaires, qu'il ne pouvait définir. Il commença à trembler; il soupçonna dans ceci un revenant. Il lui semblait que son cœur allait défaillir. Il se sentit hors d'état de crier ni de descendre du lit pour aller dissiper ailleurs ce trouble qui le mettait à l'agonie; il ne doutait pas, disent les récits, que l'âme de sa femme ne revînt faire quelque demande.

Il passa la nuit dans des angoisses inexprimables, récitant le *De profundis*, recommandant son âme et celle de la défunte à Dieu et à Notre-Dame du Finisterre, et promettant tout haut de donner satisfaction à l'âme en peine.

Le bruit qui se faisait dans le grenier cessa au point du jour; Philippe alla déposer ses terreurs dans le sein de ses voisins, qui tous opinèrent comme lui que c'était nécessairement l'âme de sa femme qui voulait quelque chose. On lui conseilla de mettre au pied de son lit une feuille de papier avec une écritoire, « pour que l'ombre errante pût écrire ce » qu'elle souhaiterait, sans être réduite, disait-on, » à venir tirer les pieds de son mari, comme il s'en » est vu des exemples. »

— Il n'y a, dit-il, qu'un petit inconvénient : c'est que la défunte, si c'est elle, ne savait pas écrire.

— N'importe! répliqua un bon voisin en grand renom d'intelligence, les esprits savent tout.

Le veuf mit donc la feuille de papier, la plume et l'écritoire; puis la nuit venue il se coucha, médiocrement rassuré. Le revenant ne prit pas la plume, et le bruit recommença plus animé que la veille.

Philippe se releva cette fois; il courut prier trois voisins de venir passer la nuit avec lui.

Ceux-ci firent les braves et l'accompagnèrent hardiment. Mais leurs mines s'allongèrent quand ils entendirent le roulement qui se faisait dans le grenier, les coups qu'on frappait sur les planches et les cris aigus que l'âme poussait dans les moments où le bruit venait à s'interrompre. Un quatrième voisin, plus curieux et plus hardi, survint, à la grande joie des trembleurs. C'était le père Deberck, marchand de laines. Il dit qu'il ne croyait guère aux revenants, à tort et à travers, comme semblait être celui-là; qu'il soupçonnait quelque malice : il proposa de visiter les lieux et d'obliger l'esprit à déguerpir, dans le cas pourtant, ajoutait-il, où l'esprit serait une farce, comme je le crois.

— Eh quoi! voisin Deberck, dit un des premiers venus, que la peur avait troublé, vous oseriez affronter un revenant? Le seul parti, croyez-moi, c'est de savoir ce que veut la pauvre âme et de la renvoyer.

— A la bonne heure, répondit le marchand de laines; mais, en attendant, montons toujours au grenier. Nous n'avons que des intentions honnêtes. Voilà du papier et une plume. Le revenant peut écrire. Si vous ne voulez pas me suivre, mes gaillards, j'y vais tout seul.

Personne ne souffla mot. Deberck prit donc une chandelle d'une main, un vaillant gourdin de l'autre, et il monta bravement. Mais, loin de trouver du péril lorsqu'il entra dans le grenier, le bruit cessa entiè-

rement. Il eut beau fureter dans tous les coins, l'esprit ne jugea pas à propos de se laisser voir; le visiteur reconnut qu'il n'y avait aucune issue par laquelle l'âme eût pu s'être échappée. Il descendit un peu ébranlé; il déposa sa chandelle, quitta son gourdin, et déclara qu'il n'avait rien vu. Au même instant, le vacarme recommença plus nourri que jamais.

— Voilà qui devient grave, dit Deberck en pâlissant, c'est une maison à déserter.

En achevant ces mots, il sortit. Les camarades le suivirent tous hors d'eux-mêmes, et Philippe alla passer la nuit chez ses voisins qui le plaignaient vivement.

Les détails de ce prodige firent le lendemain la conversation de tout le quartier. Ils se grossirent, se modifièrent, se multiplièrent à l'infini. Les plus avisés conseillèrent à Philippe Ghallot d'aller trouver le curé du Finisterre. Il y fut. Le curé se fit raconter tout ce qui s'était passé; et quand il eut réfléchi un instant :

— Rassurez-vous, mon enfant, dit-il, il y a quelque chose là-dessous. La volonté de Dieu ne se manifeste pas ainsi. J'irai ce soir chez vous. Priez les voisins qui vous ont assisté hier de s'y trouver.

Le curé vint donc à l'entrée de la nuit chez le bonhomme Ghallot; les quatre voisins s'y rendirent de leur côté, un peu raffermis. Après qu'on eut causé du revenant un petit quart d'heure, le même bruit des deux nuits précédentes recommença. Le

prêtre fit une prière mentale et dit du ton le plus simple :

— Allons voir ce que c'est.

Il prit la chandelle. Les cinq trembleurs de la veille, persuadés qu'un esprit ne peut rien contre un prêtre, le suivirent sans trop de crainte. Dès qu'ils parurent au grenier, le plus grand silence succéda au tumulte.

— C'est bien surprenant, dit le curé. Il faut que la lumière effraye l'être qui fait le bruit. Descendez tous avec la chandelle et laissez-moi seul. Vous m'éclairerez pour descendre quand je vous appellerai.

Philippe et ses voisins n'osèrent pas ne point obéir; ils descendirent dans une grande anxiété. Le curé, demeuré seul dans les ténèbres, se blottit contre un mur sans faire le moindre mouvement, et il écouta. Il n'y avait pas trois minutes qu'il se maintenait ainsi immobile, lorsque le bruit revint, à ses pieds mêmes. Il n'apercevait rien. Il se baissa avec précaution, chercha, en tâtonnant, ce qui pouvait causer le vacarme, et sentit une espèce de grosse boule qui roulait sur le plancher. Il la saisit et s'écria :

— Je crois que je tiens l'esprit, mes enfants; éclairez-moi.

Les cinq braves faillirent perdre à ce cri la respiration et ce qui leur restait de force.

Il portèrent la chandelle au pied de l'escalier, se tenant tous par la main. Le courage leur revint un peu en jetant les yeux sur le fardeau du curé; car

ils reconnurent que le revenant (si c'était lui) était logé dans une grosse bouteille de grès, et que c'était en la faisant rouler qu'il avait causé tant d'effroi. Eh mon Dieu! s'écria Philippe, c'est la bouteille où ma pauvre Mimi avait gardé de l'orge pour me faire de la tisane cet hiver...

Mais le curé ayant prié un des assistants de casser la bouteille, dans laquelle il avait senti du mouvement, Deberck s'enhardit et asséna un rude coup de gourdin qui la mit en pièces. Il en sortit un rat, lequel s'enfuit dans un trou. La maison de Philippe fut tranquille depuis, et le bon curé lui expliqua que comme cette bouteille était remplie d'orge et n'était point bouchée, le rat encore tout petit avait pu y pénétrer; que, trouvant une nourriture abondante, il y était resté tant qu'il y avait eu du grain dans la dame-jeanne qui était fort grande; qu'après avoir tout mangé, le rat devenu gros n'avait pu sortir comme il était entré, et qu'en cherchant à s'échapper il avait fait rouler la bouteille.

— Mes enfants, ajouta-t-il, la peur est mauvaise conseillère. Souvenez-vous que Dieu est trop grand pour s'amuser à de petits prodiges, et que celui qui a si bien réglé la nature sait ce qu'il fait quand il permet que l'ordre en soit troublé.

Cette histoire, comme nous l'avons dit, n'est pas un argument. Elle prouve qu'on croit aux esprits; mais elle ne prouve pas qu'il n'y en a point.

XLIV. — LA DAME BLANCHE.

Eh! quel spectacle est préférable
Au spectacle touchant des heureux qu'on a faits?
Quel plaisir de ne voir que des cœurs satisfaits,
Dont la reconnaissance a fait naître l'hommage:
De songer qu'ils vivent en paix,
Et que leur paix est notre ouvrage!

LÉONARD.

Il y a toutefois, au moyen âge, des histoires de fées dont les mystérieuses apparitions sont expliquées et dont les services rendus se comprennent. Le récit qui va suivre justifiera ce préambule :

Sous le règne éclatant de Philippe Auguste, après la grande croisade où les Français, les Flamands et leurs alliés avaient subi de communes fatigues, aux derniers jours du douzième siècle, tandis que les princes cherchaient partout, sous l'influence du Saint-Siége, à refaire, par quelques années de paix, leurs peuples fatigués, on gémissait de rencontrer en France beaucoup de chevaliers sans fortune, qui, ruinés par leurs excès plus encore que par la guerre, ne voulaient pas jurer la paix publique, saccageant leur pays même, détroussant les marchands, pillant les bourgades, faisant le siége des châteaux honnêtes, mettant tout autour d'eux à composition et semant partout l'épouvante. Comme ils s'abritaient dans les forts, le roi était obligé de les attaquer avec des armées, pour avoir raison de leurs félonies. Appuyés par une sorte de fédération avec des bandits de leur sorte, ils en rece-

vaient des secours. Aussi, pendant que l'assiégeant se trouvait retenu devant un repaire, vingt autres, dans la même province, logeaient des hôtes qui faisaient impunément la guerre des grands chemins.

On a conservé l'histoire, entourée de quelque intérêt, de l'un de ces chefs de bande. Il se nommait Gontran le Croisé; il avait suivi Philippe Auguste en Palestine. On ignore son origine; ce qui permet de supposer qu'il avait conquis sur les champs de bataille, à force de prouesses, ses éperons de chevalier. Rentré en France avec le roi, soit qu'il eût dissipé son patrimoine, soit qu'il n'en eût point, comme quelques-uns le pensent, ne voulant pas vivre du travail de ses mains ou d'un loyal service, il se dit qu'avec sa bonne épée il manœuvrerait de sorte que la faim ne le mettrait pas au lit. Ayant donc rassemblé quelques-uns des plus déterminés, parmi les hardis guerriers qu'il voyait aussi embarrassés que lui au retour de la Palestine, il leur proposa sa manière de voir, à l'effet de continuer à mener bonne vie indépendante. Tous ceux qui avaient fait la croisade en chrétiens le désapprouvèrent et se séparèrent de lui; mais sept aventuriers, déterminés à mourir plutôt que de travailler, le suivirent, résolus à tout. Cependant Gontran n'était pas entièrement corrompu, il avait dans le cœur quelques restes de bons sentiments. Il établit des lois pour sa petite troupe : premièrement, qu'on ne tuerait que par absolue nécessité; secondement, qu'on ne dévaliserait pas absolument les marchands et voyageurs, mais qu'on leur laisserait les moyens de regagner leurs foyers; troi-

sièmement, qu'on payerait exactement et sans fraude toute dépense et tout achat dans les auberges, hôtelleries, villes et bourgades.

Avec les idées que nous avons vues se répandre à flots sur nous il n'y a que peu de temps, ce bandit serait un héros, et des jurys humanitaires l'eussent très-probablement honoré de circonstances atténuantes.

Il établit une quatrième loi, qui peut surprendre quelques esprits : c'est qu'on épargnerait et respecterait les églises, les couvents et généralement les lieux et les personnes consacrées à Dieu. — Et c'était au temps des Albigeois.

Il commença ses exploits en Provence, il mena si habilement sa troupe, que pendant deux ans il ne fut inquiété par personne. En arrivant dans une ville ou bourgade, il dispersait ses hommes en diverses hôtelleries, se logeait dans la plus considérable, et lorsqu'il découvrait qu'un riche marchand devait partir en voyage, il rassemblait sans bruit sa petite troupe; alors, dans le lieu le plus écarté et le plus convenable, ses gens arrêtaient leur proie. Souvent il fit seul lui-même des coups très-hardis. Pendant les deux ans qu'il passa dans le Midi, un seul, de plus de cent cinquante marchands qu'il dévalisa, fut tué par ses gens, contre qui il se défendait si vivement qu'il en avait blessé trois.

Dès que Gontran crut remarquer qu'on pouvait le reconnaître en ces contrées, il s'avança dans les provinces du centre, continuant son même genre de vie, qui déjà lui avait amassé tant d'or, qu'il se

maria assez richement à Valence, avec une fille de bonne maison bourgeoise, fière d'épouser un chevalier de la guerre sainte. C'était la fille d'un Lombard; et sans doute il croyait qu'elle ne s'épouvanterait pas de sa vie d'aventures. Mais il se trompait, car elle était pieuse et honnête.

Un mois après les noces, il emmena sa femme à Lyon, excusant ses fréquentes absences sur des affaires, des recouvrements, des visites à d'anciens frères d'armes, ce qui n'inquiétait pas Blandine. Ainsi se nommait la femme du croisé.

De Lyon, où il avait séjourné huit mois et augmenté son trésor, il gagna à petites journées Dijon, stationnant un jour, deux jours, trois, s'il le fallait, dans les lieux où il entrevoyait quelque chose à faire. A Dijon, sa femme accoucha d'une fille, qu'il nomma Régine, et ce fut pour lui une immense joie. Sa troupe était doublée; il la réunit en un festin, à l'occasion du baptême de son enfant.

Ces hommes, que Gontran traitait en public comme ses amis et ses compagnons de la guerre sainte, apprirent alors avec joie qu'ils allaient avoir plus d'aises dans leurs rudes labeurs de chevaliers errants; Gontran leur annonça qu'il voulait acquérir un abri dans un bon château fort, et qu'il les admettait tous à venir partager son toit et sa table. Ses bandits lui étaient aussi attachés que soumis; ils applaudirent, le saluèrent leur suzerain, et portèrent un toast à l'enfant qui venait de naître et à sa mère.

Il y avait alors, dans la pure Champagne, sur les bords de l'Aube, entre Arcis, ville en ce temps-là

importante, et Plancy, qui pareillement a déchu, un château important, dont le possesseur était mort en Palestine; ce château était à vendre. Gontran acheta ce manoir et le paya comptant. Il s'y installa aussitôt.

Ce château, très-fortifié, était à l'occident d'un gros village à qui sa situation, protégée par de rudes abords, a donné le nom de Viâpres (*via aspera*). Ses abords effectivement étaient difficiles, à cause des marais de Champigny, qui obstruaient les chemins venant d'Arcis, et des marais de Saint-Victor, qui établissaient des fondrières à l'est de Plancy. L'Aube arrêtait tout venant du côté du midi et alimentait les marais de Bessy, de Pouan et de Règes. Le fort n'était abordable qu'au nord. Mais une tour massive, entourée de fossés profonds, donnait le temps de se reconnaître en cas de siége.

Le village de Viâpres était alors une cure considérable, avec un bon prieuré. Il avait pour dépendance, à un quart de lieue au levant, le hameau de Cananéyas, qui s'est appelé depuis le Petit-Viâpres, et qui est devenu plus important que sa métropole, quoiqu'elle conserve le nom de Viâpres-le-Grand. Ainsi vont les choses de ce monde.

Aussitôt qu'il fut établi dans son manoir, Gontran, ne se souciant pas d'avoir des ennemis dans son voisinage, alla faire visite aux châtelains des alentours. Le château de Plancy était très-fort. Clos de doubles fossés que l'Aube tenait toujours pleins d'eau vive, ses bastions passaient pour imprenables, et sa vaste enceinte était un sûr refuge en temps de guerre. Le

seigneur Gilon, son possesseur, venait de mourir; mais le manoir était noblement tenu par sa veuve, dame Hodéaldis, et par ses deux enfants, Philippe et Guy. Philippe, sa majorité venue, devait être seigneur de Plancy. En attendant, Hodéaldis administrait avec grande sagesse; et les bonnes gens de ses vastes domaines ne cessaient pas de la bénir.

Plancy, qui aujourd'hui est déchu, comme nous l'avons dit, passait alors pour une place forte : il y avait une église de Saint-Laurent, une église de Saint-Julien l'Hospitalier, une église de Saint-Martin, des chapelles à la sainte Vierge, à saint Jean, à saint Victor, un hôpital, des chanoines, des religieuses. Un enfant de Plancy, Barthélemy Haïce, occupait, peu d'années avant ces faits, le siége épiscopal de Troyes. La population de Plancy s'étendait assez loin au levant et au couchant, hors de l'île où ce bourg est aujourd'hui resserré. Les invasions des huguenots, au seizième siècle, ont grandement dépeuplé ces contrées.

A ses vastes domaines, Hodéaldis unissait la suzeraineté sur tout le canton. Elle l'exerçait en faisant du bien aux hôpitaux, aux églises, aux pauvres, et en couvrant de sa protection tous les infortunés.

Gontran alla donc d'abord jurer foi et hommage à la dame de Plancy, et à Philippe, son futur suzerain. Il se vit accueilli avec une grande bienveillance; et, dans les autres manoirs, il fut charmé des mœurs douces et polies de la région où il était venu s'établir, si bien qu'il lui prit envie de mener désormais, au moins pendant quelque temps, une vie honnête. Il

s'occupa en effet d'organiser sa maison, et pendant deux années son épée se reposa.

Or, il y avait alors, à quelques lieues de là, vers le nord, un pays appelé les Trouans ou Truands, dont le seigneur faisait impunément le métier périlleux où Gontran s'était enrichi. On l'appelait Odon. Il apprit par ses espions que le château de Viâpres était occupé par un chevalier paisible, qui passait pour avoir beaucoup d'or. Il résolut de l'aller surprendre. Mais Gontran avait aussi sa police; et ses hommes, errant librement dans le pays, savaient tout ce qui s'y commettait, et même tout ce qui s'y projetait. Il fut donc avisé que le jeudi de la Pentecôte (c'était en l'année 1202), la dame Hodéaldis devait être enlevée à Semoine, où elle allait recevoir ses redevances, emmenée avec sa suite au repaire des Truands, et mise à rançon un peu forte, mais que les fils d'une si noble mère ne manqueraient pas de payer.

Après ce coup, on devait venir bloquer le château de Viâpres.

Ces nouvelles réveillèrent Gontran. Il rassembla ses hommes, qu'il trouva tout ravis de tenter de nouvelles aventures; et, sûr des manants de sa terre, il les distribua, deux jours d'avance, dans Semoine et dans les hameaux qui en dépendaient (1), en les chargeant de lui acheter des laines sur pied et de l'attendre pour consommer leurs transactions.

Semoine était protégé des vents du nord par une forêt de grands bois que remplacent aujourd'hui des plaines stériles. Le jeudi de la Pentecôte, la troupe

(1) Ces hameaux plus tard ont été détruits par les huguenots.

d'Odon le Truand emmenait par ces bois la noble dame Hodéaldis, lorsque le cor sonna à peu de distance et parut répété par une douzaine d'échos. C'était Gontran et ses hommes qui, armés de lances, de haches et d'épées, et soutenus de soixante manants habiles à manier l'épieu et le fléau, barrèrent subitement le passage aux ravisseurs, les dispersèrent, et, leur enlevant la suzeraine de Plancy, la ramenèrent à son manoir imprenable. Elle se montra généreusement reconnaissante envers ses libérateurs, les traita avec magnificence, fit alliance, elle et ses deux fils, avec Gontran, et lui assura, à lui et aux siens, le droit d'asile dans son fort, envers et contre tous, même contre le seigneur roi, si jamais il avait le malencontre de l'offenser.

Le croisé s'en retournait ravi de sa bonne action; mais ses hommes, qui s'étaient longtemps reposés, trouvaient que c'était là bien peu de chose pour des chevaliers errants, et ils murmuraient, lorsqu'en rentrant dans le manoir de Viâpres, ils y virent Odon le Truand lui-même, qui, étonné des forces que Gontran pouvait mettre sur pied en un instant, et qu'il jugeait plus grandes qu'elles ne l'étaient en effet, venait lui faire visite, non en ennemi mais en voisin qui avait droit ainsi à l'hospitalité.

Pendant que le croisé se montrait surpris, Odon fléchit un genou devant lui, et lui prenant les mains :

— Je viens, dit-il, vous saluer comme mon maître, et vous jurer, si vous le voulez, foi et hommage. Vous avez fait comme moi la guerre de la croix. Comme moi, les aventures vous ont enrichi;

car aujourd'hui je vous connais. Mais la bourse que l'on cesse de remplir se vide tous les jours, et la vôtre n'est pas inépuisable. Je vous propose donc amitié, et pour premier gage une affaire que nous accomplirons en commun; je veux dire la conquête du riche manoir occupé par Thierry au Mont-des-Preux.

— Vivat! crièrent les compagnons de Gontran. Voilà une entreprise qui nous refera la main.

Après avoir réfléchi un instant, comprenant que ses hommes le quitteraient s'il persistait dans son inaction, sachant mieux que personne que ses ressources allaient être bientôt à bout, confiant de plus en la sécurité que lui donnait le droit d'asile acquis désormais dans les domaines de dame Hodéaldis, Gontran répondit :

— J'accepte, non comme d'un suzerain à un vassal, mais comme lien d'amitié entre nous, à condition que vous respecterez mon voisinage comme je respecterai le vôtre; car en ce monde il est sage de se ménager des appuis: secondement, que vous adopterez nos usages, principalement en ce qui concerne le respect dû aux églises et aux lieux et personnes consacrés à Dieu; enfin, que ma femme ne sera instruite par personne de la nature de nos excursions : elle craindrait pour ma vie et ma liberté que je risque. Si ces réserves vous conviennent, je suis à vous avec mes quatorze chevaliers.

Le pacte fut conclu, et, quelques jours après, Gontran annonça à sa femme un voyage nécessaire pour des affaires d'intérêt; et il partit avec les siens,

après avoir embrassé Blandine, qui lui recommandait surtout de ne s'exposer à aucun péril.

Or, le seigneur des Truands était, lui, bandit tout à fait diplomate. Il connaissait le sire du Mont-des-Preux, village situé à peu de distance de Sommesous. Il le fit prévenir par un de ses affidés que Gontran le Croisé, attiré dans son fort avec ses gens, laissait sans défense le château de Viâpres et ses trésors, et que, s'il se hâtait, il pouvait en avoir bonne composition et grand profit.

Le sire du Mont-des-Preux (aujourd'hui Montépreux, par corruption) partit le jeudi de la Trinité, par la route de Semoine et de Champfleury, pendant que Gontran gagnait les Truands par le chemin d'Allibaudière. Odon était venu assez loin au-devant de lui, et, le voyant avec tous ses gens, il lui dit :

— Vous êtes homme d'honneur. Mais dans nos manœuvres les ruses de guerre ne sont pas interdites. J'ai donc fait avertir Thierry de votre absence ; et en ce moment il se rend à votre manoir avec ses forces. Renvoyez la moitié de vos hommes pour le tenir en échec. Nous suffirons à être maîtres chez lui, où j'entrerai sans qu'on se défie.

Gontran trouva la fourberie à son gré ; il renvoya sept de ses hommes, qui rentrèrent au manoir à la nuit déjà sombre. Le sire du Mont-des-Preux devait régler sa marche pour ne se présenter que le lendemain, à la pointe du jour. Sans prendre donc d'information, il donna du cor à la porte du donjon du nord. Le gardien se présenta aux créneaux ; et quand il se fut nommé, on lui dit que la dame du

lieu étant seule, il ne pouvait pénétrer dans le manoir qu'avec deux de ses hommes. Il renvoya ses gens dans le village, après être convenu avec eux de quelques moyens de les rallier; il entra, et, reçu par les sept chevaliers, avec tous les hommes de la maison en armes, il comprit qu'il était tombé dans un piége.

Pendant ce temps-là, Odon et Gontran avaient occupé son château sans coup férir, et le mettant à rançon, de leur chef, ils avaient brisé son coffre-fort et s'en étaient partagé le riche contenu.

Le croisé s'en revint aussitôt, joyeux de son coup de main. On lui présenta le sire du Mont-des-Preux, qui ne se doutait aucunement de la visite que son manoir avait reçue, et qui demandait à être admis à rançon.

Gontran le pria de lui faire voir ses hommes, qu'il rassembla par trois coups d'un gros sifflet d'argent. Ils étaient au nombre de seize; parmi eux le Croisé en distingua dix qui lui semblaient avoir fait la guerre. Il leur proposa de rester avec lui; et sur les bons renseignements que leur donnèrent ceux qui allaient devenir leurs camarades, ils voulurent bien s'attacher au manoir de Viâpres.

Avant de renvoyer le sire du Mont-des-Preux, Gontran le pria d'assister à une fête qu'il donnait, pour célébrer le quatrième anniversaire de sa fille. Cette fête, honorée de la présence des seigneurs et dames du voisinage, fut animée et brillante, et le lendemain il rendit la liberté au vieux seigneur. Il rassura un peu sa femme en lui apprenant que l'ex-

pédition qui venait d'avoir lieu n'était qu'une représaille heureuse, où il avait gagné deux cents marcs d'or; il ajouta qu'il avait d'autres ennemis à qui il devait des leçons, et qu'il la priait d'être sans trouble et sans inquiétude.

Ces dernières paroles lui annonçaient la résolution où était Gontran de courir les aventures. Elle se retira dans la chapelle du manoir, pour gémir et prier, pendant que son époux rejoignait ses hommes et combinait avec eux des courses fructueuses. Il leur distribua en manière d'encouragement cinquante marcs et s'assura qu'ils étaient satisfaits et dévoués. Dès lors, en effet, allié souvent avec Odon et quelques autres, il reprit sa vie de rapines; et, douze ans après, il était probablement le plus riche seigneur de la contrée en or et en joyaux, lorsque, par la permission de Dieu, il eut affaire à plus fort que lui, quoiqu'il tînt à son service alors cent vingt hommes solides.

Blandine aimait son mari, mais elle avait horreur des moyens qui augmentaient tous les ans sa fortune. Il avait beau étaler devant elle les riches étoffes, les joyaux et les bijoux, les pierreries et l'or que lui amenait le pillage, elle ne se parait pas de ces objets. Pieuse, soumise et douce, elle ne négligeait ni les caresses ni les plus tendres soins pour ramener Gontran à la vie honnête. Cet homme phénomène était, à côté de ses violences en campagne, doux et bon chez lui, chérissant sa femme et sa fille, et les laissant disposer de tout et gouverner à leur gré son intérieur. Mais son ambition ne pouvait s'ar-

rêter, et après avoir promis le dimanche à sa femme, en essuyant ses larmes, de ne plus chevaucher aux aventures, si on lui en proposait une le lundi, il n'était plus possible de le contenir.

La pauvre dame sollicitait pour lui des prières et faisait de grandes aumônes dans l'espoir d'obtenir du ciel sa conversion.

Désolée de son peu de succès, elle fit un jour le projet de s'enfuir et de s'enfermer avec sa fille dans un couvent, pour consacrer sa vie entière à la prière et à la pénitence et gagner ainsi le salut de son mari.

Elle partit seule avec sa petite Régine, un peu avant le jour, se jeta, sans être vue de personne, dans le bateau qui traversait l'Aube, et gagna les marais de Règes. Elle cherchait à joindre la route ou voie romaine que Brunehaut avait fait rétablir, et qui venait en ligne droite de Plancy à Troyes. Mais elle s'égara, et s'enfonçant dans les bois, elle fut heureuse d'apercevoir une grotte factice devant laquelle coulait un petit ruisseau. Surprise de ne trouver là personne, car elle espérait que ce refuge serait habité par quelque bûcheron, elle se demandait si ce n'était pas un repaire, ou plutôt la mystérieuse grotte célèbre dans le pays, où l'on disait qu'une fée se montrait souvent. Elle voyait devant la grotte des gazons et des fleurs. Inquiète, elle se prit à pleurer. Les paroles consolantes que lui dit sa fille, qui était déjà grande, furent sûrement entendues dans la grotte, car il en sortit à demi une dame toute vêtue de blanc et d'un aspect singulier, laquelle, sans s'avancer au grand jour, lui dit :

— Retournez chez vous, Blandine; vous seule pouvez détourner de la tête de votre mari la colère de Dieu. C'est à cause de vous qu'il s'abstient du meurtre et des autres crimes noirs. Il expiera ses rapines.

En achevant ces mots, la dame blanche, glissant comme une ombre, disparut entre les parois de la grotte. Et la femme du croisé, frappée de ce qui venait d'avoir lieu, persuadée, d'après les idées de son temps, que la femme blanche était une fée, s'en retourna à son manoir.

Assez longtemps après cette vision, le seigneur comte de Champagne, las des plaintes qui lui étaient adressées de toutes parts contre le manoir de Viâpres, vint l'assiéger avec de grandes forces. Deux jours d'assaut n'ayant pas de succès, les troupes du comte lancèrent dans le château, au moyen de puissantes balistes, des torches de résine ardente et des fagots de sapin enflammé. Le feu prit au toit du bâtiment principal, où des jets de pierre avaient fait une trouée, et les flammes s'élevèrent si rapidement que les cent vingt hommes du croisé, se voyant perdus, convinrent de s'échapper par un souterrain qui aboutissait aux rives de l'Aube; ils eurent le temps de se disperser pendant que les assaillants, ayant planté leurs échelles, pénétraient de toutes parts dans le fort, à travers les flammes.

Gontran, qui avait employé tout son temps à enterrer son trésor en lieu sûr, cherchait sa femme et sa fille, au moment même où les hommes du comte paraissaient sur les créneaux. Ne les trouvant nulle

part, non plus que pas un de ses fidèles, il s'imagina que ses hommes les avaient sauvées et que lui-même devait fuir. Il se travestit à la hâte, et passant l'Aube à la nage, se jeta dans les bois de la rive gauche.

Son bateau avait disparu, ce qui le porta à espérer encore que sa femme et sa fille avaient pu échapper par cette voie.

Mais sa pieuse femme, au moment où les matières incendiaires tombaient sur le château, n'avait eu qu'une pensée. Laissant à sa fille, qui avait alors seize ans, la surveillance de toutes choses, elle était allée, dans la chapelle du manoir, se prosterner devant Dieu et s'offrir en holocauste pour le salut de son mari et de sa fille. Le toit de la chapelle brûla, mais la voûte et l'intérieur restèrent intacts; et quand les hommes du comte y entrèrent, ils trouvèrent Blandine encore à genoux devant l'autel. Son sacrifice avait été agréé, car elle était morte.

Quant à Régine, éperdue au milieu de l'incendie, elle appelait son père, elle cherchait sa mère, dont elle ne comprenait pas la longue absence; elle demandait la vieille Berthe, qui avait disparu. Épouvantée de se voir seule, elle perdait la tête, lorsque le dernier des hommes d'armes, qui s'enfuyait comme les autres, et qui portait intérêt à cette jeune fille, la prit par le bras et lui dit :

— Votre père et votre mère, demoiselle, ont pris sans doute comme nous le seul moyen de salut qui nous reste.

Il l'entraînait par le souterrain. Le bateau du manoir était à quelques pas. Il l'y fit monter, coupa

la corde, et comme le cours du fleuve l'entraînait, il lui cria :

— Allez, demoiselle, à la garde de Dieu!

Pour lui, il remonta le courant à la nage, rejoignit ses compagnons; et ainsi Gontran s'était échappé le dernier.

Les vainqueurs n'ayant trouvé personne dans le manoir, le rasèrent de fond en comble, n'y laissèrent que des ruines et se retirèrent, après avoir fait enterrer dans le cimetière paroissial la pieuse Blandine, que toute la contrée révérait.

Le bateau qui emportait la jeune fille s'arrêta dans des herbages, d'où l'on apercevait le clocher de Saint-Victor (1). Cette vue la ranima. Elle débarqua, et d'un petit tertre voisin, elle put encore jeter les yeux sur le manoir de son père, dont les flammes en ce moment ne laissaient debout que des pans de murailles calcinées. Après avoir quelque temps pleuré avec amertume, elle entra dans la chapelle gothique où saint Victor, au sixième siècle, avait habité jusqu'à sa mort, et réclama ardemment l'appui du bon saint, protecteur de ces parages. Elle pria longuement aussi devant l'image entièrement blanche de la Vierge très-sainte; et cette image, que les bonnes gens appelaient la Vierge blanche de Saint-Victor, lui rappelant la vision qu'elle avait eue quelques années auparavant, avec sa mère, sur l'autre rive, elle retourna à son bateau, voulant, dans son ingénuité, consulter la fée. Elle aborda dans le bois, où elle espérait retrouver la grotte. Le

(1) Cette chapelle n'existe plus.

jour allait finir. Mais la lune se levait pleine d'éclat. Après avoir marché longtemps par beaucoup de détours, elle sentit son cœur battre avec violence au bruissement du petit ruisseau. Bientôt elle aperçut la grotte. Dans la peur d'être poursuivie et reconnue, elle s'était barbouillé le visage et les mains avec des mûres. N'entendant rien, ne voyant aucune lumière, elle s'approcha à petits pas.

— Ange ou fée, qui avez pris intérêt à la mère, dit-elle d'une voix tremblante, ayez aussi compassion de l'enfant sans appui.

Un moment après, la femme blanche s'avança hors de la grotte et lui dit :

— De longtemps, Régine, ne vous laissez pas reconnaître. Allez humblement, cachant avec soin qui vous êtes, offrir vos services à dame Hodéaldis. Espérez dans l'avenir.

Profondément surprise et ne doutant pas qu'elle ne fût devant un être surnaturel, Régine tomba à genoux, remerciant Dieu, ses saints et ses anges; après quoi elle ôta son voile et sa robe, ne gardant que ses jupes et son corsage, mit dans un mouchoir quelques joyaux qu'elle portait sur elle, s'en fit une bosse et s'étudia à se rendre méconnaissable. Elle retourna à son bateau, jeta dans l'Aube ses riches vêtements, ce qui répandit le bruit qu'elle s'était noyée, et s'en alla, un bâton à la main, sonner à la porte des cuisines de la dame de Plancy. La bonne mère Savine, qui avait l'intendance des vivres et du service, vint ouvrir, quoiqu'il fût déjà tard; et comme elle avait ordre de sa maîtresse de ne refuser

l'hospitalité à aucune étrangère, elle fit entrer Régine, la fit asseoir, et lui demanda ce qui l'amenait.

— On m'a conseillé, répondit Régine, d'offrir mes humbles services à dame Hodéaldis.

— D'où venez-vous, ma fille?

— D'assez loin; je suis de Dijon. (Elle y était née.)

— Que savez-vous faire?

— Je ne suis pas cuisinière habile, mais je sais préparer des remèdes pour les malades, du baume pour les blessures; et l'on me renomme pour le soin avec lequel je sais tenir tout en grande propreté.

La bonne femme qui l'écoutait se sentait prête à lui dire : On ne s'en douterait guère à vous voir; car la pauvre fille barbouillée avait un singulier aspect; mais la charité retint Savine.

— Soupez et reposez-vous, mon enfant, dit-elle; demain matin, je vous conduirai à notre bonne dame.

Régine, inquiète pour son père et sa mère, et n'osant faire aucune question, ne put dormir de toute la nuit. Au point du jour, elle se leva brisée de fatigue, brunit sa peau et ses mains avec de la suie et se présenta devant Savine. On sonnait la première messe à l'église de Saint-Laurent, construite devant le manoir.

— Nous allons commencer la journée, ma fille, dit Savine, par une visite au bon Dieu; et après la messe, vous parlerez à dame Hodéaldis.

C'était l'usage dans le château, où plusieurs messes se disaient chaque jour, que tout le monde de la maison en entendît une, la maîtresse du lieu

disant que l'heure qu'on donne à Dieu bénit toujours les occupations des autres heures ; et elle disait vrai, comme le témoignaient les honnêtes splendeurs de ses domaines.

Régine vit à cette messe Hodéaldis, pieuse et recueillie. Elle lui fut présentée au sortir de l'église.

— Ayez soin de cette jeune fille, dit la dame à sa femme de confiance ; ne la fatiguez pas, elle a besoin de repos. Et vous, mon enfant, continua-t-elle en prenant les mains de Régine, vous vous appelez Prudence. Justifiez ce nom. Vous m'êtes recommandée. Vous êtes bien ainsi ; mettez en Dieu tout votre espoir, et si quelque peine vous vient au cœur, les consolations sont là.

En disant ces mots, elle lui indiquait la gracieuse petite église.

Régine, frappée de sa voix et de ses paroles, restait muette et immobile, pendant que la dame regagnait ses appartements. Savine lui prit le bras et la reconduisit à la grande cuisine. Là seulement elle lui dit :

— A présent, ma chère Prudence, si vous êtes recommandée à notre bonne dame, votre vie ici est assurée.

— J'ignore qui a pu me recommander, répondit Régine, absorbée dans sa distraction. Elle pensait à la fée et au nom de Prudence que dame Hodéaldis lui avait donné ; elle put croire que la bonne dame connaissait son origine. Mais elle eût bien voulu savoir ce qui était advenu de son père et de sa mère. Elle ne devait pas tarder à l'apprendre.

On parlait beaucoup dans la maison de la catastrophe arrivée au manoir de Viâpres, de ses habitations rasées; on contait comment le seigneur du lieu avait disparu, lui et ses hommes, comment sa fille s'était noyée, et comment sa femme, agenouillée dans la chapelle, s'était trouvée morte et avait été enterrée avec grands honneurs dans le cimetière de Viâpres.

Cette dernière nouvelle lui fendit le cœur. Elle tomba défaillante sur un banc; mais, reprenant bientôt l'énergie qui lui était nécessaire alors, elle se leva en pleurs et disant :

— C'est chose bien affreuse!

Elle recueillit ses forces et s'en alla à la chapelle.

— Brave fille! dit Savine; elle va prier pour tous ces malheureux.

Après s'être un peu remise, Régine revint à ses besognes, nettoyant les marmites, récurant les casseroles et faisant sans bruit tout ce que lui indiquait Savine. Elle vécut ainsi une année, trouvant en Dieu toutes ses consolations, et sentant qu'avec son père et sa mère elle eût été bienheureuse dans une atmosphère de paix et de douce piété, comme celle où elle vivait alors. Mais elle pleurait sa mère tous les jours; et tous les jours elle priait pour savoir, si Dieu le voulait bien, où était son père.

Elle désirait vivement consulter la fée de la grotte; cette grotte était dans les domaines de sa maîtresse. Mais, craignant qu'en la laissant fréquenter librement par ses sujets (terme d'alors) la dame blanche ne devînt un objet de superstition, Hodéaldis avait

défendu qu'on allât sans sa permission en ce lieu de mystère. Excessivement tourmentée par sa tendresse filiale, Régine se détermina un jour à solliciter cette faveur.

— Dans quel but, mon enfant, voulez-vous consulter la dame de la grotte? dit Hodéaldis.

— Hélas! noble dame, répondit Régine, je n'ai plus de mère, et je serais heureuse de savoir si mon pauvre père est encore vivant et si je le reverrai un jour.

— Allez-y donc, ma fille, une heure après le coucher du soleil, le jour de la prochaine pleine lune.

Régine attendit impatiemment ce jour; et, se conformant aux prescriptions d'Hodéaldis, elle arriva seule devant la grotte, une heure après le coucher du soleil. Elle se mit à genoux et s'écria : — Ange ou fée, qui avez soutenu le courage de ma pauvre mère, ayez pitié de moi, et dites-moi si mon père est vivant et si je le reverrai encore.

La femme blanche parut bientôt.

— Ayez patience, mon enfant, dit-elle; votre père sait que vous êtes ici; vous le reverrez, mais dans quelques années seulement.

Après ces seuls mots, elle disparut.

Régine s'en revint, avec un mélange de joie et de tristesse sur le cœur.

Et quelques jours après, on annonça une grande fête pour célébrer la majorité du jeune sire Philippe de Plancy. Sa mère invita à cette fête tous les seigneurs du voisinage, tous ses parents, et même le comte de Champagne, qui voulut bien venir en per-

sonne animer les réjouissances et recevoir les hommages. C'était Thibaut IV, dit le comte aux chansons ou le chansonnier. Tous les habitants de Plancy et des autres dépendances de la seigneurie eurent les portes ouvertes; et des tables sans nombre, dressées dans le parc et dans les jardins, disaient assez qu'il y aurait festin pour tous venants.

De ces fêtes immenses, assez fréquentes au moyen âge, nous n'avons plus que quelques récits dans les fabliaux.

Des jeux étaient préparés pour tous les goûts; d'abondantes aumônes apportaient la joie dans toutes les maisons pauvres; et dans toutes les églises et chapelles on priait pour le jeune seigneur, qui devait continuer l'œuvre de sa mère. Le comte de Champagne, que ses chansons rendaient célèbre, même de son vivant, amenait ses ménestrels et son fou. C'était donc grande liesse, dès la veille de la fête; et les seigneurs arrivaient de tous côtés. Un carrousel était préparé pour eux, à travers les divertissements destinés à la foule.

La fête s'ouvrit le lendemain par une messe solennelle qui fut chantée par le curé de Plancy, doyen du lieu, assisté de diacres et sous-diacres et des six chanoines de Saint-Laurent en chape. Le prieur de l'abbaye de Saint-Martin, l'aumônier de la Maison-Dieu, le prêtre de Saint-Victor, étaient là avec leurs bannières; on bénit les armes du seigneur Philippe, et après la communion, qui fut donnée à toute l'assistance, le comte de Champagne reçut l'hommage du jeune seigneur et l'arma chevalier.

Il était dix heures quand ces belles cérémonies furent closes. Le clergé alors bénit les tables pour le dîner; et, en même temps que soixante seigneurs et dames, deux ou trois mille villageois portèrent la santé du fils aîné d'Hodéaldis. Guy, le cadet, n'avait encore que seize ans et annonçait aussi une âme chrétienne et généreuse.

Décrire le carrousel et les jeux de cette journée, ce serait répéter ce qu'on a lu partout. Le soir venu, Hodéaldis fit appeler Régine et l'emmena seule dans sa chambre. Là, elle l'embrassa et lui dit :

— Je vous admire, Régine; car je vous connais. Vous êtes protégée par la dame de la grotte, qui a voulu qu'on vous fît subir les rudes épreuves dont vous ne tarderez pas à voir la fin. Vous avez mérité le nom de Prudence qui vous a été donné. Vous avez porté vos peines avec un cœur chrétien. Dieu ne laisse pas l'humble soumission sans récompense. Désormais vous aurez en moi une seconde mère. Vous devez donc, pendant quelques jours encore, vous laisser conduire. Des chants et des jeux honnêtes vont avoir lieu dans la salle d'honneur. Vous y figurerez, ma fille, comme une inconnue. Voici une robe de fête et de brillantes parures. Reprenez votre figure et votre taille, il m'importe qu'on vous voie. Mais si on vous interroge sur votre nom et votre famille, vous me renverrez ces questions : je me charge de la réponse. Surtout, vous aurez soin de disparaître quand je vous en ferai le signe. Vous rentrerez ici; vous y reprendrez vos vêtements d'ex-

piation, et vous redeviendrez l'humble Prudence pour un peu de temps encore.

Régine, émerveillée et cherchant la volonté de Dieu dans ce que lui prescrivait sa pieuse dame, fit ce qu'elle désirait d'elle. La teinte sombre de sa peau disparut. Elle s'habilla avec splendeur, aidée par les mains mêmes d'Hodéaldis, qui la conduisit à la salle d'honneur, où toute la brillante assemblée se trouvait réunie. Ce fut à son aspect un mouvement général d'admiration; car elle était parfaitement belle. Le seigneur Étienne de Charny en fut si frappé qu'il courut demander à Philippe et à Guy son frère quelle était cette gracieuse étrangère. Mais ils lui répondirent qu'ils n'en savaient rien, qu'ils la voyaient pour la première fois, et que leur mère sans doute pourrait satisfaire sa curiosité. Il aborda respectueusement alors dame Hodéaldis et lui fit la même question.

— Seule ici, répondit-elle, je connais cette jeune fille, mais je ne puis vous la nommer. Il y a autour d'elle un mystère.

— Oh! reprit Étienne, si son âme est aussi pure que ses yeux, je n'aurai jamais d'autre femme.

— Son âme est plus belle et plus pure; c'est une chrétienne douce et forte; c'est un ange. Mais ne vous enflammez pas; il se pourrait que son origine ne convînt pas à votre maison.

— Elle porte avec elle dignité et noblesse, répliqua Étienne.

Et, sans trop s'arrêter à la pensée que sa mère, fière châtelaine d'Origny, ne souffrirait jamais une

mésalliance, il s'approcha de Régine, lui prit la main, lui mit au doigt son anneau, et disparut aussitôt de la salle.

Lorsqu'il rentra, au bout d'un quart d'heure, Régine n'était plus là. Sur le signe convenu entre elle et Hodéaldis, elle s'était retirée.

Le pauvre Étienne interrogeait tout le monde; mais personne ne pouvait lui répondre; nul ne savait ni d'où l'étrangère était venue, ni comment elle était entrée dans le manoir. Comme on ne la revit plus, quelques-uns dirent que c'était assurément la fée de la grotte.

Quelques jours se passèrent; et on apprit que le bon seigneur de Charny était fort malade; Régine avait repris son travestissement habituel, et personne ne soupçonnait rien. Tout affaibli qu'il fût par son imagination travaillée, le sire de Charny monta une douce haquenée et vint trouver Hodéaldis. Il se jeta à ses genoux et la pria d'avoir compassion de sa peine, ajoutant qu'il mourrait s'il ne retrouvait pas son inconnue.

— Ce sont les ménestrels avec leurs folles histoires qui vous ont fait ainsi, dit la dame. La raison et non l'emportement doit produire les affections. Soumettez-vous à la volonté de Dieu, qui vous sera favorable si votre cœur est droit.

— Il l'est, je le crois du moins; car, malgré sa bonne grâce, si vous ne m'aviez pas fait le sincère éloge de son âme et de sa foi chrétienne, je me serais borné à passer devant elle comme devant une belle peinture.

— S'il en est ainsi, je ne puis vous blâmer, messire. Mais votre mère?...

— Hélas! malgré le profond respect que je lui dois, je suis forcé d'avouer que c'est elle, avec ses ménestrels insensés, comme vous le remarquiez à l'instant, qui m'a un peu troublé le cœur. Mais je ne saurai jamais rendre à Dieu mon Seigneur assez d'actions de grâces de ce qu'il a soutenu ma foi et préservé mon âme de l'affreuse hérésie des Albigeois, où ma pauvre mère s'est obstinément plongée.

— Que Dieu vous soit en aide! dit Hodéaldis; si vous lui restez fidèle, son appui ne vous fera pas défaut; mais, pour calmer votre tête, je vous confierai — à vous seul — le secret de cette jeune fille, secret que personne ne sait, excepté moi. C'est la fille de Gontran le Croisé.

Étienne recula. Puis il reprit :

— Celle que l'on disait noyée?

— Sa pieuse mère s'est offerte en holocauste au bon Dieu, pendant le sac du manoir, pour le salut de son mari et de sa fille. Son sacrifice a été agréé et sa prière exaucée.

— Gontran, reprit le sire de Charny, Gontran, malgré ses égarements, était un vaillant homme et un homme de cœur. Mais qu'est-il devenu?

— Il expie. Le soir même de sa fuite, il s'est réfugié chez le bon prieur de Règes, qui l'a reçu comme une brebis perdue que le divin Sauveur lui rapportait sur ses épaules. Le lendemain Gontran a déposé dans le sein du ministre de Dieu sa confession générale, assez chargée, comme vous pensez,

mais pourtant variée de beaucoup d'actions généreuses. Le prieur, n'osant absoudre légèrement une vie si contraire aux commandements du Seigneur, l'envoya au Pape. Le pontife souverain ne repousse jamais le repentir; il lui a remis ses offenses envers Dieu, et l'a relevé envers le prochain, à condition qu'il emploierait ses ressources, son temps et ses efforts à restituer et à réparer autant qu'il le pourrait. Eh bien, cet homme, pendant le siége de son manoir, avait eu le bonheur de cacher son trésor en un lieu que lui seul pouvait reconnaître; il l'a retiré. Ce trésor contenait, tant en or qu'en pierreries, la valeur énorme de onze mille marcs d'or. Il est donc allé, avec un frère lai du prieuré de Règes, homme de toute confiance, muni d'une charte de sûreté, à la recherche de ses victimes, et a partout restitué les trois quarts de ses rapines. Il vit maintenant dans un ermitage, connu de moi seule, et cela depuis peu de jours.

— Et sait-il que sa fille est vivante?

— Il le sait.

— Dame Hodéaldis, si vous répétez que cette jeune fille infortunée est pieuse et pure, je n'aurai point d'autre épouse, en admettant qu'elle m'accepte; et je croirai suivre la volonté de Dieu.

— Voici donc votre anneau qu'elle m'a remis, ne voulant conserver aucun droit sur votre liberté; mais elle ne vous repoussera pas. Et votre mère?

— Je lui dirai que j'épouse la fille d'un chevalier des croisades, une noble orpheline que dame Hodéaldis daigne patroner. Je sais qu'elle n'assistera pas

à mes noces; car elle voulait m'unir à une famille de sa secte. Mais je suis seigneur de mon manoir.

— Si vous êtes résolu, reprit la dame après un moment de silence, venez demain, et vous verrez ma sage Régine.

Le seigneur de Charny baisa avec un respectueux transport la main d'Hodéaldis, lui jura un attachement inaltérable, et s'en retourna plein de joie. Régine, instruite par sa seconde mère de ce qui venait d'avoir lieu, déclara que ce jeune seigneur lui convenait, qu'il lui faisait un honneur qu'elle n'avait pas droit d'attendre, et qu'elle ferait de bon cœur ce que sa dame et maîtresse daignerait approuver.

Le lendemain donc, Étienne fut charmé de l'esprit, du langage, des manières et de l'évidente sagesse de Régine. Après avoir reçu sa parole en présence de dame Hodéaldis et de ses fils, qui ne savaient rien, sinon que, fille orpheline d'un guerrier de la croisade, recommandée à leur mère, elle était la fiancée du seigneur de Charny, celui-ci s'occupa des apprêts de son mariage. Il courut à Origny faire part à sa mère de sa détermination. La vieille dame eût voulu, comme on l'a vu tout à l'heure, marier son fils à une héritière voisine, entrée comme elle dans les erreurs déplorables que colportaient les ménestrels. Mais voyant la résolution irrévocable de son fils :

— Mésalliez-vous, dit-elle, mais ne comptez plus sur moi, et ne m'amenez pas votre femme papiste.

Le mariage se fit avec éclat au château de Charny.

De grandes largesses firent bénir par les pauvres l'époux et l'épouse. Étienne se trouvait le plus heureux des hommes. Régine n'avait qu'un souci, le désir ardent de revoir son père. Hodéaldis lui en avait fait comprendre l'impossibilité. Mais, la voyant enceinte, elle crut convenable de lui accorder le bonheur après lequel elle soupirait si vivement. Un jour qu'elle était venue revoir Hodéaldis au château de Plancy, la dame fit appeler l'ermite qui, depuis quelques mois, habitait la grotte de la femme blanche, et Régine eut la joie de passer quelques heures avec son père chéri, qui trouvait son sort immensément plus heureux qu'il ne le méritait, car il était vrai pénitent.

Un autre désir de Régine était d'aller rendre ses respectueux hommages à la mère d'Étienne. Mais le jeune seigneur éludait toujours ce voyage.

Quand la grossesse de sa femme fut avancée, il lui fit comprendre qu'il fallait remettre toute excursion à un autre temps. Il ignorait encore que sa mère avait découvert, on ne sait comment, l'origine de sa jeune compagne. Dans sa muette fureur de le voir uni à la fille d'un chef de bande, elle médita sa vengeance avec une habile dissimulation. Elle fit écrire à son fils que, bien qu'elle n'eût pas approuvé son mariage précipité, elle apprenait pourtant avec orgueil et joie qu'il allait devenir père; que cette nouvelle avait réveillé en elle toute sa tendresse maternelle, et qu'elle s'empressait de lui en donner une preuve en lui envoyant une excellente nourrice pour soigner l'enfant. La lettre était si affectueuse,

qu'Étienne et Régine furent ravis de la plus douce surprise. Elle était apportée par la nourrice elle-même, femme de trente ans, de manières avenantes et d'une figure qui inspirait pleine confiance. Elle fut donc bien accueillie.

Pendant les deux mois qui s'écoulèrent en attendant les couches, elle montra tant de soins attentifs, tant de douceur et une telle aptitude, que les jeunes époux étaient de plus en plus enchantés du présent de la dame d'Origny.

On doit comprendre par ces détails qu'une nourrice au moyen âge, où les mères allaitaient elles-mêmes, sans attendre l'avis des philosophes du dix-huitième siècle, était, en général, ce qu'on appelle à Paris une bonne d'enfants.

Régine mit au monde un fils, qui fut reçu avec une joie immense par le seigneur de Charny. Sa mère le nourrit, et ne voulant pas le quitter un instant, elle exigea que celle qu'on appelait la nourrice couchât dans sa chambre. Tant qu'elle ne sommeillait pas, elle le gardait près d'elle; mais lorsqu'il lui fallait céder à un impérieux besoin de repos, elle le remettait, non sans l'avoir tendrement couvert de baisers, à la femme soigneuse que lui avait envoyée sa belle-mère. Or, la troisième nuit, un peu avant le point du jour, Régine, s'éveillant, demanda son fils.

— Il est resté dans vos bras, noble dame, dit la nourrice; et je me suis endormie. Qui peut être entré?

L'accouchée poussa de grands cris. Son mari

accourut ; on chercha partout et on ne trouva rien de l'enfant.

— Il m'a semblé, dit alors la nourrice, et je prenais cela pour un rêve horrible, qu'un monstre noir, fée ou démon, est entré ici dans cette chambre et a emporté quelque chose. Si c'était votre enfant !

— Hélas ! oui, s'écria Régine en se tordant les mains, un monstre a emporté mon fils !

Étienne, craignant les suites d'une telle émotion, pria sa femme de se calmer et lui promit de faire les plus actives recherches. Mais il n'en eut aucune nouvelle.

Régine alors le pria d'aller consulter la femme blanche de la grotte. Il savait quelques-unes des merveilles de cet être mystérieux. Il se hâta d'accourir au manoir d'Hodéaldis, à qui il conta sa peine cruelle et le désir de Régine.

— La femme blanche ne hante plus la grotte, répondit la dame. Mais j'ai le moyen de communiquer avec elle. J'ai prévenu votre désir, et voici sa réponse : « Le fils de Régine se retrouvera ; c'est ici une expiation ou une épreuve ; elle paye pour son père. Elle subira encore deux grandes émotions. »

Ne pouvant rien savoir de plus, Étienne s'en retourna auprès de sa chère Régine, dont la douleur se calma un peu. L'enfant enlevé était l'objet continuel de leurs entretiens ; mais toutes leurs conjectures étaient impuissantes.

Quinze mois après cet événement, Régine accoucha d'une fille. Cette fois, on exigea que la nour-

rice dormît dans le jour, pour rester éveillée toute la nuit et garder l'enfant, que l'on enveloppa de linges bénits. La mère, pour plus de sûreté, passa autour de son corps la chaîne d'or qu'elle portait au cou, et s'en attacha le bout au bras. Huit jours se passèrent sans malheur. Mais lorsque l'accouchée s'éveilla la neuvième nuit, un peu avant le point du jour, elle poussa un cri; son mari et la nourrice, qui, restés dans la chambre, n'avaient pu résister à un lourd sommeil, s'éveillèrent; la chaîne d'or avait été coupée avec des ciseaux d'acier et l'enfant avait disparu.

Étienne, frappé de l'air singulier qui se trahissait dans les regards et les manières de la nourrice, l'emmena dans une autre chambre et la supplia de lui dire si cette fois elle n'avait rien aperçu.

— Vous me voyez troublée, seigneur, répondit-elle; mais tuez-moi plutôt que d'exiger la révélation de ce que j'ai vu; laissez-moi emporter dans le cercueil des secrets si affreux.

Le seigneur de Charny, plus effrayé que jamais, fit tant par promesses et par menaces que cette femme parla.

— Eh bien, seigneur, dit-elle, votre noble épouse est une magicienne ou une fille de fée. C'est elle qui a remis vos deux enfants à la femme noire pour en composer des philtres au moyen desquels votre Régine sera toujours pour vous jeune et belle, et vous toujours sous le charme. Peut-être aussi que la femme blanche, qui ne peut rien sur dame Hodéaldis, à cause de sa sainteté, et qui a introduit votre épouse

en son manoir, veut élever vos enfants dans ses marécages. En tout cas je n'ose plus rester ici.

— Restez jusqu'à ce que je sois vengé, répondit Étienne hors de lui.

Aussitôt, ne doutant pas de ce qui venait de lui être affirmé avec des détails singuliers, le seigneur de Charny ordonna à ses serviteurs de chauffer un bain jusqu'à ce que l'eau fût bouillante, d'enfermer sa femme dans la vapeur chaude et de pousser le feu jusqu'à ce qu'elle fût étouffée.

Ayant donné cet ordre cruel, il monta à cheval et se dirigea sur Origny, qui était à quatre grandes lieues de son manoir.

Les serviteurs firent ce qui leur était commandé, gémissant et pleurant tous, car tous aimaient leur dame et maîtresse. Dans leur douleur ils s'y prenaient si mal, que le feu ne s'allumait point; la nourrice s'en mêla, la flamme petilla, et deux heures après l'eau commença à bouillir. Quand la vapeur fut assez ardente, la nourrice, en femme d'expérience, annonça qu'il était temps d'apporter la dame.

Mais en ce moment on vit accourir droit au manoir une cavalcade, précédée d'un courrier qui pressait son cheval et agitait un mouchoir blanc; à peu de distance suivaient le bailli de Plancy, coiffé de sa toque de juge; puis une dame entièrement couverte d'une mante noire avec capuchon et paraissant porter sous sa mante quelque chose de précieux; puis un ermite, cavalier parfait, cachant aussi un fardeau sous son humble robe. La marche était fermée

par les deux jeunes seigneurs, Philippe et Guy de Plancy.

D'un autre côté on apercevait, revenant et hâtant aussi son cheval, le seigneur de Charny, faisant des signaux avec son épée. Il avait réfléchi sur sa promptitude, conçu des soupçons, et il s'était empressé de rebrousser chemin à un quart d'heure d'Origny.

Le courrier qui précédait la cavalcade entra le premier, et mettant la main sur la nourrice, qui, à sa vue, devenait pâle comme un spectre :

— Je tiens ici, dit-il, le démon de ce manoir.

Les bons serviteurs, comprenant de suite instinctivement que leur maîtresse était innocente, poussèrent un cri de joie.

Toute la cavalcade entra, et à sa suite le sire Étienne de Charny.

— Ne vous avais-je pas annoncé, lui dit la dame à la mante noire, que votre femme aurait encore deux grandes émotions? De ce moment ses peines sont finies.

— Et mes enfants? s'écria le jeune seigneur.

— Vous allez les revoir. Mais préparez votre pieuse Régine à les embrasser et à nous recevoir un instant.

Étienne comprit que de trop vives secousses pouvaient être dangereuses pour Régine. Il entra doucement dans sa chambre. La bonté de Dieu avait envoyé à sa fidèle servante un sommeil bienfaisant. Surpris de la voir dormir, et ne sachant pas que personne ne l'avait instruite de son ordre abominable, il se mit à genoux devant elle et lui prit la main. Ce mouvement l'éveilla :

— C'est vous, lui dit-elle, mon ami; je faisais un bien beau rêve. Le bon Dieu a pitié de nos peines. Je voyais la dame blanche de la grotte qui me présentait mes deux enfants. J'étais assise là dans votre grand fauteuil....

— Eh bien, ma chère, votre rêve va s'accomplir, vous allez les revoir, ces chers enfants. Êtes-vous de force à recevoir dame Hodéaldis et sa suite?

— Oui, par la grâce de Dieu, répondit Régine. Hâtez, mon ami, ce bonheur.

Hodéaldis et l'ermite entrèrent seuls. La dame de Plancy, laissant tomber son vaste manteau, parut vêtue entièrement de blanc, avec une ceinture d'herbes aquatiques et une couronne d'iris. Elle tenait dans ses bras l'enfant qu'on venait d'enlever la nuit précédente.

Par un mouvement pareil, l'ermite découvrit le fils aîné, qu'il cachait sous son manteau.

La jeune femme, éperdue, ne vit d'abord que ses deux enfants, qu'elle couvrit de baisers et de larmes. Son mari, voulant ménager ses forces, les lui prit.

Alors elle reconnut dans l'ermite son père infortuné; et après l'avoir embrassé tendrement, elle se tourna vers Hodéaldis, à qui elle sentait qu'elle devait une reconnaissance éternelle, et en la considérant elle s'écria :

— Ah! madame, vous êtes aussi la femme blanche de la grotte.

— Oui, ma fille, j'ai employé ce mystère pour faire un peu de bien. Mais la superstition s'y attachait, et je dois éclairer maintenant les bonnes gens

qui croient trop aux fées, car il y en a peut-être. Mais cet épisode de ma vie les rassurera.

Tout s'éclaircit alors. La nourrice était une émissaire hypocrite de la dame d'Origny. Chargée par cette femme cruelle d'enlever les enfants de Régine, elle devait les remettre à un bandit, qui les ferait disparaître. Or, il s'était trouvé que le bandit était un des hommes d'armes de Gontran, aposté par Hodéaldis même à Origny. Il avait remis le premier enfant au manoir de Plancy, et caché le second dans un bosquet planté devant les portes du château de Charny. Il allait porter encore son fardeau à Hodéaldis, lorsque la vue du seigneur Étienne, partant à cheval, la figure décomposée, pour Origny, lui avait fait pressentir une catastrophe, et il en avait prévenu Gontran.

Étienne, honteux de sa mère, sentait qu'il n'avait rien à reprocher de son origine à sa jeune femme. Il prit la main de son beau-père et le pria de rester avec lui.

— Quand Dieu le permettra, je vous reverrai avec bonheur, mes chers enfants, dit-il. Mais je dois, sans relâche, poursuivre ma pénitence.

Il fallait châtier la perfide nourrice. Le bain bouillait avec fureur. De l'avis du bailli-juge, on amena à cette femme un confesseur qu'elle ne voulut pas écouter, car elle était albigeoise, et on la jeta dans la cuve que ses scélératesses avaient fait préparer.

Quand celle qui l'avait envoyée, la dame d'Origny, apprit sa mort, elle se jeta dans un puits profond.

— Soyez béni, Seigneur, dit alors Gontran, car à moi, si grand coupable, vous m'avez donné le temps d'expier.

XLV. — LE DÉMON DE L'INCENDIE.

Il aime son élément.

GABALIS.

Puisque Dieu a permis au démon de tenter Job en détruisant tous ses biens, on peut croire que quelques démons aient obtenu, dans des occasions et pour des fins qui nous sont cachées, le pouvoir de faire aussi des dégâts parmi les chrétiens; ces présomptions expliqueront le fait qui va suivre : histoire pour nos pères, poésie pour plusieurs de nos contemporains.

« Un jour, dit Flodoard (historien né à Épernay en 894, et qui a écrit l'histoire de l'église de Reims), un jour, saint Remi, archevêque de Reims, était absorbé en prière dans une église de sa ville chérie. Il remerciait Dieu d'avoir pu soustraire aux ruses du démon les plus belles âmes de son diocèse, lorsqu'on vint lui annoncer que toute la ville était en feu. Alors la brebis devint lion, la colère monta au visage du saint, qui frappa du pied les dalles de l'église avec une énergie terrible, et s'écria : « Satan, » je te reconnais; je n'en ai donc pas encore fini avec » ta méchanceté! »

» On montre encore aujourd'hui, — encastrée dans les pierres du portail occidental de Saint-Remi

de Reims, — la pierre où sont très-visiblement empreintes les traces du pied irrité de Saint-Remi.

» Le saint s'arma de sa crosse et de sa chape, comme un guerrier de son épée et de sa cuirasse, et vola à la rencontre de l'ennemi. A peine eut-il fait quelques pas qu'il aperçut des gerbes de flammes qui dévoraient, avec une furie que rien n'arrêtait, les maisons de bois dont la ville était bâtie et les toits de chaume dont ces maisons étaient couvertes. A la vue du saint, l'incendie sembla pâlir et diminuer. Remi, qui connaissait l'ennemi auquel il avait affaire, fit un signe de croix, et l'incendie recula.

» A mesure que le saint avançait en faisant des signes de croix, l'incendie lâchait prise et fuyait, comme fasciné devant la puissance de l'évêque; on aurait dit un être intelligent et qui comprenait sa faiblesse. Quelquefois il se roidissait, il reprenait courage; il cherchait à cerner le saint dans une enveloppe de feu, à l'aveugler, à le réduire en cendres. Mais toujours un redoutable signe de croix parait les attaques et arrêtait les ruses.

» Forcé de reculer ainsi, de lâcher successivement toutes les maisons qu'il avait entamées, l'incendie vint s'abattre aux pieds de l'évêque, comme un animal dompté; il se laissa prendre et conduire, à la volonté du saint, hors de la ville, dans les fossés qui fortifient encore Reims. Là, Remi ouvrit une porte qui donnait dans un souterrain; il y précipita les flammes, comme on jette dans un gouffre un malfaiteur, et fit murer la porte.

» Sous peine d'anathème, sous peine de la ruine

du corps et de la mort de l'âme, il défendit d'ouvrir à jamais cette porte. Un imprudent, un curieux, un sceptique peut-être, voulut braver la défense et entr'ouvrir le gouffre; mais il en sortit des tourbillons de flamme qui le dévorèrent et rentrèrent ensuite d'elles-mêmes dans le trou où la volonté toujours vivante du saint les tenait enchaînées.... »

« Voilà bien le démon de l'incendie; voilà bien, comme le fait remarquer M. Guizot, dans la préface de Flodoard, qu'il a traduit, une bataille épique, aussi belle que la bataille d'Achille contre le Xante : le fleuve est un demi-dieu, l'incendie est un démon. C'est aussi beau que dans Homère (1). »

C'est que les légendaires, en dépit du mépris que les écrivains froids des derniers siècles s'efforçaient de leur témoigner, étaient des poëtes et des croyants; ils représentaient souvent par l'allégorie les dernières luttes du paganisme grossier contre le christianisme naissant; ils révéraient l'espèce humaine; ils se refusaient à croire que des âmes sorties de la main de Dieu pussent concevoir de mauvaises actions; ils attribuaient à Satan tout le mal et tous les crimes.

XLVI. — LE BOGGART.

Toujours les mêmes.
DESAUGIERS.

Revenons un instant aux esprits familiers. Le boggart est encore un lutin pygmée de la race des cluricaunes; il est fréquent dans l'Yorkshire; et à ce

(1) M. Didron, *Histoire du diable*.

sujet on trouve ce qui suit dans le numéro 430 de la *Gazette littéraire* (1) :

« J'ai connaissance d'une ferme qu'un esprit malin, ou, comme on l'appelle dans le Yorkshire, un boggart, fit abandonner du fermier et de sa famille. Je fus surpris de trouver le même conte généralement connu en Irlande, et mêlé aussi aux traditions populaires des Danois. Or il n'y a pas de tradition sans base.

» Un boggart s'introduisit, on ne sait comment, dans la maison d'un honnête fermier, et lorsqu'une fois il en eut pris possession, il lui disputa le droit de domicile de la manière la plus impie. Il semblait surtout avoir une grande aversion pour ses enfants. Le fermier et sa femme étaient très-tourmentés des tours que leur jouait sans relâche le méchant et invisible boggart (car un boggart est rarement visible aux yeux des hommes; il ne se laisse voir que des bestiaux, et surtout des chevaux; et alors on dit qu'ils ont pris le *boggle,* expression du pays d'York qu'on emploie quand un cheval est ombrageux). Une main invisible arrachait aux enfants leur tartine ou leur écuelle de lait. Si on les laissait seuls pendant quelques minutes, leurs parents étaient bien sûrs de les trouver criant de toutes leurs forces et pleins d'effroi.

» Un escalier établissait la communication entre la cuisine et les chambres d'en haut; les dernières marches en étaient fermées par une cloison qui formait de la sorte un petit cabinet. Un nœud, comme

(1) Citée par M. Dufau, en appendice à ses *Contes irlandais.*

il s'en trouve dans les planches, fut par hasard enfoncé et fit un vide dans la cloison. Comme un jour le plus jeune des enfants du fermier jouait avec sa corne à souliers, il la fourra dans ce trou. Si cette ouverture avait été pratiquée par le boggart, comme une meurtrière, pour observer les mouvements de la famille, c'est ce qu'on ne peut assurer; on le soupçonnait du moins, car on l'appelait le trou du boggart. On ne peut décider non plus si ce fut dans le simple but de s'amuser, ou mu par la colère, que ce jour-là il lança avec adresse la corne en question à la tête de l'enfant qui l'y avait placée; mais ce fait eut lieu et se renouvela plusieurs fois dans la suite, si bien qu'après en avoir éprouvé de la terreur on finit par s'en amuser.

» Le plus intrépide de la famille glissait adroitement la corne dans le trou, et elle ne manquait jamais d'être jetée à la tête de l'un ou de l'autre, mais le plus souvent elle venait droit à l'agresseur. On appelait cela jouer avec le boggart.

» Or bientôt il arriva que le boggart, fâché sans doute des libertés qu'on prenait avec lui, commença une suite de persécutions nocturnes : quand tout le monde était couché, on entendait dans l'escalier le bruit que fait une personne en sabots qui monte et descend lourdement; on trouvait les plats de terre et d'étain brisés ou épars sur le plancher de la cuisine. Les enfants surtout étaient en butte à toutes sortes de vexations : les rideaux de leurs lits étaient violemment agités dans tous les sens; quelquefois un énorme poids, semblable à celui d'un être humain,

venait les accabler au point de les étouffer; ils se mettaient alors à crier et à appeler leurs parents, qui étaient dans la chambre voisine. Les mêmes scènes se renouvelaient toutes les nuits.

» Les choses étant ainsi, le fermier résolut d'abandonner une maison où l'on ne pouvait plus goûter le moindre repos. Le déménagement s'effectua donc, et le fermier, appelé George Gilberston, suivait avec sa femme la dernière voiture, lorsqu'il rencontra un voisin, nommé Johnny Marshall, qui lui dit :

» — Eh bien, George, tu quittes donc ta maison?

» — Eh! mon pauvre Johnny, il le faut bien, car ce diable de boggart nous tourmente tellement que nous n'avons pas un instant de tranquillité; il nous joue tant de tours et nous fait tant de malices que nous en sommes las, et que ma femme en est à demi morte; tu vois que nous sommes forcés de partir.

» Il en était là de ses plaintes, lorsqu'une voix perçante, sortant du fond d'une baratte à beurre, fit entendre ces mots : — Ah! ah! George, nous déménageons?

» — Dieu te damne! s'écria le pauvre fermier; si nous avions su que tu nous suivrais, nous n'aurions pas dérangé une cheville. Ma foi, Molly, je crois que nous ferions aussi bien de retourner à notre vieille maison que d'être encore tourmentés dans une autre.

» Ils s'en retournèrent donc chez eux, et le boggart les y suivit; mais ils vécurent dans la suite en meilleure intelligence, quoiqu'il continuât toujours à lancer la corne par le trou fabriqué dans la cloison.

» Longtemps après ces faits, un vieux tailleur, dont il ne me reste qu'un faible souvenir, m'a souvent dit que la corne était fréquemment lancée à sa tête, tandis qu'assis sur la table de la cuisine de cette ferme, il se mettait en rond avec ses apprentis pour travailler, selon l'habitude des tailleurs de campagne.

» M. Harris, quaker, avait dans sa famille un autre boggart d'une très-petite taille et de meilleur caractère. Si quelque domestique venait à laisser, par négligence, le tonneau de bière ouvert, le petit Wildbeam (tel était son nom) s'enfonçait dans le robinet et retenait ainsi le liquide, au risque d'être suffoqué, jusqu'au moment où quelqu'un venait tourner la clef. En retour d'un tel service, la cuisinière laissait tous les jours pour lui, par ordre de son maître, un bon dîner dans la cave. Un vendredi, qu'elle n'avait à lui donner qu'un peu de hareng et quelques pommes de terre froides, vers minuit elle fut arrachée de son lit, entraînée jusqu'à l'escalier de la cave, et là tirée par les talons le long des degrés. Chaque fois que sa tête frappait contre la pierre, le boggart s'écriait :

» — Molly Jones ! Molly Jones !.... des peaux de pommes de terre et des arêtes de hareng. Je te casserai la tête contre les pierres ! Molly Jones ! Molly Jones !

» La pauvre fille fut tellement meurtrie qu'elle garda le lit pendant trois semaines. Ce trait de violence fit désirer à M. Harris d'être débarrassé de son hôte. Ayant appris que s'il changeait de maison et

s'il allait demeurer au delà de quelque cours d'eau le petit lutin ne le suivrait pas, il loua une demeure en conséquence et fit mettre tous ses meubles dans des voitures; on finit par la cave, et lorsque la voiture fut chargée de toutes les pipes et barriques, on vit le petit lutin sauter sur la charrette, et, se fixant dans le trou d'un tonneau vide, s'adresser à M. Harris en lui disant : — Me voilà, maître! nous nous en allons tous ensemble. — Quoi! dit M. Harris, tu viens aussi; dans ce cas, mon ami, je m'en vais faire décharger les voitures, nous sommes aussi bien ici que nous serions ailleurs. M. Harris mourut quelque temps après, mais l'on prétend que le petit boggart resta attaché à sa famille. »

Dans le *Danskefolkesagen*, on trouve une aventure à peu près semblable rapportée à un *Nis*, être qui répond en Danemark au cluricaune d'Irlande et au brownie écossais.

L'opinion populaire, en Irlande, est que la principale occupation des cluricaunes est de faire des souliers ou des sabots, et leur récréation de fumer et de boire. Le caractère qu'on prête ordinairement à ce petit être fait qu'on a pour lui peu de respect. Cependant les tours qu'on veut lui jouer retombent toujours sur la personne assez présomptueuse pour s'attaquer à lui. Il est représenté comme avare et malicieux, et lorsqu'il est pris par un paysan, il n'a le pouvoir de disparaître que si, par quelque ruse, il parvient à faire lever les yeux de dessus lui.

On suppose que le nis a la connaissance des trésors enfouis sous terre. On prétend qu'il possède

une petite bourse en cuir contenant un schelling, qui, quoique souvent dépensé, s'y trouve toujours. Quelquefois il a deux bourses : une qui contient le schelling magique, l'autre remplie de pièces de cuivre; et lorsqu'il s'y voit forcé, il a recours à un stratagème : il donne cette dernière bourse, dont le poids semble satisfaisant, et tandis que, pour examiner son contenu, on fixe les yeux sur elle, il disparaît (1).

XLVII. — LES NAINS DE L'OBERLAND.

Oh! nous ne savons pas tout.

KOTZEBUE.

Les habitants de l'Oberland bernois ont aussi leurs esprits familiers : ce sont les nains qu'ils appellent bergmaenlen, esprits des montagnes. Ces petits êtres, disent les bonnes gens, sont sans malice et rendent à peu de frais toutes sortes de bons offices. Il suffit pour se les attacher de leur jeter de la main gauche une cuillerée de lait sous la table, au repas du soir.

Parmi leurs petits services, ils cultivent les jardins, surveillent les moissons et font divers légers travaux pour les maisons qui leur témoignent de la bienveillance. Si on leur joue des tours, ils en font d'autres. Dans un ménage qui crut les agacer par une bonne niche, au lieu de lait on leur jeta du vinaigre : le lendemain matin, tous les meubles étaient bouleversés. Dans une autre famille, pour un tour

(1) M. Dufau, *Contes irlandais*, notes.

de ce genre, un tapage singulier, dont on ne put se rendre compte, troubla toute la nuit le sommeil de la maison.

Ces esprits nains disparaissent, si on peut parler ainsi, car en général ils ne se laissent pas voir, et on ne connaît leur présence que par leurs œuvres. Ils disparaissent l'hiver, et ne font connaître qu'ils sont là que depuis le jour de l'Annonciation (25 mars) jusqu'au 1er novembre, fête de tous les saints. On croit dans l'Oberland bernois que les mystérieux nains se réfugient alors aux flancs des montagnes, où ils ont leurs provisions d'hiver dans des cavités souterraines.

M. Alexandre Martin, dans sa curieuse description de la *Suisse pittoresque*, dit que ces petits nains se nourrissent principalement alors de fromages faits avec le lait des chamois qui forment leurs troupeaux.

Il est arrivé quelquefois qu'en des temps de disette ils emmenaient une vache à l'insu de son propriétaire, ou après l'en avoir prévenu, et la ramenaient quelque temps après plus grasse et plus féconde. On conte aussi que, quand ils affectionnent un pâtre, ils soignent son bétail et le surveillent, surtout dans les étables éloignées. Un jour, dans une de ces étables, quatre belles vaches, volées sans doute, avaient disparu : le lendemain matin les bergmaenlens les avaient rétablies à leur ratelier. On rapporte encore que ces petits lutins connaissent les herbes salutaires; ils les recueillent sur les hauteurs les plus périlleuses et les apportent aux bons pâtres. Ils ont ramené souvent le bétail égaré, et ils portent la bien-

veillance jusqu'à ramasser du bois dont ils font de petits fagots, et ils les déposent sur le chemin des enfants qui doivent en aller chercher dans les forêts.

Ils fauchent quelquefois, la nuit, l'herbe des prairies, afin que le matin les honnêtes paysans la trouve prête à être fanée. C'est alors le signe que le temps de la fenaison est venu.

Dans les lieux où l'on cultive le blé, ils aident à le moissonner, et on cite le cas où ils ont apporté des rafraîchissements aux moissonneurs fatigués. Un paysan de l'Oberland trouva un matin la moitié de son champ fauchée, quoique les épis fussent à peine mûrs, et il se tourmenta pour deviner qui lui avait joué un pareil tour. La nuit suivante, la moisson du champ fut achevée de la même manière : le soir elle était sèche, et le paysan put la rentrer dans sa grange. Deux jours après, un orage affreux, mêlé de grêle, dévasta les alentours et en détruisit les récoltes. Le paysan reconnut alors l'important service que le bergmaenlen lui avait rendu.

Enfin ces esprits familiers suivent, dit-on encore, les travaux du laboureur, et les surveillent assis sur la pointe des plus hauts rochers ou sur une branche d'arbre. Quelques habitants privilégiés prétendent les avoir vus plus d'une fois danser au clair de la lune.

XLVIII.

LES SCHROETTÉLIS ET AUTRES ESPRITS.

Les esprits qui nous circonviennent sont plus nombreux et non moins variés que les oiseaux du printemps.

GIRAUD DE CAMBRIDGE.

Nous ne pouvons négliger les schroettélis, farfadets de petite taille, que les vieillards de la Suisse n'oublient pas. On en raconte bien des histoires merveilleuses. Nous n'en citerons qu'un curieux récit (1) :

« Un jour, un schroettéli (esprits qui vivent sous la terre comme les gnômes et les démons mineurs) entra chez une sage-femme du village de Walchwyl, au bord du lac de Zug; il la pria de venir à l'aide de sa femme, qui était en couches. L'obligeante Suissesse s'empressa de suivre le petit bonhomme, quoiqu'elle reconnût bien que c'était un esprit. Mais on ne lui avait dit jusque-là que du bien des schroettélis. Il la conduisit, sur le sommet d'une montagne, à la sombre caverne du Kalte-Hoelle. Là, elle descendit avec lui dans une fente de rocher qui s'élargissait à mesure qu'on marchait; et elle arriva dans un lieu très-éclairé, où la malade reposait sur un petit lit bien tenu. Grâce à ses soins, la délivrance fut heureuse. Aussi elle s'attendait à une bonne récom-

(1) *Particularités sur la Suisse*, signé Haag. *Revue du Nord*, mai 1837.

pense; mais le malicieux nain, qui la priait de relever les coins de son tablier, n'y jeta que du charbon.

» La sage-femme s'en alla désappointée, éparpillant, dans son dépit, le charbon sur son chemin; et en rentrant à sa maison, elle secoua dans le foyer ce qui lui en restait. Elle fut bien étonnée de voir ces bribes reluire de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les morceaux de charbon étaient devenus des pierres précieuses. Elle se hâta de retourner sur ses pas, pour recueillir ce qu'elle avait semé dans son chemin. Mais elle ne retrouva pas même sa route (1). »

Si de la Suisse nous nous transportons au pays de Galles, nous y trouvons une mystérieuse population fée, plutôt que lutine, dont les veillées conservent beaucoup d'histoires. Ces esprits sont connus sous le nom de Tylwyth-teg. Leur royaume est souterrain. Mais ils visitent les fermes et les maisons de campagne, à l'heure de minuit, et témoignent leur satisfaction si les salles sont balayées, si tout est en ordre et si les seaux sont remplis d'eau. Au douzième siècle, un jeune garçon de Néath, au comté de Clamorgan, ayant mécontenté ses parents et craignant leur sévérité, s'enfuit et se cacha au bord escarpé d'une rivière. Il était là depuis deux jours, lorsque passèrent devant lui deux petits personnages qui lui dirent : — Si tu veux venir avec nous, nous te mènerons dans un pays où tu seras heureux. Ces

(1) Cette petite surprise rappelle l'aventure des musiciens qui visitèrent la tombe de Frédéric Barberousse. Voyez les *Légendes de l'autre monde*, page 113.

deux petits hommes étaient deux tylwyth-teg. Le jeune garçon qui se décida à les suivre se nommait Élidor, et il était âgé de douze ans.

Il descendit avec ses guides par un sentier souterrain très-obscur, au bout duquel il se vit dans un beau pays, nébuleux cependant, où le soleil ne brillait jamais de tout son éclat. Il fut présenté au roi, qui était environné de toute sa cour. Après l'avoir examiné longtemps, à la grande surprise de ses courtisans, le roi le remit entre les mains de son fils, qui n'était alors qu'un enfant. Tout ce peuple était de très-petite taille, mais bien proportionnée; tous avaient un beau teint, de longs cheveux, surtout les femmes, qui les portaient flottants sur leurs épaules. Leurs chevaux, leurs chiens de chasse étaient en rapport avec leur taille. Ils ne mangeaient ni poisson ni viande, et vivaient principalement de lait et de safran. Toutes les fois qu'ils revenaient de notre monde, ils blâmaient notre ambition, nos infidélités, et quoiqu'ils n'eussent aucune forme publique de culte, ils paraissaient porter un grand amour et un grand respect à la vérité; personne chez eux n'excitait plus d'aversion qu'un menteur.

L'enfant revint souvent dans son pays, quelquefois par le chemin qu'il avait pris en partant, quelquefois par d'autres, d'abord accompagné, et ensuite seul, ne se faisant connaître qu'à sa mère, à qui il racontait ce qu'il avait vu. Prié par elle de lui apporter quelque cadeau en or, puisqu'il lui disait que ce pays en abondait, il déroba, en jouant avec le fils du roi, une balle d'or qui servait à leurs divertissements, et

il l'apporta à sa mère, non pourtant sans être poursuivi, car en entrant dans la maison il trébucha sur le seuil, et laissa tomber la balle, que deux esprits saisirent; et en s'en retournant, ils accablèrent l'enfant de toutes sortes de marques de mépris et de dérision.

Pendant une année entière, l'enfant ne put retrouver, malgré toutes ses tentatives, le sentier qui conduisait au passage souterrain. Enfin, après avoir éprouvé bien des malheurs, il réussit à renouer quelques rapports avec cette race mystérieuse. Il avait appris leur langue, qui, selon Giraud de Cambridge, avait quelque ressemblance avec le grec.

Aux honnêtes tylwyth-teg, les Gallois opposent des lutins sournois et malicieux, qu'ils appellent les Ellyllons. Si les tylwyth-teg choisissent le plus souvent leur résidence dans de vertes clairières au grand jour, les ellyllons fréquentent les cavernes et les creux des montagnes. Malheur à l'infortuné qui rencontre ces joyeux et malicieux lutins dans un temps de brouillard! Ils ont pour habitude de saisir l'imprudent voyageur et de l'emporter avec rapidité, lui donnant d'abord le choix de faire le voyage au-dessus de l'air, sur l'air ou sous l'air. De ces trois modes, s'il choisit le premier, il est tout à coup transporté dans les plus hautes régions; s'il préfère, au contraire, le dernier, il périt misérablement, déchiré par les buissons et les ronces, sali par les marécages qui se trouvent sur son chemin. Aussi l'homme adroit a-t-il soin de se rappeler le conseil d'Apollon à Phaéton, et de faire choix de la route intermédiaire,

qui lui assure un voyage agréable, également éloigné des ronces et des nuages.

Les campagnards anglais vous citeront d'autres esprits familiers qu'ils appellent Portunes. Ils ont pour habitude de vivre en bons fermiers. Après avoir travaillé tout le jour, quand vient la nuit, que tout repose autour d'eux, ils s'établissent auprès du feu, tirent de leur sein de petites grenouilles, les font rôtir et les mangent. Ils ont l'apparence d'hommes vieux et ridés; leur taille, très-exiguë, ne s'élève pas au-dessus d'un pied; leurs vêtements sont misérables. Si l'on apporte quelque chose dans la maison qu'ils habitent, ou si la besogne presse, ils y mettent la main et ont tout achevé en peu d'instants. Il est dans leur nature de pouvoir rendre service, mais non de faire beaucoup de mal. Quelquefois cependant ils se plaisent à jouer de malins tours. Ainsi, quand un cavalier se perd au milieu du brouillard, souvent un portune monte à cheval avec lui, s'empare des rênes, conduit l'animal dans quelque bourbier, puis s'échappe en poussant un long éclat de rire.

Il existe encore en Angleterre, dit le même chroniqueur, un autre genre de démons que les gens du pays appellent *Grants*. Il a l'apparence d'un jeune poulain à l'œil brillant comme l'éclair, à la course rapide et vagabonde. Souvent, au milieu de la nuit, ces démons rôdent autour des maisons, hennissant et provoquant les chiens à aboyer et à courir sur eux. Ils réveillent les habitants qui ne sont pas sur leurs gardes, et auxquels ils sauvent ainsi bien des dangers.

Ces traits, tirés de Giraud de Cambridge, nous les trouvons dans d'anciennes revues anglaises. Elles nous fourniront encore des détails sur les nokkes, qui hantent tout à fait le Nord. En Danemark, les nokkes, paisibles et doux, ont pour demeure les forêts et les eaux. Grands musiciens, on les voit assis au milieu des fleuves, touchant une harpe d'or qui a le pouvoir d'animer toute la nature. Veut-on étudier la musique avec de pareils maîtres, il faut se présenter à l'un d'eux avec un agneau noir, et lui promettre qu'au jour du jugement dernier Dieu le jugera comme les autres hommes. A ce sujet on raconte la légende qui suit :

« Deux enfants jouaient au bord d'une rivière qui coulait au pied de la maison de leur père. Un nokke parut, et, s'étant assis sur les eaux, il commença à jouer de sa harpe d'or; mais l'un des enfants lui dit : — Bon nokke, à quoi ton chant peut-il te servir? tu ne seras jamais sauvé!

» A ces paroles, le nokke fondit en larmes, et de longs soupirs s'échappèrent de son sein. Les enfants revinrent dans la maison de leur père, qui était ministre de la paroisse, et lui racontèrent cette aventure. Le ministre blâma beaucoup la conduite de ses enfants; il leur ordonna de retourner au bord de l'eau et de consoler le nokke en lui promettant miséricorde. Les enfants obéirent. Ils trouvèrent l'habitant des ondes assis à la même place et pleurant toujours. — Bon nokke, dirent-ils, ne pleure plus; notre père assure que tu seras sauvé comme les autres.

» Aussitôt le nokke reprit sa harpe d'or et en joua avec transport jusqu'à la fin du jour. »

La foi aux esprits est toujours très-vivace dans les diverses régions de l'ancienne Scandinavie. Un docte Suédois écrivait en 1851 : « Il n'y a que trois ou quatre ans qu'un ouvrier forgeron fut tellement épouvanté par le fantôme ou esprit qu'on appelle l'Homme de rivière, qu'il en tomba malade et fut bien près de perdre la raison. Pour chasser le spectre ou l'esprit, on tira en vain des coups de fusil par-dessus le malade. On employa en vain d'autres remèdes tout aussi fondamentaux; il fallut enfin appeler le médecin.

Celui-ci parvint à guérir le mal corporel, mais il se passa bien du temps avant que la représentation du terrible Homme de rivière s'effaçât de l'imagination du malade.

« Beaucoup de personnes n'oseraient entrer pendant la nuit dans une forge, pas plus que dans une église ou dans un cimetière. Il en est de même en Suède pour les dryades des forêts et les sirènes des lacs, etc. Plusieurs les ont vues, dit-on, et tout le monde les craint. Et le Tomtegubbe? Il y a quarante ans, on parlait souvent de ce *petit homme* qui se trouvait dans chaque ferme, mais se tenait surtout dans l'étable. Là il était très-utile, pourvu qu'on le laissât en paix pendant la nuit; alors les chevaux se portaient bien et engraissaient. Quelquefois même on l'entendait chanter des *Psaumes*...

» Les sorcières de Pâques n'étaient pas d'un aussi doux naturel. Elles avaient cependant ceci de bon, qu'elles ne venaient qu'une fois par an, la veille de

Pâques. Contre celles-ci il fallait tirer le soir un coup de fusil chargé de petit plomb ou de poudre seulement. Si le coup portait, c'était bien; sinon, le bruit du moins les épouvantait. En outre, il fallait faire une croix sur la porte de l'étable avec du goudron, à défaut de quoi les sorcières pouvaient prendre un veau ou un autre animal à pied fourchu, pour y monter comme sur un cheval, dans leurs voyages aériens. Les croix de goudron se voient encore sur bien des portes.

» Jusqu'en 1810, ajoute le même savant, les catéchismes (protestants) usités en Suède dans les écoles traitaient de ces divers esprits, spectres ou fantômes. »

Et si les croyances dont nous parlons ont certainement un fondement incontestable, les esprits (généralement peu angéliques) sont bien nombreux et bien plus à leur aise dans les pays de *réforme* que dans les contrées catholiques. Il est établi qu'il n'y a jamais eu plus de diableries qu'aux jours de la révolte de Luther et de ses seconds.

On a lu dans les journaux de 1859 les relations officielles de l'épidémie magique répandue en Suède, où les esprits, les démons, les spectres se rencontraient avec les sorciers et les orgies du sabbat, qui se célébraient autour de Stockholm, sous la présidence du chef de malins esprits appelé le Nordsgubb (le vieux du Nord); et des troupes de petits enfants ont dû être traités pour faits de magie (1).

(1) Voir, sur cette recrudescence de la magie en Suède, le *Dictionnaire infernal*, 6e édit., p. 427.

Il y a en Suède des usages populaires qui dérivent de la foi aux esprits malins, et cette foi est raisonnable. Nous n'en dirons pas autant des usages qui la témoignent. Aussi longtemps qu'un enfant nouveau-né n'est pas baptisé, les bonnes gens ne laissent pas éteindre le feu, croyant par là protéger l'enfant contre les influences des démons. Dans le même but, on place de l'acier sur la porte et on attache une aiguille à l'enfant pendant qu'on le porte au baptême. A la même occasion, on met dans les langes un morceau de pain et un de fromage, qu'au retour, après le baptême, on donne au chien, afin que les plaies que l'enfant peut recevoir à l'avenir guérissent aussitôt. Pour la même raison, le chien doit être le premier animal domestique que l'enfant touche. Au premier bain qu'on donne à l'enfant, il faut faire *avec de l'acier* une croix sur l'eau, etc.

Dans tous les pays du Nord on dit que les esprits parcourent les airs sur des peaux de veaux ou à cheval sur des joncs, sur une paille, sur un brin d'herbe, sur une tige de chou. On vous citera plusieurs personnes qui ont été forcées d'accompagner des esprits et de parcourir les airs avec eux. Elles se trouvaient une nuit à Londres et la suivante en Amérique; leurs seules montures dans ces grands voyages étaient les troncs de choux ayant forme de chevaux.

A Dundaniel, village à deux milles de Cork, dans un site pittoresque nommé Blackrock, vivait, en 1824, un jardinier nommé Crowley, considéré par ses voisins comme soumis à la puissance des fées. Il souffrait d'une sorte de maladie de langueur provenant,

dit-on, des grandes fatigues que lui causaient les voyages qu'il était forcé d'entreprendre, dans la compagnie des esprits, monté sur un tronc de chou.

Hog, dans une de ses ballades, fait mention d'un homme de la famille de Duffas, qui, par le moyen de la phrase (*cheval et haccok*), équivalant au mot *Borram,* se joignit à une troupe d'esprits, dans un de leurs voyages, ayant pour but de visiter la cave du roi de France; là, ayant trop bu, il s'y endormit de telle sorte qu'on le trouva, le lendemain, une coupe d'argent à la main. La suite nous apprend qu'amené devant le roi, Sa Majesté non-seulement lui pardonna sa hardiesse, mais encore le renvoya en lui donnant la coupe, qui est toujours restée dans sa famille.

XLIX. — LES REVENANTS.

Pauvre âme ici dolente,
Que nous demandez-vous?
Complainte de l'esprit de Dourdan.

Avant de nous occuper des hallucinations, nous devons nous arrêter encore sur le chapitre des revenants, dont le plus grand nombre est contestable, mais non pas tous (1); puis des esprits élémentaires; puis surtout de Rubezahl, l'esprit le plus populaire en célébrités des pays germaniques.

On lit, dans une relation manuscrite souvent citée, qu'un certain Vidi, receveur des tailles de Dourdan,

(1) Voyez dans Delrio la section v du livre II des *Disquisitiones magic.*

eut, au temps de Pâques de l'année 1700, une singulière aventure d'esprit. On ne sut pas trop d'abord ce que cet esprit pouvait être. Il commença par faire du bruit dans une chambre peu éloignée des autres, où M. Vidi mettait ses serviteurs malades. La servante entendit auprès d'elle pousser des soupirs semblables à ceux d'une personne qui souffre; cependant elle ne vit rien. On crut d'abord qu'elle était malade, et on l'envoya chez son père prendre l'air natal : elle y resta un mois. Étant revenue, on la mit coucher à part dans une autre chambre. Elle se plaignit encore d'avoir entendu des bruits extraordinaires, et deux ou trois jours après, étant dans le bûcher, elle se sentit tirer par la jupe.

L'après-dîner du même jour, on l'envoya au salut. Lorsqu'elle sortit de l'église, l'esprit la tira si fort par derrière, qu'elle dut s'arrêter. En rentrant au logis, elle fut si violemment saisie par sa robe, qu'on entendit le craquement de l'étoffe; les basques de son corset venaient de sortir hors de sa jupe; une agrafe avait même été rompue. Madame Vidi frémit de peur. C'était un vendredi au soir.

La nuit du dimanche au lundi, sitôt qu'elle fut couchée, la servante entendit marcher dans sa chambre, et quelque temps après, l'esprit lui passa doucement sur le visage une main froide. Elle prit son chapelet. On lui avait dit que, si elle continuait à entendre quelque chose, il fallait conjurer l'esprit, de la part de Dieu, de s'expliquer : ce qu'elle fit mentalement, la peur lui ôtant l'usage de la parole. Elle entendit marmotter à son oreille, mais rien n'était

articulé; et, à trois heures du matin, l'esprit fit tout à coup si grand fracas, qu'il semblait que la maison tombât en ruines. On alla voir ce que c'était : on trouva la servante tout en eau; on la fit habiller; ses maîtres virent une fumée qui la suivait et qui disparut un moment après. On lui conseilla d'aller à confesse et de communier. Elle s'y disposa aussitôt et chercha ses chausses, qui étaient dans la ruelle du lit. Elle trouva ses souliers sur la fenêtre, les deux bouts se regardant, et remarqua qu'une des croisées était ouverte.

A son retour de l'église, on lui demanda ce qu'elle avait fait. Elle répondit que, sitôt qu'elle s'était mise à la sainte table, elle avait vu sa mère à son côté, quoiqu'il y eût onze ans qu'elle était morte; qu'après la communion, sa mère s'était mise à genoux devant elle et lui avait pris les mains, en lui disant :

— Ma fille, n'ayez point peur, je suis votre mère. Votre frère fut brûlé par accident près d'Étampes. J'allai trouver M. le curé de Garancières, pour lui demander une pénitence, croyant qu'il y avait faute de ma part. Il ne voulut pas m'en donner, disant que je n'étais pas coupable; et il me renvoya à Chartres, où le pénitencier, voyant que je m'obstinais à vouloir une pénitence, m'imposa celle de porter pendant deux ans une ceinture de crin; ce que je n'ai pu exécuter, à cause de mes grossesses et de mes maladies. Ne voulez-vous pas, ma fille, accomplir pour moi cette pénitence?

La fille le promit.

La mère la chargea ensuite de jeûner au pain et à l'eau pendant les quatre vendredis et samedis qui restaient jusqu'à l'Ascension prochaine, de faire dire une messe à Gomerville, de payer au nommé Lanier, mercier, vingt-six sous qu'elle lui devait pour du fil qu'il lui avait vendu; d'aller dans la cave de la maison où elle était morte, et où elle trouverait la somme de vingt-sept livres sous la troisième marche.

Elle lui fit en même temps beaucoup de sages remontrances, lui disant surtout de prier toujours la sainte Vierge.

La servante fit dire une messe, et pendant deux jours elle vit sa mère à côté d'elle. Ses maîtres acquittèrent au plus tôt ce dont elle s'était chargée. Ensuite elle alla à Chartres, où elle fit dire trois messes, se confessa et communia dans la chapelle basse. — Comme elle en sortait, sa mère lui apparut encore et lui dit : — Ma fille, vous voulez donc faire tout ce que je vous ai dit? — Oui, ma mère. — Eh bien! je m'en décharge sur vous. Adieu, je vais à la gloire éternelle.

Depuis ce temps, la fille ne vit et n'entendit plus rien. Elle porta la ceinture de crin, nuit et jour, pendant les deux ans que sa mère lui avait recommandé de le faire.

Et voilà comment s'est terminée l'histoire de l'esprit de Dourdan.

L'aventure de Saint-Maur a fait trop de bruit au dix-huitième siècle pour ne pas tenir ici une petite place, quoiqu'elle soit assez peu saillante.

M. de S***, jeune homme de vingt-cinq ans, fixé à Saint-Maur, entendit plusieurs fois la nuit heurter à sa porte, sans que sa servante, qui y courait aussitôt, trouvât personne.

On tira ensuite les rideaux de son lit; et le 22 mars 1706, sur les onze heures du soir, comme le jeune homme était dans son cabinet avec trois domestiques, tous quatre entendirent distinctement feuilleter des papiers sur la table. On soupçonna d'abord le chat de la maison; mais on reconnut qu'il n'était pas dans l'appartement.

Ce même bruit recommença quand M. de S*** se fut retiré dans sa chambre; il voulut rentrer dans le cabinet avec une lumière, et il sentit derrière la porte une résistance qui finit par céder; cependant il ne vit rien, seulement il entendit frapper un grand coup dans un coin contre la muraille; ses domestiques accoururent au cri qu'il jeta; mais ils ne firent aucune découverte.

Tout le monde s'étant peu à peu rassuré, on se mit au lit.

A peine M. de S*** commençait-il à s'endormir, qu'il fut éveillé subitement par une violente secousse; il appela; on apporta deux flambeaux; et on vit avec surprise son lit déplacé d'au moins quatre pieds.

On le remit en place; mais aussitôt tous les rideaux s'ouvrirent d'eux-mêmes, et le lit courut tout seul vers la cheminée. En vain les domestiques tinrent les pieds du lit pour le fixer; dès que M. S*** s'y couchait, le lit se promenait par la chambre.

Cette aventure singulière fut bientôt publique; plusieurs personnes voulurent en être témoins, et les mêmes merveilles se répétèrent la nuit suivante; après quoi il y eut deux nuits paisibles.

L'esprit se remit à faire du bruit le 26; il verrouilla les portes, dérangea les meubles, ouvrit les armoires; et, pendant que M. de S*** tremblait de tous ses membres, l'esprit, saisissant l'occasion, lui parla enfin à l'oreille et lui commanda de faire certaines choses qu'il tint secrètes, et qu'il fit quand il fut sorti de l'évanouissement que la peur lui avait causé. L'esprit revint au bout de quinze jours pour le remercier; — il frappa un grand coup de poing dans une fenêtre en signe d'actions de grâces.....

Et telle est l'histoire de l'esprit de Saint-Maur.

Dans son livre des *Apparitions*, dom Calmet raconte qu'une jeune fille nommée Catherine, du pays des Ititans, au Pérou, mourut à seize ans, coupable de plusieurs sacriléges. Son corps, immédiatement après sa mort, se trouva si infect, qu'il fallut le mettre hors du logis. On entendit en même temps des chiens noirs hurler; un cheval, jusque-là fort doux, devint furieux; un jeune homme, couché sur sa natte, fut tiré par le bras et jeté hors de son lit. Une servante reçut un coup de pied à l'épaule sans savoir qui le lui donnait; elle en porta les marques plusieurs semaines. Ceci arriva avant que le corps de Catherine fût inhumé.

Après son enterrement, plusieurs habitants du lieu entendirent frapper de grands coups, et virent

quantité de briques et de tuiles renversées avec fracas, dans la maison où elle était décédée.

La même servante qui avait reçu un coup de pied à l'épaule, sans voir d'où il lui arrivait, fut traînée par la jambe, sans qu'il parût personne qui la touchât, et cela en présence de sa maîtresse et de dix autres femmes.

La même encore, entrant le lendemain dans une chambre de la maison, aperçut la défunte Catherine qui s'élevait sur la pointe du pied pour saisir un vase de terre cuite posé sur une corniche; elle semblait tout en feu, et jetait des flammes par la bouche et par toutes les jointures du corps. Elle lui confessa qu'elle était damnée, et pria sa camarade, épouvantée, de jeter par terre et d'éteindre un cierge bénit qu'elle tenait à la main, disant qu'il augmentait son mal. La servante se sauva aussitôt; mais l'esprit, sans plus se laisser voir, prit le vase et le lui lança dans le dos. La maîtresse accourut au bruit, vit sa servante renversée, le vase en mille pièces, et reçut elle-même un projectile, qui heureusement ne la blessa que peu. C'était une brique.

Le lendemain, une image du crucifix, collée au mur, fut arrachée vivement à la vue de tout le monde et déchirée en trois morceaux, sans que personne pût voir la main impie qui faisait cette insulte à la foi chrétienne. On en conclut que l'esprit qui obsédait la maison était damné. On s'en délivra par les exorcismes.

Mais quel pouvait être cet esprit?

L. — LES ESPRITS ÉLÉMENTAIRES.

Combien donc enfin avons-nous d'éléments? — On n'en sait plus rien; mais la science marche...

THEODORE HOCK.

L'abbé de Villars, qui était, au dix-septième siècle, de la grande et mystérieuse cabale des frères de la Rose-Croix, fit un certain bruit par son livre du *Comte de Gabalis,* où il prétend expliquer tous les mystères du monde extra-naturel au milieu duquel nous vivons, non plus par les démons et les anges, dont les variétés sont nombreuses, mais par des esprits élémentaires. On n'admettait alors que quatre éléments : il les peupla d'êtres innombrables; et plus tard le marquis d'Argens a voulu augmenter la popularité des sylphes et des autres esprits par ses lettres cabalistiques (1).

Nous ne citerons de ces nouveaux esprits que l'idée sommaire :

Vous saurez donc que les quatre éléments sont les domaines de quatre différentes sortes d'êtres tout spirituels, mais qui ont le pouvoir de se façonner un corps visible et palpable. Les régions du feu sont la patrie et le séjour des Salamandres; les Sylphes occupent tous les espaces de l'air; les Ondins habitent les mers et toutes les eaux; les Gnomes enfin ont leur demeure dans les innombrables cavités de la terre, dont ils gardent les trésors.

(1) La Haye, 1770, sept volumes petit in-12.

Mais toutes ces populations, d'essence plus légère que la nôtre, même lorsqu'elles se donnent un corps, sont destinées à rentrer dans le néant dont elles ont été tirées; leurs âmes sont mortelles; et quoique ces êtres, que les curieux trouvent intéressants, soient favorisés d'une vie autrement longue que la nôtre, puisqu'elle dure plusieurs siècles, ils n'ont jamais pu s'accoutumer à l'idée terrible de retomber dans le néant.

Touché de leurs aspirations ardentes pour l'immortalité, les sages cabalistes implorèrent en leur faveur la miséricorde divine, qui est immense, et le procédé qu'on va lire leur fut accordé. De même que l'homme, par son union avec Dieu, dans le plus auguste de nos sacrements, devient participant de la Divinité, de même l'union par le sacrement de mariage des êtres élémentaires avec les enfants d'Adam peut les rendre participants de notre immortalité.

Sur cette donnée, à laquelle nous ne connaissons pas d'appui sérieux, le marquis d'Argens cherche à expliquer les relations des démons et des anges avec les hommes; il ne voit dans les anges et les démons que des esprits élémentaires; et il plaint les Pères de l'Église et les savants de n'avoir pas fait cette découverte. C'est pour lui le thème de sept volumes fort peu moraux, fort peu orthodoxes, mais fort ennuyeux.

Paracelse avait rêvé ces idées, qui, pour lui non plus, n'étaient pas nouvelles.

Vers le milieu du onzième siècle, Michel Psellus divisait les démons en six grandes sections; il leur

reconnaissait un degré de malice plus ou moins fort, selon la part qu'ils avaient eue dans la grande révolte des esprits contre Dieu : 1° les démons du feu, qui en habitent les régions éloignées; 2° les démons de l'air, qui planent autour de nous, et qui ont le pouvoir d'exciter les orages; 3° les démons de la terre, qui suivent les hommes et s'ingénient à les tenter; 4° les démons des eaux, qui habitent les mers et les rivières, pour y élever des tempêtes et amener des naufrages; 5° les démons souterrains, qui préparent les tremblements de terre, soufflent les volcans, font écrouler les puits et tourmentent les mineurs; 6° les démons ténébreux qui restent loin de la lumière et ne se montrent point sur notre globe.

C'est dans ce système que les cabalistes ont puisé les salamandres, qui vivent dans le feu; les sylphes, habitants de l'air; les ondins ou nymphes, esprits des eaux, et les gnomes, qui ne sortent guère du royaume des taupes.

Ces idées bizarres ont eu du succès dans les régions germaniques, où l'imagination rêveuse étouffe si vite le bon sens. Les fées sont là des ondines, comme on l'a vu dans l'aventure de Pierre de Stauffen (1).

Ces idées ne sont nées que de l'orgueilleuse tentative des faux savants, qui voulaient remplacer les

(1) Pareillement on a vu des gnomes dans *la Montagne du géant*. L'Égérie de Numa n'était qu'une sylphide. En ces temps-ci, M. le comte Yermolof a écrit avec un esprit charmant sa *Maison hantée*, dont l'héroïne est une salamandre.

vérités enseignées dans l'Église par leurs conceptions rebelles. Les anges et les démons nous entourent ou nous circonviennent. Les déserteurs de la foi, ne pouvant nier des millions de faits constatés, les ont expliqués de toutes façons, hors la vraie; les uns, par le prétendu culte des astres et les fourberies beaucoup trop largement supposées, les autres, par des allégories inadmissibles, par des inventions que rien ne soutient, et enfin, de nos jours surtout, par les hallucinations, thème fort élastique.

Ajoutons ici que toute personne, dont la raison n'est pas égarée, qui lira les deux volumes admirables consacrés par M. le marquis de Mirville aux *Manifestations historiques* à propos des *Esprits*, comprendra l'inanité des raisonnements où s'égarent nos faux savants et nos astronomes aventureux, et saluera dans ces deux volumes la vérité évidente, incontestable, complète, et dans leur auteur le prince des vrais savants de notre époque.

LI. — RUBEZAHL.

Défiez-vous du regard vert.
Proverbe écossais.

Le plus célèbre des lutins de l'Allemagne est incontestablement *Rubezahl*, dont le nom signifie « compteur de navets », et il se fâche quand on l'évoque sous ce nom, qui est un sobriquet. Il habite le Riesenberg ou Montagne des Géants, dans la Silésie. Mais s'il n'occupe à la surface du globe qu'une étroite

portion de terrain, il a sous la terre des domaines qui s'étendent à plusieurs centaines de lieues; il en sort par une multitude d'orifices qu'on appellerait à Paris des regards, et qui sont connus de quelques personnes en Prusse et en Autriche. Habituellement il parcourt ses États et désigne aux esprits souterrains qui lui sont soumis leurs besognes, qui consistent principalement à surveiller les minerais et à en écarter les humains. Quand Rubezahl va prendre l'air sur le Riesenberg, son plaisir est de lutiner les passants; il joue assez souvent de vilains tours. Quelquefois il excite les ours contre les buffles; il met en fuite les daims et les chevreuils. Du moins c'étaient ses passe-temps quand le Riesenberg était un désert. Lorsqu'il le vit habité par des fermiers et des bûcherons, il ne se fâcha pas de rencontrer sur sa montagne des figures humaines; il les regarda comme des êtres intermédiaires entre les esprits et les bêtes, et il se sentit curieux de les étudier.

Il prit aussitôt la forme d'un gros paysan et alla offrir ses services au premier fermier qu'il rencontra. Le fermier le retint, et sous le nom de Rips qu'il se donna, il travailla si bien que tout ce qu'il touchait prospérait. Or son maître était de ces hommes qui aiment à vivre de la sueur des autres et qui ne payent leurs serviteurs que d'ingratitude. Rips le quitta pour un autre patron, dont il conduisait les troupeaux. Sous sa garde, les troupeaux devinrent plus florissants que jamais, et aucune brebis ne s'égara. Mais ce second maître, qui était un gourmand, se vola lui-même le plus gras mouton, dont il se régala,

et il en retint la valeur sur les gages de son valet, en l'accusant de l'avoir perdu.

Rubezahl se mit alors au service du juge du canton; il devint la terreur des voleurs et des brigands qui désolaient la contrée. Mais cet autre maître était un homme avide qui vendait la justice; l'honnête esprit s'indigna : il déclara au juge qu'il le quittait. Le juge irrité l'enferma dans un cachot. Il s'en échappa lestement par le trou de la serrure, et, méprisant l'espèce humaine, il se retira dans ses domaines souterrains, où il passa un siècle sans en sortir.

L'idée lui revint enfin de revoir le grand jour et les hommes; il quitta de nouveau ses États souterrains, et bientôt il aperçut trois jeunes garçons qui traversaient sa montagne et qui s'entretenaient de lui en rappelant quelques-unes de ses propres aventures. Cette circonstance lui prouva qu'il n'était pas oublié. L'un des voyageurs racontait qu'un jour Rubezahl avait enlevé la fille du margrave de Silésie, et qu'il en voulait faire son épouse. Comme elle se désolait d'être séparée de ses jeunes compagnes, il lui avait apporté un panier de navets et une baguette magique, en lui disant : Tout navet que vous frapperez avec cette baguette vous ramènera les personnes et les êtres qui vous sont chers. Elle en fit l'expérience et se trouva sur-le-champ entourée de celles de ses compagnes dont elle regrettait l'absence; charmée de ce succès, elle continua de frapper les navets et vit paraître son chat favori, sa gentille levrette et son oiseau chéri. Malheureusement ces

fantômes tenaient de la nature des navets qui les avaient produits. En quelques jours ils se ridèrent. Ses filles devinrent des vieilles; son chat traîna la patte; sa levrette ne courut plus. Reconnaissant par là qu'elle n'était entourée que de sorcellerie, elle frappa un gros navet dont elle fit un cheval, sauta dessus et s'échappa, aux grands regrets du lutin. Voilà du moins ce qu'on racontait en Allemagne; et le jeune garçon qui s'en divertissait raillait Rubezahl, qui ne faisait plus rien. Le lutin furieux sauta au cou du conteur, et il allait l'étrangler, lorsqu'il songea qu'une telle vengeance éloignerait les voyageurs et le priverait des tours qu'il se proposait de leur jouer. Il laissa donc aller le jeune homme; mais il le suivit sans être vu jusqu'à Hirschberg, où il le vit entrer dans une hôtellerie.

Pendant que le voyageur se restaurait, Rubezahl retourna dans ses rochers en prenant les traits, la taille et le costume de ce même jeune homme qui l'avait irrité. Il rencontra bientôt un juif, et l'idée lui vint de faire de cet homme un instrument qui pût le venger. Il l'aborda avec un air rassurant, chemina quelques pas avec lui, puis l'assaillit de coups, lui vola sa ceinture qui était pleine d'or, et disparut. Le juif se mit à crier au secours et bientôt il vit accourir un vieux bourgeois, qui le consola affectueusement, lui fit boire un coup d'une gourde qu'il portait et le mit sur le chemin d'Hirschberg. Il l'accompagna même jusqu'à la porte de l'auberge où était entré le jeune railleur. Là seulement il le quitta en lui glissant dans la main quelques florins. Le juif ne soup-

çonnait pas que son honnête guide était encore Rubezahl, lequel, sans être vu, avait fait un autre tour qui se découvrit bientôt.

Le juif, en entrant dans la salle à manger, ne fut pas peu surpris de voir gaiement à table le voleur qui l'avait rossé et dépouillé. Ne sachant s'il devait en croire ses yeux, il se tapit dans un coin en réfléchissant aux moyens de reprendre son bien. Sûr enfin de ne pas se tromper, il alla trouver le juge et lui fit sa déposition. La justice d'Hirschberg était expéditive toutes les fois qu'il s'agissait d'une affaire d'argent, parce qu'elle prévoyait que les frais seraient bien payés. Le juge arriva avec ses recors, armés de hallebardes, lesquels s'emparèrent de l'accusé.

— Votre nom? lui dit le juge.

— Benoît.

— Votre état?

— Garçon tailleur.

— D'où venez-vous?

— De Liebenaw.

— Votre domicile?

— Chez mon maître.

— N'avez-vous pas attaqué ce juif?

— Je ne l'ai jamais vu. Je suis un honnête ouvrier, et mon aiguille me fait vivre. Voyez mes papiers.

Le pauvre garçon ouvrit son sac, qui lui sembla bien lourd. Mais son étonnement devint de l'effroi, lorsqu'en enlevant quelques hardes, il fit rouler à terre des pièces d'or et que les recors mirent la main

sur la ceinture du juif. Le crime était patent et le prévenu consterné.

— Scélérat, dit le juge, nieras-tu encore?

— Miséricorde! messieurs, s'écria le jeune homme en tombant à genoux, je n'ai pas volé le juif; je ne l'ai jamais vu et je ne sais pas comment sa ceinture se trouve dans mon sac.

— Confesse la vérité, répliqua le juge, avant que le bourreau te délie la langue.

Mais comme il se bornait à se lamenter, on l'emmena et on fit venir le bourreau pour le mettre à la question, en commençant par les poucettes. Aussitôt qu'il eut sous les yeux l'instrument qui devait lui broyer les pouces, considérant qu'on allait le mettre hors d'état de manier l'aiguille, il se dit qu'il valait mieux mourir tout de suite que mourir de faim un peu plus tard; il confessa tout ce qu'on voulut, et les juges le condamnèrent à être pendu.

Pendant qu'on faisait les préparatifs de l'exécution, Rubezahl rôdait dans les environs; il rencontra une jeune fille qui se désolait outre mesure au pied d'un arbre. Il en fut touché, car il avait de bons moments. Il prit donc la forme d'un honnête bourgeois, et, s'approchant de la pauvre éplorée, il lui demanda ce qui causait ses larmes, en lui offrant généreusement son secours.

— Je suis une malheureuse, répondit-elle; je perds mon fiancé, et c'est ma faute.

— Quel fiancé? dit le bourgeois.

— Celui, hélas! qui va mourir. C'est pour moi qu'il a commis un crime; il a volé un juif et il va être pendu.

—Rassurez-vous, dit Rubezahl. Rentrez chez vous et demain matin, au chant du coq, lorsque vous entendrez heurter à votre porte, ouvrez; ce sera votre fiancé.

— Si ce que vous dites est vrai, répliqua la jeune fille, il faut que vous soyez l'ange gardien de Benoît.

— Son ange gardien! s'écria le lutin; oh! non, je ne le suis pas; mais je peux le devenir. Je suis un bourgeois de Hirschberg; j'ai siégé au tribunal qui a condamné Benoît, et à présent que je le sais innocent, j'ai assez de pouvoir pour vous le rendre. Ainsi, regagnez en paix votre petite chambre.

Après avoir rassuré la fiancée, Rubezahl, prenant les traits du moine qui avait confessé le patient, se glissa dans la prison et lui dit : « Où en est ta conscience? »

— Elle est tranquille, répondit-il, sans lever les yeux.

— Et penses-tu encore à Claire?...

Aussitôt le pauvre garçon laissa éclater une explosion de douleur, qui toucha le lutin. « Prends confiance, mon pauvre frère, lui dit-il; je sais, moi, que tu es innocent, et je viens te délivrer. »

En disant ces mots, il tira une clef, fit sauter le cadenas qui tenait les chaînes, ouvrit la lourde serrure du cachot, et changeant d'habits avec le prisonnier, il lui dit qu'il pouvait sortir sans crainte en baissant un peu les yeux sous son habit de moine.

Benoît s'échappa de la ville sans encombre et gagna le village où Claire et sa mère l'attendaient. Il lui fallut pour cela marcher toute la nuit. Il fut si

bien reçu, qu'il oublia ses peines et ne s'occupa que de ses noces.

Le matin venu cependant et la potence étant prête, la justice se mit en marche pour en finir avec le prisonnier. Rubezahl avait pris ses traits en même temps que ses habits. Il se soumit de bonne grâce à toutes les formalités, marcha sans trembler et se laissa pendre. Mais aussitôt que le bourreau l'eut lancé dans l'éternité, il se mit à gigotter de telle prestesse que les spectateurs effrayés s'enfuirent, disant qu'on avait pendu le diable, ce qui fit dans la ville si grand bruit que tout le monde y courut. Dès lors le pendu se tint roide et droit comme un I. Deux heures après, s'ennuyant sans doute, il se remit à exécuter des gambades inouïes; si bien qu'on s'écria que le pendu était mal pendu, et qu'on alla le décrocher. Alors, au grand émerveillement de tous, on ne descendit qu'un homme de paille.

Beaucoup d'autres aventures sont attribuées à Rubezahl. Les plus nombreuses sont des malices; dans les bonnes il y a toujours des personnages attrapés. On le reconnaît à ses yeux verts.

LII. — LE BARBIER DE NUREMBERG.

Ne soyez pas rétif contre plus fort que vous.
DESMAHIS.

La singulière tradition qu'on va lire, assez répandue en Allemagne, a été exposée, il y a vingt-cinq ans, dans le *Fraser's magazine;* nous croyons devoir l'extraire de là pour l'agrément de nos lecteurs.

Dix heures venaient de sonner à la grosse horloge de l'hôtel de ville de Nuremberg; le barbier en titre de l'université, après avoir rafraîchi le menton de dix ou douze étudiants, se disposait à gagner son lit, quand tout à coup sa porte s'ouvrit pour livrer passage à un gros petit homme qui, malgré son ventre de bourgmestre, s'avança leste et vif. Son embonpoint, qui s'épanouissait dans toute sa personne, son air, sa voix, son teint, tout en lui annonçait un personnage exempt de soucis. Son costume le signalait comme étranger : un chapeau verni à larges bords, un habit noir, taillé comme on n'en portait plus, des culottes grises ornées de boucles de cuivre, des cheveux pendants sur les épaules, d'épaisses moustaches et une barbe où le rasoir n'avait pas passé depuis huit jours, tout démontrait que cet homme n'était pas de la ville.

Il salua, s'assit sans attendre qu'on l'y invitât, et, campé dans le vieux fauteuil destiné aux clients, il passa sa grosse main sur sa barbe en disant : — Pouvez-vous me raser?

— Plaît-il? fit le barbier, comme s'il n'avait pas entendu.

— Je vous demande si vous pouvez me raser, répéta le petit homme d'une voix forte; est-ce qu'on vient ici pour autre chose?

Le barbier était un grand homme sec, d'une cinquantaine d'années; il n'avait jamais donné aucune preuve de courage, mais il trouvait ici sa dignité offensée dans sa propre maison : il se redressa donc, et, tout en continuant à repasser un rasoir qu'il

tenait à la main : — Vous me demandez, dit-il, si je puis vous raser? je puis raser toute barbe et même la vôtre, quoiqu'elle ressemble assez aux poils d'un hérisson.

— Fort bien, vous me raserez donc, dit le gros homme; et, se débarrassant de sa cravate, il prit la posture d'un homme qui va être rasé.

— Je dis, monsieur, répliqua le barbier, que je puis raser tout le monde, mais...

— Mais quoi? s'écria le gros petit homme.

— Mais, pour vous, je ne le veux pas, répondit le barbier, en continuant de repasser son rasoir, par manière de contenance.

L'étranger regarda le barbier d'un air curieux; et bientôt la colère succéda à l'étonnement, ses joues s'enflèrent de manière que sa tête ressemblait à une citrouille :

— Ne pas me raser, moi! hurla-t-il trois fois en élevant chaque fois sa voix à faire trembler la maison, et il bondit hors du fauteuil. Le barbier tremblant posa son cuir et son rasoir et dit en affectant quelque fermeté :

— Venez-vous m'insulter dans ma propre maison?

— Qui parle de vous insulter? je veux être rasé, et je suis venu pour cela.

— Je ne rase plus après dix heures; et puis, je ne rase que les professeurs et les étudiants de l'université : il m'est défendu, par le docteur Anhélat, de travailler sur tout autre visage.

— Le docteur Anhélat, dit l'inconnu, qui diable est cet homme-là?

— C'est le prévôt de l'université et le professeur de philosophie.

— Bon! je dois le connaître; et ce cuistre donne de tels ordres! Mais je ne veux pas passer la nuit ici; et, pour en finir, si vous ne voulez pas me raser, c'est moi qui vous raserai.

En disant ces mots l'étranger empoigna le barbier et le planta dans le fauteuil qu'il venait de quitter. Aussitôt le pauvre homme sentit sur son visage l'impression froide du pinceau qui le barbouillait de savon. Rappelant à lui un reste de courage, il se souleva pour s'échapper; mais il fut vivement remis en place par deux bras solides comme le fer; il n'eut donc plus de ressources que de tourner la tête à droite et à gauche pour éviter le fatal pinceau; mais ses efforts furent vains : il eut le nez, le front, les oreilles et toute la tête couverts de savon; et toutes les fois qu'il voulait crier, le gros homme court lui emplissait la bouche d'écume. D'une main il tenait le barbier à la gorge, et de l'autre il le barbouillait avec une énergie qui n'était variée que par de bruyants éclats de rire.

A la faveur de ces élans de gaieté, qui arrêtaient un instant l'infatigable main de l'inconnu, le barbier put enfin émettre quelques paroles; il les employa à demander grâce, en promettant à sa nouvelle pratique de la raser partout et à toute heure, malgré les défenses du prévôt et du sénat académique.

L'étranger se calmant à ces propositions, le barbier se leva, se délivra de la mousse qui l'humiliait et prépara ses instruments. Quand ces détails l'eu-

rent un peu remis, il attacha une serviette au cou du gros homme court, et il allait commencer à lui savonner le menton, quand l'original s'écria d'une voix stridente : Arrêtez! et, voyant le barbier reculer avec effroi, il ajouta : — Prenez garde; ne songez pas à me couper la gorge. — Ma fonction est de couper la barbe et non la gorge, dit humblement le pauvre homme. — Oui, mais je ne suis pas obligé de vous croire. Ainsi vous êtes averti que si vous me coupez la gorge, vous n'aurez pas fini que je vous ferai sauter la cervelle.

En disant ces mots, il tira de ses larges poches un pistolet d'arçon, l'arma et le posa sous sa main, en reprenant : — Continuez, mais ne vous avisez pas de m'égratigner le moins du monde; vous voilà prévenu.

Ces paroles et la vue du pistolet n'étaient pas propres à raffermir le barbier, aussi il reprit le pinceau au savon et prolongea cette première opération si longtemps qu'elle dura près d'une demi-heure. Loin de s'en plaindre, l'étranger semblait y prendre plaisir; il s'amusait à lancer l'écume de ses lèvres à la figure du barbier; et quand il le voyait devenir soucieux, il lui criait : Savonne toujours!

Au bout de trois quarts d'heure passés ainsi, le barbier sentit si vivement la fatigue qu'il s'arrêta et fit mine d'aller prendre son rasoir, mais aussitôt il fut rappelé par le même cri sonore : Savonne toujours! En répétant ces mots, l'étranger ouvrait une bouche capable d'avaler la pleine lune et posait sa main droite sur le terrible pistolet.

Enfin le patient accablé laissa tomber ses deux mains en disant : Je n'en puis plus. — Ah! vous n'en pouvez plus, s'écria le démon, car ce pouvait en être un; je vais vous rendre des forces, avalez-moi quelques gouttes de cette liqueur. — Et tout en disant ces mots, il tirait de sa poche un flacon, le débouchait et forçait sa victime à en avaler la moitié, en ajoutant : C'est l'élixir de Méphistophélès, le grand ami du docteur Faust. Maintenant, savonne toujours.

Le barbier, ranimé aussitôt, reprit sa besogne avec une vivacité nouvelle, soutenue d'ailleurs par la terrible formule : Savonne toujours; mais enfin minuit arrivait, et la lampe qui avait éclairé jusqu'alors cette scène extraordinaire ne donnait plus que quelques lueurs qui promettaient une obscurité prochaine. L'étranger ne paraissait pas s'en apercevoir et répétait sans cesse son refrain : Savonne toujours.

La lampe s'éteignit; en même temps l'étranger se mit à ronfler. Espérant l'avoir endormi, le barbier crut pouvoir respirer un peu; mais les mots impétueux : Savonne toujours! sortaient de sa bouche avec le même éclat, et le patient crut même entendre ses têtes à perruques répéter les terribles paroles. Il ne pouvait plus savonner qu'à la lueur de la lune, et souvent il savonnait le dos de son fauteuil; car sa main flageolait. Or, un nuage ayant couvert la lune, la chambre se trouva en obscurité complète; le barbier voulut en profiter, il se dirigea vers une porte qui s'ouvrait sur le cimetière des étudiants. Mais il

n'avait pas fait un pas que le cri : Savonne toujours! l'arrêta. — Si vous êtes fatigué, dit le gros homme, buvez encore un coup de mon élixir. — Nous avons plus grand besoin de lumière que d'élixir, dit en gémissant le pauvre barbier. — Si ce n'est que cela, savonne toujours; voici deux lumières qui nous suffiront.

Le barbier recula : les deux yeux du petit homme brillaient comme deux torches, et leur lueur était celle des spectres qu'on a vue, dit-on, quelquefois dans les cimetières. Sous ces reflets, le savon paraissait rouge; la chevelure du savonné semblait s'agiter comme si chaque touffe de cheveux eût été formée de petits serpents; et, lorsqu'il riait, l'intérieur de sa bouche faisait l'effet d'une fournaise ardente, comme on en voit dans quelques peintures; l'haleine qui sortait de ses lèvres sentait le soufre. Le barbier épouvanté s'écria : Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi; j'ai savonné le diable!

En même temps il bondit à sa porte, l'ouvrit, enjamba le cimetière et monta avec une énergie qu'il n'avait jamais connue l'escalier de la tour; il y avait au sommet une terrasse : s'il l'atteignait, en refermant vivement la porte, il était sauvé. Mais le cri : Savonne toujours! l'avait poursuivi jusque-là; et aussitôt qu'il eut repoussé la porte de la terrasse où il avait vu son salut, il sentit sur son épaule la main osseuse et large de son bourreau, qui lui hurlait : Savonne toujours! Ses dents claquèrent, ses genoux tremblaient. — Savonne, reprit le démon, jusqu'à six heures du matin. Vite ton pinceau et ta boîte à

savon! — Mon pinceau et ma boîte, je les ai jetés..., balbutia le barbier tremblant. — Jetés! misérable! je vais te jeter toi-même aussi; la cabriole d'un barbier, du haut de cette tour, sera plaisante à voir au clair de la lune. — En accentuant ces mots, il empoigna le barbier, qui, s'affaissant sur ses genoux, demandait grâce; il l'enleva comme une plume et le tint un moment suspendu dans le vide. Le pauvre homme, entrevoyant une chute de cent cinquante pieds, s'agitait avec un frissonnement qui lui ôtait la voix; cependant, par saccades il jetait des mots suppliants, promettait de raser le gros petit homme tous les jours de sa vie et à toute heure, et ne négligeait rien pour l'attendrir. Mais il n'y parvint pas. Son persécuteur ouvrit la main et le lâcha...

Aussitôt le barbier privilégié de l'université pirouetta dans les airs comme un volant qu'une raquette a lancé, descendant avec une lenteur qui dut le surprendre, et entendant toujours son bourreau barbouillé de savon lui crier : Savonne, savonne toujours! Il respira en s'imaginant que quelque bon ange le soutenait dans sa chute; et enfin il se réveilla doucement, couché dans son lit, et reconnut, à sa grande joie, qu'il n'avait fait qu'un vilain rêve.

LIII. — LES HALLUCINATIONS.

Les hallucinations de l'esprit sont une des preuves du surnaturel.

M. LE CHEVALIER G. DES MOUSSEAUX.

Le mot hallucination, assez nouveau dans notre langue, veut dire simplement une *méprise*. On l'em-

ploie pour exprimer les illusions des visionnaires et les visions insensées. Mais la science moderne l'étend à des merveilles qui méritent un autre nom.

Il y a des hallucinations naturelles et vraies. Telles sont les illusions connues sous le nom de mirages, qui reproduisent, par réverbération de loin, des sites fleuris au milieu des sables, et des îles habitées au milieu des mers désertes. L'une des plus célèbres hallucinations de ce genre est le géant du Brocken. Le Brocken est le sommet de l'une des montagnes du Hartz, dans la forêt Noire. A certaines époques, on voit le géant se dresser là et s'élever quelquefois jusqu'aux nues. Il était le sujet de beaucoup de légendes, lorsque le savant Haue eut la curiosité de l'examiner. Il fut assez heureux pour l'apercevoir. Pendant qu'il le contemplait, un grand coup de vent inclina son chapeau et faillit le lui enlever; il y porta vivement la main; et il vit aussitôt le géant imiter son mouvement. Agréablement surpris, il salua le géant, qui simultanément lui rendit son salut. L'expérience fut recommencée, donna les mêmes résultats, et le mystère fut dès lors expliqué. Ce n'était qu'une réverbération, qui s'annihilait dès qu'il n'y avait plus de spectateurs à reproduire (1).

Ainsi les hallucinations naturelles s'expliquent. Mais il y en a une foule d'autres sur lesquelles M. Brierre de Boismont a publié un savant livre (2).

(1) *Philosophical magazine*, vol. Ier, p. 232, cité par M. Brierre de Boismont.

(2) *Des hallucinations*, in-8° de 615 pages. 1845, Paris, Germer-Baillière.

Quoique avec plus de bonne foi que les autres philosophes incrédules de nos jours, l'auteur de ce livre veut tout expliquer par là, en dehors du surnaturel. Il est vrai que son livre a été publié en 1845, et que depuis nous avons vu le surnaturel nous déborder. Peut-être qu'aujourd'hui le docteur Brierre hésiterait à reproduire comme il l'a fait, devant les faits les plus graves, certaines solutions de ses confrères qui sont des tours de gobelets.

Avant de citer quelques-uns de ces faits, nous devons exposer les causes diverses qui amènent les hallucinations naturelles. Il y en a dans la veille et dans le sommeil, et plusieurs ne sont que des rêves, comme dans l'aventure qu'on vient de lire du barbier de Nuremberg. L'ivresse, les excès d'eau-de-vie ou de spiritueux, une forte contention d'esprit, un éblouissement, une impression vive, une grande peur, une fièvre violente, peuvent amener des hallucinations; le haschich, l'ellébore, certaines drogues ou onguents peuvent en produire aussi; et s'il est vrai que les hallucinations tiennent toujours par quelque point, peu ou plus, de la folie, il est constant que la plupart des fous sont hallucinés. Mais nous verrons que la folie a quelquefois des causes extranaturelles.

Les illusions de nuit, où l'on prend un arbre pour un fantôme, quelques buissons rapprochés pour une escouade de voleurs, une touffe d'herbes pour une bête féroce, ne sont que des illusions. Mais les fous sont hallucinés le jour comme la nuit. Il en est qui ramassent du sable et n'y voient que des diamants,

hallucination de la vue; — qui entendent des voix, des discours, des chants et des concerts, dans un silence complet, hallucination de l'ouïe; — qui trouvent froid ce qui est chaud et chaud ce qui est froid, hallucination du toucher; — qui respirent des roses dans les immondices, et des puanteurs dans les plus suaves parfums, hallucination de l'odorat; — qui savourent des excréments, leur trouvant la saveur du sucre, et lèchent le plâtre de la muraille, qui est pour eux une masse de friandises, hallucination du goût.

Quelques-unes de ces infirmités, non pas toutes, sont naturelles, malgré leurs excentricités.

Mais arrêtons-nous sur divers exemples historiques, auxquels le nom d'hallucination peut être contesté.

On lit ce qui suit dans les Mémoires de Benvenuto Cellini, écrits par lui-même et publiés chez nous, en français, de la traduction de M. de Saint-Marcel (1822).

C'est lui, ce célèbre Benvenuto, qui, à la défense de Rome contre l'armée de Charles-Quint, tua d'un coup de carabine le connétable de Bourbon, qui la commandait (année 1537). Deux ans après, pour s'être mêlé aux troubles qui agitaient l'Italie toujours tumultueuse, il se trouvait enfermé dans une étroite prison. L'ennui, la détresse et la souffrance lui inspiraient, le diable aidant, la criminelle pensée de se donner la mort. « Un jour, dit-il, décidé à en finir, je suspendis avec beaucoup d'efforts, au-dessus de ma tête, un énorme morceau de bois qui devait m'écraser; comme je cherchais à le faire tomber

avec ma main, je me sentis arrêté et repoussé à quatre pas de là, sans voir comment ni par qui. Je réfléchis à ce mouvement qui m'empêchait de me donner la mort; et je vis là quelque chose de divin. Pendant la nuit qui suivit cette aventure, je vis en songe un jeune homme d'une beauté merveilleuse, qui me dit d'un ton de reproche : — Tu sais qui t'a donné la vie, et tu veux la quitter avant le temps!... — Il me semble que je lui répondis que je reconnaissais tous les bienfaits de Dieu. — Pourquoi donc, reprit-il, veux-tu les détruire? Laisse-toi conduire, et ne perds pas l'espérance en la divine bonté.

» Le gouverneur de la prison était cruel pour moi. Le jeune invisible qui m'avait empêché de me tuer vint à moi encore : — Mon cher Benvenuto, me dit-il d'une voix claire, allons, fais ta prière à Dieu et crie vers lui. — Je me jetai à genoux, effrayé, et je fis mes prières accoutumées. Puis, la même voix me dit : — A présent, va te reposer et sois sans crainte...

» Depuis lors, je demandai souvent à l'esprit invisible qui me donnait de si salutaires avertissements de me faire voir le soleil. C'était l'objet de tous mes désirs. Je ne cessais d'implorer cette grâce de Jésus-Christ par les prières les plus ardentes; je lui promettais, si je l'obtenais, d'aller visiter son saint tombeau. Le 2 octobre 1539, je fis cette prière avec plus d'ardeur que jamais; et le lendemain matin, m'étant réveillé avant le jour et revêtu d'un mauvais habit que j'avais, car il commençait à faire froid, je redoublai mes oraisons, suppliant Jésus-

Christ de me faire savoir, au moins par inspiration, s'il me croyait devenu indigne de revoir le soleil, et pour quelle faute je subissais une si rude pénitence. A peine eus-je fini, que je fus porté par mon esprit invisible, comme par un coup de vent, dans une chambre où l'esprit m'apparut sous la figure d'un beau jeune homme au maintien austère. Il était entouré d'une multitude de personnages qu'il me fit remarquer en me disant : — Tous ceux-là que tu vois sont nés et morts jusqu'à ce moment. Viens avec moi, et tu verras.

» J'avais à la main un petit poignard, et je portais ma cotte de mailles. Je marchai à travers la foule, et l'esprit m'ayant fait avancer par une étroite galerie, je me trouvai tout à coup désarmé, nu-tête, revêtu d'une chemise blanche. J'étais dans une admiration mêlée de surprise, parce que tous les lieux que je parcourais m'étaient inconnus. Je levai les yeux et vis une muraille où brillait l'éclat du soleil; mais je ne pouvais le voir lui-même. — Cher ami, dis-je à mon guide, comment m'élever assez pour voir la face de cet astre? — Il me montra une petite échelle. — Montez par là, me répondit-il. — Je montai alors à reculons sur cette échelle; peu à peu je commençai à voir le soleil, et, en montant davantage, je vis son globe tout entier. Quoique la force de ses rayons me fît baisser les yeux, je pris courage et le regardai fixement : — O soleil, que j'ai tant désiré voir encore, m'écriai-je, je ne veux plus contempler autre que toi, dussent tes feux m'ôter la vue!

» Je restais devant lui avec un visage ferme. Bien-

tôt ses rayons s'inclinèrent sur la droite; puis son globe en fut dépouillé tout entier; ce qui me mit dans une extase qu'il me serait impossible d'exprimer.

» Quelle grâce Dieu m'a faite, me disais-je, et que sa puissance est adorable! Le soleil était à mes yeux comme un disque d'or le plus pur. Tout à coup, je le vis se gonfler, et le Christ sur sa croix en sortit; il avait une expression de bonté et une grâce que nul pinceau ne pourrait reproduire. Tandis que je criais : « O miracle! ô miracle! de quelle félicité je » suis comblé ce matin! » le Christ se dirigeait du côté où s'étaient inclinés les rayons du soleil. L'astre se gonfla de nouveau; il en sortit une belle et radieuse Vierge, tenant son Fils dans ses bras, et m'encourageant du plus doux sourire. Deux anges étaient à ses côtés; un pontife était à genoux devant elle, et je voyais, d'une vue claire et nette, toutes ces merveilles, ne cessant de glorifier Dieu à haute voix. Quand j'eus joui près d'un quart d'heure de ce spectacle admirable, je fus reporté dans ma prison, où je continuai à rendre grâces au Tout-Puissant, en m'écriant : « Dieu m'a donc rendu digne de » voir ce que nul mortel n'avait encore vu (1)! »

N'y a-t-il là qu'une hallucination?

Voyons d'autres faits.

L'Anglais George Villiers, duc de Buckingham, issu d'un sang normand, passait pour l'homme le mieux fait des trois royaumes. Il était né à Londres

(1) Benvenuto Cellini, sorti de prison, fut appelé en France par François Ier et ne mourut qu'en 1570. Il était né l'an 1500.

en 1592. Le P. d'Orléans, dans son Histoire des révolutions d'Angleterre, a fait de lui ce portrait :

« C'était un seigneur plein de qualités qui le rendaient aimable à ceux à qui il voulait plaire, mais qui le rendaient encore plus insupportable à ceux qu'il ne se souciait pas de fâcher. Il était bel homme et homme d'esprit; né avec de l'élévation, des manières nobles, et, quand il le voulait, fort engageantes; mais impérieux, hautain, remuant; de ces courtisans présomptueux qui se croient capables de tout, parce qu'ils n'ont l'expérience de rien, qui ne ménagent personne, quand ils ont gagné ceux dont ils ont besoin, et qui sacrifient à leur ambition jusqu'aux intérêts de leur maître. »

Cette peinture est malheureusement trop vraie. Les manières et les grâces de Buckingham lui gagnèrent l'entière affection de l'imbécile roi Jacques, qui le combla de richesses, de dignités et de faveurs.

Jacques Ier étant mort en 1625, son favori domina également Charles Ier, qui l'aimait comme ordinairement les cœurs faibles aiment les têtes ardentes. Malgré son insolence et les fautes énormes qu'il fit, le roi lui restait plus attaché que jamais. N'était-il pas sous un de ces charmes que nos pères appelaient ensorcellements, et que le magnétisme reproduit de nos jours ?

Mais le peuple anglais ne partageait pas la faiblesse de Charles. Le favori était devenu odieux à la noblesse, dont il était le scandale, au clergé (si ce mot peut passer ici), qu'il avait mille fois offensé, au peuple, qu'il méprisait. Il avait donc partout des ennemis;

et son orgueil était si grand qu'il ne pouvait croire qu'on osât songer à le toucher.

Or dans le mois d'août 1628, Williams Parker, ancien ami de la maison de Buckingham, aperçut à ses côtés, en plein midi, le fantôme du vieux sir George Villiers, père du duc, mort depuis longtemps. Il prit d'abord cette apparition pour une illusion de ses sens ; mais bientôt il reconnut la voix de son vieil ami, qui le pria d'avertir le duc de Buckingham d'être sur ses gardes, — et disparut.

Parker, demeuré seul, réfléchit à cette commission ; la trouvant difficile, il négligea de s'en acquitter.

Le fantôme revint une seconde fois et joignit les menaces aux prières, de sorte que Parker se décida à lui obéir. Mais, dès qu'il eut exposé sa double vision, il fut traité de fou, et Buckingham, qui ne croyait à rien, dédaigna le mystérieux avis.

Le spectre reparut une troisième fois, se plaignit de l'endurcissement de son fils ; puis, tirant un poignard de dessous sa robe : « Allez encore, dit-il à Parker, annoncer à l'insensé que vous avez vu l'instrument qui doit lui donner la mort. »

De peur qu'il ne rejetât ce dernier avertissement, le fantôme révéla à Parker un des plus intimes secrets du duc.

Parker retourna donc à la cour. Buckingham, d'abord frappé de le voir instruit de son secret, reprit bientôt le ton égayé de la raillerie et conseilla à son ami d'aller se guérir de sa démence...

Un protestant français, armé avec les Anglais

contre son pays, et témoin de la mort de Buckingham, a consigné dans une lettre les détails de cette triste scène : Comme le duc se préparait, à Portsmouth, le 23 août 1628, à retourner devant la Rochelle, ayant déjeûné légèrement et sortant de table, « lui fut présenté un certain plan par le chevalier Thomas Fregare, capitaine de petite stature. Pendant qu'il le considérait, s'avança un jeune homme écossais, lieutenant d'une compagnie, qui, par-dessus l'épaule du capitaine, lui poussa avec roideur un coup de couteau dans l'estomac, et tout aussitôt se retira dans la foule.

» Le duc mit sur-le-champ l'épée à la main et le poursuivit la longueur de l'antichambre, prononçant ces mots : *Ah! chien, tu m'as tué!* Puis, se sentant défaillir, laissa tomber son épée et arracha lui-même le couteau que celui qui l'avait frappé avait laissé dans la plaie.

» Aussitôt qu'il eut pris vent, il tomba par terre, et, relevé par les siens, fut étendu sur une table pour tâcher de lui faire rendre le sang qui sortait par sa bouche.

» Mais il ne donna plus aucun signe de vie.

» Cela fut si soudain qu'à peine se le peut-on imaginer; et nous ne le pûmes voir, nous qui étions dans la chambre à la porte de laquelle il fut frappé. Seulement, il s'éleva une voix que les Français avaient tué le duc; ce qui nous mit en très-grande alarme. Mais celui qui avait fait le coup, voyant qu'on en accusait d'autres, se produisit lui-même et dit hautement que c'était lui. Sur quoi il fut saisi et mis en

prison. Interrogé sur les causes qui l'avaient porté à cette action, il répondit qu'on les trouverait au fond de son chapeau, où, présumant qu'on le tuerait sur la place, il les avait couchées en sommaire.

» De vrai on trouva là un écrit qui portait en substance que, ce duc ayant été déclaré, par arrêt du parlement, dont il insérait la copie, ennemi de l'État, sa vie, par les lois du royaume, était exposée en proie; outre l'injure publique qu'il lui avait faite, à lui, en ce que, pour avancer ses favoris, il l'avait exclu, par deux fois, de la charge de capitaine, laquelle lui était due; — qu'il croyait donc avoir tout droit de venger d'un même coup et soi et le public.

» Aussitôt que le duc fut expiré, toute cette grande foule qui remplissait sa maison commença peu à peu à se retirer... »

L'assassin de Buckingham était Écossais, comme on l'a vu. Il se nommait Felton. Il fut condamné à mort, quoiqu'il n'eût fait qu'exécuter l'arrêt du parlement. On ne dit pas si le couteau dont il se servit était ce même poignard que Parker avait vu dans la main du fantôme.

Là encore, la science ne voit qu'une hallucination.

On lisait ce qui suit (et c'est de l'histoire) dans la *Presse* de 1844, — 14 mai :

« Il y a dans certaines destinées de singuliers mystères. L'étonnante fortune de Bernadotte lui avait, dit-on, été prédite par la fameuse sibylle qui possé-

dait si sincèrement la conscience superstitieuse de l'impératrice Joséphine (1). Le destin ne se lassa pas un seul instant de protéger Bernadotte; il monta toujours, sans jamais éprouver de ces chutes presque inévitables aux ambitions hardies. Comme tous les hommes qui trouvent en eux une force qui les pousse à la fortune ou leur fait tirer parti des circonstances favorablement enchaînées, Bernadotte croyait à une destinée particulière, indépendante, à une sorte de divinité tutélaire qui distingue dans la foule ceux qu'elle préfère et s'attache à eux pour les protéger. Peut-être les vieilles traditions merveilleuses qui entourèrent son berceau n'étaient-elles pas étrangères à ce fond de superstition semi-païenne dont il ne se défit jamais. On raconte une ancienne chronique de sa famille, selon laquelle une fée, qui avait été la femme d'un de ses ancêtres, avait prédit à son époux qu'un roi illustrerait leur postérité. »

Il devint roi, en effet, comme on l'a vu, roi de Suède. Mais, voici un autre fait que l'on a mystérieusement raconté, et qui prouve combien le merveilleux avait conservé d'empire sur Bernadotte. Voulant trancher par le sabre les difficultés que la Norvége lui opposait et envoyer son fils Oscar à la tête d'une armée pour réduire les rebelles, il trouva dans le conseil d'État une vive opposition. Un jour qu'il venait d'avoir une discussion animée sur ce sujet, il monte à cheval et s'éloigne de la capitale au grand galop. Après avoir franchi un long espace, il

(1) Mademoiselle Lenormand.

arrive sur les limites d'une sombre forêt. Tout à coup, se présente à ses yeux une vieille femme bizarrement vêtue et les cheveux en désordre.

« — Que voulez-vous ? lui demanda brusquement le roi.

» Cette espèce de sorcière lui répond sans se déconcerter : — Si Oscar combat en cette guerre que tu médites, il ne donnera pas les premiers coups, mais il les recevra.

» Bernadotte, frappé de cette apparition et de ces paroles, regagne son palais. Le lendemain, portant encore sur son visage les traces d'une longue veille remplie d'agitation, il se présente au conseil : — J'ai changé d'avis, dit-il; nous négocierons la paix, mais je la veux à des conditions honorables.....»

Si ces détails sont exacts, est-ce là encore une série d'hallucinations?

Le docteur Brierre de Boismont cite parmi les faits d'hallucination, d'après Forbes Winslow, l'observation suivante :

« Lord Castlereagt était allé, vers l'année 1806, visiter un de ses amis, possesseur au nord de l'Irlande d'un de ces vieux châteaux que les romanciers choisissent de préférence pour le théâtre de leurs apparitions. L'aspect de l'appartement qu'on lui donna était en harmonie parfaite avec l'édifice : les boiseries sculptées, noircies par le temps, l'immense cintre de la cheminée semblable à l'entrée d'une tombe, la longue file de portraits des ancêtres au regard à la fois fier et méprisant, les draperies vastes, poudreuses et lourdes, qui masquaient les croisées et

entouraient le lit, étaient bien de nature à donner un tour mélancolique aux pensées.

» Le lord examina sa chambre et fit connaissance avec les anciens maîtres du château qui, debout dans leurs cadres, semblaient attendre son salut. Après avoir congédié son domestique, il se coucha. Il venait d'éteindre sa bougie, lorsqu'il aperçut un rayon de lumière qui éclairait le ciel de son lit. Sachant qu'il n'y avait point de feu dans la grille, que les rideaux étaient fermés, et que la chambre était, quelques minutes auparavant, dans une obscurité complète, il supposa qu'un intrus s'était glissé dans la chambre. Se tournant alors rapidement du côté d'où venait la lumière, il y vit, à son grand étonnement, la figure d'un bel enfant, entourée d'un nimbe. L'esprit se tenait à quelque distance du lit.

» Persuadé de l'intégrité de ses facultés, mais soupçonnant une mystification d'un des nombreux hôtes du château, le lord s'avança vers l'apparition, qui se retira devant lui; à mesure qu'il s'approchait, elle reculait, jusqu'à ce qu'enfin, parvenue sous le cintre de la cheminée, elle s'évanouit, paraissant s'abîmer dans le sol. Castlereagt regagna son lit, où il ne put dormir. Il se détermina toutefois à ne faire aucune allusion à ce qui venait de se passer, jusqu'à ce qu'il eût étudié les figures de toutes les personnes de la maison. Il soupçonnait quelque supercherie.

» Au déjeuner, il chercha vainement à surprendre quelques-uns de ces sourires cachés, de ces regards de connivence, de ces clignements d'yeux, par lesquels se trahissent généralement les auteurs

de pareils tours. Mais rien ne lui révéla une mystification. A la fin, il ne put résister au besoin de raconter son aventure, et il en exposa tous les détails, au vif intérêt de tous. Le maître du château interrompit les commentaires qui s'élevaient à ce sujet, en faisant observer que la relation du lord ne pouvait paraître extraordinaire qu'à ceux qui n'habitaient pas depuis longtemps le château et qui ne connaissaient pas les légendes de la famille; puis se tournant vers lord Castlereagt, il lui dit : « Vous avez vu » l'enfant brillant, soyez satisfait; c'est le présage » d'une grande fortune. Mais j'aurais mieux aimé » qu'il n'eût pas été question ici de cette apparition. » (Parlait-il sincèrement ?)

» Dans tous les cas, lord Castlereagt revit l'enfant brillant à la Chambre des communes, et on croit qu'il le revit aussi le jour de son suicide. » (On sait que cet implacable persécuteur de Napoléon abattu se coupa le cou avec un rasoir, le 22 août 1823.)

Singulière hallucination, si ce n'était que cela!

Le même docteur expose, page 242 de son livre des Hallucinations, l'épidémie diabolique qui éclata, en 1566, à Amsterdam. « En 1566, dit-il, une grande partie des enfants nourris dans l'orphelinat de la ville d'Amsterdam, tant filles que garçons, au nombre de soixante ou soixante-dix, fut attaquée d'une maladie extraordinaire. Ils grimpaient comme des chats le long des murs et sur les toits. Leur aspect était effrayant; ils parlaient des langues étrangères; ils disaient des choses étonnantes et rendaient compte de ce qui se passait, au moment même, dans

le conseil municipal. Il arriva qu'un de ces enfants découvrit à une certaine Catherine Gérardi, l'une des mères de l'orphelinat, que son fils Jean Nicolaï devait partir pour la Haye, où il ne ferait rien de bon. Cette femme allait du côté de l'hôtel de ville; elle y arriva au moment où le conseil venait de lever la séance. Elle trouva son fils encore sur les marches. Il paraît qu'il était membre de ce conseil. Elle lui demanda s'il était vrai qu'il allait partir pour la Haye. Celui-ci, tout troublé, en convint; mais quand il sut que c'était un enfant qui l'avait déclaré, il rentra et fit part de cet incident au conseil, qui, voyant le projet découvert, prit le parti de l'abandonner.

» Ces enfants s'échappaient par troupes de dix ou douze et couraient les rues et les places publiques. Ils allèrent chez le recteur, à qui ils reprochèrent tout ce qu'il y avait de plus secret dans sa conduite. On assure même qu'ils découvrirent plusieurs complots qui se tramaient contre les protestants. »

Le docteur Brierre ne voit là qu'hallucinations, et il atténue du même titre les frénésies des Cévennes et les convulsions du cimetière de Saint-Médard (1).

Voici comment Görres raconte les mêmes faits au tome V de sa Mystique :

« Hooft, dans son Histoire des Pays-Bas, rapporte, sous l'année 1566, le fait suivant qui eut lieu dans la maison des orphelins d'Amsterdam : Le démon

(1) Voyez dans les *Légendes infernales* les Prophètes du Dauphiné et le Cimetière de Saint-Médard, lég. XXXIV et XXXV. Voyez aussi le beau livre de M. Hippolyte Blanc, *De l'inspiration des camisards*, recherches nouvelles sur les phénomènes extraordinaires observés parmi les protestants des Cévennes. In-12, édité par Henri Plon.

tourmentait ces pauvres enfants par des tentations de toutes sortes, dont ils ne pouvaient se débarrasser. Ils étaient à peu près au nombre de soixante-dix, et la plupart d'entre eux étaient possédés par les mauvais esprits. Ils grimpaient le long des murs et des toits comme des chats. Quand ils entraient en colère, leur visage grimaçait si horriblement, que les plus hardis ne pouvaient les regarder. Souvent ils couraient à une pièce d'eau qui était tout près, comme s'ils eussent voulu se noyer; puis, arrivés au bord, ils s'arrêtaient tout à coup en disant : « Le grand » homme (c'est ainsi qu'ils désignaient le bon Dieu), » le grand homme ne le permet pas. » Ils parlaient avec la plus grande facilité les langues étrangères sans jamais les avoir apprises; ils voyaient, du lieu où ils étaient, tout ce qui se passait au même moment à l'hôtel de ville. Ils accusaient une femme, nommée Bamétie, de les avoir ensorcelés, et c'est contre elle qu'ils dirigeaient toutes leurs malices. Elle passa bientôt pour une sorcière. On disait qu'elle sortait souvent la nuit pour exécuter ses enchantements. Plusieurs fois on l'avait vue, dans la chapelle du Saint-Esprit, à Amsterdam, étendue comme morte sur le pavé, dans une sorte de ravissement, puis revenir à elle au bout de quelques heures en poussant de profonds soupirs. Lorsque les orphelins possédés, grimpant comme des chats le long de la tour de la vieille église, jouaient avec leurs doigts sur les cloches, ils chantaient d'une voix aigre : « Nous ne partirons d'ici que quand nous verrons » Bamétie sur le bûcher. »

» Un peu plus d'un siècle plus tard, en 1669, il se passa quelque chose de semblable dans la maison des orphelins de Hoorn. Un grand nombre d'orphelins des deux sexes, la plupart très-mal élevés, furent tourmentés d'une singulière manière. Ils tombaient par terre et se sentaient cruellement tiraillés dans tous les sens. C'était pitié de les voir frapper le sol avec leurs jambes, avec leurs têtes, jeter leurs bras çà et là, grincer des dents et hurler comme des chiens. Chez plusieurs, le ventre se soulevait et s'abaissait comme si une créature vivante se fût remuée dedans. Il fallait alors jusqu'à cinq ou six hommes pour les tenir. L'un prenait la tête, deux autres les mains; d'autres encore s'asseyaient sur les jambes ou pesaient sur le ventre. Lorsqu'ils n'étaient pas agités, on les trouvait aussi roides que s'ils eussent été de bois. Ces situations duraient quelquefois plusieurs heures.

» Une des plus anciennes orphelines de la maison ressentit les premières atteintes du mal, un matin, vers huit heures, pendant que la cloche sonnait le déjeuner, et l'accès dura sans interruption jusqu'à quatre heures après midi.

» Le plus souvent, les enfants étaient atteints de ce mal lorsqu'ils en voyaient souffrir les autres. Quelques-uns, pour échapper à la contagion, prenaient la fuite; mais presque toujours cette précaution était inutile. Et bientôt l'épidémie devint tellement générale, qu'il n'y avait que très-peu d'orphelins qui en fussent exempts. Fréquemment aussi les accès se déclaraient pendant que les enfants étaient

occupés à des exercices spirituels, surtout lorsqu'ils faisaient la prière en commun; et ces accès étaient d'autant plus violents, qu'ils demandaient à Dieu avec plus de ferveur de les préserver des violences du démon. C'était surtout dans les vigiles saintes qu'ils devenaient plus furieux et plus difficiles à contenir. Tous les moyens employés se montrèrent inutiles; la prière seule amenait des adoucissements. On fit donc prier dans toutes les églises, et on dispersa les enfants obsédés dans des maisons particulières. Ces mesures peu à peu amenèrent de nombreuses guérisons. »

Ces faits, que la science actuelle appelle des hallucinations, l'Église, qui est seule dans la vérité, les nomme obsessions et possessions.

M. Brierre de Boismont cite (1) l'histoire d'un fou qui, rentré chez lui mal guéri, descend à sa cave, où sa femme le suit bientôt; sa belle-sœur, ne les voyant pas revenir, y descend à son tour. L'absence prolongée de ces trois personnes inquiète la domestique, qui veut en connaître la cause. Tout à coup elle reparaît en poussant des cris affreux et se précipite hors de la maison. A ses paroles entrecoupées, à l'expression d'effroi de sa figure, on comprend qu'un grand malheur est arrivé. La garde accourt et descend à la cave, où deux femmes gisent par terre, nageant dans leur sang. Le fou est à quelque distance, assis sur un tonneau; un rasoir ensanglanté est à ses pieds. On l'interroge. Pour toute réponse, il dit qu'il a vu le diable et qu'il s'est défendu contre lui. Cet homme,

(1) *Des hallucinations*, p. 119.

dont la maladie mentale est constatée de nouveau, est placé à Charenton. Puis, en 1825, sa raison paraissant revenue, sur l'avis de deux médecins célèbres, il est rendu à la liberté. Quelques années après, il s'élança un jour sur la femme qui vivait avec lui, la prenant pour un démon qui lui reprochait ses crimes; elle n'échappa à la mort qu'en se précipitant par la croisée. Douze jours après, l'énergumène expirait dans des transports de rage, se croyant entouré de fantômes et de démons.

Or l'Église, qui fait si grand cas de la raison humaine, voit ordinairement dans la démence furieuse une possession, et beaucoup d'énergumènes ont été guéris par les exorcismes de l'Église.

Le docteur Moreau, l'un des médecins de Charenton, dans la visite officielle qu'il fit, en 1842, au grand village de Gheel, province d'Anvers, fut étonné d'y trouver une colonie de sept cents fous en liberté et logés chez les habitants. Il publia dans la *Revue indépendante* la relation de ses observations. Il apprit là que, pendant bien des siècles, il n'y avait pour les énergumènes d'autre médecin que le tombeau de sainte Dympne, qui est regardée comme la patronne des fous (1), et qu'alors les guérisons étaient aussi

(1) Dympne était la fille d'un roi irlandais, qui, épris de sa beauté, voulait faire d'elle son épouse. Elle s'enfuit, et son père furieux, ayant découvert sa retraite, la tua. « Parmi les nombreux témoins de cet acte » de barbarie se trouvaient quelques insensés, qui recouvrèrent tout à » coup la raison. On cria miracle! et Dympne, vierge et martyre, fut » déclarée patronne des fous. (C'était au sixième siècle.) De toutes parts » on amena des insensés, dont on espérait obtenir la guérison par l'in- » tercession de sainte Dympne » (relation du docteur Moreau), et le plus souvent on l'obtint.

promptes qu'aujourd'hui. On lui raconta qu'on faisait passer processionnellement les fous furieux sous la châsse de sainte Dympne et qu'on les calmait en les exorcisant. Il en revint convaincu que des guérisons s'opéraient par des prières; il regrette qu'on ait trop négligé ce moyen de traitement, et il ajoute : « Nul doute que l'exorcisme n'ait guéri beaucoup de démoniaques. »

L'auteur du livre *Des hallucinations* n'est pourtant pas si loin qu'il le croit d'admettre les esprits dans les cas de folie. Il dépeint la situation d'une dame qui a tous ses sens hallucinés. Elle entend des voix au sein du silence. Elle se voit entourée de personnages dans une solitude absolue. Elle palpe ce qui n'est pas. Elle croit lire au dedans d'elle-même comme les somnambules. Elle assure que son corps et sa tête sont remplis d'air. Elle trouve aux mets des goûts qu'ils n'ont point. Elle sent des odeurs qui ne sont pas à sa portée. Elle raisonne son mal. Elle passe en un instant de l'abattement et de la désolation à la sérénité et à la joie. « On dirait que deux esprits, l'un méchant et l'autre bon, la tiraillent chacun de son côté.... »

La science que nous combattons humblement place Luther parmi les hallucinés. Mais sa conférence avec le diable a laissé des traces matérielles que ses sectateurs ont toujours gardées avec respect. Il s'est positivement reconnu possédé. Il avoue dans ses œuvres que Satan se pendait à son cou et que souvent il couchait avec lui (1). Si on voyait dans tout cela des

(1) Lisez la sérieuse *Histoire de Luther*, par M. Audin.

illusions, comment expliquerait-on ce que raconte Wagner, le valet du réformateur, qu'une bande de corbeaux maigres, au nombre de plus de trois cents, suivit le convoi de Luther jusqu'à Wittenberg?

Les écrivains séparés de l'Église ont vu aussi dans Urbain Grandier une victime, et dans les religieuses de Loudun des hallucinées. Probablement ils n'ont étudié ces faits que dans le travestissement imposteur de Saint-Aubin le calviniste, qui n'a été qu'un romancier (1). Nous avons donné l'histoire exacte de la possession de Loudun dans les *Légendes infernales*, et on peut s'assurer de la vérité vraie dans cette même histoire, approfondie et soutenue de preuves solides, publiée par M. l'abbé le Riche (2). Une autre histoire de possession, pareillement contestée par la science superficielle des déserteurs de l'Église, l'histoire de Nicole Obry, de Vervins, a paru tout récemment, bien appuyée (3). Ceux qui ne voient que la matière se sauveront ici encore en supposant des hallucinations. Malheureusement, dans ces deux grands faits, les hallucinés seront par bandes de cinquante mille, ce qui est aussi une merveille; et ces messieurs n'en veulent pas. — La première de ces grandes possessions a converti lord Montaigu, Kériolet et un nombre imposant de philosophes; la seconde a ramené à l'Église Florimond de Rémond et des troupes de protestants. Ces grandes scènes eussent

(1) Peut-être aussi dans un pamphlet fabriqué par les calvinistes de Hollande et publié sous le titre de *Mémoires d'Artagnan*.

(2) *Études sur les possessions en général et sur celle de Loudun en particulier*, in-12, édité par Henri Plon.

(3) Un beau vol. in-8°, chez le même éditeur.

ramené aussi les savants matérialistes de nos jours s'ils en avaient été témoins, ou plutôt s'ils l'avaient quelque peu mérité.

Ce qui est plus singulier dans un autre sens, c'est que la science actuelle, ou du moins l'excentricité critique qui se pare de ce nom, adopte les outrecuidances antihistoriques de M. Buchon, à propos de Jeanne d'Arc, qui serait aussi une hallucinée. Cette hallucination aurait duré huit ans et serait d'un tout autre genre que celles de Luther. Avec celui-ci les démons; avec l'auguste héroïne les anges (1).

Plus fort peut-être encore, c'est l'audacieuse naïveté de ces savants (ils prennent ce nom), qui veulent amoindrir la plus haute puissance intellectuelle et le plus grand saint du seizième siècle, en attribuant ses actes à l'hallucination. On voit que nous parlons de saint Ignace de Loyola (2). Contentons-nous d'opposer à cette idée insensée un fragment de la *Revue d'Édimbourg,* attribué à Macaulay, sur saint Ignace. Après avoir exposé les premiers événements de la vie du saint et les remarquables circonstances de sa conversion, il ajoute :

« Ignace s'arrêta sur la limite même que la raison ne peut franchir. Cette noble intelligence ne devait pas s'engloutir dans l'abîme où tant d'autres ont fait naufrage. Son maintien était réservé à Dieu. Debout, un jour, il récitait l'office de Notre-Dame, quand

(1) Le statuaire, habile pourtant, qui a fait la statue de Jeanne d'Arc, au jardin du Luxembourg, était sans doute imbu des idées de M. Buchon; car il a fait une folle.

(2) Voyez le *Livre des hallucinations*, p. 421.

soudain le ciel lui-même s'ouvrit aux yeux de l'humble adorateur. Le mystère ineffable énoncé dans le symbole athanasien, la Trinité sainte s'offrit à lui, non plus à son esprit, comme un objet de sa foi, mais à sa vue réelle, comme un objet positif. En ce moment solennel, les siècles, tous présents devant Dieu, se déroulaient devant lui. Là il contempla les êtres qui surgissaient à l'existence; là il comprit les causes qui avaient mis en action la puissance créatrice. Les sens du saint, devenus immatériels, découvrirent le procédé par lequel la transsubstantiation a lieu dans l'hostie. En un mot, les vérités chrétiennes que les hommes ordinaires reçoivent seulement comme un exercice de leur foi, lui apparurent objectivement dans leur entité immédiate; il en acquit la conscience directe. Pendant huit jours successifs, le corps d'Ignace fut absorbé dans une extase continue, tandis que son âme écoutait des révélations que nulle langue humaine ne pourrait rendre. Plus tard, il est vrai, lui-même il essaya de les traduire en langage vulgaire. Mais alors ces paroles, devenues obscures à force d'être remplies d'une essence surnaturelle, ces paroles frappèrent le savant et l'ignorant d'une indicible surprise.

» Quand Ignace revint au monde d'ici-bas, ce fut avec une mission digne de celui qui, pendant quelque temps, avait habité le ciel. Il y revenait pour fonder une théorie divine, propre à embrasser toute race, toute tribu, quelle qu'elle fût. Ce n'était plus l'anachorète consumé par un feu caché et qui semblait près de perdre la raison. C'était un homme formant

des plans gigantesques et capable de les exécuter avec un rare bon sens, une sagacité profonde, une persévérance calme, réfléchie, avec une admirable habileté. Il n'y a pas dans l'histoire un autre exemple qui puisse prouver d'une manière plus frappante avec quelle facilité l'enthousiasme extrême du saint passionné et le froid calcul du politique peuvent se combiner et se fondre dans un caractère héroïque.

» Ignace reparut donc au milieu de la société avec l'extérieur et les occupations des autres hommes religieux. Le premier fruit de sa retraite fut le livre des *Exercices spirituels*, qu'on pourrait appeler le manuel de la conversion. C'est un système de discipline intérieure au moyen duquel ce grand œuvre peut être accompli en quatre semaines (1)....

» Si nous admirons de plus près ce livre, notre admiration ne fera qu'augmenter. Entreprendre de transformer complétement un homme, d'un débauché faire un saint dans l'étroit espace de trente jours, n'est-ce pas là un rêve ? Et pourtant, dans ce grand ouvrage, Loyola n'est rien moins qu'un rêveur. Grâce à un instinct dont de pareilles âmes ont seules le secret (qu'elles tiennent de Dieu), il lui était donné de conserver ce caractère d'habileté pratique qui est l'ambition des sages du monde, sans quitter ces extases que ceux-ci ne peuvent ni comprendre ni supporter. »

Nous nous résumons ici en peu de mots : Les

(1) Saint François de Sales a dit de ce livre des *Exercices spirituels* que, de son temps déjà, il avait converti plus de pécheurs qu'il ne contenait de lettres.

esprits bons ou mauvais, mauvais et perfides généralement, sont pour quelque chose et pour beaucoup dans les hallucinations et dans les phénomènes qui se rattachent à ce mot; ils sont pour beaucoup aussi dans la folie et la démence.

Outre ces cas, ils nous entourent et nous circonviennent. Mais les saintes visions viennent de Dieu.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Adam; excentricités de son histoire, 184.
Agnès (sainte) du mont Politien, poursuivie de démons, 209.
Agrippa et son démon, 8.
Aide (l') de Dieu et de ses saints contre les démons, 257.
Alessandro Alessandri, cité, 5.
Andaine, fée, 77.
André (saint) vient au secours d'un évêque obsédé d'un démon, 258.
Anes du Mispeh, 186.
Angelin Gazée; ses *Pia hilaria*, cités, 248.
Angeweiller (la fée d'), 79. Ses dons, 80.
Anneau d'invisibilité, 99.
Antoine (saint); ses rencontres au désert, 29. Comment il repousse les démons, 252.
Antoine, fils de Mélusine, 92.
Apelle (saint), investi par les démons dans le désert, 253.
Apparitions incontestables, 11, 341.
Apulée et son esprit familier, 8.
Arbre des fées, 75.
Argouges et les fées, 75, 79.
Aristote, cité, 15.
Asmodée; son séjour, 185.
Augustin (saint), cité, 13.
Averroès et son démon, 8.
Banshée (la); ce que c'est, 237.
Barbier (le) de Nuremberg, 358.
Bar-Yochaï, oiseau monstre, 185.
Bayle établit l'existence des esprits. 2.
Benoît; son aventure avec Rubezahl, 355.
Benvenuto Cellini; singulières visions, 368.
Bernadotte; ses visions, 375.
Bernard (saint), visité par un démon, 252.
Berthe, sœur de Charlemagne, mère de Roland, 159,
Bessie Dunlop, sorcière, 152.
Blandine, femme de Gontran le Croisé, 288.
Bodin; un récit de lui, 14.
Bœuf noir; déguisement d'un démon, 253.
Boggart (le), esprit lutin, 323.
Boléguéans, esprits en Bretagne, 21.
Bouteille magique, 35; montagne de la bouteille en Irlande, 39.
Brèche (la) de Roland, 159.
Bridaine; une de ses distractions rappelée, 278.
Brierre de Boismont (le docteur), cité, 366.
Brocken (le géant du), 366.
Buckingham (le duc de); apparition de son père, 373.
Calmet (dom), cité, 13, 346.
Carnoly (Eliacin), cité, 182.
Cartes (jeu de); ce qu'en pensent les esprits, 101.
Castlereagt (lord), sa vision, 377.
Catherine; morte qui revient, 346.
Cavalier mystérieux (démon), 224.
Cecco d'Ascoli et son démon, 8.
Cedrenus, cité, 16.
César d'Heisterbach, cité, 9, 225.
Chanson des houilleurs, 202.
Charles le Mauvais, roi de Navarre; traits de lui, 235.
Chat (le) de la vieille fée, 161.
Chien pris pour un esprit, 265.
Chiny; lutin de cette seigneurie, 266.
Cicéron, cité, 15.
Cluricaune (le), lutin, 33.
Coq du Shamir, 186.
Cornemuseur (légende du), 128.
Crowley, tourmenté par les esprits, 340.
Cuisinier (le) de Poperinghe, 53.
Dame blanche (la), 285; elle apparaît, 297, 301, 305.
Danses des esprits, 26,

Deleuze (M.), cité, 100.
Démon (le) de l'incendie, 321.
Démons honnêtes (peut-être), 216,
Démons inoffensifs, 9.
Démons s'attaquant à des saints, 248.
Démons, seigneurs des fées, 105.
Deshoulières (madame); son aventure avec un revenant, 265.
Diane de Dampmartin; une historiette, 81.
Didron (M.), cité, 323.
Doigt (un) de gant, talisman, 165.
Dominique (saint), son aventure avec un démon, 248.
Dorach-y-Rhibyn; la banshée au pays de Galles, 238.
Dottorena (la signora), forte dans les sciences occultes, 120.
Dourdan (l'esprit de), 344.
Druidesses, 72.
Dryades, 16.
Dufau (P.-A.), cité, 33, 76, 126 324.
Dunstan (saint); son aventure avec un démon, 250.
Durandal, épée de Roland, 159.
Dympne (sainte) guérit les fous, 384.
Eau; formalités avant de la boire, 188.
Ecureuil prodigieux, 184.
Ecuyers de Roland (les), 158.
Elfes (les) en Scandinavie, 24.
Elidor; son aventure avec les tylwith-tegs, 334.
Elinas, époux de Pressine, 91.
Ellyllons, esprit du pays de Galles, 335.
Empuse, démon du midi, 16.
Enfants enlevés par une boléguéane; 23; par les fées, 127, 130.
Erceldoune (Thomas d'); sa légende, 102.
Espervel, époux d'une fée, 25.
Espilly ou Expilly; son aventure avec une apparition, 262.
Esprit (un) dans un grenier; ce que c'était, 275.
Esprit (l') de Dourdan, 344.
Esprits élémentaires, 25, 348.
Esprits et démons chez les rabbins, 181.
Esprits familiers, 8, 333.
Esprits frappeurs, 12, 134.
Estérelle, fée, 75.
Etienne de Lusignan, historien de la maison de Lusignan, 99.
Etienne, seigneur de Charny, 308.
Euchaire (saint) chasse un démon, 225.
Evrard et son démon, 221.
Excentricités rabbiniques, 183.
Exorcismes contre les esprits frappeurs, 136.
Fades ou fées, 72.
Fanshaw (lady); sa vision, 243.
Fées (les); une de leurs reines, 103; le pays des fées, 104; tribut qu'elles doivent à l'enfer, 104 et *passim*; leurs dons, 105.
Fées (les) irlandaises, 123.
Femme (la) des bois, 108, 113, 116.
Femmes blanches, 74.
Finesse des démons, 209.
Flanigan et son fils, 126.
Flodoard, cité, 321.
François de Sales (saint); comment il conseille de repousser les démons, 252.
Froimond, fils de Mélusine, 93.
Froissart, cité, 226.
Gaston-Phœbus, comte de Foix, 226; hanté par le farfadet Orthon, 235; tue son fils, 237.
Géants; il y en a eu, 191; la montagne du géant, 192.
Geoffroy à la grande dent, fils de Mélusine, 93, 96.
Geoffroy Plantagenet, époux d'une fée, 26.
Ghallot (Ph.) et son revenant, 279.
Giraud de Cambridge, cité, 337.
Glanvill (Joseph), cité, 99.
Gnomes, 348.
Goerres; sa *Mystique*, 225, 380.
Gontran le Croisé; son histoire, 286; assiégé par le comte de Champagne, 298; pénitent, 313, 321.
Grandier (Urbain), 386.
Grants, esprits anglais, 336.
Gréatrick, précurseur du magnétisme, 100.
Grenouille prodigieuse, 183.
Grisou (le), démon du feu, 207
Guion, fils de Mélusine, 92.
Guizot (M.), cité, 323.

Hallucinations; ce que c'est, 4, 6, 365, 368.
Halvermanneken, 31.
Hamadryades, 16.
Haro, famille espagnole en relation avec les fées, 81.
Harpies, 16.
Harris, quaker, hanté par un boggart, 327.
Hecdekin; histoire de ce lutin, 271.
Hennisseur (le), mauvais lutin, 42.
Herman, moine hanté, 225.
Hihi, magicien fameux, 187.
Hilaire (saint) va à l'aide de saint Jouin, 256.
Hodéaldis, dame de Plancy, 290; enlevée par Odon; délivrée par Gontran, 292; sauve à son tour sa fille, 319.
Holahan, joueur de flûte qui plaît aux fées, 131.
Homme (l') de rivière, fantôme en Suède, 338.
Horigan (le père) et les fées, 124.
Houille (la), sa découverte, 207.
Houilleur (la légende du), 197.
Humbert Birck, esprit frappeur, 146.
Huysteen, vieille famille du Brabant, 193.
Ighéreth, l'une des mères des démons, 185.
Ignace de Loyola (saint), son génie, 387.
Interroger les démons : quand, 187.
Invisibles (les êtres), 1, 11.
Jacques de Vitry, cité, 225.
Japonais; leurs démons familiers, 10.
Jean d'Arras, cité, 91.
Jean de Matougues, bandit du treizième siècle, 110; sa femme, 111.
Jeanne d'Arc; ses visions réelles, 387.
Jérôme (saint), cité à propos de l'Ourisk, 28.
John Malcolm, maraudeur écossais, 68.
Jouin (saint), agacé par le démon, 225; ce qu'est devenu son abbaye de Marnes, 257.
Kabouter, lutin, 18.
Kabouter manneken (les), 31; leurs femmes, 33.
Kalte-Hoelle, caverne aux esprits, 332.
Kefern (Robert de), 118.
Klabber, esprit du foyer, 18.
Klettenburg (Ulric de), 118.
Kleudde, mauvais lutin, 48; un de ses traits, 54.
Knoksogowna, montagne infestée par les fées, 131.
Kobold, lutin, 18-25.
Lacordaire (le père), cité à propos des tables et des esprits, 136.
Lamies, 16.
Lares; ce que c'était, 15.
Larves ou lémures, 15.
Légende d'or (la), citée, 257.
Lémures; ce que c'était, 15; comment on les chassait, 16.
Leuret (le docteur), réfuté, 2.
Liard (un), talisman, 164.
Libeth, l'une des mères des démons, 185.
Loque carrée, talisman, 165.
Lusmore, sa bosse et les fées, 132.
Luther, 385.
Lutin (le) de Chiny, 266.
Luzzen (Karle de); son histoire, 217.
Mac-Carthy, famille irlandaise; sa banshée, 238.
Mac-Carthy (Charles); son histoire singulière, 338; sa résurrection, 241; sa mort, 243.
Magnétisme, 3.
Mahaloth, l'une des mères des démons, 185.
Malebranche (la femme de), esprit frappeur, 138.
Marcie de Matougues, 117.
Marie de Brienne, comtesse de Namur, 116.
Martel, écuyer de Roland, 160.
Martin (saint) domine les démons, 254.
Matougues (Jean de), 117.
Mélusine, fée, 76; son histoire, 91.
Mères des démons, selon les rabbins, 185.
Merris (Louis); sa lettre sur les esprits frappeurs, 189.
Milon d'Anglante, père de Roland, 159.
Mineurs (démons), 189.
Mineurs (démons) de la forêt de Soigne, 195.

Mirville (M. de); son livre des esprits, cité, 2, 6, 351.
Mispeh, montagne merveilleuse, 186.
Montagne (la) du géant, 191.
Montépreux, autrefois mont des Preux, seigneurie en Champagne au douzième siècle, 294.
Moreau (le docteur), cité, 384.
Morimond (l'abbé de) et son démon, 212.
Mousseaux (M. le chevalier Gougenot des), cité à propos des tables et des esprits, 140.
Mystique de Goerres, 225, 380.
Naama, l'une des mères des démons, 185.
Naïades, 16.
Nains (les) de l'Oberland, 329.
Navets enchantés, 353.
Nis, esprit lutin danois, 328.
Nokkes, esprits danois, 337.
Nordsgubbe, chef en Danemark des esprits malins, 339.
Nymphes ou Ondines, 16, 86.
Oberland; ses nains, 329.
Obéron, époux de Titania, 76.
Odon, fils de Mélusine, 92.
Odon, seigneur des trouants ou truands, 291.
Œufs d'or, 115.
Olivier, écuyer de Roland, 160.
Ommeganck, géant bruxellois, 194; sa cavalcade, 197.
Ondins, 348.
Origny (la dame d'), 312; ses fureurs albigeoises, 314.
Orréry, seigneur écossais, témoin de féeries, 101.
Othon le farfadet, 226; chez le comte de Foix, 234.
Ourisk, 16, 27.
Palatine, fée, 97.
Paracelse, cité, 349.
Paul Diacre; un récit de lui, 47.
Paul (saint), cité à propos des esprits, 2.
Pendu (un) facétieux, 358.
Peurs (quelques) expliquées, 261.
Pied de biche (la fée au) 81.
Pierre Bloch; son aventure, 53.
Pierre d'Abano et ses démons, 8.
Pierre (saint), cité à propos des démons, 2.
Plancy, ville déchue, et place forte au douzième siècle, 289.
Platon, cité, 14.
Portunes, esprits anglais, 336.
Possessions, 384, 386.
Poulpiquets ou boléguéans, 21.
Pressine, mère de Mélusine, 91.
Psellus (Michel), cité, 349.
Pucks, lutins, 25.
Purcell (Michel); sa curieuse histoire, 34.
Puysegur (M. de) et le somnambulisme, 4.
Questions singulières posées par un démon, 260.
Racine magique; ce que c'est, 56, 58.
Raimondin épouse Mélusine, 92.
Raymond, sire de Coarasse, et le farfadet Orthon, 227.
Régine, fille de Gontran le Croisé, 288; sa fuite, 299; son séjour au manoir d'Hodéaldis, 303; elle épouse Etienne de Charny, 312; mère en grand danger, 317.
Reiffenberg (M. de), cité, 31.
Reine (une) des fées, 103.
Remi (saint); sa lutte contre le démon de l'incendie, 321.
Renaud, fils de Mélusine, 92.
Résurrection (une), 240.
Revenants (les), 341.
Rodemut, lutin, 18.
Roland; sa mort, 159.
Rubezahl, lutin célèbre, 351.
Saint-Maur (l'esprit de), 344.
Salamandres, 348.
Salomon, particularités de lui, 185.
Sarron, écuyer de Roland, 159.
Savants; leur matérialisme, 3.
Scaliger (Jules-César) et son esprit familier, 8.
Schroettélis, lutins suisses, 332.
Scott (Reginald); récit merveilleux de lui, 107.
Scouminke, lutin allemand, 46.
Shamir, talisman, 186.
Simon, dernier fils de Mélusine, 96.
Simon le Magicien, son démon, 16.
Singes pris pour démons ou revenants, 264, 266.
Socrate et son démon, 8, 15.
Sommelier (légende du), 99.
Somnambulisme; son origine, 4.
Sorcières de Pâques, 338.

Spectre au rasoir (le), 245.
Spectre d'Alessandro, 5.
Sphère céleste (une merveille de la), 183.
Spunkie (le), mauvais lutin, 68.
Stalkers (le), lutin, 41.
Stauffen (Pierre de), 85; épouse une fée, 86; ses aventures, 88.
Steenport (la) à Bruxelles, 197.
Stil-Volk, nom donné par les Allemands à quelques lutins, 46.
Sullivan, légende d'un enfant substitué dans cette maison, 130.
Surius, cité, 225.
Sylphes, 348.
Table (la) parlante, ouvrage cité, 134.
Tables tournantes et parlantes, 135, 140.
Taillepied, cité à propos des démons mineurs, 190.
Talisman de Geoffroy à la grande dent, 99.
Tallemant des Réaux; un récit de lui, 79.
Tertullien, cité à propos des tables parlantes, 134.
Teste (le docteur), cité, 4.
Thasius et son esprit familier, 15.
Thibaut le Chansonnier au manoir d'Hodéaldis, 306.
Thierry, sire du mont des Preux, 294.
Thomas d'Erceldoune; sa légende, 102.
Thomas Reid, en commerce avec les fées, 152.
Tiel le prud'homme, 198; découvre la houille, 207.
Titania, reine des fées, 76.
Tomtegubbe, esprit du Nord, 338.
Trajan et son démon, 209.
Tylwyth-tegs, esprits du pays de Galles, 333.
Ventura (le père) cité à propos des tables parlantes, 136, 145.
Verusmor, cité, 21.
Viâpres, villages de l'Aube, au douzième siècle, 289.
Vidi; son revenant, 341.
Vieille (la) de la caverne, 161.
Vriam, fils de Mélusine, 92
Walter Scott, cité à propos des follets, 44; à propos des fées, 106, 243.
Water-Elves (fées des eaux), 16.
Wildbeam, nom d'un lutin, 327.

TABLE DES MATIÈRES.

I. Préambule. — Les esprits et les démons. 1
II. Les klabbers, esprits du foyer. 18
III. Boléguéans ou poulpiquets. 21
IV. Les Elfes. 24
V. L'Ourisk. 27
VI. Le kaboutermanneken. 31
VII. Le cluricaune. 33
VIII. Le stalkers et le hennisseur. 41
IX. Le scouminke. 46
X. Kleudde. 48
XI. Kleudde et le cuisinier. 52
XII. Le spunkie. 68
XIII. Les fées. 72
XIV. La fée Andaine. 77
XV. La fée d'Angeweiller. 79
XVI. La fée au pied de biche. 81
XVII. Pierre de Stauffen. 85
XVIII. Mélusine. 91
XIX. Légende du sommelier. 99
XX. Thomas d'Erceldoune. 102
XXI. La femme des bois. 108
XXII. Les fées irlandaises. 123
XXIII. Les esprits frappeurs. 134
XXIV. Humbert Birck et Malebranche. 146
XXV. Thomas Reid. 152
XXVI. Les écuyers de Roland. 158
XXVII. Les esprits et les démons chez les rabbins. 181
XXVIII. Les démons mineurs. 189
XXIX. La montagne du géant. 191
XXX. La légende du houilleur. 197
XXXI. Finesses des démons. 209
XXXII. L'abbé de Morimond. 212
XXXIII. Les démons honnêtes. 216
XXXIV. Orthon le farfadet. 226
XXXV. Orthon chez le comte de Foix. 234
XXXVI. La banshée. 237
XXXVII. Le spectre au rasoir. 245
XXXVIII. Démons s'attaquant à des saints. 248
XXXIX. Saint Jouin. 255
XL. L'aide de Dieu et de ses saints. 257
XLI. Quelques peurs expliquées. 261
XLII. Le lutin de Chiny. 266
XLIII. L'esprit dans le grenier. 275
XLIV. La dame blanche. 285
XLV. Le démon de l'incendie. 321
XLVI. Le boggart. 323
XLVII. Les nains de l'Oberland. 329
XLVIII. Les scroettélis et autres esprits. 332
XLIX. Les revenants. 341
L. Les esprits élémentaires. 348
LI. Rubezahl. 351
LII. Le barbier de Nuremberg. 358
LIII. Les hallucinations. 365

Digitized by Google